

J. Végey

XXL

Éphémérides

EDILIVRE

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

194, avenue du Président Wilson – 93210 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Imprimé en France

Texte intégral

Dépôt légal.

© Edilivre, septembre 2020

ISBN papier : 978-2-414-49695-2

Tous nos livres sont imprimés dans les règles environnementales les plus strictes. Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

À VOUS, QUE J'AI DÉÇU – E – S

AVANT-PROPOS

Cet opusculé, je l'ai conçu comme une sorte de mémorial, par lequel laisser trace de la manière dont je vécus chacune des soixante-dix dernières années. Pour chaque millésime, un caillou blanc ou une pierre noire. Avec, au long de ces marches, une rampe invisible accompagnant vers le vieillard chenu ostracisé du coronavirus, un bébé issu du Plan Marshall.

XXL, c'est ma taille de vêtements. C'est aussi l'inverse de LXX, soixante-dix en chiffres romains. Cette numérotation forcément discontinue – qui a jamais écrit VII virgule V pour 7 ½ ? – m'a permis de rythmer la narration, tout en lui conférant un caractère mélodieux par l'exotisme des MCM et autres LIX.

La logique immanente consolidant en une vie des séquences discrètes est le produit de deux bobines. Il y a la bobine qui nous fait passer d'un an à l'autre par la continuité d'un temps discontinu. Évènement, décision, choix, rien d'anodin au quotidien : demain ne serait pas ce qu'il allait être, si dans mon aujourd'hui le vent avait tourné. Chaque lendemain, cependant, n'est pas exclusivement produit de la veille, et les options demeurent contraintes par le champ des possibles. Lucien Sève ^{*1} nous a quittés, mais sa pensée demeure.

Puis, accompagnant sur le métier, trame de fond de notre broderie individuelle, il y a le grand fil du monde, celui qui jamais ne se casse, torsadé en une

* Les numéros renvoient aux notes en fin de volume.

infinité de fibres de l'histoire, l'histoire du temps, celle du lieu, l'histoire des gens.

Placé entre des mains plus jeunes, plus fripées ou plus lointaines, le rouet n'aurait pas filé la même pelote. Je le sais, et chacun en convient. Cependant, la courroie ayant tendu mon fil reste pour beaucoup inconnue des plus jeunes, et je le déplore.

Qu'il s'agisse d'influences lointaines, comme la guerre d'Algérie, ou de plus récentes, comme la marche de la Catalogne vers l'indépendance, nul n'associera spontanément un événement parmi des myriades, fût-il d'incontestable portée historique, au battement d'aile du moi-papillon qui, dans les années soixante ou au vingt-et-unième siècle, prit à gauche plutôt que de continuer tout droit, descendit ici plutôt qu'à la station suivante.

Concevoir la vie telle une gigantesque machine à filer le sucre. La baguette que l'on tend ignore quels et combien seront les grains ou les couleurs tournant au tronc du cône, elle croche au hasard. Cependant, l'enfant sagace, au vu des chatoiements de la barbe-à-papa, de sa taille, de sa texture, saura dire quels colorants, à quelle vitesse, auront rejoint la canne ou la betterave.

J'ai donc choisi, disposant du privilège d'un regard rétroflexe, les scansions de l'histoire qui, me semble-t-il, ont le plus contribué, année après année, à façonner mon champ des possibles.

Bien sûr, je ne prétends pas avoir fait œuvre scientifique dans cette partie-là non plus. Toutefois, je me suis pour chaque signet contraint à respecter les données avérées. Si donc je plie parfois le récit à la forme qui me sied, cette courbure a lieu dans le respect des faits.

Me méfiant du verbiage qui lasse le lecteur, j'avais souhaité m'imposer une autre contrainte. L'ouvrage

devant compter 140 chapitres – 70 de la Vie, 70 de l'Autour – chacun tiendrait sur une seule page. La rigueur s'est heurtée aux exigences mémorielles. Je me suis donc accordé une tolérance du simple à près du triple.

N'est-ce pas raisonnable, pour qui refait le monde et se conte la vie ?

Beijing – Plougasnou, mai 2019 – août 2020

DE PAR LE MONDE

MCML – ERREUR JUDICIAIRE	19
MCMLI – LE BEAUJOLAIS NOUVEAU EST ARRIVÉ.....	23
MCMLII – SMOG.....	27
MCMLIII – ETHEL ET JULIUS	31
MCMLIV – LE GÉNÉRAL GIAP A DU POIL AUX PATTES	36
MCMLV – DS DÉJÀ.....	41
MCMLVI – BRASILIA	45
MCMLVII – TRAITÉ DE ROME	50
MCMLVIII – DEUX ÉTOILES.....	55
MCMLIX – CUBA.....	61
MCMLX – INDÉPENDANCES	66
MCMLXI – GAGARINE	71
MCMLXII – OAS	75
MCMLXIII – ET LA MORT EN PARTAGE	80
MCMLXIV – ENTRE ICI JEAN MOULIN.....	86
MCMLXV – AU SUFFRAGE UNIVERSEL.....	92
MCMLXVI – US GO HOME !.....	97
MCMLXVII – SUR ORDONNANCES.....	103
MCMLXVIII – MAI, JUIN ET LES AUTRES	108
MCMLXIX – UN PÂTISSIER	114
MCMLXX – SEPTEMBRE NOIR	120
MCMLXXI – LE TEMPS DES CERISES.....	126

MCMLXXII – PING-PONG	132
MCMLXXIII – MAJESTIC	137
MCMLXXIV – GRÂNDOLA, VILA MORENA	142
MCMLXXV – FRANCO EST TOUT À FAIT MORT	148
MCMLXXVI – LE JUGEMENT DE PARIS	154
MCMLXXVII – PAR TOUTATIS !	160
MCMLXXVIII – AMOCO CADIZ	166
MCMLXXIX – FORUM DES HALLES	172
MCMLXXX – ACADÉMICIENNE.....	178
MCMLXXXI – LA ROSE AU POING.....	183
MCMLXXXII – SABRA ET CHATILA	188
MCMLXXXIII – AU PAYS DES HOMMES INTÈGRES	193
MCMLXXXIV – PLATINI.....	199
MCMLXXXV – POUR UNE POIGNÉE DE KIWIS	204
MCMLXXXVI – GLASNOST, ET PERESTROÏKA.....	210
MCMLXXXVII – 3637	216
MCMLXXXVIII – INCESSIBLE ET INSAISSABLE	222
MCMLXXXIX – TIAN AN MEN.....	228
MCMXC – LE TUNNEL SOUS LA MANCHE	236
MCMXCI – FIN DE L’U.R.S.S.	241
MCMXCII – FIN DE L’APARTHEID	248
MCMXCIII – « PARTI ? VERS OÙ ? PARTI DE MON REGARD, C’EST TOUT »	255
MCMXCIV – ABATTEMENT D’ÂGE.....	262
MCMXCV – GRAND-PÈRE YITZHAK	269
MCMXCVI – ARMÉE DE MÉTIER.....	275
MCMXCVII – PONT DE L’ALMA	281

MCMXCVIII – L’EURO.....	287
MCMXCIX – IL EST MORT, LE SOLEIL	294
MM – Y2K	300
MMI – WIKIPÉDIA	306
MMII – SRAS	312
MMIII – SADDAM	317
MMIV – FACEBOOK	323
MMV – ANTICONSTITUTIONNELLEMENT	329
MMVI – SUR LES RAILS	335
MMVII – SÉGOLÈNE	340
MMVIII – YES WE CAN !	347
MMIX – BRICS	353
MMX – DE PLAINES EN FORÊTS.....	359
MMXI – DSK	365
MMXII – REBOUCHER LE CHAMPAGNE	371
MMXIII – CHÁVEZ.....	377
MMXIV – CRIMÉE	384
MMXV – MEURTRES EN MÉDITERRANÉE	393
MMXVI – BREXIT	404
MMXVII – BON COP DE FALÇ	413
MMXVIII – FAIT CHAUD !	421
MMXIX – GILETS JAUNES	429
MMXX – CORONA	435

DE PAR CHEZ MOI

I – LE PLAN MARSHALL	21
II – LE TIROIR DE LA COMMODE.....	25
III – L’HOMME À LA JAMBE DE BOIS	29
IV – L’ACCIDENT	34
V – AMYGDALES	39
VI – LE CROTOY	43
VII – LIRE, ET ÉCRIRE	47
VIII – SANILLÈS	53
IX – BÉDARIEUX.....	58
X – COMMUNION	64
XI – MÉMÈRE TU T’EN SOUVIENS... ..	69
XII – LYCÉE RODIN	73
XIII – LLANÇA.....	78
XIV – LA SELVA	83
XV – PERMANENCE SYNDICALE.....	89
XVI – SEXUALITÉ	95
XVII – PRAGUE.....	100
XVIII – ANDRÉ.....	106
XIX – LOUIS-LE-GRAND	111
XX – MONIQUE.....	117
XXI – MARIAGE.....	123
XXII – PARIS MA VILLE	129
XXIII – FÊTE DE L’HUMA.....	135

XXIV – INFIDÈLES.....	140
XXV – SERVICE MILITAIRE.....	145
XXVI – GWENAËL	151
XXVII – LA VACHE NOIRE	157
XXVIII – LE JET D’EAU	163
XXIX – JURA MAIS UN PEU TARD.....	169
XXX – MADENN.....	175
XXXI – QUI VEUT VOYAGER LOIN.....	181
XXXII – LIBREVILLE	186
XXXIII – GLASS.....	190
XXXIV – LES NEUF PROVINCES	196
XXXV – BRAZZAVILLE.....	202
XXXVI – LUSAKA.....	207
XXXVII – OAXTEPEC.....	213
XXXVIII – RETOUR À GENÈVE.....	220
XXXIX – LE GRAND TÉTRAS.....	225
XL – LE BAL DES CREVETTES SOÛLES.....	232
XLI – KAREN	239
XLII – PÉKIN.....	245
XLIII – ULAAN BAATAR	252
XLIV – LE RENONCEMENT.....	259
XLV – LAPIN ?.....	266
XLVI – ORPHELIN.....	272
XLVII – GENÈVE DERECHÉF	278
XLVIII – ALMATY	284
XLIX – MOSCOU	291
L – CINQUANTE ANS.....	297

LI – VOUS LES FILLES	303
LII – ET GENÈVE À NOUVEAU	309
LIII – MÉLISSE & C°	315
LIV – PRÉSIDENT	320
LV – L’AVENIR LAPIN	326
LVI – RETRAITE	332
LVII – SVIATOSLAV	338
LVIII – BRETAGNE	343
LIX – MAIRE	350
LX – CHINE.....	356
LXI – RÉSEAUTER	362
LXII – CANTONALES	368
LXIII – HOOPOE	374
LXIV – L’ORATOIRE	381
LXV – RAMALLAH	388
LXVI – NATASHA.....	397
LXVII – LAPIN !.....	408
LXVIII – CROISIÈRES	418
LXIX – VEUF	424
LXX – DÉSARROI	432

MCML

ERREUR JUDICIAIRE

Je suis né en 1950, le 9 mars et à Paris. Hormis cette péripétie, l'année en compte certes beaucoup d'autres, et non des moindres.

Curieusement cependant, Internet, mon grand pourvoyeur de références historiques, ne m'a rien lancé aux yeux qui mérite d'illustrer cette année première - je veux dire aucun évènement dont je puisse maintenant écrire qu'il aura résonné avec la corde de mon parcours. À l'exception peut-être de ce qui, à l'aune de l'histoire, semble plus grain de sable que pierre de touche. C'est précisément le 9 mars 1950 que Timothy Evans, un jeune homme de 25 ans, fut pendu au Royaume Uni pour le meurtre de son bébé survenu à peine six mois auparavant.

Trois ans plus tard, les aveux de son voisin l'innocentèrent - mais la messe était dite pour Timothy. La justice était vite passée, et elle s'était fourvoyée.

C'est en préparant ces Éphémérides que j'ai pris conscience d'être né le jour de l'assomption d'une tragique erreur judiciaire.

Le destin de Timothy Evans ne m'aura aucunement influencé en conscience. Mais sa coïncidence me permet de glisser quelques mots sur le droit à l'erreur et à la rédemption. Bourreau de Béthune², j'aurais gracié Milady avec la même candeur qui me fait récupérer, dans le

siphon où elle se noie, l'araignée qui, demain peut-être, me cloquera la joue. Timothy Evans était, dit-on, un peu perdu dans les faubourgs de Londres, lui qui venait du Pays de Galles. Son épouse, qui fut assassinée en même temps que leur petite fille, ne pouvait guère non plus les tirer vers le haut.

Lorsque le couple se rendit compte qu'un second enfant se profilait, ils eurent la sagesse de se dédire - et l'infortune de s'en remettre à un voisin plus psychopathe que faiseur d'ange. Tous périrent - la mère, le fœtus et l'enfant par le tricoteur puis le père par la corde, avant que le locataire suivant ne découvre derrière ses cloisons les trophées de crimes antérieurs que Timothy n'avait pu commettre.

Il paraît que le destin martyr de Timothy Evans a contribué à l'abolition de la peine de mort en Grande Bretagne.

Tant mieux - tant pis.

Il eût mieux valu pour lui que l'on ait d'abord éradiqué la misère sociale. Alors peut-être sa courte vie n'aurait-elle pas connu la gangue de présomption dont il ne sut s'extraire.

La misère aurait pu être abolie, les temps y étaient propices. Mais cela n'advint pas, et Timothy mourut alors que je naissais.

I

LE PLAN MARSHALL

An 1, an 0 ?

Selon la tradition chinoise, la première bougie est soufflée avec le premier cri. L'on a un an toute sa première année et cela n'a rien d'absurde. Les Romains, de toutes façons, ne pratiquaient pas le zéro. Leurs chiffres imposent donc le quantième de ce chapitre.

Je n'ai pas de souvenir, évidemment, de mes premiers mois. Le pluriel commençant à deux, j'aurais même pu avouer ne pas avoir mémoire de mes premières années. En parler revient à se fier aux sources externes – en l'espèce aux dépêches d'agence. Naître d'un père acquis à l'anticommunisme le plus essentiel en pleine construction de la digue américaine contre la vague rouge vous expose à la notoriété.

Ce n'est que sur le tard, en dénichant un cliché d'agence où j'apparaissais dans les bras de ma mère sous les yeux attendris d'un père déjà grisonnant que je pris conscience à la lecture de la légende « *Monsieur et Madame sont soulagés – la pénicilline venue d'Amérique a sauvé leur fils* » à la fois de la précarité nourrissonne, et de la force de la propagande.

Mon père n'a jamais fait allusion aux raisons l'ayant poussé hors des voies staliniennes – il y marcha forcément, pour rencontrer sa belle-famille – mais le fait est que jusqu'au bout il porta haut les symboles du Plan Marshall agrémenté, disait-il, de l'anarcho-syndicalisme mode CNT-FAI³. Il ne

m'aura pas vu renier cette part de son héritage. Peut-être d'ailleurs aurais-je tourné différent s'il avait survécu à mes dix-sept ans.

Traître à cette branche, mon initiation au Parti communiste fut pour l'autre branche comme un retour au bercail. Ouvrières, ouvriers, de Luxembourg, de Lorraine puis des Faubourgs – c'est ainsi que l'on nommait les quartiers de l'Est parisien –, le côté maternel de mon ascendance était on ne peut plus rouge. Les jeudis tantôt, chez mes grands-parents, tout petit, je lisais la Voix Ouvrière, organe de la CGT.

Parfois, mes incidentes reflétaient ce que mon père appelait un endoctrinement. Il rocaillait alors en m'houspillant – mais je préférais toujours ces pages parisiennes, bolcheviques, chaleureuses, régulières, aux austères certitudes vaguement parpaillotes du berceau languedocien.

Quant à la pénicilline, le cliché légendé disait vrai. Je le sus en lisant, encore un peu plus tard, un de ces feuillets ornés des pattes de mouche dont mon père les couvrait. J'avais bien failli ne pas survivre à mars 1950. Il s'était plus qu'inquiété, attendant pour s'épancher que les miracles d'une thérapie d'immédiate après-guerre aient atteint leur but vital. A la fin de ces lignes, mon père décrivait à quel point il avait pris conscience, en risquant de le perdre, de l'importance pour lui de ce premier enfant, et de la réalité d'un amour paternel enfin vécu.

Cet amour, je n'ai fait que le lire – il ne me fut pas dit. Non plus d'ailleurs que je ne l'exprimai. Nous étions deux taiseux, et il nous a quittés trop tôt pour en parler.

MCMLI

LE BEAUJOLAIS NOUVEAU EST ARRIVÉ

On dit que la culture du vin est aussi intimement liée au développement des jeunes Français que la musique l'est à celui des jeunes Chinois. Chacun chez nous connaît donc le beaujolais nouveau, soleil d'Austerlitz des vigneron. Voici comment tout a commencé...

En 1951, certains viticulteurs ont souhaité s'affranchir sans attendre de la toute nouvelle règle fixant au mois de décembre la mise en vente des cuvées de l'année. Ils estimaient que l'obligation de patienter trois mois pour que la fermentation du raisin ait transformé le jus en vin digne de ce nom ne pouvait leur être opposée.

C'est ainsi qu'à peine arrêté en septembre le délai de rigueur fut aboli par une circulaire de novembre - juste à temps pour qu'entre Mâcon et l'Arbresle goulèrent les flacons d'automne à nez de framboise, goût de banane du gamay noir à jus blanc.

Ainsi vont les choses au beau Pays du Droit - 法国, la dénomination chinoise de la France : il suffit qu'une norme soit édictée pour qu'en fleurissent les exceptions, progéniture tout aussi légitime que ses parents, dont elle prépare parfois le parricide.

Ainsi, le régime général de sécurité sociale suscite les régimes spéciaux, dont l'existence justifie, quelques

décennies plus tard, le démantèlement du premier. Les ordonnances de 1944 protègent la presse des cumulards et des requins, le reflux de 1945 introduit les exceptions qui finalement concentreront entre quelques-uns, toujours les mêmes, l'exercice de la liberté d'informer.

Quant au suffrage que l'on dit universel, il s'assortit désormais de telles lacunes qu'il en devient censitaire, que ce soit de la part de celles et ceux qui délèguent ou de la part des délégataires, mandataires affranchis de toute obligation au regard de leurs mandants.

L'avènement du Beaujolais nouveau n'est rien d'autre qu'un succès de lobbyistes. Il méritait de ce fait une mention spéciale dans l'égrenage d'années qui trop rarement s'enlumineront d'une vignette aux couleurs de bien commun.

Les groupes de pression à la grappe montraient le bout de leur trogne en tête de pont de la Communauté européenne. Pressentaient-ils alors leur omnipotence à venir, la moindre velléité populaire étant désormais ensevelie sous les tombereaux de désillusions électorales aussi régulières que successives ?

Le beaujolais nouveau est bien à l'image de cette prétendue démocratie faussement représentative : immature, un peu amer, et pour finir, succédané.

II

LE TIROIR DE LA COMMODE

Ne croire qu'à moitié aux lendemains qui chantent n'était pas, lorsque j'avais deux ans, le plus court chemin vers le haut de l'échelle. Était-ce un rappel aux traditions de classe qui sit notre premier logis rue Jean-Pierre Timbaud, du nom de ce héros de la CGT fusillé dès 1941 par l'envahisseur occupant ? J'ai vague souvenir d'un appartement petit, un tantinet assombri de meubles en bois ciré – dont une fameuse commode, fameuse je dis en raison de la légende maternelle qui me fit un berceau de son tiroir du haut.

La légende est vraisemblable. Les temps n'étaient pas simples. L'année déclic, celle des grands changements, ne viendrait qu'avec l'abbé Pierre⁴, ou malgré lui. Pendant que d'autres, si nombreux, grelottaient de froid et de faim, nous changions de quartier et acquérions un standing.

La rue Jean-Pierre Timbaud devait cependant être agréable à mes petites jambes.

Tout près ou si peu loin de chez mes grands-parents et oncle-tante, une demi-heure par un itinéraire aux noms chargés d'histoire communarde, *Ménilmontant*, *Père Lachaise*, *Charonne*, *Avron*, *Buzenval*. Les dames, Mémère et Tatie, ouvrières à domicile, ont dû me couvrir plus souvent qu'à mon tour en lieu de père et mère journalistes aux fourneaux dans cette presse issue de la Résistance dont les idéaux étaient bien plus élevés que les tirages... et la valeur des piges.

Combat, Franc-Tireur, le Populaire, déjà Libération, j'ai eu les oreilles sensibles à ces titres claquant comme autant d'étendards, bien après qu'ils ont fini au pilon des financiers. Mes parents ont presque réussi à m'inculquer la fierté du journaliste.

Fierté, pour ce qui est du moins de la presse écrite – de l'éditorialiste à l'échotier, au chroniqueur, au grand reporter ou au correspondant. Celle ou celui dont la plume est toujours à l'affut du fait, du mot, de la phrase ou de l'explication, qu'il saura ciseler dans le respect de la largeur imposée des colonnes.

Ma première règle plate fut un typomètre de métal souple gradué à l'ésotérique en sédanoises, gaillardes et cicéros. L'amour des mots, la formule qui mouche, le titre qui éclaire. Tout cela commença rue Jean-Pierre Timbaud.

Le chérubin de la commode reconnaissait ses parents au sur parfum de l'encre et au crissement des feuilles de papier.

MCMLII

SMOG

Entre le 5 et le 9 décembre 1952, un brouillard particulièrement épais recouvrit la ville de Londres, y causant la mort de milliers de personnes.

Il m'aura fallu longtemps pour devenir sensible à la cause climatique.

Cette indifférence atmosphérique tient peut-être au fait d'avoir été exposé à la pollution d'aussi loin que je me souviens. Enfant, je passais quatre fois la journée devant les brasseries Daumesnil qui embaumaient de remugles et fumées brassicoles la limite entre les XIIIème et XIVème arrondissements de Paris.

Aux vacances d'été, de nos visites à Barcelone, la mémoire qui me revient est olfactive. L'image mentale d'une odeur pestilentielle me reste associée à cette ville, en visuel la cimenterie empoussiérant les virages à l'approche de Sitges.

En Pologne, la minette de Katowice me charbonnait la chemise plus vite que je ne cueillais les cerises au bord de la route. La drupe était croquante !

A Pékin même, longtemps je refusai l'évidence, jusqu'à ce jour de novembre 2015 où la densité particulière devint telle que pour la première fois je dus revêtir le masque alors symbole de la ville. Chaque cellulaire clignota ce jour-là des têtes de mort propulsées par les applications Air Pur que tout bon

résident consulte jour ou nuit pour savoir à quel niveau il s'encrasse.

C'est d'ailleurs aussi l'expérience pékinoise qui me conscientisa *a minima*.

J'y étais lorsqu'au milieu des années 90 l'armée populaire planta en quelques jours des millions d'arbres pour barrer la route aux sables de Gobi qui, chaque avril, faisaient de tout interstice un réservoir siliceux. J'y étais encore lorsque, vingt ans après, la décision fut prise de couper ces mêmes arbres, pour rouvrir un passage aux courants d'air sans lesquels la ville étouffait de suspensions stagnantes.

J'y suis toujours alors que les ukases gouvernementaux ferment les usines, les excluant de la capitale pour les transférer sous des aïlleurs moins regardants ou plus anxieux d'emplois.

Des filtres auraient préservé les poumons capitaux, mais il aurait fallu pourvoir à leur entretien. Autant exiler la pollution vers les zones d'où autrement serait venue la main d'œuvre chargée des encrassoires.

Double bénéfice d'une logique pour qui la mondialisation n'est qu'un avatar de la détérioration des termes de l'échange, même si parfois les vents dominants rabattent sur Pékin les miasmes que l'on croyait expatriés.

Bref - j'ai finalement compris que l'air pur était un bien précieux, et qu'il est sans doute plus aisé de le préserver que de chercher à le rétablir.

Prévenir a certes un coût, mais c'est celui du vivre ensemble !

III

L'HOMME À LA JAMBE DE BOIS

Début des années cinquante, l'on sortait tout juste de l'occupation et de ses privations.

Paris demeurait une ville habitée de vraies gens, sa ceinture rouge se parsemait de vert. Mon grand-père avait rejoint les rangs de l'aristocratie ouvrière, occupant intra-muros un logement correspondant à son standing. Non qu'il fût grand, trois petites pièces, ni moderne, on s'y lavait sur l'évier de la cuisine et se chauffait aux boulets, mais enviable du fait de sa situation on ne peut plus urbaine.

Passées les fortifications, dont demeurait la mémoire symbolique sinon la présence physique, au-delà même de la zone, c'était l'emprise des jardins ouvriers – dont le lopin échu au grand-père maternel, qui le ralliait à vélo à peine quitté l'atelier – et celle des maisons de bois où s'abritaient les générations ouvrières ne pouvant s'offrir le luxe des logements « *loi 1948* »⁵ construits dans du vrai dur, vrais immeubles autour d'une vraie cour intérieure.

Hors les murs, c'était l'expédition pour rejoindre Montreuil et la bicoque de l'arrière-grand-mère – celle dont la ruralité relative transparaissait du sobriquet de Grand-Mère Coco.

La mémoire des tout petits est curieuse. La mienne se souvient fort bien d'au moins une de ces visites à Montreuil – il fallait la journée pour un aller-retour depuis la rue d'Avron.

Une dame minuscule en tablier bleu, une maisonnette avec étage et escalier extérieur. Aussi

son compagnon, on l'appelait Mimile, si impressionnant avec sa grosse moustache et surtout son pilon de bois souvenir d'une guerre dont j'ai oublié le millésime – 70, 14, 40...

Cette visite fut pour mon souvenir la première et la dernière à Grand-Mère Coco. Mais je retrouvai Montreuil, dans mon esprit ce fut presque le lendemain, sans doute la même année, l'aïeule avait quitté ce monde.

Mimile pleurait dans ses crocs, alors que les pompes funèbres s'échinaient à tordre le cercueil trop large par la rampe trop étroite. Finalement ce fut treuillée par la fenêtre que Grand-Mère Coco quitta pour de bon son premier étage, devant les nez levés de trois générations.

Je ne suis pas revenu à Montreuil, et les maisons ouvrières ont dû en disparaître depuis il y a bien plus que longtemps. Mais je garde quelque part de l'affection pour cette connivence entre l'ouvrier et la terre – une tendresse pour les jardins ouvriers, ou « *partagés* » comme on dit maintenant, qui subsistent aux orées de quelques grandes villes de France, d'Europe ou d'ailleurs.

Le partage du cal entre la chaîne et la bêche rendait moins dépendante la condition ouvrière. L'émancipation par le sel de la terre allait de pair avec celle, encore plus porteuse d'espoir, qui transpirait des textes.

Enfant, je m'enfermais dans la chambre que partageaient, eux-mêmes mouflets, ma mère et son jeune frère, pour m'y enivrer des revues militantes et autres grands récits entourant les quatre coins du lit de piles plus hautes à chaque jeudi.

Ouvriers, paysans, intellectuels, la triple alliance portée par une seule classe.

MCMLIII

ETHEL ET JULIUS

Comme beaucoup, c'est par Chaplin, par Joan Baez puis par Angela Davis que je me rendis compte du fait que le sang des martyres constellait aussi la bannière étoilée.

Le 19 juin 1953, Ethel et Julius Rosenberg sont exécutés sur la chaise électrique de la prison de Sing Sing.

Il aura fallu trois ans à la machine politique américaine pour mener à terme cet épisode du bras de fer à distance qu'elle entretenait avec les forces que représentait l'Union Soviétique.

Le sort des époux Rosenberg a fait se lever des vagues de protestations à travers le monde. Le caractère disproportionné de leur châtiment au regard des dommages qui leur étaient imputés joue pour beaucoup encore dans l'inconscient et le conscient de l'opposition à ce que l'Amérique, du moins certains de ses dirigeants, présente comme des « valeurs » : la suprématie à tout prix de l'individualisme collectif.

L'individualisme collectif, c'est la recherche du profit maximal pour les plus forts au détriment des plus faibles, l'illusion que ces derniers pourraient à leur tour s'élever en piétinant les dépouilles de leurs pairs, une ascension mythique justifiant d'imposer l'assentiment des dominés à leur exploitation.

L'élimination des époux Rosenberg - dont en somme personne ne peut penser qu'ils représentaient un risque extrême pour la société capitaliste de leur époque - témoigne d'un paradoxe révélateur d'une lecture bien plus optimiste de l'histoire. Les États-Unis, avec leur système d'asservissement individuel et collectif, leur pauvreté quasi institutionnelle, leur besoin intensif de main d'œuvre jetable et peu qualifiée, le mépris des riches pour leurs victimes sociales, l'arrogance d'une classe dominante dont le seul horizon est celui de ses propres intérêts, les États-Unis, du fait de leur origine, de leur passé, de leur actualité en tous temps et de leurs perspectives, représentent un formidable creuset où fondre et malléer les forces d'une extraordinaire révolution prolétarienne.

Ceux qui surveillent la marmite l'ont bien compris. Ils savent qu'à terme une unification des frustrations, la force organisée de victimes hors du consentement, en quête d'un collectif débarrassé de la gangue individualiste, serait fatale à leur oligarchie ploutocrate.

La brutalité extrême envers les époux Rosenberg a ceci d'extraordinaire qu'elle montre à quel point est juste le combat qui effraie tant les oppresseurs. Merci donc à leurs bourreaux d'avoir sur par leur haine nous conforter la lutte. Oui, merci aux accusateurs, merci aux exécuteurs, merci aux commanditaires.

En attaquant Ethel, Julius, Nicholas, Bart, Angela, Martin Luther, Malcom, Charlie, Jules et tant d'autres, vous avouez votre peur, et confirmez ainsi la réalité de leurs rêves.

Une autre société est possible, de développement solidaire et partagé. Et cette société, elle ne passera pas par vous !

IV

L'ACCIDENT

Par ce début des années cinquante, la rue Jean-Pierre Timbaud devait être bien calme en soirée.

Comment sinon y expliquer le spectacle ahurissant à mes yeux chérubins d'une Traction avant retournée sur le toit au sortir d'une glissade suivant un atterrissage manqué sur les arbres de l'esplanade ?

Je ne me rappelle plus si l'arrière était rond comme à 11, ou plutôt trapèze à la 15, mais ce dont je suis sûr, ce dont je ressens encore la pression, c'est de la paume rassurante de mon grand-père.

Nous devons être un dimanche ou un autre férié et allions sans doute passer devant le soupirail parfumé de la boulangerie avant de retrouver l'appartement – Pépère, c'est ainsi qu'on l'appelait, ne fréquentait pas les cafés.

Pas de grande exégèse autour de l'accident Esplanade Roger Linet.

Il n'y eut ni sang, ni chien écrasé, simplement un bonhomme de 4 ans à peine dont cela demeurera le premier souvenir authentique. Le premier souvenir qui m'appartienne vraiment, car l'évènement était d'une telle insignifiance qu'il n'aura alimenté aucune chronique familiale.

Un souvenir d'ailleurs entouré de peu d'autres qui me rattachent à ce quartier. Je n'y ai pas fréquenté l'école, les places en maternelle étaient rares, les sollicitations m'auront ainsi manqué pour me forger des socles de mémoire.

Le passage de ma sœur au stade exploratoire de sa vie de bébé nous contraint, désormais quatre ingambes, à franchir plus que le Rubicon, la Seine, pour s'en aller occuper rive gauche un quatre pièces flambant neuf au loyer dit modéré.

Il faut donc déjà se départir de la Maison des Métallos, de l'école Ledru-Rollin que fréquenta ma mère, de l'impasse de la Baleine où se tapit la maternelle qui ne m'accueillit pas.

Plus d'un cycle a passé – soixante années comptées à la mode chinoise – mais j'éprouve encore une fierté naïve pour avoir pu vagir sur des pavés ouvriers.

Comme une légitimité de classe, acquise en trotinant menotte dans la main de Pépère, au temps où les 11 CV se retrouvaient encore les quatre jantes à l'air aux portes du Père Lachaise.

MCMLIV

LE GÉNÉRAL GIAP A DU POIL AUX PATTES

« Créer deux, trois, plusieurs Vietnam ! »
Je suis de la génération qui se reconnaissait pleinement dans l'apostrophe du Che Guevara.

Le 7 mai 1954, l'état-major français ordonne à ses troupes de cesser le feu à Dien Bien Phu, en gros d'y reconnaître leur défaite face aux patriotes vietnamiens, à l'issue d'une bataille commencée six mois auparavant.

La France, dont le peuple s'enorgueillissait à juste titre de la résistance décisive opposée durant toute la seconde guerre mondiale à l'occupant nazi, n'a pas su reconnaître la même aspiration libératrice aux nations d'outre-mer - du moins ses dirigeants s'y sont-ils refusé, jusqu'à ce que la force universelle d'émancipation ne les y contraigne.

Les soubresauts d'une décolonisation manquée, mise sous le boisseau par une bourgeoisie miraculée, de retour à des affaires qu'elle entendait traiter comme si de rien n'avait été, ont commencé dès 1946.

Sait-on assez que ce sont les intérêts bibendum des utilisateurs de caoutchouc français qui ont précipité le Vietnam dans une série de trente années de guerre dont ni Ho Chi Min, ni Giap, ni le maréchal Leclerc ne voulaient ?

Ce fut le Vietnam, ce furent les massacres de Madagascar en 1947, ce fut la guerre d'Algérie, ce fut aussi le congrès de Bamako et la fondation du Rassemblement démocratique africain en 1946, autant de signaux clairs pointant vers un monde nouveau que la caste politique métropolitaine reconstituée refusa d'honorer, à l'exception des communistes. C'est donc l'honneur des peuples dits d'outre-mer et celui des représentants de la classe ouvrière en métropole que d'avoir très tôt su et voulu ensemble une liberté solidaire.

Pour en revenir au Vietnam, rarement sans doute un peuple aura-t-il éprouvé autant de souffrances pour finalement consolider une indépendance qu'au sortir de la guerre chacun ou presque s'accordait à estimer proche et légitime. Il a fallu l'obstination de plusieurs générations pour finalement mettre à terre les ambitions meurtrières des accapareurs, clermontois ou faucons.

Parmi les héros de cette interminable lutte, Ho Chi Minh bien sûr, évidemment Nguyen Thi Binh, qui a peut-être inspiré Jean Ferrat pour sa chanson Dix-sept ans, mais aussi Vo Nguyen Giap, le Général Giap, dont le nom intitule cette chronique.

Le Général Giap est un des grands héros de l'histoire contemporaine, pour avoir commandé en chef durant deux guerres coloniales qu'avec ses camarades il a remportées.

Pour les amateurs de presse satirique, il est aussi fameux comme sujet d'un dessin

de Reiser paru dans Charlie Hebdo première mouture où, avec la légende « *le Général Giap a du poil aux pattes* », l'auteur représentait un paysan vietnamien en costume de lin, chapeau en forme de patelle, relevant ses pantalons sur des jambes effectivement poilues. Résistance d'un grand peuple, il n'en est pas de petit : « *Elle était à la fois timide et sûre d'elle...* »

V

AMYGDALES

Le cliché est noir et blanc, mais l'on devine la tendance châtain du blondinet bouclé en extase devant un cornet gaufré de glace à la vanille. La tradition orale a établi que cette friandise fut octroyée sur prescription médicale. Après une opération réussie des amygdales, la prophylaxie de l'époque préconisait le froid.

De là peut-être date mon goût immodéré pour les crèmes glacées, que des accoutumances n'ont fait que conforter dès les marques trouvées dans le quartier Blanqui – Saint Jacques. Tous les samedis soir de beau temps, notre troupe se déplaçait vers les Gobelins où, non loin de la Manufacture, une terrasse présentait les boules aux délices variés sur fond de coupes en métal, à grand renfort de chantilly.

S'il faisait moins beau, le père s'y collait. Le frigidaire tout récent hébergeait alors pour quelques heures dans son mini compartiment à congélation deux bacs de crème au café se solidifiant tant bien que mal en paillettes et cristaux. Nous n'habitions pas pour rien à deux pas de la rue de la Glacière !

Les glaces n'ont pas été les seules madeleines de ma tendre enfance. D'autres furent plus amères.

Aucun souvenir physique de mes végétations. Par contre, la première rage de dents déjà écloses, je m'en ressens encore. Ce devait être la même année scolaire, laryngée en automne, cariée en été.

Foin ce jour-là des délicatesses à la vanille. Nous étions en villégiature aux contreforts des Pyrénées espagnoles. Mes hululements de douleur masticatoire avaient ruiné tout espoir de sieste parentale. Partis donc sur la route cagnarde pour les trois kilomètres nous séparant de la bourgade où un dentiste vieillissant me trifouilla les gencives en quête de la source d'un mal ne faisant qu'empirer.

L'homme vainquit le débris d'amande, recommandant pour atténuer la persistance douloureuse des bains de bouche au miel chauffé. La muqueuse encore pleine du fiel de la roulette je pleurais en refus de la brulure d'une décoction aux odeurs caoutchouc sur un palais camphré.

Deux phobies me sont nées cette après-midi-là. Celle des dentistes, que j'essaie de raisonner, et celle du miel, qui m'imprègne toujours.

Quant aux amygdales, j'ai appris récemment qu'elles tiraient leur nom d'une certaine ressemblance avec le fruit de l'amandier. Ce fruit colore aussi mes primo-souvenirs. Pas sec dans sa coque grêlée, mais encore alangui et presque translucide au cœur du velours vert de gris de la gangue augustine.

L'amertume de l'amande, je sais, peut rebuter, tout autant que du miel le nectar vous attire. Pourtant, ce goût pervers me surprend et m'enchanté.

Comme si mon cerveau, imprégné des conséquences de l'ablation aussi bien que de celles du curetage, appelait l'une en rejetant l'autre. Lacano-pavlovienne, mon addiction d'enfance !

MCMLV DS DÉJÀ

Le foyer où je suis né ne comptait pas de voiture. Paris s'en dotait petit à petit, de toutes marques et de tous gabarits. La civilisation de l'automobile n'était cependant encore qu'un concept pour la plupart des citadins de ce milieu des années cinquante.

Il paraît que le parc automobile français n'incluait alors que 2,5 millions de véhicules. En gros, un pour 5 foyers, moins encore du fait qu'un bon nombre de ces engins n'étaient pas destinés à l'usage familial.

Puis vint la DS, un éclair dans un ciel trop calme.

Non pas que cette étrange créature ait eu pour effet de démultiplier les vocations à tenir un volant, ou ait facilité l'assomption de désirs jusque-là refoulés par l'on ne sait quel miracle de démocratisation financière. La batracienne restait objet de luxe. Fort peu se l'approprièrent qui n'étaient point déjà chaussés.

Mais la DS ce fut autre chose. Pour reprendre ce qu'en dit très tôt Roland Barthes (*Mythologies*, 1957) « *l'équivalent assez exact des grandes cathédrales gothiques : je veux dire une grande création d'époque, conçue passionnément par des artistes inconnus, consommée dans son image, sinon dans son usage, par un*

peuple entier qui s'approprie en elle un objet parfaitement magique ».

Tout en elle était unique - le nom, un coup de génie euphonique, la forme, l'origine, propre à enflammer l'imaginaire au-delà de la simple jalousie ou du mépris voué aux possédants.

La DS occupait aussi la rue d'Avron, celle où ma grand-mère achalandait le jeudi quand je l'accompagnais. Non que Citroën y ait ouvert une succursale, la population du quartier ne faisait pas clientèle, mais parce que le boucher - pas l'hippophage, l'autre, le B.O.F. - se l'était offerte.

Même qu'un soir, dans son garage, la belle s'est emportée, a démarré toute seule pour le plaquer contre le mur et lui briser les deux jambes. C'est du moins ce qui se disait sur le trottoir, cabas au pied.

La DS créait ainsi de la légende urbaine. Elle réifiait une France en quête d'un avenir glorieux qui ne fût pas guerrier ou d'asservissement. Une sorte de Cerdan automobile⁶, un graal auquel on accèderait par tranches quasi-automatiques, de cheval en cheval.

Octobre 1955, Citroën au Salon met un visage national sur le rêve automobile. Ce visage aurait pu rebuter par trop d'innovation, il a séduit par choix de hardiesse. La DS, gloire française d'ascendance batave, carénée par un italien.

Avanti popolo !

VI

LE CROTOY

Le Crotoy, localité de la baie de Somme – c'est là que nous passions des vacances, cette année 1956. Sans aucun doute parmi mes premiers souvenirs pleinement personnels. Certes pas très fournis, un peu comme une bobine tournée en super huit, abimée par le temps. Il manque à chaque seconde pas mal des seize images, et c'est pratiquement du noir et blanc.

La plage – celle de Cayeux – si dégagée en basse mer qu'on doute, du haut de ses trois pommes, qu'il y ait même une mer quelque part. Mais des renforcements dans le sable qui capturent des flaques juste assez larges, profondes et chauffées pour qu'on s'y ébatte à loisir, pelles et seaux rivalisant d'éclaboussure.

La marque du pluriel car pour la première fois aussi mes primes souvenirs associent ma sœur cadette. Cécile avait trois ans, moi six, et ce fut une des rares occasions où nous fîmes davantage que cohabiter.

Toujours la plage, et la découverte de la pêche à pied.

Les épuisettes majestueuses, c'était pour les grands. Pour nous autres bambins ils y avait la contemplation de tortillons décorant le sable de ci de là. Nous avons compris que sous la croute la vie creusait. Même si nous ignorions le mot « *arénilcole* », nous pressentions la chose et riions nerveusement de crainte d'y toucher.

Les crabes verts, c'était une autre histoire. Quelques bébés squattaient nos pataugeoires mais curieusement chacun s'accommodait des autres. Pas de lutte d'influence à pince contre pelle. Fallait-il que les mares fussent vastes, ou les crustacés pleutres !

Cependant nos parents traquaient la coque, et nous y aidions. Les trous de respiration circonscrits, l'on y allait de la dent de râteau, les pochons s'emplissaient au rythme des marées. De quoi sustenter les réunions de connaissance, en fin d'après-midi, dans le meublé de location.

Je sais qu'elles eurent lieu, ces agapes bivalves, même si les enfants pêcheurs n'y étaient pas conviés.

Le souvenir encore... Mon babil importun me valut une punition sous forme de bannissement temporaire de la société d'adultes en apéritif auxquels, anxieux de savoir quel monde m'était promis, j'avais souhaité me mêler.

La honte et l'injustice. Au piquet, le rouge au front et le hoquet de rage à subir ainsi l'exclusion sociale.

Alors que l'on a six ans, et tant de choses à dire !

Pas autant il est vrai que ce dont on sait qu'il vous reste à l'apprendre, d'où cette stratégie. Persuadé que pour recevoir il fallait avoir donné, je voulais en vidant d'abord mon sac profiter ensuite des paroles de ceux que j'aurais abreuvé. Mauvais calcul. Mais leçon bien apprise. Désormais, je sais me faire coi pour m'imprégner des autres. Une ligne que j'ai tenue au fil des décennies.

Introversion acquise aux plis de baie de Somme.

MCMLVI BRASILIA

Brésil ! Le pays qui fait rêver. Son football, sa forêt, son carnaval, ses plages, son homme de Rio rejoignant Brasilia au volant d'une Mercédès rose constellée d'étoiles vertes⁷.

C'est en 1956 que le président Kubitschek concrétisa la décision, inscrite dans la constitution brésilienne depuis alors 65 ans, de fonder une nouvelle capitale pour arbitrer la rivalité entre Rio de Janeiro et São Paulo.

Les choses avaient mis longtemps à s'ébranler, mais ce furent ensuite les marches forcées - si bien que la ville de Brasilia était inaugurée moins de 1000 jours plus tard.

Il ne s'agissait certes pas d'une bourgade ou d'un leurre à la Tintin au pays des Soviets.

Le projet pensé et mis en plans par Niemeyer et Costa suivant les préceptes de Le Corbusier était grandiose, à la hauteur de la souffrance ouvrière imposée à une main d'œuvre éreintée, broyée pour tenir des délais intenable. L'on était loin sur ce chantier des idéaux portés par les architectes, mais qu'importait au maître d'ouvrage !

Brasilia n'était pas la première d'une série de capitales ou de lieux emblématiques nouveaux que des pouvoirs refusant de se reconnaître éphémères ont souhaité imposer à leur postérité.

Akhetaton entre Thèbes et Memphis ; Washington pour marquer l'ère nouvelle de la liberté ; Astana qui faillit garder le nom d'Akmola - la Tombe blanche - avant de devenir Nur-sultan du prénom du demiurge bâtisseur, bien loin d'Alma-Ata la trop russifiée ; Naypidaw la ville toujours fantôme moins submersible ou perméable que Rangoon... Salut à New Delhi, Canberra, Gaborone, Islamabad, Abuja et quelques autres !

Les mutations ne sont pas toujours voulues, comme à Bonn ou Ramallah, elles ne sont jamais faciles - la noble décision prise en 1973 par Julius Nyerere de transférer la capitale de la Tanzanie au cœur des terres et des peuples, aussi loin d'Arusha que de Dar-es-Salaam, est toujours en cours de réalisation.

Difficile, mais le premier pas franchi, l'on persiste à tous crins. Ce sont rarement les règnes paisibles qui génèrent de tels bouleversements. Confrontés aux affres d'un pouvoir qu'ils maîtrisent mal et redoutent de perdre, ce sont les dirigeants autrement bien fragiles qui s'inventent un futur avec un nouveau siège.

Comme si le grand bond en avant allait abolir les risques d'effondrement. Mais n'est pas Louis le Quatorzième qui veut, et prier sur les marbres de Yamassoukro ne garantit en rien la paix et le bonheur des peuples.

VII

LIRE, ET ÉCRIRE

Je n'ai pas connu l'école maternelle. C'est donc sans expérience préalable de la vie en société que, dès l'automne 1955, j'avais été plongé dans le grand bain du primaire. C'est peu dire que l'approche fut rude. Le bagage était pourtant là. Du haut de mes cinq ans, je maîtrisais tout de la lecture comme de l'écriture. Du moins le croyait-on dans le cercle familial.

Ce qui en fait n'avait plus de secret pour moi, c'était l'association des lettres en mots qui faisaient sens. Et cela, par mimétisme avec les adultes plongés dans leurs supports, journaux, livres, magazines, ne se voyait pas. Je lisais dans ma tête – le silence était d'or dans un appartement immune de télévision, où le cadran du poste de radio ne s'éclairait qu'aux tranches bien précises du repas pour Zappy Max et Ça va bouillir, Ded Rysel et la famille Duraton, Raymond Soupleix et Jane Sourza sur le Banc, avec les nouvelles à suivre.

La culture livresque est muette. Je ne savais donc pas exprimer par la bouche ce que mon esprit déchiffrait. Il me souvient encore de cette après-midi, nous recevions des proches, ma grand-mère fière de son petit-fils tout fraîchement lettré me mandant pour une démonstration de lecture devant un public acquis, ébaubi à l'avance.

L'objet de la présentation était un de ces grands ouvrages cartonnés d'une vingtaine de pages mi-texte mi-images où les jeunes lecteurs s'initiaient

aux contes – Perrault, Grim, Andersen, je ne sais plus. Mais la scène reste claire à mes souvenirs.

Je m'assieds cérémonieusement sur un pouf, le cercle des auditeurs attentifs béant d'avance à une diction qu'ils attendent parfaite. J'ouvre le livre. Mes yeux parcourent du haut en bas la première page « *Il était une fois un grand roi en son royaume...* ». La page tournée, puis la suivante où la princesse est prisonnière, une autre encore avec l'arrivée de Charmant, une autre avec, que sais-je, des grenouilles, une sorcière, un chaudron, ainsi de suite jusqu'au dernier feuillet « *... ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants* ». Le livre est terminé, je le referme avec onction, lève les yeux en quête de la bruyante approbation dont je sais qu'elle m'est due.

En face, ce sont le silence et l'incompréhension qui écarquillent. Tout au long de ma lecture, qui avait bien dû tenir une dizaine de minutes, pas un son n'avait franchi mes lèvres immobiles. J'avais lu – mais *in petto*. Sans convaincre, mais sans être interrompu. Chacun attendait que je me décide enfin à articuler, et certains en sortirent doutant de mes capacités mentales.

L'écriture, ce fut peu ou prou du même acabit. Je savais certes tout tracer et composer tous les mots... mais seulement en majuscules et lettres d'imprimerie. L'autodidacte que j'étais n'avait pas su découvrir de lui-même les beautés des pleins et des déliés.

Bref, inapte au moule.

Mon bulletin refléta ces carences qui me reléguèrent au milieu du classement trimestriel. Mon père en eut honte – bien plus que moi, qui m'accommodais fort bien de cet anonymat du marais. Ce fut mon premier trimestre d'école, et ma

dernière bronca paternelle pour résultats scolaires insuffisants.

J'appris sur le champ cette leçon familiale : *Nec pluribus impar*, et supérieur à tous...

MCMLVII

TRAITÉ DE ROME

L'Europe, on me l'a imposée en catimini.
Et je ne fus pas le seul dans ce cas !

Il n'est en effet pas acquis que la signature à Rome, le 25 mars 1957, du Traité instituant la communauté économique européenne - TCEE - également dit « *Traité sur le fonctionnement de l'Union européenne* » TFUE - bonjour les sigles ! - ait soulevé l'enthousiasme dans les chaumières.

Pour beaucoup il ne s'agissait que d'un avatar de la Communauté du charbon et de l'acier - l'entente entre maîtres des forges - et d'une séquelle de la belliqueuse Communauté européenne de Défense que la vigilance des progressistes avait su faire avorter en 1954.

Par-delà les phrases convenues sur le progrès économique et social et - déjà - la concurrence libre et non faussée source de toutes les richesses, rien dans ce traité entre messieurs encore très Belle époque qui puisse laisser penser aux peuples que leur avenir se jouait à cette table.

Les peuples, on ne leur demanda d'ailleurs nullement leur avis. L'on peut douter que ces institutions hexagonales - six pays, comme les six côtés de la France - aient joué un rôle dans les événements bouleversant la France en mai 1958, à peine un an plus tard.

Ce n'est qu'ensuite, quelques décennies passées, que les choses se gâtèrent. Cette Communauté, par l'emprise qui lui fut reconnue, devint alors source de crispation et de rejet sur de nombreux territoires.

Mais à Rome, le traité se signait entre gens se connaissant bien.

Belgique, France, Italie - c'était le pivot de l'Union latine. Au Luxembourg, le petit frère, on parlait aussi français, « *merci vielement* »⁸. Les Pays-Bas, un ancien département du temps de Bonaparte, ça ne se refuse pas. Et l'Allemagne, on lui avait tellement fait la guerre qu'il valait mieux la garder à portée de main. D'ailleurs, on l'occupait encore.

Bref, la famille.

Le loup sortit du bois en 1965 avec les tentatives de rompre la règle de l'unanimité qui permettait jusqu'alors d'éviter que les querelles ne déchirent. La chaise laissée vide par le Général de Gaulle fut réoccupée sur base de compromis aux contours d'intérêts vitaux - mais le grand laisser faire / laisser aller était en branle.

D'élargissement en élargissement, l'Europe perdit son cœur et celui des peuples. Sous couvert de progrès les priorités devinrent à nouveau celles du grand profit.

Même si l'économique avait disparu du nom de la Communauté, il n'a jamais autant prévalu qu'à 27 autour d'une table dont les convives n'ont pour la plupart qu'une ambition : garder pour eux les couverts

en argent, avec juste ce qu'il faut de
guez pour les bien astiquer.

VIII

SANILLÈS

La situation familiale avait dû s'améliorer.

Sans doute mon père avait-il commencé d'occuper une nouvelle position. Peut-être la dévaluation y avait-elle aidé – les fluctuations monétaires ont eu un fort impact sur les décisions familiales de mon enfance. Toujours est-il que cet été 1957 nous voici en Cerdagne, versant espagnol. Même si vous villégiaturions côté franquiste, mon père n'avait pas le sentiment de trahir. Il venait en Catalogne, à quelques encablures du lieu de sa naissance, pas en Espagne – athéisme jésuitique.

Mon père n'aimait pas trop le bord de mer. Même lorsque, plus tard, nous gagnâmes le droit aux pelles et aux châteaux il trouva toujours un prétexte pour nous faire quitter le rivage pour de plus agrestes séjours. Olot, Banyoles, Puigcerdá, Urgel – pendants romans aux salines tramontanes. Cette année-là, dernière avant l'acquisition du premier véhicule, ce fut Sanillès.

Sanillès – plus exactement Balneari de Senillers – c'est dans ma mémoire d'enfant un immense escalier menant d'une salle commune vers les chambres à l'étage, escalier aux marches duquel ma mère vint un soir m'arracher.

Un cauchemar m'avait tout angoissé à la mi-nuit. Pas de réponse à mes plaintes nocturnes. Il me fallut tâtonner pouce en bouche, ours en main jusque vers le bruit des tables de jeu où mon père s'activait, meneur et maître du truque aux cartes catalanes.

Mon apparition sur le palier, enchifrené et silencieux, impressionné par tant d'adultes en tenue de soirée, peut-être vaguement inquiet des rebuffades à venir – le village le plus proche, celui du dentiste mellifère, ne s'appelle-t-il pas Martinet ? – n'a pas manqué de surprendre.

Il fallut quelques interminables secondes avant que ma mère, toute robe vaporeuse, ne me ramène au cœur de rêves où je pus me blottir.

Sanillès, c'est aussi une immense prairie, hautes herbes séchées parsemées de parfums fleuris, bruissant d'une myriade de papillons et d'autres insectes.

Le jeu pour qui voulait pouvoir s'intégrer aux bandes de jeunes vacanciers qui occupaient l'espace était de capturer les vertes sauterelles, de leur arracher les pattes arrière et de les laisser ramper jusqu'à plus d'agonie.

La pure cruauté et la pire lâcheté. Mais à sept ans et plus toutes ses dents l'on n'a pas forcément l'âme juste ou la vocation solitaire. Je me pliais donc à ces rites barbares. La honte m'en poursuit, et avec elle ce grand respect pour la vie des insectes.

Réjouissez-vous, moustiques et faucheux : votre survie aujourd'hui dépend encore pour une belle part des mutilées de la savane !

MCMLVIII

DEUX ÉTOILES

J'ai scandé « *Dix ans ça suffit !* », puis « *Onze ans, c'est trop !* ». Lecteur d'Hara Kiri⁹ je ne me suis pas offusqué du Bal tragique à Colombey. De Gaulle, c'était l'ennemi juré. Mais fichtre, quel parcours !

La Quatrième République n'en finissait pas de s'engluer dans des opérations coloniales. Après Madagascar et l'Indochine, l'Algérie entraînait dans la quatrième année d'une guerre de libération que la métropole refusait de nommer.

Le bon sens allait cependant peut-être l'emporter. Après l'impressionnante victoire des gauches aux élections de 1956, les avatars du parlementarisme avaient certes amené début 1958 l'avènement pressenti d'un centriste, Pierre Pflimlin, comme premier ministre (on disait alors « *président du conseil* »), mais celui-ci était d'avis qu'il fallait négocier avec les représentants du peuple algérien, le FLN, Front de libération nationale.

Le jour même de l'investiture, le 13 mai 1958, un Comité qui se dit de Salut public insurrectionnel se met en place à Alger, composé de jeunes factieux locaux, de partisans d'un retour au pouvoir du Général de Gaulle et de militaires de haut rang. En somme, les perdants de la guerre de libération et ceux des élections de

1956 refusaient le verdict populaire au nom d'un intérêt qu'ils prétendaient supérieur, celui de l'Algérie française. Dès le 15 mai, le Général de Gaulle se dit prêt à assumer les responsabilités que les putschistes souhaitaient lui offrir. Des Comités dits par antinomie « de défense de la République », composés de militaires et de civils, se forment de ci de là pour encourager cette inclination. Le 25 mai, un débarquement rebelle s'effectue en Corse pour bien enfoncer le clou et préparer, gaullistes et militaires main dans la main, une nouvelle occupation de Paris annoncée par un ultimatum avec le 27 mai comme date butoir.

La messe est alors dite, toutes les cartes du château s'effondrent. Le Gouvernement démissionne. René Coty, Président de la République, charge le 29 mai le chef de la sédition de diriger la France. L'Assemblée nationale commence par regimber mais la majorité de gauche s'effrite rapidement, 329 des 553 députés votant le 1^{er} juin entérinent le coup d'état pour éviter le pronunciamiento annoncé.

On était partis pour onze années de grandeur, ou onze années d'ignominie, selon le bout de lorgnette. Au fil du temps, des images et des discours, les progrès et les revers auront estompé le péché originel du régime gaullien - il était pourtant illégitime, et ses succès n'y auront rien changé.

Quant au deux étoiles du titre, elles ornent le képi du général de brigade, mais aussi le fronton du théâtre où Yves Montand se produisit pour un récital

époustouflant que mes parents écoutèrent religieusement à la TSF en septembre 1958. Curieuse année, où le communisme éclot en mille fleurs, et où des factieux portent au pouvoir quelqu'un qui, au fond, n'était pas des leurs.

IX

BÉDARIEUX

Après Sanillès, nous restons dans le sud.

Bédarieux, c'est la bourgade de l'Hérault où mon grand-père paternel – Victor, Léon, Marius – avait plié sa blouse une fois retraité de l'enseignement primaire, une vie conçue comme sacerdoce d'alphabétisation – alphabétisation des petits Catalans puis, durant la guerre dite grande, des tirailleurs sénégalais.

Il était né d'un garde-barrières à Séverac qui s'appelait encore le Château, berceau où l'on dénombrait une palanquée de Gruat avant que les famines ne les fissent pour beaucoup essaimer vers l'Argentine. Victor avait marié Jeanne, la fille d'un instituteur bien connu du pays du Boulou. Il en était veuf depuis les années quarante. Jeanne était morte de maladie en Algérie – qu'y faisait-elle ? omerta ! – et Victor vivait depuis leur retraite avec sa sœur, veuve elle aussi, mais avant mariage, celui à qui elle s'était promise ayant succombé dans les tranchées.

Bédaricien de hasard, le couple adelphique s'était intégré. La tante avec son deuil et sa voilette du dimanche, le grand-père surtout, adjoint au maire sur une liste poujadiste puis, retiré aussi de la politique, un des quatre autour de la table de manille du café le plus proche.

Bédarieux c'était l'ailleurs – celui de la rupture avec le quotidien bien léché de Paname.

Nous y passions au moins deux fois l'an. Pour Pâques, c'était en train, je m'écarquillais au travers

des vitres sur les cerisiers en fleurs et le pic de Tantaño, où séchait ce fameux jambon cru dont les tranches étaient toujours trop épaisses à mes quenottes. L'été, c'était en voiture. Nous partions de Paris avant même potron-minet pour rejoindre la Catalogne, étape à Bédarieux, 732 kilomètres plus bas. Mon père s'arrangeait pour arriver sur le coup de 19 heures, allongeant ou raccourcissant en conséquence l'escale de Millau pour que nous puissions nous ruer à l'assaut de la terrasse où notre grand-père terminait sa partie.

Nous l'appelions Pépé. Il devait dépasser à peine des ceps pour les vendanges qu'il ne faisait pas, avait la rondeur d'une demi-barrique, portait béret, ceinture et bretelles sur un pantalon noir tâché de jaune vers la braguette. Il nous accueillait en surprise feinte, et nous avions droit à une menthe à l'eau.

Pépé et la tante Léa (Maria, Julia) habitaient un vaste appartement sur cour dans un immeuble organisé autour d'un atelier de vulcanisation. A l'intérieur assez de chambres pour qu'on s'y perde le long d'un immense couloir où tictaquait la pendule sonnant nuit comme jour l'heure, deux fois, ses quarts et la demie.

L'hiver, nous y étions parfois, il faisait froid et lugubre sous l'immense édredon. La cousine Hélène, déjà si adulte à mes petits yeux, égayait le séjour. C'était avant que mon père ne refuse le titre de fréquentable à sa sœur dont le mari s'illustrait tristement en Algérie, nous privant ainsi à jamais de la cousine et de son chien – un caniche royal que je chevauchais.

Bref... Le couloir s'ouvrait aussi sur une salle à manger où nul n'entrait – sauf mon oncle, le petit dernier, pour y jouer du piano que le rang de ses parents l'avaient contraint d'apprendre. Il jouait, ma

foi, fort bien à mes oreilles quasi vierges de musique.

Mon père, c'était le violon. Je me rappelle la boîte où l'instrument restait confiné. Je tiens peut-être du rejet paternel de l'archet imposé mon inaptitude totale à la reconnaissance des sons.

MCMLIX

CUBA

! Que viva Fidel ! En 1969, j'ai validé mon unité d'espagnol universitaire en disséquant un discours fleuve de Fidel Castro. Le héros comptait lui aussi dix années de gouvernement. Mais, contrairement au Gaullisme, ce n'était qu'un début.

Pas une seule miette de l'année 1959 n'avait manqué à la gloire de Fidel Castro, puisque c'est dès le 1^{er} janvier qu'il survole le pays, le lendemain de la fuite du dictateur Batista, avant de faire le 8 janvier son entrée triomphale à la Havane.

Cet aboutissement et ce nouveau départ sont le fruit d'une véritable épopée entamée près de 12 ans plus tôt lorsqu'en 1947 le jeune homme de 20 ans participe à une tentative de débarquement en République Dominicaine pour y renverser le dictateur Trujillo, tentative suivie en 1948 d'émeutes en Colombie, en 1952 d'une plainte en justice à Cuba contre Batista tout frais *golpista* - il fallait du cran pour ça aussi ! -, d'une insurrection locale en 1953, d'un exil au Mexique en 1955, d'un débarquement à une poignée en 1956 et de trois années de guérilla dans un milieu montagnard où la nature ne laissait aucune chance de survie, ce qui paradoxalement a sauvé le mini-bataillon que le pouvoir officiel

estimait inutile de rechercher pour le rejeter à la mer.

Une vie romanesque sans guère d'équivalent dans les temps modernes - sauf peut-être du côté de Mao Zedong et d'Ho Chi Minh.

Mais ce qui fait la grandeur de Castro, ce n'est pas l'épopée, ou pas elle seulement. Ce qui le différencie de tant d'autres héros c'est l'apport que grâce à lui, figure de proue de la Révolution, Cuba a pu transmettre à l'humanité entière.

Cuba, c'est la force de dire non, encore non et toujours non à l'arrogance des puissants.

C'est la démonstration que l'on peut éradiquer la pègre et la corruption.

C'est le courage de construire avec ses propres moyens une société dynamique, solidaire, éduquée et en bonne santé, avec la générosité de continuer à aider les autres peuples.

Les moues dubitatives (Fidel disait « paternalistes ») de certains n'y changent rien.

Soixante ans de Révolution - un autre record - et presque autant d'années sous blocus américain.

Avec ou après le soutien de l'URSS, Cuba affiche sans insolence des taux d'alphabétisation, des indices de santé publique, des marqueurs d'égalité homme-femme sans pareils dans la sous-région, voire dans l'ensemble du monde en développement.

En 1954 déjà, Fidel écrivait : « Robespierre fut idéaliste et honnête jusqu'à sa mort. La révolution en danger,

les ennemis à toutes les frontières, les traîtres prêts à tous les coups de poignard dans le dos, les hésitants toujours barrant la route : il fallait être dur, inflexible, sévère, pécher par excès et non par défaut, à l'heure où c'eût été le début de la fin. Il les fallait ces quelques mois de Terreur, pour venir à bout d'une terreur séculaire. Ce sont les Robespierre qu'il faut à Cuba, beaucoup de Robespierre ! » Il avait 27 ans, et avait tout compris.

X COMMUNION

Après des débuts un peu chaotiques, ma scolarité primaire se poursuivait selon les espérances paternelles.

C'est peu dire que j'avais soif de savoir !

J'anticipais les leçons, je lisais les livres dès qu'ils me tombaient sous la main, je m'imprégnais de la presse quotidienne sans en exclure de rubrique – au point que, le jour du devoir à thème « *Dites ce que vous avez vu à la télévision un soir de cette semaine* », je fus parfaitement capable de remplir ma copie, nonobstant l'absence de récepteur à domicile : il me suffit de me remémorer la critique de Paris Presse, du Monde ou de France Soir.

Ils sont choisis les souvenirs de ces années d'école boulevard Arago. Du lait chocolaté quotidien, le lait Mendès France¹⁰, au ciné-club hebdomadaire ; du supplice du grimper à la perche aux sorties scolaires vers le cœur de la capitale, livre vibrant d'histoire ; des cérémonies de prix où l'on m'endimanchait pour recevoir tous les honneurs sous forme d'ouvrages plus grands et enluminés les uns que les autres aux jours de vote, double plaisir – guider les parents vers mon lieu de culture, et se réjouir à l'avance du lundi qui serait chômé, désinfection post-électorale des locaux.

Il est un souvenir qui domine, et continue parfois de m'interroger.

A cette époque, l'école laïque ménageait la susceptibilité des croyants, pourvu qu'ils fussent catholiques.

Nul ne trouvait ainsi à redire à ce que, durant l'année débouchant sur la communion solennelle, une partie d'entre nous bénéficie, une fin d'après-midi par semaine, de facilités d'emploi du temps pour mieux préparer avec Son intermédiaire l'accès au Tout-Puissant.

Les autres, mécréants ou redoublants, on redoublait sa classe, pas la communion, suspendaient leurs études bien que majoritaires pour que l'agnosticisme ne se traduisît point en avantage didactique.

Il fallait bien occuper ces têtes pas toujours blondes. La demi-classe se convertit donc en chorale, pour préparer les festivités de fin d'année. Tous les exclus de la calotte n'ont pas la gorge séraphique ; un nouveau tri s'opère qui me relègue au sein de la petite batterie des casseroles, celles qui ont le droit d'entendre, mais pas de vocaliser.

Ce double ostracisme me peina. Comment retrouver un statut social qui ne fût de paria ?

Je ne pouvais envisager de remédier à mon manque d'oreille. Je m'attaquai donc – du moins *in petto* – à mon défaut de foi, empruntant le catéchisme de mon voisin de pupitre, et m'imprégnant, au banc des réprouvés, de prières et autres théologismes dont la nouveauté m'absorbait.

Cette crise mystico-rituelle ne dura pas plus que la saison des communions. Elle aura cependant quelque influence, pas tant sur mon degré d'athéisme, qui demeure irréfragable, que sur ma capacité à comprendre et à déjouer les pièges du spirituel.

Il n'empêche. J'ai failli au rationnel pour rejoindre le flux. Je m'en veux, sans pour autant le regretter. Comme je m'en veux un peu, accoudé à quelque zinc, de ne pas oser rétorquer à telle stupidité de cantonade.

MCMLX

INDÉPENDANCES

En sixième de lycée, il nous fallut ânonner les capitales d'une ribambelle de nouveaux pays remplaçant dans nos manuels l'AEF, l'AOF et l'Oubangui-Chari.

L'année 1960 est souvent étiquetée comme celle des indépendances des colonies française d'Afrique. Ce millésime est assorti d'une litanie de fêtes nationales allant du 1^{er} janvier pour le Cameroun au 28 novembre pour la Mauritanie, avec en point d'orgue espéré la Conférence des pays francophones d'Afrique tenue mi-décembre à Brazzaville.

L'histoire des indépendances africaines n'a pas connu la douceur que, soixante ans plus tard, le flux des chronologies laisserait accroire. Il aura fallu plus d'une décennie de luttes et d'hésitations pour que la première conférence de Brazzaville, celle de 1944, connaisse un début de suivi, d'ailleurs contraire à son postulat qu'un Africain français devait devenir un Français africain.

Le courage de la Guinée Sékou Touré disant dès 1958 adieu au colonialisme est bien connu - tout comme la durée de la guerre d'Algérie où l'année 1960 ne fut que celle de la répression renforcée. L'on connaît moins les massacres de 1947 à Madagascar qui servirent de coup de semonce brisant net les velléités d'émancipation des peuples sub-sahariens. Et l'on place en général sous le boisseau les tractations,

les ergotages, voire le chantage ayant précédé les déclarations d'indépendances, le pouvoir gaulliste souhaitant avant d'y consentir les assortir de garanties sur le maintien d'une tutelle coloniale de fait.

L'aspiration des élites nationales à l'accès aux responsabilités était réelle et forte, au point de bousculer le prudent calendrier de la Communauté française.

Cependant, le pouvoir métropolitain avait plus d'un tour dans son sac pour conserver la main - de la mise à l'index de la Guinée au refus du choix gabonais de devenir département d'outre-mer, en passant par la contribution au délitement de l'éphémère union du Sénégal et du Mali, sans oublier la pérennisation du franc CFA, outil magistral d'organisation de la dépendance économique.

Les indépendances n'ont ainsi de fait guère changé la donne pour beaucoup de colons voire de fonctionnaires français, du moins jusqu'à ce que les premières générations de dirigeants, peu enclines à refuser la main qui les avaient guidées au pinacle, ne cèdent leur place - contraintes par l'âge, par la maladie ou par l'appétit de leurs dauphins.

C'est alors que les anciennes colonies françaises d'Afrique commencèrent de connaître les troubles et les bouleversements qu'imprudemment les hagiographes gaulliens avaient prophétisé devoir rester l'apanage des ex-autre chose, britannique, belge, lusitanien, si piètres décolonisateurs, les raillait-on.

Ni l'armée campant sur ses bases, ni le franc CFA, ni la Françafrique¹¹ n'y pouvaient rien : taillés à la serpe entre dépeceurs européens naguère esclavagistes de conviction et de jouissance, sans souci ni conscience des liens culturels, sociaux, économiques forgeant l'unité des peuples, ces territoires ne pouvaient devenir nations pour le cœur et les tripes de leurs habitants par la magie d'un drapeau de fortune hissé en haut d'un mat. Advint donc ce qui cyniquement était prévisible : la foire d'empoigne, avec quelques brèves illuminations vite mouchées par une France où les puissants ne lésinent jamais quand il s'agit de préserver leurs séides.

XI

MÉMÈRE TU T'EN SOUVIENS...

Il est possible que les petits noms dont s'affublent les grands parents ou qui leur sont imposés par leur progéniture – les petits enfants n'ont pas vraiment le choix – constituent un marqueur culturel. C'est du moins ce que devait penser la maitresse du 57 boulevard Arago qui se livrait à un sondage grandeur nature auprès de notre classe. Défilèrent donc les mamy, papy, mémé, pépé, bon-papa et bonne-maman, quelques yaya, nonna, granny – nous étions une quarantaine en classe – avant qu'à mon tour je n'excipe de Pépère et Mémère. Ces surnoms chers à mon cœur susciterent une hilarité que je ne compris pas mais qui me fit rougir.

Ce n'est que bien plus tard, en découvrant la voix de Michel Simon, que je compris l'ancrage territorial de cette appellation. Je pus alors me réapproprier le nom – et le diabolo menthe. En 1960, une gentrification en cours avait déjà éradiqué les Parisiens de souche du quartier Montsouris.

Car Parisiens ils l'étaient, Pépère et Mémère. Parisiens, et prolétaires.

Lui, ébéniste par lignée familiale descendue en bataillon ouvrier du Luxembourg – le grand-duché, pas le jardin – pour secourir en 1870 la Commune de Paris et n'ayant pas pu, ou pas voulu remonter ; elle, Lorraine qu'on appelait l'Espagnole, petite main à domicile mais grande prêtresse des casseroles. Il était Gueule cassée, tombé dès ses

vingt ans, en 1915, syndicaliste et voix d'or – on chantait l'opéra dans les familles laborieuses.

Les rires condisciples n'ont rien enlevé à la tendresse ou à la fierté qui me lie à cette branche. L'itinérance didactique par les Pyrénées Orientales de l'autre grand-père – on l'appelait Pépé, il essaima à Arles sur Tech, Banyuls et Coustouges – me fait Catalan d'intention. La rue de Buzenval, c'est mon prolétariat.

Les récits du Faubourg, la lecture à jeudi continu de la Vie Ouvrière, les filets tressés pour poires de vaporisateurs confectionnés à s'en user les yeux sous la maigre lueur d'une fenêtre sur cour, la manipulation respectueuse du chef-d'œuvre d'ébénisterie confectionné en fin d'apprentissage, une maison tabatière de bois précieux avec sur la faitière une panne concave où poser le papier, le baiser rue de Buzenval quand dans le crépuscule nous croisions, en retour vers nos quartiers plus huppés, l'ouvrier en canadienne, sur l'épaule la besace où tenait la gamelle.

Je suis un peu de la classe ouvrière par ce Pépère et cette Mémère. J'aurais voulu savoir traduire dans des ouvrages cette fière ascendance. Hélas, mes mains sont aussi inefficaces au façonnage que ma glotte l'est au chant. Vaines furent les tentatives de mes maitres de me faire réaliser au cours de longues séances hebdomadaires de travail manuel qui un plateau de bois, qui un calendrier de métal. Ce sont donc des objets difformes ou brinquebalants que je remettais à mon grand-père. Mais comme il savait que mon cœur y était, il m'en complimentait.

MCMLXI

GAGARINE

Grands boulevards, Paris. Les vacances de Pâques se terminent. Avec mon père, nous sortons de chez le coiffeur. Paris Match vient de paraître. En Une, un sourire au triomphe malicieux.

S'il est des héros universels, Youri Gagarine fait partie de ceux-là.

Avant lui, il y eut Laïka. Ensuite, une kyrielle d'astronautes, de spationautes, de cosmonautes ou de taïkonautes, braves et célèbres dans leur pré-carré de gloire, mais aucun qui imprègne autant l'inconscient collectif. Cette bouille ronde dans un casque rond, associée à un spoutnik sphérique tournant autour du globe, chacun associe l'image à un nom et un destin.

La floraison de cités, de boulevards, de ronds-points ou d'écoles Youri Gagarine ne trompe pas : nous sommes en présence d'un phénomène d'une portée extrême, l'association d'un être humain à son genre tout entier.

Il est certain que la personnalité de Gagarine, sa jeunesse, sa modestie, sa gentillesse et, paraît-il, son sens de l'humour ont joué un rôle dans l'ampleur de sa légende.

La paternité soviétique de cet exploit technique sans précédent a également compté. Nous étions en 1961 au cœur de ces années où les peuples se savaient légitimes à rêver de lendemains qui

chantent. Gagarine était une note pleine sur cette portée-là.

Si, presque soixante ans plus tard, alors que bien des espoirs se sont affadis, l'aura de Gagarine demeure, ce n'est pas seulement du fait de l'accident qui si tôt lui couta la vie.

Ce premier vol humain au-delà des frontières de l'habitable, c'est d'abord le triomphe de la résilience. Quinze ans à peine après une guerre qui l'a laissée exsangue, l'Union soviétique damait le pion au capital. L'impossible de David terrassant Goliath a valeur éternelle.

Cette orbite de Gagarine, c'est aussi la conviction faite programme que le politique, au sens noble d'un gouvernement pour les gouvernés, sait prendre le pas sur les contingences, dès lors qu'il n'est pas subordonné à des logiques de court terme et de profitabilité.

Il n'y a pas de hasard, chacun le pressent bien : les États Unis, pourtant si riches et si nantis des guerres les ayant épargnés, ne pouvaient gagner une course où nul bénéfice n'était à engranger. Au lendemain du 12 avril 1961, le président Kennedy se refusait encore à envisager l'espace comme une activité prioritaire pour contrecarrer l'expansion soviétique. Il constata très vite son erreur stratégique, et ce fut Apollo qui ne survécut pas à l'URSS. L'ennemi à terre, le capitalisme n'avait plus besoin de nez dans les étoiles. C'est pourtant cela qui fait la gloire immortelle de Youri Gagarine : le rêve, et l'indomptable espoir.

XII

LYCÉE RODIN

Le temps passe vite, même pour les enfants.

A peine a-t-on le loisir d'être enfin installé dans les classes qui comptent, celles à qui rien ne résiste à la récréation, à peine a-t-on enfin accédé à la marche suprême de l'escalier primaire grimpé sur cinq années, que l'on vous fait migrer pour un autre corpus, où il faut à nouveau escalader les degrés.

Me voici donc entré en sixième dans le lycée Rodin. C'était paraît-il un lycée pilote, neuf et mixte à la fois. Pas vraiment dans l'aire géographique du XIVème arrondissement mais suffisamment proche pour que mes parents obtiennent une dérogation par un de ces détours dont les fraternités syndicales ou politiques ont le secret. Je ne devais pas être le seul pistonné de l'année. Malgré le caractère décidément populaire de son implantation, le lycée Rodin ne comptait qu'un seul fils d'ouvrier dans la classe où je fus affecté.

Tout me revient extase concernant le lycée – à cette époque on ne pratiquait pas la ségrégation collégienne, un seul établissement de la sixième au baccalauréat.

C'était si nouveau, si varié, si prometteur !

De nouveaux camarades, certes, de nouvelles matières – le latin, l'anglais, les travaux manuels, l'éducation physique, le dessin, la musique. Pour les enseignements plus traditionnels une approche nouvelle, le français remplaçant la dictée, les mathématiques le calcul, l'histoire et la géographie s'ouvrant au vaste monde.

Une autre façon aussi d'organiser le temps, des horaires chamboulés d'un quantième sur l'autre avec un cahier dit de textes comme vade-mecum et coupe-fil.

Une cohorte de professeurs. Des hommes, des femmes, des tristes, des gais, des jeunes, des en blouse, des en robe, des en survêtement et d'autres en costume. La transhumance de salle en salle, la découverte du plein air, l'immensité de l'espace de détente parsemé d'arbres et de recoins. Le gymnase, la bibliothèque, le ciné-club, la kermesse, les visites chez l'un, chez l'autre, des filles qui ne soient pas chipies, des groupes qui ne soient pas rivaux.

J'étais, dès le début, comme un poisson dans l'eau – ou plus précisément comme un poisson libre de son bocal, frétilant dans des flux enfin vifs dont il aurait conscience qu'ils menaient à la mer.

Plus de vignettes républicaines pour signaler le bon élève. Le bulletin condensait toute une vie scolaire, et l'on avait ou pas l'honneur d'être « *au tableau* », encouragé ou félicité. Je commençais ainsi de me faire tresser couronne sur couronne. Je n'ai pas de honte à dire que j'appréciais la myrrhe et l'encens.

J'aimais tout du lycée, le chemin pour m'y rendre, l'attente devant la grille, le salut des vigiles, celui des professeurs, la cloche de sortie, le brouhaha des couloirs, le calme de la documentation, l'odeur du laboratoire.

J'aimais tout, même lorsque j'étais loin d'exceller, comme en sports au début ou plus définitivement dans les arts et le manuel, pour lesquels j'essayais sinon de m'améliorer, à l'impossible nul n'est tenu, du moins, par le truchement de l'histoire et de la théorie, de me ménager des portes d'entrée dans ces absconses disciplines.

Je me souhaitais nexialiste¹² – et n'en étais pas loin.

MCMLXII

OAS

L'histoire a ses gentils, mais aussi ses méchants. Peu, dans la contemporanéité du récit terroriste, se targueront de susciter davantage de rejet que l'OAS en son temps. L'ombre noire du terrorisme envahissait nos soirées familiales. On y parlait mobilisation générale, rappel des classes, putschistes et factieux. Cela devait être grave, pour qu'il m'en souvienne encore !

L'Organisation de l'Armée Secrète, c'est ainsi que la dénomment ses quelques membres actifs - ils n'étaient pas plus de 1000 à 1500 dont 200 en France métropolitaine, avec un nombre bien plus considérable de sympathisants - a été fondée en mars 1961, par réaction à l'approbation du principe de l'autodétermination de l'Algérie à une majorité des trois-quarts du corps électoral saisi par referendum.

Après une série d'attentats et d'exécutions sommaires, l'OAS, isolée et rejetée par l'opinion publique comme par l'armée elle-même, se lance à partir de 1962 dans ce qu'elle dit être une « *insurrection armée* » dont un des premiers actes symboliques est, le 4 janvier, l'attaque à Paris du siège du Parti Communiste.

La menace que représentait l'OAS pour un pouvoir gaulliste encore au stade de la montée en puissance fut prise très au sérieux, au point de mobiliser des

bataillons entiers des services secrets et de susciter la création d'une force parallèle d'action et de diversion, les « *barbouzes* ».

Comme pour donner des gages aux franges de la population qui seraient tentées de choisir la voie de la radicalisation conservatrice au lieu de celle, présentée comme novatrice et davantage prometteuse, du néo-colonialisme d'une Françafrique incluant le Maghreb, la lutte contre les exactions de l'OAS justifiait en parallèle l'organisation d'une répression féroce contre les partisans réels ou supposés de ce FLN avec qui cependant l'on négociait enfin.

Le massacre le 17 octobre 1961 - soit 9 mois après le referendum d'autodétermination - d'Algériens manifestant à Paris et la répression meurtrière du 8 février 1962 au métro Charonne, actes insensés dans un État de droit, se fondent d'abord sur une stratégie du ni-ni (ni les factieux ni la démocratie populaire) par laquelle le général de Gaulle et ses tenants voulaient asseoir leur emprise absolue sur la société de l'époque.

L'OAS aura commis des centaines d'attentats causant le décès de milliers de personnes entre janvier 1961 et l'été 1962. Ce n'est qu'après la ratification des accords d'Évian par plus de 90 % de « OUI » que des actions décisives contre les leaders de l'OAS furent enfin entreprises - tous ou presque étant identifiés, capturés puis jugés en quelques semaines.

Certains furent condamnés à mort et exécutés - militaires, ils furent fusillés. D'autres, les plus nombreux, furent amnistiés, plus ou moins tôt après leur condamnation. La dernière vague d'amnistie promulguée par le General de Gaulle date de juin 1968. Il s'agissait alors de s'attirer le soutien des nombreux rapatriés d'Algérie, pour contrecarrer par les urnes la montée de la révolte étudiante et ouvrière.

Le pouvoir gaulliste, hissé au pinacle par les tenants de l'Algérie française, faisait allégeance aux nostalgiques pour s'y maintenir.

XIII

LLANÇA

Le pli était pris.

Après l'expérience de Sanillès, toutes nos estivales furent catalanes. Ma mère avait dû cependant emporter une bataille feutrée – désormais, ce serait le bord de mer.

Le bord de mer ou presque, la première année, 1959. Le village de Llança se trouvait à un bon kilomètre de la plage. Le déplacement biquotidien de la location vers les galets s'effectuait à pied, chacun portant sa croix sous forme de parasol, bouées, pliants, serviettes et autres panières.

Parfois, l'on allait un peu plus loin, quand la tramontane s'y mettait, vers une crique en contrebas de la route, accessible par un nombre incalculable de marches. On l'appelait au choix la Cau del Llop – la chute du Loup, allusion à l'à-pic – ou Els Capellans – les Curés, allusion à la discrétion permettant de s'extraire en pudeur de la soutane.

Plus de montagnes, plus de pension complète non plus. Il fallait se mettre au fourneau. Celui-ci était à bois. Il incombait aux enfants d'aller récupérer les sarments dans les vignes voisines pour que fussent saisies les éternelles côtelettes d'agneaux tirant déjà fort sur le mouton.

Le temps quotidien qui n'était pas de route, de plage, de glanage ou de sieste, je le passais dans la poussière de la rue, attendant que les enfants du cru m'accueillent dans leur cercle.

Comme ils me voyaient chaque jour dès le début d'un long été – notre location était pour la saison, les grands parents parisiens prenant le relais lorsque nos géniteurs retrouvaient le harnais, vers la mi-août –, planté sur le trottoir les dévorant des yeux, il ne fallut guère de temps pour mon incorporation. C'est ainsi que dès neuf ans j'appris l'espagnol – Franco ne permettait pas à cette époque que l'on parlât autre chose que le Castillan dans l'espace public.

L'été fut délicieux. J'aimais bien Llança, la sardane autour du platane, les jeux autour des lamparos, la fille du possible prochain propriétaire de notre maison de vacances à venir dont, pendant que mon père négociait un tarif, j'admirais la toison neuve et drue poussant au creux d'aisselles où je rêvais de me blottir.

La négociation dut ne pas aboutir. Nous ne revînmes pas à Llança, et c'est dans le village voisin, distant de quelques kilomètres, que je devais ancrer mes amours émergentes.

L'été se termina. C'était déjà l'automne – les grands vacances l'étaient alors vraiment, tout un trimestre ! – lorsque les grands-parents nous rapatrièrent par train de nuit. Dernier souvenir, le wagon restaurant, avec la soupe qui cahotait un peu au rythme des aiguillages.

MCMLXIII

ET LA MORT EN PARTAGE

Même sans télé à la maison, on ne peut échapper en novembre 1963 à l'image acidulée de Jacqueline Kennedy tentant d'escalader la malle arrière d'une Lincoln décapotable.

L'assassinat à Dallas du président des États Unis, John Fitzgerald Kennedy, reste évidemment le fait le plus marquant, le plus choquant de ce millésime.

D'abord, parce que les assassinats de présidents en exercice ne sont pas légion - Wikipédia n'en répertorie « que » 37 au travers le monde.

Ensuite, en raison du caractère particulièrement dramatique - au sens spectaculaire du terme - d'un évènement dont les images disent toute la tragédie. Également, par les incertitudes paradoxales sur des faits dont le monde entier a le sentiment d'avoir été témoin, aucune vérité unanime n'ayant pu à ce jour être proclamée.

Enfin, du fait de la personnalité de la victime. Sa relative jeunesse, la flamboyance de certaines de ses ambitions affichées - mettre fin à la ségrégation raciale, stimuler la conquête spatiale, aider au développement international, œuvrer au désarmement nucléaire et à la coexistence pacifique - permettent d'occulter les volets les plus sombres de sa politique - bombardements et défoliation au Vietnam, embargo et

tentatives de subversion à Cuba, une obsession anticommuniste au point de n'avoir pas voulu désavouer le sénateur McCarthy, des liens assumés avec certains caciques de la mafia caractérisaient ce Président comme chef de clan tout autant que l'avait été son père.

Le président Kennedy n'est donc pas forcément l'apôtre martyrisé par les forces du mal que ses hagiographes ont souhaité inscrire dans la légende.

S'il avait été réélu, et rien ne permet de douter qu'il l'eût été, sa politique n'aurait sans doute pas emprunté des voies bien différentes de celles battues par ses successeurs proches, démocrates comme républicains. Une venelle du social parce qu'il en faut, un boulevard de la canonnière car on ne se refait pas, et un lacis d'imbroglis menant tout droit au scandale et à la défaite.

Bref, John Kennedy n'était pas un ange, un philanthrope ou un prophète.

Un homme de son temps, parfois en avance sur la perception de ce qui pourrait pérenniser la caste des aristocrates de la finance à laquelle il appartenait.

C'est peut-être cette vision un peu plus large qui aura causé sa perte. Certains des apprentis maîtres du monde régentant la politique américaine ont en effet pu s'inquiéter de la portée insoupçonnée du réformisme présidentiel sur la prise de conscience des éclopés de leur domination.

C'est en tout cas cette vision moins étriquée et l'habileté à la mettre en scène qui auront fait du président

Kennedy l'une des figures américaines les plus populaires du XX^{ème} siècle, du moins en dehors des États-Unis.

XIV

LA SELVA

Devenir résident du Port de la Selva le temps d'une pleine saison représentait sans conteste une avancée sur l'échelle sociale de l'hispanité.

D'abord, en raison de la durée du séjour qui transgressait les flux des vacanciers ordinaires. Ensuite, du fait de l'endroit même, un village en arc de cercle le long d'une plage de sable, attirant en masses raisonnables les vacanciers de Barcelone aussi bien que les *happy few* étrangers.

Chaque soir, deux cafés offraient un bal de plein air, que les clients consomment en terrasse ou s'agglutinent autour de la piste de danse jusqu'à bloquer la circulation sur l'unique rue goudronnée, celle du front de mer. Il y avait la séance apéritive de 7 à 9 au café Espanya, puis la digestive de 10 à bien plus tard à la Marina.

Avec ou parfois sans les parents, nous, je veux dire ma sœur et moi, n'en manquions aucune. C'est dire que j'en ai eu des occasions de frétiller en rythme – sardane, limbo, twist, rock, le slow les yeux fermés, parfois même le tango, la valse ou le paso que ma mère guidait, rien ne me rebutait.

Les partenaires étaient nombreuses – et l'on n'hésitait pas, du haut de ses dix ans, à inviter la sirène avec qui, dans la journée, l'on exprimait entre les doigts le sable saturé d'eau pour bâtir d'éphémères clochers.

Dix ans, onze ans, douze. Ce furent jusqu'à mes dix-sept ans chaque année la même plénitude. Je connaissais la Selva comme ma poche, et

beaucoup, à la Selva, me connaissaient. Pas forcément les gens de passage – mais l'autochtone qui me voyait grandir à mesure qu'il vieillissait un peu.

Les boulangers, les épiciers, le buraliste, les vendeurs de pains de glace comme le maréchal-ferrant, le kiosquier ou le préposé aux entrées du cinéma hebdomadaire dans l'arrière-salle de l'Espanya – les informations No-Do, *noticiario diario* en prélude d'un long métrage parfois de qualité, je me souviens d'Orfeu Negro qui m'avait tant fait peur –, la bibliothèque municipale où je m'initiais au catalan dans les quelques livres réchappés d'une censure sourcilleuse...

Mon père, cet ours parfois si bourru, avait l'art, une fois en vacances, de nouer des liens qui s'avéraient solides.

Voisins de plage, voisins de table, voisins de rien croisés au hasard de la promenade rituelle de fin d'après-midi, j'héritais de son réseau, que les parents de mes rencontres de plage alimentaient en retour.

Il y avait en somme partage des convivialités. Nous étions sur la route à peine sonnée la cloche de fin d'année scolaire. Aussitôt qu'arrivés, la trame catalane. Nous fréquentions entre enfants dont les parents se connaissaient.

Deux semaines plus tard, mon père s'en retournait seul estiver à Paris jusqu'à nous rejoindre la seconde quinzaine d'août. J'atténuais entre-temps l'isolement de ma mère en rabattant pour elle les Parisiennes pareillement délaissées dont la progéniture partageait nos pâtés.

La Selva, ce fut un monde, ce fut une vie, du moins une superbe tranche. Cette forêt – c'est le nom de Selva, quelques bosquets sur les collines alentours qui s'embrasaient un peu une année sur deux –

**m'abrita, me nourrit, me permet de grandir et de
m'envisager.
Catalunya triumfant...**

MCMLXIV

ENTRE ICI JEAN MOULIN

L'art oratoire se perdait. On ne nous enseignait plus en cours de rhétorique les cinq parties du discours. Il y avait pourtant encore, dans les années soixante, quelques voix qui portaient.

Le 19 décembre 1964, André Malraux, Ministre des Affaires culturelles, écrivain, ci-devant combattant et aventurier, prononçait ainsi le discours accompagnant le transfert au Panthéon des cendres présumées de Jean Moulin.

Jean Moulin est souvent honoré du titre de résistant français le plus connu. Son nom est au troisième rang de ceux figurant au fronton des écoles publiques après Jules Ferry et Jacques Prévert - il devance de peu Jean Jaurès.

Pourtant, comme le disait Malraux, « *ce n'est pas lui qui a créé Combat, Libération, Franc-Tireur* ». Son rôle, moins direct, a cependant été immense.

Jean Moulin était un homme de gauche, né à Béziers, proche de Pierre Cot, qui fut Ministre de l'air au sein du gouvernement du Front populaire. Dès l'armistice signée, il est arrêté par les Allemands, brutalisé pour avoir refusé d'entériner un rapport favorable aux autorités d'occupation. Il tente de se suicider de peur de céder sous la torture. Son acte de désespoir manque de réussir et il est finalement libéré pour être, en novembre

1940, révoqué par le régime de Vichy de ses fonctions de préfet d'Eure-et-Loir. Placé en disponibilité, Jean Moulin quitte presque aussitôt Chartres pour s'installer dans une maison familiale des Bouches-du-Rhône où, moins connu, il est moins surveillé.

Il s'emploie alors à comprendre le fonctionnement de la Résistance qui déjà s'organise avec le but, écrira-t-il dans son Journal, de « *faire quelque chose* », notamment de permettre que s'établisse un lien entre les mouvements intérieurs et la France Libre. Ses contacts avec la Résistance sont réels. Il obtient de faux papiers qui lui permettent, voyageant seul, de rejoindre Londres en septembre 1941 et de rencontrer pour la première fois le Général de Gaulle quelques semaines plus tard.

Celui-là est séduit.

En décembre 1941, il fait de Jean Moulin son délégué civil et militaire pour la zone libre, le chargeant de deux tâches : établir en France une « *armée secrète* » aux seuls ordres du gaullisme, et unifier les différents réseaux de résistance.

Sans autre autorité que celle de sa mission, Jean Moulin la mènera à bien.

Il retourne à Londres pour rendre compte en février 1943, revient en France fin mars. Il participe alors à la création du Conseil national de la Résistance CNR qui le choisit comme son chef lors de sa première réunion, le 27 mai 1943.

Tout cela, évidemment, s'écrit plus simplement que cela ne se fit. Il fallut beaucoup de sens politique et de

clairvoyance à ces hommes et ces femmes d'horizons si divers pour parvenir à s'unir en un organisme chargé d'élaborer un programme dont des pans entiers nous inspirent encore.

L'occupant, dont Jean Moulin savait qu'il le traquait, attendait-il la création du CNR pour mieux l'anéantir ? C'est moins d'un mois plus tard que Jean Moulin est arrêté avec d'autres membres de la résistance qu'il avait convoqués pour une réunion de crise. Torturé à mort, il ne parlera pas. Comme l'écrivit sa sœur, *« il atteint les limites de la souffrance humaine sans jamais trahir un seul secret, lui qui les savait tous »*. Jean Moulin venait d'avoir 44 ans.

XV

PERMANENCE SYNDICALE

Les samedis matin, j'accompagne mon père au 198 avenue du Maine. Il y tient la permanence au Syndicat des journalistes Force Ouvrière dont il est le secrétaire général. Je suis chez moi dans l'ancien palais d'Orléans, une bâtisse sur cour cerclée de grilles qui assurent ma protection et la sienne. Je croise les militants, déchiffre les pancartes, réponds poliment aux questions y compris celles du syndicat des républicains espagnols en exil où l'on s'étonne que, si petit, je parle si bien la langue de Cervantès.

Ces rituels du samedi matin m'ont très tôt inculqué la conscience de l'action collective. Si, un jour de repos, on se levait quand même de bonne heure pour se rendre à ce qui ressemblait bien un peu à du travail, c'est que c'était important ! Mon père a donc tissé ma fibre syndicale – même si elle s'est tendue vers d'autres idéologies. Il a d'ailleurs, mine de rien, influencé mes choix dans bien d'autres domaines, par petites touches, chacune apposée à son tour sur la toile quasi vierge de mes primes années.

C'est avec lui que j'ai découvert les beaux livres. Pas seulement ceux qu'à portée de main je pouvais feuilleter à domicile, mais aussi ceux que l'on a tant de plaisir à chiner chez les bouquinistes des quais de Seine. Cette sortie-là était familiale, le samedi tantôt. Zadig relié velours rouge sur vélin avec estampes aguichantes ; l'Histoire du Cirque magnifiquement illustrée ; les voyages de la famille

Rikiki, ceux de la famille Fenouillard, le train de Dubout et les chats de Siné ; l'Histoire des Sciences en mille et quelques pages, j'ai encore le volume qui s'effrite à trop le feuilleter ; même la Bible, noir missel décrépit, on ne croit pas mais il faut savoir pour contrer l'adversaire – à chaque occasion, nous revenions les bras chargés.

Autre trait atavique, la routine en sorties. Reproduire le même schéma, celui qui a fonctionné et dont on n'a pas épuisé le pactole. Tous les vendredi soir, procession vers le même restaurant authentiquement chinois de la rue Royer Collard – il existe toujours, c'est vers la station Luxembourg. Les samedi soir, en saison, glaces aux Gobelins. Le dimanche midi, forêt de Fontainebleau avec déjeuner dans le même estaminet de Dannemois au menu invariable, salade de tomates et rôti de porc. Puis les formations. C'est à mon père que je dois mes choix d'orientation, latin, grec, mathématiques, il avait suivi le même cursus. Curieusement ou pas, il n'a pas souhaité que, comme lui encore, j'étudie ensuite le droit – il était fier de sa carte d'adhérent à l'UNEF, Université de Lille, 1928. Il m'a poussé, le mot n'est pas trop fort, sur la voie scientifique. S'il ne nous avait pas quittés au lendemain de mon baccalauréat, je serais sans doute ingénieur de mauvais cœur...

Dernier volet de cette pygmaliance – le sport. Mon père jouait à XIII aux Catalans de Paris. Il déplorait le chétif d'une silhouette que la pénicilline avait certes sauvée, mais qui demeurerait frêle. J'avais dix ans quand il décida d'y faire remédier en me confiant au Paris Université Club, sections athlétisme et natation – de quoi m'occuper sérieusement ! Le dimanche, la forme était désormais entretenue par lancer de poids, saut dans le sable et escalade avant la promenade plus

traditionnelle en quête de châtaignes, de girolles et autres tricholomes.

Un père impressionniste, dont chaque tache de couleur m'imprègne encore. Je doute d'avoir eu une telle influence sur la génération descendante.

MCMLXV

AU SUFFRAGE UNIVERSEL

Le premier tour de la première élection présidentielle française au suffrage universel a eu lieu le 5 décembre 1965. Ce fut ma première expérience de la chose publique. Plus que des prestations de de Gaulle ou Mitterrand, je me souviens des dents de Lecanuet, de la brosse de Tixier-Vignancour et des larmes de Marcel Barbu, pour qui mon père prétendait avoir voté. Ce bouleversement des mœurs politiques résulte d'un referendum constitutionnel convoqué par le général de Gaulle en octobre 1962, où le OUI l'emporta à 62 % des 76 % des inscrits ayant voté.

Ce referendum lui-même est un bel exemple d'imbroglio juridique. L'exécutif en appelle directement au peuple sur un projet visant à modifier de fait la constitution, ce qui aurait dû être d'abord approuvé par les deux chambres du Parlement, où la majorité requise n'était pas réunie. C'est donc un referendum simple sur l'organisation des pouvoirs publics qui est mis en avant, par un fait accompli dont le Conseil constitutionnel ne peut que prendre acte, faute de risquer de susciter des troubles sérieux en contrariant la volonté du Général. Bref, un coup d'état dans l'autre, celui de 1958. Le dernier et le seul Président de la République à ne pas avoir été désigné par les corps constitués et les grands électeurs avait été jusque-là Louis

Napoléon Bonaparte, préféré notamment à Lamartine lors du scrutin censitaire de 1848.

On peut s'étonner de la forte majorité avec laquelle fut acceptée par les électeurs une disposition controversée dans un domaine où le seul précédent n'avait guère été heureux, le prince président ayant conclu son mandat, en 1852, par un coup d'état.

Il semble en fait que les deux tiers de ceux ayant voté OUI l'aient fait pour éviter que le Général de Gaulle ne quitte le pouvoir ; il avait à chaque referendum mis son mandat en jeu, le dernier, en 1969, lui fut fatal.

Notre pays se trouve donc prisonnier d'un système conçu par et pour celui que l'on considèrerait comme un géant, dotant de pouvoirs exorbitants du droit commun des autres Nations des successeurs n'ayant pas forcément la même carrure.

En effet, même si cela n'est pas fréquemment évoqué depuis qu'un des principaux opposants à la mesure, François Mitterrand, a occupé la fonction, le présidentielisme à la française ne s'accompagne pas des garde-fous que l'on connaît ailleurs : ni procédure d'impeachment ou mise en accusation plus ou moins au gré des deux chambres, ni referendum révocatoire.

Pas de comptes à rendre au Parlement ou au peuple notamment lorsque sont trahies les promesses ayant permis de se faire élire. Jusqu'à la mise en coïncidence des deux mandats - le présidentiel et le parlementaire - qui a ôté même l'espoir de

contrecarrer par cohabitation les pouvoirs du monarque républicain délégataire pour cinq ans de l'autorité suprême.

Les excès que permettent les institutions de la Vème République sont le produit d'un système de représentation par lequel les citoyens se dessaisissent du pouvoir que le nom de « démocratie » semble leur conférer. On dira que si le peuple choisit de mauvais représentants, il peut toujours en changer le moment venu. Mais, une fois ce moment venu, les nouveaux représentants ne deviennent-ils pas aussi inamovibles que leurs prédécesseurs, sans grande raison de se mieux comporter ?

Le temps semble venu d'en revenir aux fondamentaux - ni Dieu, ni César, ni tribun.

XVI

SEXUALITÉ

Le temps passe. Déjà presque seize ans, il est grand temps de passer au sujet fondateur, le sexe. Je n'ai certes pas été très en avance dans ce domaine. L'environnement familial y a peut-être joué un rôle avec quelques phrases glanées très tôt sur cette lèvres un peu tordue, signe génétique dont mon narcissisme se serait bien passé, avec aussi la pudeur paternelle d'un autre âge où la masturbation rendait sourd et la vue d'un vit aveugle.

Non que mes parents n'aient pas de relations sexuelles. J'ai trois ou quatre témoins à charge ou à décharge : un négatif de ma mère dénudée trouvé au fond d'une vieille boîte en fer, mon père déculotté croisé au milieu de la nuit devant les toilettes que tous deux nous aspirions à rejoindre, une odalisque en fusain suspendue au-dessus du lit dans la chambre parentale où nous n'avions que rarement accès, une nuisette bien transparente dont j'ignorais l'existence jusqu'à ce jour de deuil paternel où, les grands-parents s'étant déplacés en réconfort et occupant la pièce matrimoniale, la veuve déjà en tenue nocturne dut faire appel à moi pour déplier le canapé du salon.

Mais les choses sont ainsi : je ne savais pas comment franchir vraiment le pas. Je me contentai durant bien des années de la fidélité aux fleurettes estivales – dont une catalane qui, si elle ne fut pas la seule, restera la première et la moins éphémère. Main à main, lèvres à lèvres, corps à corps – j'ai vécu tout cela en émotion plus intellectuelle qu'érectile.

Ma première éjaculation, je la dois clandestine à la main experte d'un oncle dont je partageai la couche de tristesse au lendemain du décès de son frère aîné. J'allais sur 18 ans. Je les avais atteints lors de la première vaginale, entièrement guidée dans un hôtel de la Selva par une Scandinave qu'au sortir de boîte de nuit un toucher bien venu dans l'obscurité complice des roseaux avait, la veille au soir, abusé sur mon degré d'inexpérience.

L'âge ne changeait guère mon approche sensuelle. Que j'aie onze ans et frôle les hanches de ma cousine de dix, attouchements permis par la descente à la brune de déchets aux poubelles de la rue de Buzenval, que j'en aie treize et profite avec mon égérie barcelonaise de l'abri saumâtre d'un hangar à bateaux pour s'effleurer les lèvres, que j'en aie seize et contemple au clair de lune du chemin creux des canyas le sein pâle qu'elle a voulu m'offrir, le fait d'être en bonne voie me valait satisfecit auto-décerné et quitus exonérant d'obligation d'approfondir.

La donne ne fut plus la même lorsque l'on commença de parler mariage.

Doté d'une promesse presque aussi inexpérimentée – peut-être cette réciprocité dans l'innocence a-t-elle fait partie de la séduction – il me fallut, avec elle, s'entraîner pour enfin parvenir à ce coït que l'on dit naturel.

Cela prit quelques temps et quelques nuits d'essais infructueux, avant qu'un soir de miracle à Knokke l'appariement se produisît enfin.

La tête fousseuse ne manquait pas jusqu'alors de rigueur, seulement de précision. Les lèvres ne se fermaient pas, elles s'ouvraient à côté. Tâtonnements qui avaient bien failli faire capoter une union pourtant solidement désirée.

MCMLXVI

US GO HOME !

On ne voyait guère de G.I.s dans le Paris intra-muros des années soixante. Le retrait annoncé de l'OTAN ne m'a en réalité fait ni chaud ni froid. On peut avoir seize ans et manquer le train de l'Histoire.

L'Organisation du traité de l'Atlantique nord OTAN avait pourtant occupé toute son année 1966 à mettre en œuvre la décision notifiée par le gouvernement du général de Gaulle de retrait de la France de ce que l'on appelle le « *commandement intégré* », en d'autres termes la prépondérance américaine dans l'utilisation des forces et facilités mises à la disposition de l'Organisation, fondée en 1949.

La plus que réticence française envers le mode de fonctionnement de l'OTAN était antérieure à l'avènement de la cinquième république.

C'est dès le début des années 1950 que la campagne « *US Go Home* » avait pris son essor sous l'impulsion du Parti communiste. Le film *la Belle américaine* où ce slogan joue un rôle date de 1961, avant même que la stratégie de nucléarisation de l'OTAN ne renforce les oppositions regimbant à l'installation, décidée sans concertation avec les alliés, de missiles sur territoire européen sous contrôle absolu des États Unis.

Le désir gaullien, matérialisé par la finalisation des essais d'une bombe

atomique, de recouvrer l'autonomie nationale en matière de défense fournit donc le point d'orgue d'une évolution renforcée par le constat que l'alliance atlantique n'aidait pas non plus aux aventures coloniales qui n'étaient pas les siennes. Entre un appui du bout des lèvres à Dien Bien Phu, une opposition autour du canal de Suez et de vives critiques lors de l'engagement en Algérie de troupes initialement destinées à relever du commandement intégré, en fait américain, le bilan de l'OTAN n'apparaît guère favorable aux tentations françaises.

Le départ de France du quartier général de l'OTAN et celui de dizaines de milliers de militaires étrangers parfois vus comme une armée d'occupation rencontra donc le soutien d'une partie importante de la population.

A l'Assemblée nationale ce fut, curieusement ou pas, l'opposition social-démocrate qui déposa (sans succès) une motion de censure contre le gouvernement au motif de l'insécurité créée par l'évacuation forcée des militaires américains.

Des gouvernements ultérieurs eurent beau revenir sur certains aspects des décisions de 1966 - avec notamment le retour dans le giron du commandement à domination américaine sur décision de Nicolas Sarkozy - la France conserve, du fait de l'action déterminée des années soixante, une forte indépendance vis-à-vis de l'OTAN, y compris en matière de dissuasion nucléaire

N'eût été la fermeté de la position prise en 1966, les actes qui, par la suite, ont contribué à préserver sa crédibilité dans le monde et le respect pour son statut de membre permanent du Conseil de sécurité des Nations Unies auraient eu le plus grand mal à être posés, qu'il s'agisse de la reconnaissance de la Chine populaire, de l'appel à la fin des hostilités au Vietnam, du refus de la guerre d'Irak ou du soutien au peuple palestinien. Cette leçon (d'indépendance) vaut bien un fromage, sans doute.

XVII

PRAGUE

Décembre 1965. Les yeux adolescents qui emplissent le wagon de deuxième classe du train de nuit Paris-Prague s'écarquillent dans une aube qui peine à s'affirmer. Nous sommes en gare de Cheb et cherchons ce fameux rideau de fer dont on nous rebat les oreilles depuis que le lycée Rodin, décidément pilote, a décidé de placer dans les Sudètes sa première colonie de neige. Mon père n'a pas trop regimbé à autoriser cette entorse à son anticommunisme fondamentaliste, l'heure est à la détente.

Je ne garde pas de souvenir bien précis de ce premier séjour, sinon que la neige était là et que l'on y skia. Harrachov est un petit bourg de très moyenne montagne, pas trop loin au nord de Prague. Les installations y sont alors assez rustiques, et les pentes raisonnables permettent un apprentissage rapide à notre bande de petits Parisiens somme toute bien policés et moutonneux.

Prague II, l'année suivante, celle du baccalauréat, ce fut une autre histoire.

D'abord, les montagnes étaient pelées, pas question d'y glisser. Ensuite, au lieu du chalet privatif, nous occupons cette fois une aile d'un bâtiment partagé avec d'autres jeunes, tchèques en cours d'études scientifiques, également en vacances.

Le désœuvrement facilite les contacts.

C'est en groupe – nous ne nous quitions pratiquement pas depuis l'entrée en quatrième –

que Bernard, Bertrand, Jean-Pierre dit Biké, Marc et moi parvenons à interfacer avec la bande pragoise.

Pour tout dire, nous nous immisçons dans la grande salle de la résidence où ils tuent leurs soirées avec un peu de bière, un soupçon de musique et beaucoup de chaleur. Nous profitons de la pause syndicale de l'orchestre pour occuper la scène et psalmodier du Shakespeare en caricature d'art moderne, dans le simple espoir de se faire remarquer.

Pour ridicule qu'elle fût, la stratégie paya.

Nous fumes admis à une table d'hôte. Des garçons, mais aussi des filles. Moi qui venais d'un lycée où l'on pratiquait sous le nom de mixité une sorte de coexistence pacifique entre les genres découverts les joies du flirt sans longue approche ni préalable. Elle s'appelait Hana.

Jan aussi était à cette table. Il étudiait le français et l'ingénierie électrique. Par cette charmante coutume de l'époque où l'on échangeait les adresses – c'était avant What's App et les 06 – nous restâmes en contact une fois rapatriés.

À l'automne 68, en pleine normalisation chez eux, vacances à rallonges chez nous pour cause de révolution en cours de résorption, Jan nous invita chez son père, à Prague, quartier Solidarité.

Ce fut Prague III, la bière coulait fort, aussi le vin rose de Bohême. Nous passions les soirées dans des foyers universitaires où la grisaille socialiste était bien plus joyeuse que le sorbonnisme sentencieux de notre an 01.

Pour moi, Mirka – petit nom de Miroslava.

Nous devons tous nous retrouver en avril 69 dans un camp de pionniers quelque part en Moravie. Jan désapprouvait, le père de Mirka était trop haut, trop compromis dans le Parti post Dubček. Sa cautèle

était prémonitoire. L'époque des visas faciles fut bientôt révolue, et nous ne pûmes honorer le rendez-vous de Pâques. Prague IV dut attendre. En lieu, ce fut Bretagne I.

MCMLXVII

SUR ORDONNANCES

La sécurité sociale m'a permis de naître, de survivre, de grandir, de trouver ma voie et de voyager. L'histoire de ses mutations est fascinante, par leur portée, et par leurs véhicules.

À trois reprises, une réforme de la sécurité sociale fut formulée en France par ordonnances, ces dispositifs juridiques d'exception grâce auxquels le pouvoir exécutif obtient du législatif l'autorisation d'agir presque à sa guise dans un ou plusieurs domaines, sous réserve de ratification ultérieure formelle.

On associe généralement aux ordonnances l'envie d'aller vite pour atteindre un but clair, sans s'embarrasser des fioritures de débats parlementaires dont on ne souhaite pas qu'ils influencent un résultat connu d'avance.

Œuvres du Gouvernement provisoire, les ordonnances des 4 et 19 octobre 1945 portant création et organisation du régime de la sécurité sociale, universel, solidaire, démocratique, représentaient une avancée majeure pour la population, alors que la situation du pays, à peine sorti d'un long et terrible conflit, justifiait pleinement de procéder à marches forcées vers un avenir meilleur. Est-ce parce que ces ordonnances furent prises « pendant l'absence du Général de Gaulle » en visite en URSS, à la jonction de deux gouvernements - donc sans son aval

explicite ? Est-ce plus simplement parce que, plus de vingt ans après, le gaullisme nouvelle facture se défiait toujours des forces populaires, et avait davantage les moyens, croyait-il, de les contraindre ? En 1967, l'assemblée nouvellement élue ne comportait qu'une majorité très étriquée de députés soutiens du pouvoir en place. Choisir la voie des ordonnances apparut donc comme raisonnable, sur un thème aussi sensible ayant provoqué dès le mois de mai la convocation d'une grève générale. La réforme fut actée le 22 juin.

Portée par Jean-Marcel Jeanneney, fils en somme parricide d'un ministre du Gouvernement Provisoire, elle mettait à bas des murs porteurs du système voulu par le Conseil national de la résistance. La réforme scindait entre différents risques le régime unique, et transférait la gestion paritaire sous la tutelle de fait de l'État, avec la création de Caisses nationales constituées d'autant d'établissements publics chapeautant un dispositif dont ils pouvaient censurer l'action et les velléités d'indépendance. En 1996, les ordonnances Juppé parachevaient la mainmise de l'État sur la protection sociale, avec aussi bien le renforcement du financement non contributif délégitimant un peu plus la gestion paritaire, que la soumission de l'assurance maladie à une logique de moyens, au lieu de la logique des besoins qui, selon les textes de 1945, devait prévaloir.

La sécurité sociale française a certes de beaux restes et peut encore faire illusion.

Les actions de démantèlement cependant se poursuivaient au long des deux premières décennies du XXI^{ème} siècle - avec elles, la revanche d'un patronat n'acceptant jamais vraiment comme fatalité historique les circonstances amenant la Nation à privilégier, le temps d'une révolution ou d'un bouleversement, le bien-être de tous au mieux-être d'une clique.

XVIII

ANDRÉ

Septembre 1967.

Mon père, 59 ans, est mort la nuit dernière, la veille de cette rentrée des classes que j'ai manquée, la première bac en poche. Ma mère m'avait réveillé d'un tout premier sommeil dans l'espoir fou que je saurais aider – juste à temps en fait pour que je puisse assister aux tous derniers instants, du creux de son fauteuil, lutte vaine, gargouillesque, contre l'embolie.

Le décès constaté il a fallu appeler à l'aide de vrais adultes qui diraient comment agir. Ma mère était trop désespérée, et moi j'ignorais tout.

L'appel fut vers mon oncle paternel, frère d'une douzaine d'années cadet, dont le statut de haut cadre me laissait pressentir qu'il aurait de l'entregent à défaut d'expérience. Mes sonneries l'extraient des brumes somnifères – les nuits de dimanche sont souvent difficiles à s'installer. Il est bientôt là cependant, prend en mains les premières mesures, attend l'arrivée de la seconde vague familiale, branche maternelle, propose de m'héberger pour la nuit avant de casser le traumatisme d'assemblée. Nous voici partis vers l'ouest parisien, je veux dire lui et moi, ma sœur ayant rejoint, avec l'autre cadet, celui de ma mère, la rouge banlieue est.

André, c'est tout le contraire de son aîné : grand, plutôt svelte, élégant, affable, acquis aux vertus du privé, féru d'art, de musique classique et de beaux objets, débarrassé à force d'orthophonie de presque tout accent rugbystique, hispanisant classique, célibataire et homosexuel pratiquement affiché.

Malgré ces oppositions, il fait depuis toujours partie du paysage familial, sans qu'on sache trop bien parfois qui, de l'aîné ou du cadet, protège l'autre.

Les frères antisiamois se fréquentent régulièrement. J'ai encore en mémoire les visites que nous rendions à celui que la carrière menait de province en région, Nancy, Lyon, Toulouse avant d'atteindre au Graal du siège parisien de sa multinationale, il y avait peut-être une année de cela.

Depuis, les liens s'étaient encore renforcés. Nous l'avions à dîner au moins une fois le mois. Cela nous réjouissait, nous les enfants, car cet oncle un peu fantasque arrivait toujours des surprises plein les mains : un gâteau de grand faiseur, des produits tous nouveaux, prototypes alimentaires, un soir ce fut un lustre pour remplacer l'ampoule que mon père s'obstinait à préserver au plafond du salon, vite l'installer. L'oncle avait tout prévu, des dominos au cruciforme ; il savait manier l'outil aussi bien que son frère, qui constatant la suspension l'accepta de bonne grâce et sut même remercier, ce qui me surprit.

Mon père est mort hier dans la nuit, et je suis à Boulogne. André a pris sa journée, nous nous somme distraits au cinéma, séance du lundi après-midi. Un de Funès, j'ai conscience d'avoir ri, alors je pleure, pour la première fois.

André ne pouvait devenir père de substitution. Il avait déjà promis à des parents ouvriers andalous exilés dans les faubourgs de Barcelone de prendre sous son aile leur pré-adolescent qu'il adopta bientôt. De cet autre exil, transfrontalier, naquirent des obligations valant famille pour l'oncle toujours célibataire.

Le dadais de septembre 1967 devint priorité avunculaire de second rang – j'en souffris un peu.

MCMLXVIII

MAI, JUIN ET LES AUTRES

Je suis d'une époque à double ou triple étiquette, baby boomer puis bobo, mais surtout soixante-huitard.

Les grandes lignes des « événements » de mai et juin 1968 en France sont suffisamment connues pour se permettre une approche par le petit bout de la lorgnette, celui d'un vécu personnel.

Sage étudiant en classe préparatoire scientifique au lycée Louis-le-Grand, je fus d'abord éberlué de découvrir un matin de début mai la rue Gay Lussac, une artère traversant le Quartier latin pour rejoindre la Sorbonne puis les quais de Seine, comme pustulée de pavés, de verre, de carcasses de voitures incendiées et de débris divers.

La radio avait certes prévenu que la nuit avait été chaude et que la chaussée était encombrée au point d'empêcher le passage des véhicules - cela m'avait fait choisir la demi-heure de marche au lieu de la mobylette pour rejoindre ma classe. Je ne m'attendais cependant pas à un tel capharnaüm. Non plus d'ailleurs que les autres passants, également abasourdis par ce décor de guérilla urbaine. Le pouvoir ne s'y est pas trompé qui, lors des législatives de fin juin, fit amener quelques épaves devant les bureaux de votes pour souligner à sa façon l'enjeu des élections.

Second épisode, 13 mai 1968 - un lundi de grève générale et manifestation. Pour moi, il s'agissait de protester contre les violences policières envers les étudiants. Pour beaucoup, cela était davantage, comme pour le beau-fils de notre voisin du dessus, élu communiste à qui ma mère avait confié mon inexpérience politique. Piétinement toute l'après-midi, en attendant des heures de pouvoir démarrer tant la foule était dense, défilé au mot d'ordre de « *Démocratie populaire !* », dispersion place Denfert-Rochereau tout près d'un chez-moi que je rejoins passé le journal de vingt heures ayant annoncé, me dit ma mère, 30.000 manifestants. Les comptes étaient déjà faussés à cette époque.

Les jours suivants, la grève s'installe. Je suis de bien des coups. Je sillonne Paris sur mes deux roues pour, de la part du syndicat des journalistes, transmettre les tracts « *Libérez l'ORTF*¹³ » aux différentes occupations. Je me faisais l'effet d'un résistant, libelles enfouis sous la selle, à slalomer entre ce que j'imaginai des contrôles de police.

Je manifestais ici, là ou ailleurs au moins une fois par jour. Au stade Charléty, assis sur la pelouse un drapeau noir de fortune entre les jambes, je choisis Rocard¹⁴ pour son feu et sa flamme.

Juché sur les toits du lycée alors avec pour seuls hôtes les internes empêchés par la grève de quitter Paris, je contempiais de haut les barricades maintenues, prises et reprises. De temps

en temps, je passais une oreille dans des assemblées générales où je ne captais pas grand-chose, me fiant aux rumeurs de vacance du pouvoir, de révolution en marche, de subversion parachutiste.

J'appris du transistor d'un co-manifestant l'annonce de la dissolution de l'Assemblée nationale, sifflant la fin d'un rêve de nouveau monde, même pour moi qui connaissais à peine l'ancien.

Comprendre en apprenant au fur et à mesure les résultats du vote populaire le sens de l'expression « *Élections piège à cons* ». En juillet, constater que son salaire de job d'été est de 35 % au-dessus du montant contractuel par double effet de la hausse du SMIG et de la suppression de l'abattement d'âge. En août partir en vacances.

Sur une plage de la Selva, entendre que les troupes soviétiques occupent Prague, que le PCF ne dénonce qu'hypocritement, se rendre compte qu'il est temps de prendre parti, et décider de rejoindre les Jeunesse communistes.

XIX

LOUIS-LE-GRAND

Autant le lycée Rodin me fut petit paradis, autant mon séjour à Louis-le-Grand, débuté en septembre 1967, ne valut que par son terme en juin 1968. Pourtant, j'aurais dû être fier d'avoir franchi ces portes, celles qu'un auguste professeur y décrivait de « *la meilleure classe préparatoire du meilleur lycée de France, donc d'Europe, donc du monde* » – on ne se mouchait pas du pied !

Louis-le-Grand, c'était le prestige.

Le dernier trimestre de terminale, mon père avait pris rendez-vous avec le chef d'établissement pour, écrivait-il dans sa fiche de demande d'entretien, « *une inscription en classe préparatoire aux grandes écoles de lettres ou de sciences, à décider* ». Cet éclectisme, je le devais à la filière royale latin-grec-sciences qu'il m'avait imposée après l'avoir subie. Il dut surprendre le proviseur, qui convint que, excellent en tout, je pouvais choisir où il m'accueillerait, cela était acquis.

Le choix m'incombait donc. Je pouvais renverser la table familiale où les promesses de festin qui m'étaient faites ne revêtaient que les couleurs austères de l'uniforme d'ingénieur alors que j'aspirais au chatoiement du verbe, au roman, au théâtre, surtout à la poésie, je me rêvais Rimbaud aux rimes hugolâtres.

Mais j'ai cédé. Plutôt, je n'ai pas osé prétendre à sortir de mon sentier battu d'avance. J'aurais pu cependant exciper du concours général où je représentai les élites rodines en grec et en anglais,

point du tout en physique algébrique, j'aurais pu parler de mes cahiers, de cette pièce en vers que je composais depuis des mois dans mon secret d'alcôve, du journal de classe que je faisais paraître mi-latin mi-français selon l'inspiration. J'aurais pu me revendiquer littéraire en un *coming out* superbe et généreux – mais je n'ai pas osé.

Me voici donc, bac en poche et tout frais orphelin, dans une classe hypotaube – c'est ainsi que les initiés appellent les sessions préparatoires aux concours d'écoles scientifiques – reluquant d'un coin d'œil les voisins tout khâgneux – ce sont les littéraires que je n'ai su choisir.

Je me rendis très vite compte qu'être premier au village ne garantissait nullement une place de second à Rome. L'on m'avait caché la surpondération des matières qui me handicapaient : le dessin et une forme de géométrie avec laquelle je n'avais guère d'affinités (humour potache).

Ce qui faisait ma gloire dans le treizième arrondissement, la rapidité de déduction, l'audace à manier les théorèmes, l'élégance à résoudre dans les mondes complexes, était denrée commune 123 rue Saint-Jacques

Je brillais certes dans deux ou trois rubriques, mais peu valorisantes, le français, l'anglais, les sports. C'est donc médiocrement que je vivotais en milieu de cohorte, attendant patiemment que s'égrènent des rites qui sentaient la poussière à l'égal de nos bancs – l'appariteur trimballant son cahier d'appel, les sifflements saluant l'arrivée dans la classe, la caricature crayeuse du professeur dévoilée chaque lundi à l'ouverture en triptyque du tableau noir...

Doucement, je m'acheminai vers une seconde année médiocre et une réussite à l'encan ne me

permettant d'intégrer que des écoles de seconde zone.

Le miracle soixante-huitard en somme rebattit les cartes. Puisqu'il était désormais interdit d'interdire, la main m'était revenue. Ma mère n'avait guère de religion faite, elle me laissa le choix du cap.

Pour ne pas trop offusquer les mânes de mon père, je me réorientai sur une voie moyenne. L'économie, dont on ne savait pas trop déjà ce que c'était.

MCMLXIX

UN PÂTISSIER

Juillet 1969, job d'été, pause déjeuner. Nous sommes un petit groupe de stagiaires à passer devant radio Luxembourg - RTL - quand en sort un vieux petit homme, rondouillard dans son costume trois-pièces. Et la rue d'applaudir Jacques Duclos.

C'est au mois de mai que la partie de la France arrivée à maturité politique après la guerre, soit une bonne moitié du corps électoral, avait découvert un bonhomme d'à peine un mètre et demi, plus sphérique qu'élancé, ne cachant pas ses soixante-dix ans passés - et se l'était approprié. Jacques Duclos était le candidat du Parti communiste français pour les élections présidentielles convoquées en raison de la démission du Général de Gaulle. Malgré le succès de la candidature unique de François Mitterrand en 1965, les hiérarques de la SFIO n'avaient pas souhaité renouveler l'expérience. Ils présentaient un duo au centrisme affirmé, pur produit de la quatrième république. Le Parti communiste, qui engrangeait tout juste 20 % des voix aux élections législatives de juin 1968 contre 22.5 % en 1967, choisit alors de soumettre aux suffrages son propre candidat. Il désigne à cet effet quelqu'un que l'on n'attendait pas forcément.

Si Gaston Deferre, le candidat social-démocrate, est « marqué » IVème

République, Jacques Duclos, ce serait carrément la IIIème. Parlementaire depuis 1926, l'ancien ouvrier-pâtissier a vécu dans la clandestinité dès 1928. Son mandat de député n'avait pas évité de lourdes condamnations au militant d'avant-garde de la lutte antimilitariste - 47 ans de prison à effectuer au total, c'est beaucoup pour un homme de trente ans !

Pendant la guerre, Jacques Duclos, à nouveau clandestin, dirige l'organisation en France occupée du Parti communiste, le Secrétaire général étant replié à Moscou. Par la suite, toujours député, puis sénateur, il assure fréquemment l'intérim de Maurice Thorez malade, jusqu'à ce que, l'âge venant pour lui aussi, il cède sa place de secrétaire général putatif à Waldeck Rochet.

C'est donc un homme d'appareil, un retraité qui part en campagne. Crédité par la SOFRES de 10 % d'intentions de vote lors du premier sondage les 5 et 6 mai 1969, culminant à 17 % lors de la dernière anticipation le 26 mai, Jacques Duclos obtiendra finalement 21.5 % des suffrages, échouant de 300.000 voix seulement à se qualifier pour le second tour.

Les explications n'ont pas manqué, qui justifient ce formidable exploit. Toutes ou presque tiennent à la personnalité du candidat, à sa rondeur, à son accent, à sa bonhomie, à ses talents d'orateur, à sa présence télévisuelle.

Cette personnalisation a du vrai, beaucoup de vrai sans doute, pour rendre compte du résultat.

Mais ce dernier participe aussi d'une autre logique. La France sortait de dix ans de gaullisme dont le rejet justement méprisant des arrangements d'appareil avait tout de même bien imprégné les esprits ; la France sortait aussi de mai-juin 1968, avec toujours en bouche malgré la défaite électorale *« ce goût du bonheur qui rend (la) lèvre sèche »*.

C'était aussi cela la candidature de Jacques Duclos. Celle du seul grand parti protégé du discrédit des vieux appareils par son retrait du pouvoir dès 1947. Celle d'un parti qui savait mobiliser la jeunesse, et se revendiquer de tout ce que la France avait de populaire.

Quand Jacques Duclos mourut, en 1975, nous fumes 200.000 à suivre son cercueil.

XX

MONIQUE

Le régime tchécoslovaque, en fin de Printemps, avait décidé de durcir sa politique d'octroi de visas. Persuadée de ne pouvoir passer à travers les mailles, notre petite troupe est en quête d'alternative pascale. Bertrand propose la maison vacante de ses grands-parents pour y passer les fêtes, ambiance rustique mais animation garantie. Va donc pour les Monts d'Arrée. Nous sommes trois, pour finir, à prendre le samedi un train au trajet interminable. Récupérés en gare de Morlaix par une connaissance, en route pour le Helas Huella, village de Locmaria-Berrien.

Le soir venu, il y a bal, comme chaque samedi. L'ami qui nous véhicule a nos âges, quatre roues toutes neuves à peine offertes par ses parents. Pour montrer la souplesse de l'engin et la qualité de sa conduite, il crisse à grands coups de volant dans tous les virages de la forêt d'Huelgoat. L'inévitable advient : tonneaux, fossé, il faut s'extraire par les vitres brisées et aller rapporter aux parents les dégâts matériels. L'ami, un doux géant, déjà champion de lutte, est effondré de honte – ce qui sans doute émeut le père qui lui confie les clefs de sa propre voiture pour que notre soirée ne soit pas autrement gâchée.

Il est tard, l'on va au plus près, une discothèque champêtre, le Lit Clos. On y boit beaucoup au bar, où l'on discute fort et parfois l'on castagne. Pour qui le souhaite et le peut, la danse est possible. Je ne bois guère, je n'entends pas grand-chose aux

débats d'alentours et rougis par avance à l'idée d'inviter. Le quart d'heure américain me sauva la mise. Une fille d'un groupe dont Bertrand connaissait quelques individus vient vers moi.

Nous piétons de conserve, c'est l'heure langoureuse entre deux épisodes jerko-madisoniens. Des informations vitales mais sommaires sont échangées – le nom, le lieu d'origine, les études, la villégiature. Si bien que, lorsque nos rapatriements respectifs nous séparent, j'en sais assez pour planifier depuis la soupente du Helas le périple qui demain m'amènera vers elle.

Il fait grand beau ce dimanche –plus beau que prévu. La réputation pas toujours usurpée de la Bretagne m'avait fait me munir de godillots bien imperméables, ce sont eux que je chausse pour une marche de quelque trois heures, gourde et sandwich en besace. Arrivé près du but, je me rends compte que je ne dispose que d'une très vague indication pour me repérer dans ce qui s'avère être davantage qu'un bourg. J'avais heureusement retenu que l'oncle hébergeant ma danseuse était un des facteurs du coin, ce qui me permet de toquer au bon huis.

C'est elle qui ouvre, interloquée sans doute – on ne disposait pas alors de 06 pour prévenir, et la ligne fixe n'était pas monnaie courante de la ruralité – mais heureuse de me voir. C'est du moins ce dont je me persuade facilement aux plaisirs champêtres qu'elle me fait partager dans l'herbe aux fleurs écloses de ce début d'avril. La fin d'après-midi, il faudrait se quitter, mais pas de véhicule pour me rapatrier.

On m'invite, on me nourrit, on fait prévenir de mon découcher par message à l'un des estaminets où Bertrand tient chopine, on m'héberge dans le grand lit d'un fils qui rentrant très nocturne de sa sortie

du jour ne s'est point offusqué de me trouver coucou.

Le lendemain lundi, remerciements, effusions, échanges de vraies adresses avec de vrais numéros, promesse de se revoir dès la semaine qui vient – je me remarche la route.

Arrivée au chef-lieu du pied de la colline – le Helas-Huella, c'est le Helas d'en Haut. Les parents de Bertrand m'y attendent plus qu'impatiemment, j'avais oublié l'heure du retour vers Paris.

Mais peu me chaut. J'aime, et j'ai espoir. Tant de hasards ne peuvent en être vraiment ! Voilà comment débute une tranche d'un demi-siècle...

MCMLXX

SEPTEMBRE NOIR

Les causes internationalistes ne manquaient pas à mon adolescence. Il y eut le Vietnam et il y eut Cuba, il y avait déjà la Palestine.

Le 17 septembre 1970, l'armée jordanienne pilonne et détruit les camps de réfugiés palestiniens, considérés par leur nombre, leur organisation et leur orientation politique progressiste comme une menace pour une monarchie dont la seule légitimité était d'avoir été installée par une puissance coloniale, le Royaume Uni. Cette intronisation s'était effectuée de connivence avec d'autres puissances (dont la France) titulaires de « *mandats* » dans la sous-région après la défaite de la Turquie suzeraine, alliée de la Prusse durant la première guerre mondiale.

Cette action de représailles est ainsi l'héritière d'ingérences réciproques dans les affaires internes aux peuples de Palestine qui autrement vivaient en bonne entente depuis des siècles.

Elle se situe dans un contexte de radicalisation de la lutte du peuple palestinien pour que soient honorés ses droits historiques à l'existence, reconnus par des résolutions jamais appliquées des Nations Unies. L'intervention jordanienne a causé des milliers de victimes civiles, et a continué, jusqu'à aujourd'hui, de produire ses effets dans le temps et dans l'espace.

Le résultat désastreux des interventions dans des affaires locales de grandes puissances jouant l'apprenti sorcier n'est pas une spécificité du conflit israélo-palestinien, même si ce dernier montre de manière exemplaire ce dont il eût fallu s'abstenir. Nombreuses sont les erreurs successives, sur plusieurs décennies, de puissances s'arrogant, l'une suivant l'autre, le droit de décider par le seul fait d'une force transitoire. Sur la période récente, en somme depuis l'avènement puis l'effondrement de l'Union Soviétique qui, *volens nolens*, jouait un rôle de contre-pouvoir à l'arrogance aveugle des puissances déclarées grandes, les exemples abondent de pas-de-clerc terrifiants : refus postcolonial du gouvernement de Patrice Lumumba amenant la famine au Biafra et Tshombé au Zaïre ; en Iran, condamnation préfaçant Khomeiny du premier ministre Mohammad Mossadegh destitué par une CIA aux ordres des compagnies pétrolières ; allégations contre Saddam Hussein ou Bachar el Assad menant tout droit aux 11 septembre et à l'organisation de l'état islamique ; aveuglement anti-bolivarien de la doctrine Monroe justifiant la création, toujours la CIA, de l'école militaire des Amériques d'où sortirent tant de putschistes et dictateurs, etc. Alors que, souvent, la lecture faite de l'histoire reconnaît *in fine* la responsabilité écrasante des faiseurs de troubles occidentaux ou nord-américains dans les catastrophes qui suivent leurs ingérences, la même critique n'est

toujours pas de mise concernant les circonstances de la création de l'état d'Israël.

La ressemblance est cependant flagrante dans les conséquences - puisque l'on parle bien d'un régime théocratique de fait, refusant de se plier à la loi internationale, pratiquant l'apartheid et la discrimination, permettant voire encourageant la violence contre les populations qu'en tant que puissance occupante il est tenu de protéger en vertu de la quatrième convention de Genève de 1949.

Il serait temps que les yeux se décillent et que les actions suivent - sauf, pour les États censés montrer la voie, à vider encore plus de leur crédibilité ces droits universels qui les avaient fondés.

XXI

MARIAGE

Une fois la décision prise, ce ne furent pas de longues fiançailles, plutôt quelques semaines, pas même de Pâques à l'été 70. Pour y parvenir, il y eût quelques hoquets.

Dès l'intronisation passée au soleil carhaisien, nous nous sommes, comme on disait, « *fréquentés* » assidument. Je découvrais la grande banlieue. Rien que le fait de devoir prendre un train pour s'y rendre faisait de Versailles pour moi un monde à part. Monique se familiarisait avec la capitale, dont même en 1968 le campus d'Orsay n'avait ouï que les rumeurs.

Ses parents avaient quitté le Finistère et son fermage décidément trop chiche dès le lendemain de la guerre. Il y avait quatre enfants, deux seraient ouvriers à la ville, maçons puis contremaitres du bâtiment pour éviter sur des chantiers l'enfermement dans les usines, insupportable à qui devait déjà subir l'éloignement des champs ; deux resteraient au pays, une fille à marier dans la ruralité, un autre fils, celui qui avait étudié, trouvant à se placer dans l'administration locale. Et tous ceux-là bien rouges comme il seyait, Cheval d'orgueil¹⁵ oblige !

Nos familles furent mises au contact – approche en douceur, atomes bien crochus. Ma mère, en somme libérée du plan Marshall, s'intégrait facilement au contexte paysan-ouvrier de ma future alliance. La bonne chère, les grandes tablées, refaire le monde et rester entre soi, cela lui convenait.

Pas d'obstacle du côté amical – du mien tout au moins, ma bande des quatre accueillait Monique, me faisait compliment sur la qualité de son intelligence et la longueur de ses jambes.

Sur l'autre versant, pas vraiment d'osmose cependant avec ceux qui l'entouraient alors. Ils étaient à mon goût trop urbains et la connaissaient trop. Les rares fois où elle me convainquit de les fréquenter à son bras, j'y mis la meilleure des mauvaises volontés, excipant de fatigue intense pour très tôt m'éclipser vers une sieste tardive sur le lit servant de vestiaire. Monique me réveillait à l'heure de prendre congé.

Bref, tout allait bien, mais rien n'allait.

Nul progrès. Nos relations demeuraient semi platoniques, s'émoustillèrent un peu lorsqu'un autre l'eût déflorée lors des congés d'été qui nous séparèrent – chacun avait des engagements pris auxquels nous ne souhaitions pas renoncer, la proie pour l'ombre –, s'accéléchèrent un tantinet lors du mariage de sa première sœur cadette – elles sont trois filles – que nous complétâmes d'une virée sudiste au volant de la 404 familiale que le permis enfin obtenu me permettait de conduire sinon de maîtriser, mais ensuite, stagnation.

Ce calme me convenait fort bien. Je me faisais du lard sentimental en m'ébattant dans ma zone de confort. Elle cependant voyait plus loin, plus haut, plus vite. Sans doute avait-elle reçu par ailleurs des offres à long terme, dans cette vie parallèle que notre intermittence – c'était chacun chez soi, chacun sa fac, presque chacun sa bande – lui permettait d'entretenir. Des lettres retrouvées le laissent à penser.

Or moi, qui ne me considérais pas vraiment comme un produit fini de qualité, ni majeur, ni placé, ni diplômé, je n'en finissais pas d'éluder l'avenir.

Nous avions un an lorsque l'ultimatum : la marier, ou elle me quitte. J'ai vu le trop sérieux dans le bleu de ses yeux. Le soir même, je transmis à ma mère, reprenant à mon compte l'injonction matrimoniale. Je ne crois pas qu'elle fut surprise, elle avait bien jaugé la force de sa bru – en tous cas elle accède. Et nous voici devant le maire de Versailles, 21 juin 1970.

Je ne suis pas sûr d'avoir tout à fait bien compris pourquoi je suis là – mais j'en suis heureux.

MCMLXXI

LE TEMPS DES CERISES

Le dimanche 23 mai 1971, Monique, des dizaines de milliers de personnes et moi défilons à Paris, de la République au cimetière du Père Lachaise, pour, à l'appel du Parti communiste, du syndicat CGT et d'autres organisations progressistes, rendre hommage à la Commune de Paris, à l'occasion de son centenaire. Au Mur des Fédérés, érigé dans le cimetière à la mémoire des communards exécutés puis à celle d'autres dirigeants ouvriers, Georges Marchais et François Mitterrand côte à côte saluaient les délégations. D'autres organisations, réformistes, trotskystes ou anarchistes, n'avaient pas souhaité mélanger leur bon grain à cette ivraie, organisant auparavant leurs propres célébrations. La commémoration de la Commune fut aussi un moment important dans beaucoup de pays étrangers, notamment les pays dits socialistes pour lesquels elle demeurerait une référence.

La Commune de Paris n'a duré que dix semaines du 18 mars au 28 mai 1871. Son influence de par le monde est cependant bien plus grande que celle de régimes ayant parfois couvert dix siècles ou plus. La proclamation de 1871 se situe dans le fil de la première Commune de Paris, commune insurrectionnelle robespierriste de 1792, et dans celui de la révolution ouvrière des journées de juin 1848.

Elle est le résultat du concours de circonstances où domine, pour une population parisienne en grande partie ouvrière et besogneuse, le sentiment d'être trahie par ses dirigeants.

La capitulation du Gouvernement cryptomonarchiste de Thiers devant les Prussiens est ressentie comme un affront par le peuple de Paris qui, après avoir renversé le trône impérial, vient de résister héroïquement aux affres du siège et du blocus de l'hiver précédent.

La tentative de l'armée régulière de désarmer Paris le 18 mars 1871 en récupérant ses canons est le facteur déclenchant. Le peuple s'oppose à la troupe, fraternise avec elle. Le Gouvernement s'enfuit et regagne Versailles, suivi des fonctionnaires et de la bourgeoisie des quartiers huppés. Le peuple de Paris est seul entre ses murs.

En quelques semaines, tout s'organise.

Des élections le 26 mars pour désigner les 92 membres du Conseil de la Commune avec une majorité - blanquiste¹⁶ - et une minorité - proudhonienne - qui siègent et gouvernent ensemble. Des ministères sous forme de 9 Commissions désignées le 29 mars. L'adoption de mesures d'urgence pour éteindre les dettes et combattre la pauvreté, celle d'un programme détaillé le 19 avril où se retrouvent mesures sociales, économiques, administratives, culturelles et sociétales.

L'œuvre législative de la Commune est immense, même si l'essentiel de ses forces est mobilisé par le combat contre la réaction qui finira par triompher et

célébrer sa victoire dans le bain de sang
et sur les charrettes d'exil que l'on
sait.

La Commune n'est donc pas que le
romantisme révolutionnaire. Elle est le
courage, l'intelligence et le pragmatisme
populaires. L'espoir aussi, invincible
– *Ils sentiront dans peu, Nom de Dieu,*
Qu'la Commune n'est pas morte...

XXII

PARIS MA VILLE

Je suis né à Paris – XIV^{ème} arrondissement, le 204^{ème} dans cette circonscription pour les 9 premiers jours du mois de mars 1950 ; ça nous fait dans les 20 bébés/jours, une bonne production. Comme je n'ai abandonné la résidence parisienne qu'après plus d'un quart de siècle, fils et petit-fils de Parisiens, je connaissais ma ville, ses quartiers, ses mœurs et son parler, du moins ce qu'il en était à une époque déjà un peu lointaine.

Paris, c'est un accent aux R impossibles et du vocabulaire. Ce sont aussi des contrastes et des oppositions, avec pour maillage un réseau de transports intra-muros d'une efficacité impressionnante, surtout le métro – compter 5 minutes pour se rendre à une station, 90 secondes par escale, une station de plus si correspondance et l'on a une estimation fiable de temps de trajet. Avec, raffinement, la connaissance presque intuitive de la situation des sorties de quai en tête ou queue de rame.

Un Parisien situe son domicile et ses lieux d'activité par la station la plus proche. J'ai ainsi habité vers Saint-Jacques, je visitais mes grands-parents à Nation, je travaillais à Franklin-Roosevelt, j'étudiais plutôt vers Odéon qu'à Saint Michel...

Mais un Parisien vit une ville discontinue, sans trop savoir ce qu'il en est des points intermédiaires sur ses trajets habituels.

C'est ainsi que, alors que je me rendais très régulièrement à la porte dite d'Orléans, dont

l'avenue abritait la vie chalande du quartier au-delà du quotidien, ce ne fut que lorsque ma mère fit l'acquisition pour notre jeune couple d'un deux pièces sous les combles rue Didot, à une demi-encablure, que je découvris l'existence du quartier Plaisance – quel joli nom.

Certains toponymes parisiens sont, il est vrai, un délice.

Enfant j'aimais à traverser la frontière d'arrondissement pour me rendre dans le XIII^{ème} limitrophe, sur la Butte aux Cailles, y porter à développer les films super 8 que mon père empilait, dimanche après dimanche. Aussi, me rendre au BOF, rue de la Glacière, où naguère on enterrait les pains rafraichissants acheminés l'hiver de lointains sommets pour être affectés au bien-être estival des riches et des puissants. Pour aller au lycée, je longeais la Tombe-Issoire, du nom de ce géant abattu par je ne sais trop qui, dont la chute créa la trouée qui porte son nom. Le lycée, il était dans le quartier Croulebarbe, là où coulait la Bièvre qui rappelle les castors. Et le soir, parfois, allant au music-hall vers le Montparnasse, je montais la Gaité comme on enfila les perles...

Paris, je l'ai beaucoup marché. Relisant son plan dextrogyre, il me semble n'y avoir guère de quartier où je n'aie un souvenir, et ils sont quatre-vingts, les quartiers de Paris !

La décision prise que l'avenir se situerait du côté de Genève, je craignais d'avoir à souffrir de mon éloignement. Pourtant il n'en fut rien. Lorsque d'aventure je retrouvais ma ville, c'était en visiteur confirmant le passé. Paris était figé dans ma mémoire, instantané de tranches de vie dont je m'essayais à faire revivre le décor. Puis, un jour de courte visite, je me pris à trouver que le métro roulait trop vite, qu'il était scabreux d'être ainsi

déporté d'un pied sur l'autre et déséquilibré à
chaque incurvation du rail hurlant dans son tunnel.
Devenu provincial, j'avais franchi la ligne invisible
de la démarcation et de l'opprobre.
Parigot, tête de veau, Parisien, tête de chien !

MCMLXXII

PING-PONG

Encore lycéen, la Chine populaire était déjà pour moi l'évidence même d'un grand pays. La vista du Général de Gaulle y avait pourvu. D'autres cependant procrastinèrent davantage. C'est le 21 février 1972 que le Président des États Unis, Richard Nixon, arrivait à Pékin pour une visite d'une semaine, mettant fin à vingt et quelques années d'ignorance mutuelle.

Il est commun d'affirmer que cette visite fut rendue possible par les contacts positifs - et en grande partie fortuits - maintenus entre les équipes masculines de ping-pong des deux pays depuis les championnats du monde de Nagoya (Japon) au printemps de l'année précédente.

La visite avait évidemment été autrement préparée, notamment par des déplacements discrets du Conseiller à la sécurité nationale, futur Secrétaire d'État (ministre des Affaires étrangères) Henry Kissinger. Le président Nixon avait publiquement annoncé sa visite à venir dès le mois de juillet 1971.

Les États Unis étaient de plus en plus isolés dans leur refus de reconnaître la légitimité assise au moins dans la durée de ceux qui gouvernaient la République de Chine devenue populaire depuis plus de vingt ans.

Alors que la France avait rétabli ses relations diplomatiques dès 1964 - ce qui

vaut à une statue du Général de Gaulle d'occuper une place de choix dans le grand hall du musée national à Pékin -, il avait fallu attendre 1970 pour qu'une majorité de l'Assemblée générale des Nations Unies se prononce en faveur du remplacement de la représentation de Taiwan par celle de la Chine populaire.

Le début de la normalisation entre Chine et États Unis intervient alors que la Révolution culturelle n'est pas encore qu'un souvenir. Mao Zedong et Zhu Enlai ont tout juste repris le contrôle du pays après la tempête déclenchée par le premier nommé contre les tentatives de réformisme économique prônées par certaines franges du Parti communiste après les échecs douloureux des années soixante.

Renouer à ce moment, c'était faire preuve d'une audace politique qui ne caractérise guère autrement la présidence Nixon. De leur côté, Mao Zedong et Zhu Enlai, qui avaient sans nul doute d'autres chats à fouetter, n'étaient paraît-il pas particulièrement favorables à la « *diplomatie des pongistes* », qu'ils finirent cependant par accepter comme un fait accompli.

Cette visite représente un indéniable succès pour l'aura, alors bien écornée, d'Américains à bout de souffle au Vietnam dont ils tentent d'exporter la guerre dans les pays voisins. Elle doit sans doute être attribuée au savoir-faire d'Henry Kissinger.

Ce dernier est un personnage aussi influent que controversé - auquel

l'attribution, en 1973, du Prix Nobel de la Paix conjointement avec son homologue vietnamien qui le refusa, fit dire à Françoise Giroud qu'il s'agissait d'un « *Nobel de l'humour noir* ».

Quelque machiavélique, voire néfaste, qu'ait été Kissinger, il aura par cette visite de 1972 permis à la Chine populaire de retrouver toute sa place dans le concert des Nations sans rien céder sur le plan des principes. Cette même Chine populaire, au bord de l'effondrement au début des années soixante-dix, est presque sans coup férir devenue cinquante ans plus tard une très grande puissance. Kissinger y est pour un gros peu, mais s'en mord-il les doigts ?

XXIII

FÊTE DE L'HUMA

La fête de l'Humanité, ce fut pendant une bonne période, disons près de dix ans, mon exception culturelle.

Le mal vécu du grégaire est ainsi décrit dans un test de personnalité où je me découvris asocial, ce qui paradoxalement me rasséréna, identifier son anormalité comme un pas vers la normalité : *« Vous êtes invité(e) à une réception ; la première chose que vous repérez dans la salle est... (c) Comment quitter discrètement la pièce ».*

Alors que je patauge dans les rassemblements qu'ils soient publics ou privés, ne sachant où me fourrer, à quelle conspiration m'intégrer, sous quelle banderole défiler, je n'ai jamais ressenti cela à la fête de l'Huma.

Comme si, malgré l'amplitude des lieux et l'immensité de la foule, la diversité de l'offre morcelait cet unique espace en une multitude de microcosmes, chacun bulle confortable dont la paroi vous roule dans un chatoiement irisé.

Ma première Fête ce fut en septembre 1969, au bois de Vincennes.

Parfait pour une initiation. Pas trop loin des grands parents, un moyen d'effacer l'affront fait à la Foire du Trône, que j'avais cessé de fréquenter avec eux lorsque, en 1965, elle avait migré de la place de la Nation à, précisément, cette pelouse de Reuilly alors jugée trop excentrée. Fin des manèges pour l'adolescent qui n'en finissait pas de boutonner, début des stands politiques pour le pré-adulte qui essaye d'éclore.

Je ne me souviens pas de tous les détails de cette première, mais j'ai bien vivace le retour dans la nuit, à pied, il n'y avait plus de métros ni de bus, m'amenant par un itinéraire tortueux à contempler la Seine du haut du Pont Neuf qui allait me transborder au cocon de la rive gauche. Militer, c'est arpenter ...

Les autres éditions ont chacune leur cachet.

La cité internationale était ma favorite, avec les stands des partis frères et surtout des mouvements de libération. Chacun avait à cœur d'abreuver ses hôtes de gnôle fraternelle. On le levait pas mal, le coude révolutionnaire : alcool de riz, de cactus, de café, voire de raisin ou de houblon, la solidarité dans tous ses distillats.

Cette année où Jan, tout frais réfugié de Tchécoslovaquie, débarqué chez nous, seule adresse connue, lorsque la liberté le choisit à l'occasion d'un congrès, accepta de se laisser circonvenir, et faillit adhérer au Parti communiste ! Cette autre où, l'alcool aidant, je m'esbignai avec la compagne d'un camarade. La recherche menée par nos époux inquiets, débusquant sous une tente l'effondrement ivrogne de notre bête à deux dos.

Celle-là où la section Plaisance avait obtenu d'Ernest Pignon¹⁷ le droit de reproduire son portrait de Picasso, à charge militante de vendre quelques dizaines de lithographies originales dont la seule mention du prix faisait déjà fuir le badaud...

Ma dernière fête de l'Huma, ce fut en 1977. Je venais tout juste de rejoindre Genève, dont le Jeûne, fête austère sur quatre jours, avait cette année-là le bon goût de coïncider.

Obligation de réserve du fonctionnaire international, dernier salut aux camarades avant de rejoindre les rangs des prosélytes furtifs de la Révolution.

MCMLXXIII

MAJESTIC

Manifester pour la paix au Vietnam fut une constante de ma vie de jeune adulte. Forts du bon droit comme du soutien des plus grands esprits, la victoire finale nous apparaissait une nécessité historique, pour laquelle ne manquaient que quelques signatures.

Le 27 janvier 1973, les représentants des parties concernées - le gouvernement américain et ses séides en place à Saigon, le gouvernement nord-vietnamien et le Gouvernement révolutionnaire provisoire du Sud formé par le Viêt Cong - nous donnaient raison en signant à Paris, à l'hôtel Majestic, des accords d'armistice pour un conflit qui n'a jamais vraiment dit son nom, bien qu'il fût en cours depuis le tout début des années soixante (les historiens le font en général dater de la présidence de John Kennedy).

Du côté américain, il n'y avait pas de guerre du Vietnam. Officiellement, ce sont des conseillers militaires que les gouvernements américains successifs missionnaient pour aider un régime ami, celui du Sud-Vietnam, à faire face à un mouvement communiste insurrectionnel. Sous Kennedy, les « *conseillers* » sont passés de quelques centaines à 15.000. Avec Johnson, qui lui succéda, les « *conseillers* » sur place dépassèrent les 500.000. Ils y mouraient au rythme d'une

centaine par semaine, et le nombre de blessés rapatriés était à l'avenant.

L'opinion publique américaine supportait de plus en plus mal un enlèvement abscons, excessivement coûteux en ressources et en vies détruites. Les jeunes gens refusaient la conscription, leurs parents vivaient dans la douleur ou la crainte du deuil, les vétérans mutilés et meurtris faisaient savoir l'enfer où une politique interventionniste fanatique les avait plongés.

Au contraire de Kennedy et Johnson, Nixon était Républicain, un parti dont l'image n'est pas associée à celle de la colombe. C'est pourtant sur la base de promesses de désengagement du Viet Nam qu'il fit campagne et défit son concurrent démocrate. Une fois intronisé en janvier 1969, le nouveau Président promut une « vietnamisation » du conflit, avec un retrait rapide des engagements au sol, les interventions aériennes continuant, l'aide logistique et de formation à l'armée sud-vietnamienne se renforçant. La France avait déjà tenté cette approche en 1949 en Indochine, par ce qui s'appelait alors le « jaunissement » de la guerre.

La « vietnamisation » connut en somme le même échec puisque très vite des combattants américains durent intervenir à nouveau pour éviter l'effondrement de leurs partenaires sudistes, dont les troupes ne pouvaient, ni peut-être ne souhaitaient contenir l'offensive du nouvel-an de leurs compatriotes du nord et des maquis.

Prenant rapidement conscience de l'impossibilité d'obtenir dans ces conditions une victoire ou du moins un *statu quo* militaire qui préserve les vies américaines et le protège d'un retour de bâton de l'opinion publique, le président Nixon donna mandat à Henry Kissinger de négocier et de réussir. Cela fut conclu assez rapidement - le choix de Paris pour la signature des accords pouvant être vu comme un hommage posthume au Général de Gaulle, qui avait dès 1969 plaidé dans le sens de la négociation auprès de Nixon alors en visite officielle en France. Il fallut ensuite deux ans pour que la messe soit complètement dite. Après une dernière tentative du successeur intérimaire de Nixon, Gerald Ford, de reprendre des bombardements - autorisation refusée par le Sénat américain - le régime sud-vietnamien capitulait en avril 1975 à Saigon, qui pouvait devenir Ville Ho-Chi-Minh.

XXIV INFIDÈLES

Où l'on aborde un tournant délicat des recensions matrimoniales, celui où le contrat commence d'être mis en question, du moins pour une partie de l'article 212 du Code civil, « *Les époux se doivent mutuellement respect, fidélité, secours, assistance* ». La notion de fidélité nous apparut très tôt comme fort relative – j'écris « *nous* » non pas comme un pluriel de majesté, mais en témoignage d'une réflexion associant des conjoints.

Peut-être le devions-nous au pétillant soixante-huitard toujours joyeux dans l'atmosphère ou à d'autre alchimie faisant de notre couple une entité spéciale. L'accord tacite fut qu'infidélité envers l'autre ne pourrait être prononcée, sans la velléité de reconstruire ailleurs. En somme, l'exploration alternative était plus que tolérée, elle devenait un élément de notre vivre ensemble.

Il en fut ainsi presque dès le surlendemain des noces. Pour Monique qui, dans sa tour de la Défense, n'en opposa guère aux entreprises de l'un ou l'autre collègue – y compris celui, me raconta-t-elle presque sur le vif, l'ayant en fin d'été 1970 amenée une après-midi faire grincer un sommier sur le bord de la Seine. Notre mariage datait de trois mois à peine.

Pour moi, qui découvrais qu'appartenir à une administration plus féminine qu'informatisée avait de bons à-côtés, je m'installai dans une routine relationnelle qui dura aussi longtemps que mon emploi sur place. Curieusement, je reste de

tendance monogame jusque dans l'extra-conjugal, zone de confort oblige.

Cette vie doublement parallèle, nous l'avons menée pendant plus de quinze ans. Nous nous gardions scrupuleusement de négliger une autre composante de cet article 212 – le respect mutuel, qui revêtait d'abord les atours de la discrétion.

Lorsque d'aventure j'invitais à domicile, je chassais ensuite jusqu'au dernier cheveu sur la couette conjugale. Nous ne savions l'ailleurs que s'il était confié, et nos années passaient en plaisirs contigus. Rarement avons-nous conjointement pratiqué l'adultère – ce n'est pas si simple, pas forcément également satisfaisant et le fantasme y perd quand il est partagé.

C'est après les Noces de Rose, retour d'Afrique, que nos brisées diffèrent.

La raison en fut sociale. Nous prenions calmement tous deux de la bouteille, mais la mienne continuait d'offrir ces tentations dont fourmille un emploi qui vous mène par tant de points du globe. Le statut ouvrait encore des portes que mon corps déformé d'avachir colonial n'aurait pu négocier.

Monique se retrouvait au foyer – et Saint Genis Pouilly, on n'y joue pas Belle-de-Jour¹⁸ tous les quatre matins. Peut-être aussi bien avait-elle perdu le goût, agueusie d'aventures après tant d'équateur ?

Elle aura bien vécu, mais pendant moins longtemps. J'ai souhaité, lors d'une fête imaginée par nos filles pour son dernier anniversaire, convier à son entour quelques jalons de route. Certains ont pu, d'autres pas. Tous avaient à l'œil ou dans la voix cette immense tendresse que savent faire monter les vraies grandes amoureuses.

MCMLXXIV

GRÂNDOLA, VILA MORENA

Grâce à mon père, j'avais appris le portugais. Grâce à ma mère, je croyais aux jours meilleurs. L'effondrement de la dictature salazariste ne pouvait que nous motiver. Dès novembre 1974, Monique et moi suivions au Portugal les brisées de la Révolution.

C'est le 25 avril 1974 peu après minuit que la diffusion par une radio catholique de la chanson Grândola Vila Morena - Grândola ville brune -, interdite par le régime, avait donné le signal attendu. Les membres du Mouvement des Forces armées, MFA, se lancent alors dans une insurrection qui, en quelques heures, fait tomber un pouvoir absolu en place depuis 1926.

Ces évènements sont communément appelés Révolution des Œillets, comme la fleur que les citoyens remettaient aux militaires pour leur faire part de leur soutien au Mouvement.

Les insurgés s'organisent depuis un peu plus d'un an, unis d'abord par leur rejet de guerres coloniales qui s'éternisent en Angola et au Mozambique, sans autre perspective que la perte de vies humaines en nombre grandissant. Ils se retrouvent sur quelques grands objectifs constituant la base de leur programme : la démocratisation, la décolonisation, le développement économique.

L'équipe dirigeante comprend des hauts dignitaires encore en poste ou ayant récemment démissionné de fonctions prestigieuses. Plusieurs se retrouveront ensuite élus à des positions clefs du Gouvernement civil, et leur mouvement exercera une influence plus que considérable sur l'évolution du Portugal, il y a 45 ans comme maintenant.

Au contraire d'autres conjurés militaires, le MFA n'hésite pas à remettre le pouvoir entre les mains du peuple et de ses représentants. A peine le dictateur Caetano est-il parti pour l'exil que les prisonniers politiques sont libérés, alors que les dirigeants eux-mêmes de retour d'exil font une entrée triomphale à Lisbonne, Mario Soares le socialiste le 29 avril et Alvaro Cunhal le communiste le 30.

Le pouvoir militaire peut alors commencer d'organiser les premières élections du nouveau Portugal. Ceci ne se fait cependant pas sans difficultés. Le MFA, qui a adopté avec le Parti communiste une position résolument progressiste sur le plan économique et social, s'oppose parfois frontalement à un parti socialiste soutenu matériellement comme idéologiquement par le parti social-démocrate de RFA (Allemagne de l'Ouest), allié à ce qui restait de forces tenant d'une économie libérale.

L'émergence en Europe du sud d'un pôle de radicalité était en effet vue soit avec inquiétude, soit avec un fol espoir par les opinions publiques.

Finalement, c'est précisément un an après la chute de la dictature que les élections se tiennent. La pression et l'enthousiasme révolutionnaires ont eu le temps de retomber, et l'Assemblée constituante est pour majorité composée d'élus sociaux-démocrates et libéraux.

Le Parti communiste ne remporte que 12.5 % des voix en moyenne nationale - mais ce chiffre est trompeur : dans le sud, la partie la plus pauvre du pays, il rassemble plus de 30 % des suffrages sur son programme de confiscation des terres laissées en friche par les grands propriétaires, qui devaient être remises aux petits paysans.

L'influence de la Révolution des Œillets demeure considérables.

C'est en entonnant Grândola Vila Morena que certains députés portugais ont, en 2013, protesté contre la politique d'austérité qu'imposaient les institutions européennes. Le Portugal reste aujourd'hui un des rares pays où une majorité de gauche, héritière du 25 avril, s'oppose à nouveau en gouvernant au libéralisme économique.

XXV

SERVICE MILITAIRE

74/12 – c'est l'appellation officielle pour l'armée française du contingent où je décidai de m'incorporer. J'aurais pu, en pratiquant le saute-diplôme, faire trainer les choses jusqu'au bout théorique des sursis, 27 ans révolus. Dans la mesure cependant où je ne nourrissais pas d'ambition de recherche dans une discipline, l'économie, dont la fréquentation universitaire m'avait convaincu de son inanité, nul besoin de procrastiner.

La décision prise à la rentrée de ne pas poursuivre me valut donc appel transmis, s'il vous plait, par la gendarmerie de rejoindre début décembre 1974 pour une durée de douze mois un régiment basé au Mont Valérien.

Il nous fallut quelques efforts pour localiser ce sommet, et constater avec soulagement qu'il se trouvait en banlieue raisonnablement proche. Cela permit à Monique de me larguer aux portes d'uniforme sur le chemin de son laboratoire, par un frais matin de fin d'automne.

J'avais un peu froid autour des oreilles dégagées à l'extrême par un coiffeur de quartier tout surpris de voir un si chevelu – je portais aux épaules – solliciter la tondeuse.

Le premier mois, c'était l'instruction de base. Résidence surveillée dans une chambrée d'une vingtaine de couchages. Les soirées se passaient calmement. Nul ne souhaitait risquer de perdre par inconduite le privilège d'une affectation en région

parisienne que je devais à mon statut marital, pour d'autres c'était l'entregent, pour certains le hasard. En somme, je me la coulais douce, nanti du double prestige de l'âge et des études. Mes compagnons de chambrée venaient en général de fêter leurs dix-huit ans et n'attendaient que l'instant de rejoindre un marché du travail encore porteur. Surtout, j'étais doté du talent bien précieux de savoir un peu coudre.

Ma mère m'avait *in extremis* enseigné les rudiments du maniement d'aiguille. Elle savait par ouï-dire qu'une tâche impérieuse du soldat est de rafistoler les boutons qui pendouillent. J'ai donc transmis à qui me sollicitait – ils furent nombreux ! – tous les secrets du chas.

En échange, on m'admit malgré mon ignorance du jeu aux tables de tarots, ce qui me fut par la suite bien utile : rien de tel qu'une partie de cartes pour dissimuler son mal-être en société.

J'ai vécu l'armée consciencieusement. Les bréviaires communistes ne combattaient pas le militaire. Au demeurant, je me sentais à l'aise dans ce que je vivais comme une sorte d'initiation au collectif. Dès la seconde quinzaine, permissions de fin de semaine ; dès le second mois, permissions de nuit ; fin du premier trimestre, plus de couchage affecté, il fallait loger les nouveaux incorporés ; très vite, placard dans des vestiaires où chaque matin l'on décrochait un uniforme ramené sur son cintre dès cinq heures sonnées.

Mon service militaire avait un rythme très bureaucratique à peine interrompu de sursauts fantassins. J'ai dû sur une année monter moins de gardes de nuit qu'un interne sur un mois.

Mon grade de caporal fut acquis par la bienveillance d'un sous-officier se substituant à ma

maladresse pour le démontage-remontage d'une arme de poing.

Une semaine de manœuvres au camp de Sissones, dont je retiens surtout un bivouac où je tenais la dragée haute en stratégie marxiste à des officiers guère plus âgés que moi.

Un peu d'adrénaline lors du ronéotage clandestin du tout nouveau règlement militaire, qui s'imposait à tous mais dont il était interdit de le publier...

Bref – je me serais bien vu sous-officier de réserve. Mais l'armée, dans sa clairvoyance, a su n'y pas pourvoir.

MCMLXXV

FRANCO EST TOUT À FAIT MORT

L'Espagne, c'était comme une seconde patrie. Une patrie où Pétain¹⁹ n'aurait jamais été déchu. Une sacrée flétrissure, jusqu'à ce que, le 20 novembre 1975, Francisco Franco soit déclaré mort.

Celui qui s'était autoproclamé Caudillo c'est-à-dire Chef de guerre - une sorte de Dux bellorum ; au Mexique, Zapata aussi était caudillo - se présentait volontiers comme régent préservant le trône d'Espagne pour son occupant légitime. Il avait tenu le pays en courte laisse pendant plus de 35 ans.

Franco n'est pas devenu un personnage public avec la Guerre d'Espagne. Né en 1892 dans une ville de garnison galicienne - à la frontière du Portugal - il gravit assez rapidement les échelons dans la hiérarchie militaire, alternant postes en péninsule et campagnes coloniales au Maroc. Il devient à 34 ans un très jeune général promu par Miguel Primo de Rivera qui venait, en 1923, de se livrer à un coup d'état légitimé par le roi Alphonse XIII. Primo de Rivera était apparemment satisfait du rôle joué par Franco dans la répression des velléités d'indépendance chérifiennes.

Primo de Rivera ayant décidé de recréer une académie militaire à Saragosse, il désigne Franco pour la concevoir, la créer puis la diriger. Le roi se débarrasse en 1930 de Primo de Rivera. Les élections

municipales de 1931 voient la victoire du camp républicain dans les villes. Elles se traduisent par la destitution du roi, et l'espoir de permettre par ce biais la modernisation du pays.

Franco fait allégeance aux nouvelles autorités. Il ne participe pas à une tentative prématurée de coup d'état militaire.

Sa loyauté apparente lui permet de se maintenir à de hautes fonctions jusqu'aux élections de février 1936 qui voient la victoire du Front populaire espagnol avec le soutien tacite du mouvement anarchiste qui ne participait pas aux scrutins. Auparavant, les majorités qui gouvernaient la II^{ème} république, de centre gauche en 1931, puis de droite en 1934, étaient compatibles avec le militarisme et le cléricalisme.

Avec le Front populaire, la donne changeait.

C'est donc dès le 17 juillet 1936 que Franco se lance dans un soulèvement qui, après trois années de guerre civile et 1 million de morts, débouchera sur une dictature dont la longévité interroge - puisque dès 1948 le régime franquiste avait été condamné par l'assemblée générale de la toute nouvelle Organisation des Nations Unies en tant que « *gouvernement fasciste imposé par la force au peuple espagnol* ».

La mansuétude dont bénéficia le franquisme s'explique par le contexte de l'époque. Lors des actions au Maroc, Franco avait noué des liens solides avec

les militaires français, eux aussi en proie aux luttes d'indépendance.

Franco était officier de la légion d'honneur dès 1928. Il fut promu au grade de commandeur en 1930, le ministre Maginot faisant le déplacement de Madrid pour l'occasion. Pour les gouvernements conservateurs britanniques et les américains, Franco représentait un élément important dans la lutte contre le communisme, dont les caractéristiques du Front populaire espagnol faisaient penser qu'il pourrait s'implanter en Europe du Sud.

Le Caudillo a su jouer de ces acoquinements et de ces peurs, prenant soin durant la seconde guerre mondiale de ne pas s'aliéner les sympathies alliées tout en collaborant avec l'Allemagne nazie. Après la guerre, son zèle à seconder l'hégémonie américaine - qui construisit 4 bases en Espagne - avec en 1959 une visite de réconciliation officielle du président-général Eisenhower fit le reste : le pouvoir franquiste ne fut jamais désavoué ou mis en péril par les prétendues démocraties occidentales.

La mort en 1974 de l'anarchiste Salvador Puig i Antich, le dernier garrotté par le bourreau franquiste, continue d'illustrer une cynique profession de foi : après Hitler, mieux valait Franco que le *Frente Popular*.

XXVI

GWENAËL

Nous sommes le mercredi 11 juin 1975, milieu d'après-midi. En bon conscrit je m'affaire à des routines réglementaires derrière mon bureau de la Direction centrale des transmissions quand on me mande au téléphone. Ma mère, depuis l'hôpital Cochin. Je suis père, Gwenaël vient de naître, tout s'est bien passé, elle est rousse...

Monique était entrée la veille à la maternité. Le poids de la grossesse nous avait fait nous réfugier en banlieue, plus de rue Didot et de ses six étages sans ascenseur. Pour rejoindre l'hôpital Cochin depuis Arcueil et sa Vache Noire nous avons évité de quelques jours la grève des transports. Respectueux de l'ordre militaire et soucieux de ne pas mettre en péril le privilège d'une affectation à Levallois par une désertion velléitaire j'avais ensuite rejoint ma faction, laissant la future mère entre des mains hospitalières et des sollicitudes maternelles.

Comme je sais – Comités de Soldats obligeant²⁰ – qu'il est des droits attachés à une naissance, je m'ouvre aussitôt de la nouvelle auprès de l'adjudant de garde pour savoir le comment.

Sa moustache en civil – seuls les conscrits revêtent l'uniforme au quartier général, c'est ainsi qu'on nous identifie –, verre de schoum à la main – il avait le foie fragile ou trop sollicité –, il confirme les 3 jours et me demande ce que je fais encore là ! Éberlué un peu de cette bienveillance j'enfourche

mon vélo et force les pédales jusqu'à rejoindre Gwenaël et sa mère.

La conception n'avait rien eu de précipité. Nous étions mariés depuis cinq ans, Monique bien installée dans une vie professionnelle débourrée par relation familiale, j'avais choisi la voie de la sécurité et de la sociale, une place d'employé titulaire m'était réservée et je savais devoir bientôt intégrer l'encadrement. Le moment venu donc de concrétiser, nous nous appliquâmes à concevoir. Sans grand succès au long des mois, au point que le généraliste consulté nous suggéra, pour diluer des brouets sans doute trop gluants, d'espacer quelque peu les tentatives.

Il avait probablement raison quelque abscons que semblât le conseil. Gwenaël est là, c'est un succès et une joie. J'ai certes quelque peine à retrouver ma branche dans cette celtitude affirmée de fauve blondeur aux cyanes pupilles – mais l'apparement est autre, il est bien plus solide que d'éphémères apparences.

Première née, Gwenaël s'est vite approprié l'aire intellectuelle.

Dès qu'elle put tourner des pages, toujours un livre en mains, avec du texte parcouru en sérieux attentif, écoute lecture ou feuilletage autonome. Affectueuse aussi pour la nounou et son gendarme de mari qui la gardaient le jour à leur casernement, elle demeurait sous le signe militaire de sa naissance.

C'était le démarrage banlieusard d'une brillante vie. Je ne sais trop si son potentiel, Gwenaël l'aura développé grâce ou malgré l'éducation familiale qui lui fut ou pas impartie. Les années ont maintenant passé, le bilan se construit. Les filles auront eu bien du mérite à se bâtir solides sur les cahots, parfois sur le chaos paternel.

Pour l'instant, nous sommes rue de Javel. Autre quartier, autre nounou – nous avons migré du képi au couscoussier. Gwenaël vient d'avoir deux ans. Sans ânonner, elle déchiffre à voix assurée sur la plaque apposée à l'entrée de l'immeuble « DOCTEUR MARIE JACQ, PÉDIATRE, ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS ». Elle lut je le jure, je jure qu'elle lut !

MCMLXXVI

LE JUGEMENT DE PARIS

J'avais la papille versatile, depuis qu'enfant la curiosité m'avait conduit à trop goûter au moscatell. Sans être cocardier, il me semblait acquis que le vignoble français offrait une telle palette que nul ne pouvait sérieusement lui contester la légitimité du *primus inter pares*. Mais l'on poussait derrière... Le 24 mai 1976 deux marchands de vin, un britannique et un américain, organisaient à Paris un concours dégustation de vins rouges et blancs opposant crus français et californiens. Hormis les deux organisateurs, les neuf autres jurés étaient français. Ils jouissaient d'une inattaquable réputation de grands professionnels.

A la surprise des connaisseurs, les vins californiens sortirent vainqueurs de la comparaison, que ce soit en blancs (chardonnay) ou en rouges (cabernet sauvignon). Les Meursault et autres Mouton Rothschild furent défaits par les produits du nouveau monde.

La courte honte des spécialistes français fut telle que certains juges tentèrent de récupérer leurs bulletins, que d'autres spécialistes testèrent les résultats en pondérant les notes selon divers critères, que des resucées après 2, 10, 30 ans furent organisées dans l'espoir que les vins français vieilliraient mieux que leurs homologues d'outre-Atlantique.

Rien n'y fit ; la Californie était bel et bien dominante.

Les milieux spécialisés français eurent beau tenter de cacher ou de minimiser la portée de l'événement, voire de le discréditer, ce « *jugement de Paris* » n'en produisit pas moins des effets considérables. Le premier fut évidemment une hausse spectaculaire du prix de vente des vainqueurs. Le second effet, plus subtil, fut d'ouvrir la voie à la remise en cause tous azimuts de situations de domination ou d'exclusive excellence que l'on croyait inexpugnables.

Puisque les vins californiens pouvaient être jugés supérieurs, d'autres bastilles du goût ou du savoir-faire pouvaient aussi être prises ou du moins assiégées - avec désormais comme objectif de faire tomber le nom, porte-étendard d'un original déchu, dans l'escarcelle du copiste vainqueur.

L'on eut donc floraison de champagnes, de camemberts, de laguioles - certaines personnalités en vinrent même à perdre l'usage de leur patronyme, qu'ils avaient imprudemment attaché à une marque cédée à des puissants jaloux de préserver l'étiquette authentifiant la gamme acquise et dénaturée.

Les conséquences de la dégustation de 1976 n'en finissent pas de peser sur notre vision du monde du goût.

La comparaison des pommes d'ici avec les poires de là-bas amena une hiérarchisation qui ne pouvait que nuire au produit souche. Le vin californien supplante le grand cru du Médoc ou de Beaune, au motif

que certains ont accepté, un jour, de noter les goûts et les couleurs.

Dès lors, nul classement n'était plus illégitime, même s'il reflétait une hiérarchie qu'il s'était à soi-même donnée.

L'anglais est langue de domination économique - il s'impose comme tel dans la conclusion des contrats. Par ce simple constat, la langue dite de Shakespeare devient créditée du titre de langue la plus utilisée, en acquiert du même coup un monopole d'enseignement, se transforme par effet de boomerang en langue culturelle commune, étendant ainsi le champ de sa domination.

Voici pourquoi votre fille est muette. C'est un peu de lie du Jugement de Paris qui nous reste à jamais en travers de la glotte.

XXVII

LA VACHE NOIRE

On dit d'une femme enceinte qu'elle est gravide. Ce qualificatif, pour disgracieux qu'il sonne, fait bien référence aux difficultés éprouvées à franchir ne fût-ce que quelques marches. Quand Gwenaël s'annonça, il fallut dénicher du sixième étage de la rue Didot. De propriétaires – le studio sous les combles était un cadeau de mariage de ma mère, à valoir sur héritage – nous redevenions locataires. Monique gagnait raisonnablement sa vie au laboratoire d'une multinationale, mais la générosité de mon employeur, qui m'octroyait en tant qu'agent titulaire le maintien d'un cinquième de mon salaire durant le service militaire, ne nous permettait pas d'aspirer aux beaux quartiers.

Ce fut donc la banlieue – certes banlieue sud, certes proche banlieue, mais Arcueil est hors limites du giron parisien. Sentiment bifide donc. D'une part celui de déchoir à la tradition familiale d'intra-muros, d'autre part la satisfaction de mettre en accord idées et pratiques sociales, communiste désormais solidement encarté rejoignant un territoire du plus beau rouge.

La Vache noire, c'est ainsi que se nomme le quartier où nous nous installons, on l'atteint depuis le centre de Paris par une combinaison de métro et de bus.

Pas que ce soit long ou compliqué. Mais une fois rentré, on est rentré. Sans rapport avec Plaisance où le pied des immeubles baignait dans un marais de boutiques et de bars, chacun connaissant tous

les autres, potinant à loisir accoudé au comptoir ou démarchant au porte-à-porte.

La banlieue, celle-là au moins, ce n'est pas vraiment la bonne franquette. La Nationale 20 a beau s'y appeler Avenue, ses deux fois quatre voies n'incitent pas à la fraternisation spontanée. Chacun chez soi !

Jusqu'aux réunions politiques qui dérogent au chaleureux cérémonial présidant aux assemblées de la Cellule Didot, qui se tenaient chez l'un, chez l'autre, pourvu qu'il habite au rez-de-chaussée ou soit pourvu d'ascenseur. Parfois on occupait l'arrière-salle du café où nous stockions le matériel du parfait diffuseur de l'Humanité et préparions les seaux du collage militant. Arcueil est une municipalité communiste et démocratique. Les réunions se tiennent donc dans des salles prêtées par la mairie, on y arrive à l'heure et l'on ne s'attarde pas ensuite.

La seule chaleur humaine hors du cercle familial, nous la trouvions au casernement de la gendarmerie située à quelques encablures. Un vaste ensemble où certaines épouses de sous-officiers arrondissaient la solde en nounoutant le jour.

Notre famille d'accueil était du Saumurois, des gens bons vivants, pas bégueules.

Très tôt, au lieu de rechigner entre qui, de Monique ou de moi, se paierait le détour en fin de journée pour récupérer le nourrisson, nous primes l'habitude de nous retrouver tous au Fort de Montrouge – c'est ainsi qu'il se nomme, bien qu'à cheval sur Arcueil et Bagneux – pour descendre quelques canons en discutant fort aise de la classe ouvrière, des paysans prolétaires et de la révolution qui, nul doute, se profilait.

Arcueil c'était aussi le bus – surtout le 188, qui nous reliait à la Porte d'Orléans. Celui sur lequel avec mon amante d'alors, amours bien platoniques sauf à de rares occasions d'absence conjugale, je prolongeais les œillades de bureau en fous-rires et mains étreintes aux cahots de la RATP.

MCMLXXVII

PAR TOUTATIS !

Les bandes dessinées, c'est une autre constante de mon développement. Mon père n'avait que mépris pour les fascicules hebdomadaires. Mais les albums, c'était autre chose. La qualité avait droit de cité.

C'est lui qui m'avait initié à René Goscinny, mort le 5 novembre 1977, à l'âge de 51 ans²¹. Ce scénariste qui nous laissa tant d'œuvres impérissables - du Petit Nicolas à Iznogoud en passant bien sûr par Astérix - aura grandement contribué à faire de la bande dessinée une composante à part entière de la littérature francophone.

Alors que dans d'autres cultures les phylactères demeurent un art relativement mineur, bon marché, considéré comme indigne de se personnifier sous les traits d'une muse, la francophonie reconnut très tôt la valeur intrinsèque, marchande, esthétique et intellectuelle de cette production.

Une caractéristique intéressante de la bande dessinée francophone est son caractère transnational.

Le créateur et premier théoricien du genre - Rodolphe Töpffer - était né à Genève en 1799. Beaucoup des auteurs et éditeurs ayant dans les années 1960 donné ses lettres de noblesse à la bande dessinée sont belges. Le marché grande

consommation, avec ses festivals et ses librairies spécialisées, est français.

Il n'est pas anodin que l'émergence de la bande dessinée comme vecteur de culture de plein exercice ait suivi de peu celle du Nouveau Roman²², qui traduisait en littérature disons conventionnelle une mutation dans la relation du narrateur au lecteur.

Samuel Beckett, Claude Simon, J.M.G. Le Clézio ont été distingués par le jury Nobel. Franquin, Fred, Mézières et tant d'autres l'ont été par celui d'Angoulême, dont les délibérations ont acquis, dès la première édition en 1974, une importance considérable pour le public et pour la profession.

Une différence majeure entre le Nouveau Roman et la bande dessinée tient au fait que le premier est rentré dans le rang - cette catégorie n'est plus revendiquée par les auteurs, même si la technique de distanciation demeure chez certains -, alors que la seconde n'en finit plus de pétiller, au point que nul ne songerait désormais, du moins en francophonie, à lui contester la place de choix que dessinateurs et scénaristes lui auront acquise auprès de publics de tous âges, de toutes origines et de tous milieux.

La valeur faciale n'est évidemment pas un critère absolu de qualité, ni un marqueur de l'appartenance d'un objet au domaine artistique. Il est cependant important de relever que le prix de vente d'une bande dessinée « à la française », dont les 62 planches se parcourent en quelques

dizaines de minutes, représente le double au moins de celui d'un roman classique. Cette distinction par la valeur place la bande dessinée dans la catégorie rare des objets qui sont à la fois d'exception et populaires. Au contraire des ouvrages classiques, pour lesquels le format poche tend à dominer un marché qu'il a relancé, les tentatives de publier en présentation moins onéreuse des classiques de la bande dessinée se sont avérées inutiles sinon infructueuses.

Pour s'en tenir aux éditions francophones, ce sont bon an mal an plus de 350 maisons qui produisent quelque 5.000 titres, dont une bonne centaine à plus de 50.000 exemplaires.

Tintin, Astérix, Gaston, Corto Maltese, Valérian, Philémon et leurs successeurs continuent donc de bénéficier de ce qui se fait de plus sophistiqué en technique d'édition y compris par voie électronique. La bande dessinée francophone, le plus moderne des arts nouveaux, a visiblement encore de riches heures devant elle.

XXVIII

LE JET D'EAU

Il arrive que l'on s'encroûte de bonne heure.

Le « *plus jeune chef de service de France* » que j'étais devenu, future gloire de la sécurité sociale, entre-temps cadre d'une entité certes prestigieuse mais sans grande ouverture – c'est cela, atterrir trop haut sur une aire trop étroite –, voyait venir l'ennui de l'uniformité.

Certes, je portais beau le costume. J'agrémentais les réunions de direction de remarques pertinentes entre deux coupes de bulles, j'encadrais à la satisfaction générale une solide troupe de cinquante employés. Certes j'avais au foyer femme libre et enfant modèle, avec au dehors une maîtresse joyeuse et belle, celle des jours ouvrés et du bus vespéral. Certes le rond-point des Champs Élysées était circonvenu de sections CGT et de cellules d'entreprise stimulant le militant que je devenais. Mais tout cela ensemble générait le malaise. Ma vie en somme était tracée. Le plus dur du chemin avait été accompli, mes lendemains chanteraient la même mélodie pour les lustres des lustres, alors que je venais tout juste de passer vingt-sept ans.

Trop tôt pour l'âge des certitudes !

Monique sans doute se retrouvait aussi dans l'inquiétude du trop prévisible. Elle m'approuva de postuler à grade égal pour la direction d'une succursale sise au plus loin qu'il soit, Perpignan, assurance-maladie. Le dépaysement par le retour aux sources : la tramontane nous ramènerait la

tête, le sel et le soleil nous tanneraient le cuir, les R catalans nous rouleraient le cœur.

La hiérarchie ne fut pas indifférente à ces velléités. Elle me fit valoir qu'outre la non-vacance de fait d'un poste déjà promis à un local méritant blanchi sous le harnais, mes rêves d'autrement ne pourraient se satisfaire rapidement dans la filière bureaucratique nationale.

Si j'étais pressé d'explorer un véritable ailleurs, il vaudrait mieux tenter un envol plus spectaculaire. Il se trouve que mon entité est membre directe d'une internationale spécialisée dans la sécurité sociale, où une position s'ouvre. C'est à Genève, c'est ambitieux, c'est prometteur, et cela requiert une qualité plus rare que la maîtrise des chiourmes d'employés, l'aisance dans d'autres langues que celle maternelle.

Les marelles dans la poussière de Llança, les fleurettes contées au Port de la Selva, le talent de mes maitres d'anglais n'auront pas été vains : ce pedigree me permet d'accéder à la pré-sélection. Je reçois un billet d'avion pour une visite d'une journée à la cité de Saussure. Ignorant des coutumes, de la taille de la ville, de l'amplitude des horaires de bureau, je choisis un départ presque le matin tôt et un retour aux approches du soir.

Me voici à Cointrin, taxi, Crêt des Morillons. Les formalités sont vite expédiées, quatre ou cinq entretiens avec des recruteurs dont le seul souci semble être de vérifier que je tutoies Cervantès et honore Shakespeare.

Merci, on vous contactera. Passage par la caisse pour un défraiement dont la générosité m'ébaubit. Il est à peine midi quand je me retrouve libre sur les bords du Léman. Nous sommes en avril, grand beau, un vent qui sent bon le dégel et la fin de l'hiver.

Première entrecôte aux morilles de mon existence gustative. Je pars ensuite en quête du Graal. Genève est paraît-il dotée d'un jet d'eau dont la flèche inonderait le deuxième étage de la tour Eiffel. Cela devrait se remarquer sur l'horizon !

Mais rien qui surplombe la rade. Je tourne, je retourne, j'achète un plan, je tente de me repérer. Pas de jet d'eau – il doit y avoir une seconde Genève cachée au détour d'une colline ou d'un promontoire.

Un peu dépité de ne ramener comme souvenir que celui d'une ville extraordinairement propre et calme, je me trouve un taxi vers le vol de retour. Comme souvent, je n'ose faire part de ma perplexité qu'en quittant la voiture – si la question est stupide, il suffit de claquer la porte pour dérober son cramoisi aux quolibets.

« Non, le jet n'a pas été démonté. Aujourd'hui la bise est un peu forte, l'eau risquerait d'arroser le quai du Mont Blanc, les services de la ville n'ont pas amorcé la pompe. Il vous faudra revenir pour le voir fonctionner ! »

Ainsi fut-il.

MCMLXXVIII

AMOCO CADIZ

Genève nous préserva de la marée noire. Sans un album du Docteur Poche²³, j'aurais eu du mal à en comprendre tout le drame. Le super pétrolier Amoco Cadiz, transportant plus de 200.000 tonnes de pétrole à destination de la société Shell à Rotterdam, s'échoue dans la Manche la nuit du 16 au 17 mars 1978. Il s'éventre sur des récifs proches du village de Portsall, au nord de la ville de Brest. La cargaison s'échappant pendant une quinzaine de jours des soutes du navire pollue 400 kilomètres de côtes bretonnes dans une « marée noire » considérée comme une des pires catastrophes écologiques répertoriées.

Il a fallu sept ans pour que la faune et la flore récupèrent totalement. C'est en fait un délai court, le nettoyage étant grandement facilité par l'extrême mobilité des eaux dans la région touchée. On estime cependant à 10.000 le nombre d'oiseaux morts. Le préjudice calculé est de quelque 2.5 milliards d'euros y inclus le temps des bénévoles mobilisés des mois durant.

Le naufrage de l'Amoco Cadiz présente des traits singuliers. Le pétrolier n'était pas une ruine flottante, puisqu'il avait été lancé 4 ans seulement auparavant. Certes il naviguait par un temps houleux, mais l'échouage fut le résultat d'un long processus, puisqu'il intervint douze

heures après le blocage du gouvernail, avarie ayant entraîné la perte finale du navire et de sa cargaison.

La période précédant l'échouage est caractérisée à la fois par l'engluement des représentants des armateurs américains dans des arguties juridico-financières tenant au coût et aux modalités d'intervention des remorqueurs qui s'étaient détournés ; par la solidarité des remorqueurs français dont on voit, au vu de la chronologie précise des faits, qu'ils n'ont pas attendu de feu vert bureaucratique pour tenter d'éviter la catastrophe ; et, par l'impréparation de la compagnie Shell à intervenir sur de tels sinistres, puisque si elle dispose bien de « *pétroliers allégeurs* » sur site dès le 17 mars, ceux-ci ne sont pas munis des pompes nécessaires au transfert de la cargaison. Les pompes seront expédiées des États Unis et arriveront après que toute la cargaison se sera déversée dans la mer d'Iroise.

Onze ans plus tôt, le pétrolier Torre Canyon avait provoqué une première catastrophe écologique majeure dans la Manche, après s'être échoué au large de la Cornouaille.

La catastrophe de l'Amoco Cadiz semble montrer que peu de leçons en avaient été tirées. Cet absence d'apprentissage s'est notamment traduit par l'utilisation autour de l'Amoco Cadiz des mêmes dispersants chimiques dont, à l'époque du Torre Canyon, la grande nocivité, supérieure à celle du pétrole déversé, avait été soulignée.

Le naufrage de l'Amoco Cadiz c'est également un grand élan de solidarité humaine ayant permis de mobiliser jusqu'à 7.000 personnes travaillant d'arrache-pied, dans des conditions particulièrement difficiles, sur une centaine de chantiers. Il s'agissait de bénévoles et de très nombreux agriculteurs dont la mobilisation a duré plusieurs mois.

Mais ce naufrage, c'est aussi l'acharnement de pollueurs guidés, comme il n'est guère surprenant, par une recherche à vue du profit corporatiste, à nier par voie judiciaire leur responsabilité.

La catastrophe était évitable. Elle n'aurait pas eu lieu, si des intérêts financiers n'avaient pas prévalu sur ceux dictés par le simple bon sens.

Cela justifie de poser la question de la compatibilité du caractère privatif de la propriété de certains grands moyens de production et d'échange avec la recherche de la promotion et de la préservation du bien commun, notamment écologique.

XXIX

JURA MAIS UN PEU TARD

Mes débuts professionnels à Genève datent très précisément du 4 septembre 1977. Un dimanche pour la route, dès lundi endosser un harnais décidément doré puisque la semaine commence avec le versement en espèces croustillantes d'une indemnité dite d'installation. Nous n'avions jamais vu ni rêvé voir de telles sommes, palpées sans contrepartie avant travail presté.

La semaine fut courte. Fête protestante fériée sur 4 jours chez Calvin, fête de l'Humanité à la Courneuve, où nous ne nous vantons pas des prébendes helvètes, un peu de honte s'attache encore à chacun des zéros. Autrement, le début du mois de septembre est consacré à l'installation dans un coquet appartement de la cité frontalière chère à Voltaire, entre Salève et Faucille.

Nous ne connaissons personne. Les amitiés se nouent par circonstances, avec d'abord le couple – jeune aussi – de concierges qui nous avait accueillis. La rentrée des classes, les voisins de palier, un petit noyau se forme. Monique est devenue femme au foyer. Sa démission pour motif légitime lui permet certes un accès privilégié aux offres d'emploi, mais le marché, pour être dynamique, n'est pas très industriel en pays de Gex. La seule proposition que, chimiste, elle eut à refuser correspondait à un temps partiel dans un lycée de préfecture, à près de deux heures de route.

Très vite, ma première mission. Un grand raout à Madrid, des centaines de délégués, des douzaines de

fonctionnaires. Dernier venu, incorporé alors que tout était bouclé, je n'ai pas d'affectation bien contraignante. Je baguenaude un peu de salle en salle, j'observe. Je suscite la curiosité d'une collègue américaine. Le dernier jour ibère, elle me mande dans sa chambre pour un point documentaire vite dénoué à la cordelière de sa robe de chambre. Je fus trop surpris pour être brillant. Elle fut sans doute déçue, mais ne me tint pas rigueur. Le lendemain, j'eus le droit de lui effleurer le bout des doigts sur l'avion où nous avons choisi le côte-à-côte. J'apprends qu'elle quitte Genève pour un retour vers Washington où sa quarantaine lui promet un brillant avenir. Cette abandon m'attriste un peu – moins cependant que ne m'émoustille le constat que le calvinisme n'est pas austère en tout.

De retour d'incartade, je m'habituais à passer matin et soir la haie de gabelous, profitant en bon mégalopolitain des transports en commun. Un bus quasiment porte à porte, vingt minutes de trajet au cours duquel on liait parfois connaissance à force de chaque jour monter et descendre à la même heure au même arrêt. Les horaires sont précis, horlogers, nul ne manque à l'appel, sinon c'est une demi-heure d'attente dans le froid qui bientôt nous descend des montagnes.

C'est sur le bus que je reprends contact avec le Parti communiste. Le bus du retour où, des conversations de mes voisins de barre, il est aisé d'inférer leurs préférences. Nous étions sur un temps où un électeur actif sur quatre votait dans le bon sens. Le réseau s'agrandit !

Le bus aller, c'est différent. Une jeune adulte le prend à la même heure, station suivante, et me voit en descendre tandis qu'elle poursuit son chemin. Rousse, yeux verts, accorte...

Très vite elle m'aborde. Anglaise, elle n'a pas les craintes ou la pudibonderie de ce côté de la Manche. Sans doute se sent elle seule un peu pour le stage de quelques mois

qu'elle a pu décrocher dans une autre internationale. On ne peut dire que nous flirtions, mais presque, et cela basculait lentement vers le tendre. J'allais me risquer à quelque privauté quand la fin de son intérim nous sevrâ de conclure. Patatras ! La désillusion et l'hiver arrivés me firent abandonner le bus pour la voiture.

Le goût de la chère demeure néanmoins sur mes lèvres. Ces premiers mois furent donc de désir récurrent, de désir assumé.

L'on apprenait, en grec ancien, que Socrate ne buvait pas, s'il n'avait pas soif, Σωκράτης οὐκ ἔπινεν, εἰ μὴ διψῶη.

J'ai eu fort soif, et j'ai pas mal bu !

MCMLXXIX

FORUM DES HALLES

Enfant, lors d'un de nos départs dès potron-minet pour la grande transhumance d'estive, mon père nous a fait traverser les Halles. Il fallait récupérer cousine Louissette qui descendait de conserve. Nous dormions presque encore, mais dehors la nuit chantait au ventre de Paris.

Bien plus tard, le 4 septembre 1979, Jacques Chirac, alors maire de Paris, inaugurerait le Forum des Halles, un espace commercial de 4 hectares où s'établirent quelque 190 enseignes. Le Forum remplaçait les anciennes halles centrales de Paris dont le déménagement vers Rungis avait été décidé près de 20 ans plus tôt, en 1960. Il faudra attendre encore 25 ans pour que, à partir de 2004, d'importants travaux permettent au Forum des Halles, désormais privatisé, de devenir le centre commercial le plus visité de France, avec 50 millions de chalands.

Cette opération est la plus considérable qu'ait connu Paris depuis le remodelage haussmannien²⁴ sous le Second Empire. Elle se situe dans le cadre d'un vaste projet de rénovation et de redynamisation du centre de Paris, conceptualisé dès les débuts de la V^{ème} République. Ce projet a fait l'objet d'une réalisation progressive sur une période globale de près de cinquante ans.

L'opération aura été rendue possible au prix d'un bouleversement des mécanismes

d'approvisionnement alimentaire de la capitale qui, à partir de l'année 1969, ont quitté le quartier central investi à cet effet aux environs de l'an 1110.

L'espace libéré était considérable, puisqu'il s'agit au total de 14 hectares. On est loin cependant des ambitions de projets antérieurs qui proposaient de rénover jusqu'à 670 hectares, soit plus de 6 % de la superficie de Paris intra-muros regroupant 5 % de sa population.

Quant au déménagement vers Rungis, il ne fut pas moins colossal, puisqu'il concerna près de 20.000 salariés travaillant pour un millier de grossistes.

Le réaménagement du quartier des Halles n'est certes pas le seul chantier parisien de rénovation urbaine. De nombreuses autres opérations d'envergure variable ont été conduites dans la capitale et parfois sa proche banlieue, pour réoccuper des espaces rendus vacants par le départ d'unités de production, de transformation ou de commercialisation. Les chantiers les plus importants ont concerné les entrepôts de Bercy, le quartier de la Défense, le quartier Montparnasse, jusqu'au GPRU, Grand projet de renouvellement urbain de 2001, concernant 7 arrondissements, et ses successeurs.

Paris n'est ni la seule grande ville de France, ni la seule capitale à revoir ainsi en profondeur les modalités de son occupation du sol. À Londres le chantier de Nine Elms sur 200 hectares ; à Pékin la transformation complète de quartiers très anciens et très vétustes - les *hutongs*, un nom venant d'un mot mongol

signifiant « *puits* » - sont des exemples fameux de cette approche.

Le résultat de ces grands travaux est presque invariablement le même : une amélioration visible et spectaculaire des conditions de vie et de travail dans les zones rénovées, allant de pair avec un déplacement forcé des couches traditionnelles d'habitants issus des milieux populaires. Faute d'une politique publique volontariste, ces derniers n'ont souvent pas les moyens financiers de continuer à résider dans les quartiers rénovés, qui tombent alors dans l'escarcelle de groupes privés présentés comme partenaires d'opérations en fait conduites à leur instigation et pour leurs intérêts.

La rénovation urbaine devient ainsi outil d'une ségrégation sociale nuisant finalement à ses moteurs politiques dont elle éparpille et éloigne la base électorale : tel est pris, qui croyait prendre.

XXX MADENN

Madenn aurait pu avoir un grand frère ou une grande sœur intermédiaire ; ou alors, cet aîné-e aurait pris sa place. L'accident se produisit aux Pâques 78 – conception mal accrochée, saignement, départ vers l'hôpital et fin d'une histoire embryonnaire que nous avions commencée de conter.

Madenn est née fin septembre 1979, fruit d'événements datant de la Noël précédente, bretonne et libatoire comme à l'ordinaire.

J'aime ce compte à rebours qui bien mieux que la naissance situe l'acte d'amour dans le temps. Monique était issue de Pâques fleuries, je suis de la Pentecôte, Gwenaël c'est la fête de l'Humanité...

Bref. L'annonce, les prémices, l'expansion, la parousie faisaient chacune l'objet d'une attention particulière, quelque peu anxieuse. Le deuil prématuré demeurerait anxiogène.

Madenn semblait prendre tout son temps utérin, celui qu'il fallait pour préparer le monde, et choisir un prénom.

Autant pour Gwenaël le choix nous fut rapide – les prénoms catalans que je cherchais à mettre dans la balance ne pesaient pas, faute d'euphonie francophone, devant la celtitude de l'évidence –, autant ce prénom-ci fut cherché, discuté, évalué.

Madenn aurait pu s'appeler Ozenn – mais Ker en préfixe ? Abandon ! – ou Morgane avant Renaud – un peu trop maléfique. Source d'inspiration, les pages du dictionnaire qui va bien, qu'il fallut produire devant l'état civil pour justifier une

dénomination ma foi fort exotique au pays Genevois.

Madenn s'est souvent fait traiter de Madeleine, ce à quoi toute petite encore elle savait vertement répondre avec les seules lettres de son nom épilé claquant au vent de l'indignation. Elle sait se faire respecter !

Sans doute a-t-elle personnellement décidé la date et l'heure de sa venue.

Les exercices pour hâter un peu le terme n'y avaient rien fait. Même les tours de bicyclette avaient failli. Nous nous préparions donc ce vendredi soir à un nouveau week-end d'attente vaine, l'intervention pour extraire bébé de sa torpeur était prévue pour la semaine entrante.

C'est alors qu'elle décida de s'expulser. Milieu de nuit, sommeil plus qu'à demi, juste ce qu'il fallait d'heures pour évacuer l'alcoolémie de fin de semaine. Gwenaël déposée dans des bras amicaux de l'autre côté du couloir, et nous fonçons. Au travers la frontière, au travers de Genève, une autre frontière – pour qui naissait en France, l'accès à la maternité depuis le pays de Gex se fait soit en coupant, soit en contournant l'enclave saussurienne²⁵ – Saint Julien en Genevois, nous y voici.

Nous sommes samedi, c'est la Saint-Michel²⁶, la récolte est engrangée.

La celtitude, Madenn la porte dans son caractère, dans ses affinités et dans ses gènes. Très tôt, la prévention systématique pour ces gens de l'ouest si peu coutumiers de métissage décèle une anomalie à la bretonne que des plâtres précoces corrigent en quelques mois. A son premier Noël, Madenn égaye l'assistance d'une symphonie de coques entrechoquées en rires gigotés.

Yeux châtons, cheveux idoinés, une coquetterie au coin de la lèvre. Ma mère l'aura dit, les chiens ne font pas des chats !

Son nom chinois, celui que je lui ai inventé, c'est Mâ Diàn 妈电 · Cheval électrique. Il lui va à ravir...

MCMLXXX

ACADÉMICIENNE

La presse et ses grands reportages m'ont vite conduit vers l'histoire et ses romans. J'ai dévoré les Rois maudits, les Brûlés, Paul Féval et tout Théophile Gautier.

Lorsque, le 6 mars 1980, Marguerite Yourcenar, alors âgée de presque 77 ans, fut la première femme élue à l'Académie française, je m'en réjouis, comme tout bon adepte des Mémoires d'Hadrien.

Née Marguerite Cleenewerck de Crayencour (Yourcenar est, à un C près, l'anagramme de Crayencour), elle partage avec d'autres grands écrivains dits français deux caractéristiques : elle est Belge, comme George Simenon, Amélie Nothomb et bien d'autres ; elle a surtout vécu aux États-Unis (dont elle acquit la nationalité en 1947) comme encore une fois Simenon, et Saint John Perse, prix Nobel de littérature.

Mais surtout, Marguerite Yourcenar est une femme écrivain de langue française, une des premières à entrer en 1951 dans la notoriété du grand public avec sa circumnavigation réunissant des dizaines de milliers d'enthousiastes au chevet d'un empereur romain vieux de plus de 1800 ans, racontant sa vie à la première personne.

Avant Yourcenar, il y eut d'autres femmes écrivains de langue française dont l'histoire se souvient, de Marie de

France à Colette, en passant par Mme de la Fayette, George Sand ou la Comtesse de Ségur. Aucune cependant n'avait atteint au sommet de la profession.

La reconnaissance par ses pairs de Marguerite Yourcenar, qui dès 1971 avait été élue membre, à titre étranger, de l'Académie belge de Langue et de Littérature françaises, a permis d'amener dans le cercle de lumière des écrivains de sa génération jusque-là reléguées dans des ombres tutélaires telles Simone de Beauvoir ou Marguerite Duras. Elle a ouvert la voie à de grandes vocations, comme celles d'Amélie Nothomb, de Marie Darrieusecq, de Calixte Belaya, de Fred Vargas ou de celle qui souffrit davantage qu'elle ne profita de la notoriété, Françoise Sagan.

L'on a beau cependant aligner dans les milieux branchés des listes de noms plus fameux les uns que les autres, ce qui imprègne l'esprit du public qu'on dit grand et impacte sur les siècles des siècles, c'est le palmarès.

A cet égard, le masculin continue d'écraser la littérature française. Sur les 40 prix Goncourt décernés depuis l'élection de Marguerite Yourcenar, 6 seulement sont allés à des femmes. Pour le Grand prix du roman de l'Académie française, précisément, on fait un peu mieux, avec 10 lauréates, sans que l'auguste compagnie se féminise à marches forcées puisqu'au total 9 académiciennes seulement auront été élues, avec une proportion de 5 sur les 35 immortels de l'heure.

La parité est donc loin d'être acquise en littérature - comme d'ailleurs dans la grande majorité des autres niches sociétales.

La femme artiste depuis Camille Claudel, la femme sportive depuis Jeannie Longo, la femme espion depuis Mata Hari, la femme de sciences depuis Marie Curie, la femme criminelle depuis Marie Besnard ont certes leur heure de gloire et de reconnaissance, et leur place au sein de la mémoire collective.

Elles n'y siègent cependant qu'en témoignage symbolique de l'existence de l'« autre genre » - celui auquel il y a quelques lustres des aréopages toujours aussi masculins reconnurent, peut-être à regret, certaines qualités.

XXXI

QUI VEUT VOYAGER LOIN

Il ne me fallut guère de temps pour apprécier à quel point la vie d'un fonctionnaire international est faite d'itinérance.

Même en restant sur place, on voyageait déjà, on voyageait encore, préparation ou *post mortem* d'un déplacement. Lorsque le calendrier affichait temps libre, la générosité de la paye et celle des jours de congés permettaient de voyager à nouveau et toujours, pour garder l'attache avec son terroir ou en découvrir de nouveaux. Franchir une frontière quatre fois la journée aguerrit à la transhumance !

Moi qui depuis l'enfance m'efforçais d'inhiber une phobie de l'avion devins, à force d'habitude, un adepte blasé du transport aérien. Une accoutumance dont je continue de savourer le goût oxygéné après toutes ces années, me grattant l'occiput à la façon du savant Cosinus²⁷ : si Air France me dit que j'ai parcouru sur ses ailes 1.400.000 kilomètres ces dix dernières années, combien de fois me suis-je rendu de la Terre à la Lune depuis 1977 ?

Septembre 1977 – juin 1981, Genève en première base. Madrid, Strasbourg, Londres, Jersey, Munich, Manille, Lomé, Casablanca, Moscou, Kiev, Riga, Andorre, Bruxelles, Luxembourg, Florence, Washington, Helsinki, Nuremberg, Champéry – j'énumère ces villes dans l'ordre où me reviennent les anecdotes ponctuant chaque étape.

Faut-il le souligner, ces anecdotes ont bien souvent un visage de femme.

Car ces quatre années auront été celles d'une bigarrure d'expériences amoureuses à laquelle rien, dans mes fleurettes passées, ne me permettait d'aspirer.

Je ne tenais pas des listes, je ne donnais pas de notes, je ne mettais en balance ni avantages, ni inconvénients. Mais j'aimais à me refaire le film, du moins son générique. Dévider le rôlet partenaire, s'émoustiller les sens à le parcourir, s'étonner qu'il soit déjà si long et d'une soie si douce.

Bon, je me mouche un peu du pied. Parmi les conquêtes que je m'inventoriais, peu furent connues bibliquement. Il y eut différents degrés dans l'interaction, différentes arcanes en zones interdites. Mais finalement, dans chaque cas, il y eut attirance, il y eut transgression. Cela me suffisait pour attribuer à l'intrigue une case de choix aux mémoires du tendre.

J'allais sur la trentaine et j'appliquais enfin la maxime du père, énoncée alors qu'il s'inquiétait pour mon adolescence honorant avec trop de sérieux des amourettes estivales : il faut papillonner !

Les fleurs que je butinais avaient bien des saveurs. La belge si subtile, la germaine épicée, l'helvète longue en bouche, l'américaine boucanée, le poivre de menthe à l'anglaise, et pour la France, un pot-pourri.

Monique cependant naviguait dans ses eaux. Elle s'accommodait du fretin de voisinage, avec parfois, lorsque nous voyagions de conserve, des pêches discrètes hors de nos eaux territoriales.

Nous trouvions ainsi un équilibre raisonnable qui nous permit de franchir sans efforts les écueils sur lesquels bien d'autre couples se sont rompu la quille. Ils ont nom Morosité, Frustration, Habitude, Expatriation.

La mer nous fut aimable – nous pûmes esquiver.

MCMLXXXI

LA ROSE AU POING

Passé 1968, mon expérience politique s'était aguerrie. J'avais vendu un nombre considérable de programmes communs, et j'étais convaincu par son actualisation. Même si l'obligation de réserve du fonctionnaire international m'avait tenu à l'écart de la campagne électorale, j'ai le sentiment d'avoir ainsi contribué à l'élection le 10 mai 1981 de François Mitterrand comme président de la République française.

Cette élection marquait davantage qu'une classique alternance droite-gauche sans grande influence sur le devenir de la Nation. En effet, même si au premier tour de l'élection la gauche avait présenté plusieurs candidats, le scrutin se déroulait sur fond de programme commun entre communistes, socialistes et radicaux de gauche, conclu en 1972 et actualisé sans l'être en 1978.

Le ralliement du Parti Communiste à la candidature de François Mitterrand au second tour levait les ambiguïtés. La victoire ne serait pas neutre pour le modèle de société que la France entendrait porter. Une sorte de panique saisit d'ailleurs les possédants, avec une chute record des indices boursiers et une multiplication des contrôles aux frontières pour contrecarrer la fuite des capitaux.

Les élections législatives suivant d'un mois l'élection présidentielle ont vu, sous l'effet amplificateur du scrutin par circonscription, le Parti socialiste se tailler la part du lion avec une majorité absolue de sièges à l'Assemblée pour un peu moins de 38 % des voix.

Quatre ministres communistes sont cependant appelés au Gouvernement. Leur présence a sans nul doute contribué, pour les premières années de la présidence Mitterrand, à asseoir un bilan à forte connotation sociale, humaniste et internationaliste.

Abolition de la peine de mort, libéralisation de l'information, augmentation des minima sociaux, cinquième semaine de congés payés, retraite à 60 ans, diminution du temps de travail, améliorations dans l'accès aux soins et à l'enseignement, augmentation du nombre d'agents publics, nationalisation d'une ampleur considérable des grands moyens de production et d'échange - secteurs des banques et des assurances, de l'armement, de l'information, de la chimie, de l'industrie pharmaceutique -, renouveau de la politique culturelle, aide au développement international sont autant de marqueurs radicaux de la politique gouvernementale, que la droite ainsi d'ailleurs qu'une bonne partie de l'establishment social-démocrate n'ont eu de cesse de combattre et finalement de mettre à mal dans les mois et les années qui vont suivre.

L'enthousiasme indéniable des couches populaires politisées pour l'arrivée au

pouvoir d'une gauche qui osait enfin se démarquer des politiques traditionnelles prétendant concilier capitalisme et bien-être social n'a donc pas suffi pour que l'expérience se poursuive bien longtemps. Seuls porteurs d'expérience en matière de gestion publique, les hiérarques comme Jacques Delors issus des gouvernements précédents font cause commune avec des jeunes loups formés au moule élitiste des grandes écoles. Dans un contexte où le Parti communiste est affaibli, il leur est aisé d'entraver la marche des progressistes, qui restent pour certains prisonniers des dogmes économiques dominant l'Europe d'alors comme celle d'aujourd'hui.

C'est le tournant dit « *de la rigueur* » qui, dès 1983, marque la victoire idéologique et politique des tenants du *statu quo* libéral. L'avenir était sacrifié au serpent monétaire européen et à son cortège de mesures de discipline budgétaire.

La désillusion populaire fut très forte. Malgré de rares embellies, cette désillusion continue, des décennies plus tard, d'entretenir le scepticisme cynique et désenchanté d'une grande partie de l'électorat.

XXXII

LIBREVILLE

Passées quelques années à faire partager l'art de bien exécuter les politiques sociales décidées au plus haut, l'envie me prit de participer à leur élaboration. Pour cela, il suffisait de traverser un couloir, le bâtiment hébergeait sur son neuvième étage à la fois l'instance d'exécution qui m'avait accueilli et celle de conception à laquelle j'aspirais. La marche était plus haute que je ne l'espérais. L'accès à l'élite genevoise étant fort encombré, l'entrée devait se faire par une fenêtre dont le chambranle donnait sur un projet résidentiel en Afrique. Il s'agissait d'y concevoir une forme de protection nouvelle, mission d'une année à renouveler. Les candidats, apparemment, ne se bousculaient pas : les moustiques du Léman attiraient plus que ceux de l'Ogooué²⁸ – car c'est du Gabon que l'on parle.

Il se trouve que cette demie-France équatoriale n'était pas une inconnue familiale. Des cousins fort proches de Monique y enseignaient depuis une paire de lustres, leurs enfants étaient d'âges semblables aux nôtres. L'expérience les enchantait. Libreville seyait aux Bretons, je ne pouvais donc qu'accepter l'aventure.

Nous étions début juin 1981. Je partis seul – Gwenaël se devait de terminer l'année scolaire – et ce fut l'Afrique dans toutes ses épices.

Le Gabon était riche, somptueux, parfumé. Je me rendis vite compte que je ne pourrais survivre longtemps seul dans ces tourbillons de tentations.

A peine trois jours après mon débarquer, j'avais déjà conclu un contrat local de coexistence avec une des amazones frontalières dont le tisser de liens était le gagne-pain.

Nuit entière, toutes les nuits d'une semaine, toutes les semaines d'un mois : les variantes tarifaires étaient nombreuses, abordables et tentantes pour meubler une solitude équatoriale que l'OMS reconnaissait, tout en recommandant aux expatriés de ne chercher à la noyer dans l'alcool qu'après le coucher du soleil.

Bref, cela partait fort, trop fort. Je craignais tant une dérive annoncée que je sus convaincre le reste de mon foyer d'anticiper assez leur propre migration pour éviter à la mienne d'irréparables outrages.

Monique, Gwenaël et Madenn débarrassée de ses coques mais pas encore tout à fait ingambe, elle allait sur ses deux ans, récupérées sur le tarmac de l'aéroport Léon M'ba, ce fut le soulagement du retour dans le durable.

Qu'on ne s'y trompe pas. Libations et bamboche demeuraient bien présentes, mais nous les cultivions de conserve, dans les limites de la décence familiale sous le regard aigu du censeur de voisinage. Le Libreville de la nuit n'était qu'un gros village. Chacun savait où le conseiller du ministre que j'étais devenu avait fréquenté la veille du dimanche.

Monique aussi était sous le regard sourcilieux de ses pairs. Sa formation de chimiste lui avait ouvert les portes du laboratoire de l'hôpital, où elle retrouvait les plaisirs de l'ouvrage en commun et de ses à-côtés, tout en découvrant les joies de la noctambulie, au gré du zouk et des biguines importées par la garnison souvent en goguette du camp de Gaulle.

Un petit paradis qui nous dura cinq ans, à l'écho de baril et aux senteurs d'okoumé.

MCMLXXXII

SABRA ET CHATILA

Au début du millénaire, je fus proposé pour un poste prestigieux avec siège à Beyrouth. J'ai décliné, pour des raisons tenant en bonne part à des événements datant alors d'une vingtaine d'années.

Le Liban doit à l'histoire et à sa situation géographique de compter parmi la population se réclamant d'une confession religieuse à peine plus de musulmans (55 %) que de chrétiens (45 %), ces derniers étant répartis entre différentes chapelles.

Entre le 16 et le 18 septembre 1982, des milliers de Palestiniens réfugiés à Beyrouth sont abattus par les Phalanges, des milices libanaises chrétiennes agissant à l'instigation des forces israéliennes d'occupation. Leur mission était d'extraire du quartier de Sabra et du camp de Chatila les combattants de l'OLP qui pouvaient s'y trouver. Les Phalanges prirent prétexte de ce blanc-seing de l'occupant pour, une fois entrées dans le camp, qui ne leur opposa aucune résistance, y abattre systématiquement tous les occupants. On argua ensuite que le massacre avait été décidé en représailles de l'assassinat d'un dirigeant phalangiste, Bachir Gemayel, perpétré quelques jours auparavant par un militant également chrétien mais d'origine syrienne, sans lien apparent avec le peuple Palestinien.

Les Phalanges, fondées en 1936, n'en étaient pas à leurs premières exactions.

Leur chef assassiné avait assis sa prépondérance dans le camp libanais chrétien par le massacre de membres de la communauté musulmane en 1975, puis à partir de 1976 par la lutte armée contre des milices chrétiennes rivales

dont les dirigeants furent exécutés. L'objectif assumé était d'éliminer les obstacles à une paix séparée avec Israël.

Ces faits d'armes valurent à Bachir Gemayel d'être reconnu comme interlocuteur légitime par les États Unis. Il fut élu président de la République libanaise en 1982 à la faveur de l'invasion israélienne.

La responsabilité d'Israël en tant que puissance occupante a été confirmée par une commission d'enquête indépendante dès l'année 1982. Cette responsabilité découle d'ailleurs très directement de la quatrième des Conventions dites de Genève de 1949, selon laquelle la puissance occupante a pour obligation d'assurer la protection et le bien-être des populations civiles.

Ni le gouvernement israélien, ni les gouvernements occidentaux n'ont tiré les conséquences qui auraient dû s'imposer à partir de ce constat de présomption de responsabilité.

Il est d'ailleurs amplement documenté que les gouvernements israéliens n'accordent guère d'importance pratique à la quatrième Convention de Genève – pourtant ratifiée dès décembre 1949 – y compris lorsqu'elle établit l'obligation de protection des populations civiles, interdit les punitions collectives ou l'implantation de colons civils dans les territoires occupés.

Quant aux Gouvernements alliés d'Israël, ils s'accommodent apparemment sans grandes difficultés de ces manquements constants aux conséquences souvent douloureuses pour les populations palestiniennes – comme si une exonération tacite de responsabilité était reconnue à l'occupant par des puissances occidentales souvent autrement promptes à dénoncer ailleurs des atteintes supposées aux droits de la personne humaine.

XXXIII

GLASS

Que d'anecdotes au fil de l'Ogooué ou remontant le Nkomo²⁹ !

Notre quarteron se trouvait plus qu'à l'aise quartier Glass, au bord de l'Estuaire, à l'ombre des cocotiers, papayers et autres badamiers qui pour Madenn représenteront jusqu'à son septième anniversaire et une première rentrée des classes métropolitaine la seule végétation dotée d'une réalité tangible.

Quant à Gwenaël, elle faisait ses classes en uniforme, de l'école dite mixte – ainsi nommée non parce que les filles y côtoyaient les garçons, c'était acquis, mais parce que s'y mêlaient petits expatriés et autochtones aisés – jusqu'au lycée Léon Mba, corvée de débroussaillage et défilé en l'honneur du Parti démocratique gabonais.

Passaient les jours et les saisons, les sèches et les humides. L'on voyageait un peu, pistes, Transgabonais, pirogue. Nous sortions souvent et recevions de même. Notre unité centrale avait agrégé Immaculée, qui venait s'affairer chaque jour, souvent accompagnée de son tout jeune fils.

Kiké ne scolarisera qu'en primaire. Il attendait donc impatiemment le retour de sa presque jumelle du jardin d'enfants. Puis s'adjoignirent un cocker du cru et son chat, deux lézards presque domestiqués, juste ce qu'il fallait de moustiques pour justifier la chloroquine.

Les journées étaient simples, agrémentées d'une coupure repas-sieste de trois heures. Les semaines

comptaient cinq jours ouverts depuis la réforme du code du travail, faisant une part belle aux week-ends de bord de mer ou aux brunchs piscine.

L'économie fonctionnait à plein régime, portée par une baril au mieux de sa forme qui finançait une politique empirique d'emploi et de redistribution des richesses. « *La chèvre broute là où elle est attachée* », disait le Président.

La sécurité n'était pas un souci, et le lien social palliait agréablement le morne de la télévision d'état. Passé Bouba, Albator ou Candie, on ne regardait guère, donc on se recevait. Français, Allemands, Canadiens, Belges, Chinois. Rarement Gabonais, ou alors nous nous rendions, en tant qu'invités, dans les somptueuses demeures des hauts cadres d'une sécurité sociale boostée par la rente et son cortège de salariés cotisants.

Monique aimait sa vie de laborantine d'hôpital. Elle dominait le sujet du haut de son expérience, à l'aise dans un milieu en somme pas si différent par son vase clos du quartier de la Défense.

Le midi, nous écoutions la radio panafricaine de Libreville. Monique était devenue une star du jeu de quizz quotidien par téléphone. Les bons mois, ses gains lui valaient un SMIG local en numéraire.

Elle prit quelques amants, au gré de ses gardes de nuit ou de mes déplacements. Je ne me plaignais pas, sillonnant assez pour savoir agrémenter la carte muette des neuf provinces de villes, de moustiquaires et de rencontres du soir.

Les années auraient pu continuer de s'écouler ainsi, languides et pimentées. J'aurais pu moi aussi, à l'instar des coopérants les plus hardis, échanger le harnais des Nations Unies contre celui, tout aussi doré mais sans doute moins robuste, de la fonction publique gabonaise.

Je choisis cependant de réintégrer le flux genevois lorsque, au bout d'un quinquennat, celui-là voulut bien me reprendre. Je pressentais en effet qu'à trop s'acclimater, l'on risquait de se perdre. Il valait mieux rentrer avant de trébucher...

MCMLXXXIII

AU PAYS DES HOMMES INTÈGRES

Pour qui aime l'Afrique et l'aura pratiquée, rares y sont les héros issus du baby-boom. Voici l'histoire de l'un deux. Le 4 août 1983, un cortège de soutien populaire appuie une garnison rebelle de l'armée de ce qui était encore la Haute Volta pour porter au pouvoir le capitaine Thomas Sankara.

Naguère brièvement Secrétaire d'État, puis Ministre et Premier Ministre de gouvernements qu'il quitta pour désaccord politique, et qui, chacun, s'efforcèrent après l'avoir dégradé de le maintenir à l'écart de la vie publique, cet officier de trente-sept ans devenait un des héros du continent.

Sankara sut rapidement choisir son camp idéologique. Après des études universitaires approfondies, menées au Cameroun et à Madagascar où il assiste à la révolution renversant le président inféodé à l'ancienne puissance coloniale, il est nommé commandant d'un centre national d'entraînement commando d'où il fonde le Regroupement des officiers communistes de Haute-Volta.

Les prises de position courageuses de Sankara en font une figure extrêmement populaire.

Durant les quatre années de son gouvernement, il accomplit une œuvre considérable tant sur le plan interne qu'à l'international.

Les dépenses de fonctionnement sont fortement réduites pour favoriser l'investissement. Des mesures efficaces sont adoptées pour sortir le pays - dont le nom est changé pour celui de Burkina Faso, Pays des hommes intègres - de la dépendance alimentaire.

Les responsabilités humaines dans l'avancée du désert sont combattues. Des actions sont entreprises pour sensibiliser les hommes au partage des tâches ménagères et il est envisagé de reverser directement aux épouses une partie du traitement des hommes fonctionnaires. Le gouvernement de Thomas Sankara promeut la démocratie participative, facilite l'intégration des femmes dans la vie politique et s'en prend au pouvoir des chefs traditionnels.

Au niveau international, la politique de Sankara se situe dans le droit fil du mouvement altermondialiste.

Il refuse les « conditionnalités » du FMI et de la Banque mondiale, dénonce la politique néocoloniale du gouvernement français, condamne le soutien des États Unis à Israël et à l'Afrique du Sud. Il conteste la légitimité de la dette aux conditions des pays riches, dont le service appauvrit encore davantage les pays du tiers monde.

Sankara était donc très dérangeant pour les États-Unis, pour la France et pour d'autres potentats africains francophones qui craignaient la contagion de son exemple. Cette coalition d'hostilités aboutit le 15 octobre 1987 à un putsch dirigé par un compagnon de Sankara,

Blaise Compaoré, avec en sous-main les puissances occidentales.

Thomas Sankara est assassiné lors du coup d'état. Il demeure une figure exemplaire pour la jeunesse africaine, chez qui il est souvent considéré comme l'égal de Che Guevara.

L'existence de grands leaders, porteurs de valeurs progressistes universelles, est une des caractéristiques de l'Afrique. L'on en parle moins que de la pauvreté persistante qui scellerait l'avenir d'une grande partie du continent.

Les média ne sauraient cependant rapporter que cette pauvreté a fait la fortune de leurs maîtres, colonisateurs ou néo-colonisateurs. Quant aux Lumumba, Sékou Touré, Mandela, Nyerere, N'Krumah et autres Sankara. Ils n'eurent de cesse de dénoncer les forces s'enrichissant sur la misère des populations.

XXXIV

LES NEUF PROVINCES

Les cinq années de Gabon ont été plutôt sédentaires. La tâche qui m'avait amené à Libreville se conduisait essentiellement en local. J'avais pris goût cependant aux déplacements de VRP de luxe qu'impliquait mon assignation internationale, et n'hésitais pas à saisir chaque occasion offerte de sauter plus ou moins loin hors de la cabosse familiale.

Il y eut d'abord un périple provincial. Une grosse semaine par routes, pistes, pirogues et tarmacs pour découvrir un peu des contrastes ruraux de ce pays qu'il me fallait conseiller au meilleur escient possible.

J'étais accompagné pour l'occasion d'un cadre gabonais. Nous étions dans les mêmes âges. S'il savait encore moins que moi résister aux tentations alcooliques, pour l'extra-conjugal il était moins rapide.

Les rites de sa culture lui imposaient en effet de vérifier, par de longues ascendances dans la géniture, que l'impétrante du soir ne partageait avec lui aucun brin de la mythologie touffue du peuple Fang. Ces vérifications l'occupant jusqu'à fort tard dans la nuit, je pris vite l'habitude de ne pas attendre ses conclusions pour tirer avec les miennes. Aucun risque d'interférence cosmique pour ce qui me concernait !

Cette semaine d'itinérance fut celle de mon africanisation. Même si les antennes de la sécurité sociale nous ménageaient le gîte, la moustiquaire

et le couvert, il nous appartenait de transiter de l'une à l'autre, de nous concocter un programme de visites, de collecter et de résumer des informations aussi peu accessibles qu'une spathe pour vin d'en haut.

Du chamarré, de l'épicé, de l'inédit.

Depuis le silure refusant de mourir étouffé, sautant hors de son pochon pour arpenter la carlingue des heures après avoir été pêché, jusqu'à l'éléphant bien décidé à disputer la piste de Tchibanga au Fokker d'Air Gabon, qui dut refaire deux passages avant de s'imposer.

Kango, Mouila, N'dende, Franceville, Moanda, Mounana... Ce chef d'escale de brousse me demandant, au vu de ma carte d'embarquement si j'étais de la famille de cette dame de Libreville qui répondait si bien et si souvent aux questions du jeu à la radio. Monique accédait à la célébrité nationale tandis que je sillonnais.

Il était prévu une seconde semaine de circuit pour compléter le périple. Quatre provinces manquaient encore à notre tour du Gabon. Les travaux capitaux ne l'ont pas permis. Le Président voulait une loi bien faite mais vite faite, priorité aux consultations librevilloises.

C'est donc au coup par coup que j'ai complété mes visites de terroir. Port Gentil, capitale économique accessible seulement par mer et par air, où j'accompagnai le médecin de la sécurité sociale faire ses visites dans les îles aux commandes d'un Cessna. Lastourville, rejointe en jet privé avec un journaliste de Jeune Afrique pour qui je devais, en bon nègre, rédiger l'apologie du miracle gabonais. Minvoul, Bitam, Mitzic, les oasis à café, cacao, hévéa de la grande forêt du Woleu N'tem. Lambaréné sur les traces des pélicans, des missions protestantes et du docteur Schweitzer³⁰,

le franchissement de l'équateur avec sa flopée de maringouins et ses siphons lévogyres.

Mes aventures gabonaises auraient pu connaître une fin prématurée. Une certaine Alliance anticomuniste africaine eut le bon goût de dénoncer mes affinités par un stencil remis au Président, lequel chargea son ministre de m'en informer.

Merci au sycophante : cette dénonciation, je la porte en moi comme une décoration !

MCMLXXXIV

PLATINI

La Libreville internationale avait pour tradition de fêter l'entrée dans la saison sèche et celle des congés d'été par une réception au domicile du Grand Schtroumpf onusien. En 1984, la résidence fut truffée d'écrans, pour qu'aucun hôte n'y soit privé d'un évènement historique, la victoire annoncée ce 27 juin en championnat d'Europe de l'équipe de France de football emmenée devant son public par Michel Platini.

Il s'agissait de leur premier titre international dans une discipline pourtant remarquablement populaire.

Les seuls succès de prestige de l'équipe de France de football dans des compétitions internationales modernes remontaient alors à une troisième place en 1958, lors de la coupe du monde. Les héros de l'époque s'appelaient Jonquet, Piantoni, Kopa, Fontaine. Michel Platini devint leur égal dans le panthéon populaire, ayant, à l'instar de Just Fontaine, été reconnu comme meilleur buteur d'un tournoi, qui mieux était, d'un tournoi remporté.

La création officielle de l'équipe de France de football remonte à 1904, dans le cadre de l'établissement d'une fédération internationale. Dès avant, la France avait participé à des compétitions internationales, remportant notamment une

médaille d'argent lors des jeux olympiques de Paris 1900.

Cette précocité dans la construction d'une structure internationale témoigne de la vocation du football à devenir, à l'échelon international, un sport impliquant de très nombreux adeptes, pratiquants ou supporters.

Les jeux pratiqués balle au pied sont légion depuis l'antiquité. Ils imprègnent un grand nombre de cultures, chez les Aztèques comme chez les Chinois.

L'ancêtre direct du football, la soule, était déjà une compétition entre équipes rivales. La soule se jouait dès le XII^{ème} siècle dans les îles britanniques et dans le nord-ouest de la France. Parfois interdite car trop violente ou de nature à créer voire aggraver des antagonismes durables entre groupes sociaux, la soule restait de toutes façons populaire là où elle était implantée. Elle était souvent considérée par les gouvernants et les aristocraties comme une activité réservée aux gens de basse extraction.

La soule avait cependant pénétré les grandes écoles privées britanniques depuis le XVI^{ème} siècle. Ce furent celles-là qui, dans les années 1850, prirent l'initiative d'unifier les règles du jeu, laissées jusque-là à la discrétion de chaque pôle sportif, pour permettre de développer des échanges et de mettre en place des championnats comme il en existait déjà au cricket ou au tennis.

Le fait que le football - les anglais disent « soccer » car « football » désigne en fait le ballon - résulte d'une

rencontre entre une passion populaire et un engagement à visée pédagogique a sans doute contribué à faire de ce sport le plus répandu au monde, celui qui dispose des plus grands moyens matériels et humains, celui qui mobilise le plus l'intérêt des populations.

Le football s'est rapidement étendu en dehors du Royaume Uni. Il s'est propagé par le biais des échanges universitaires comme par l'exemple des ouvriers engagés à l'étranger sur de grands travaux, ou, ce fut le cas en France, par mimétisme à partir d'un jeu traditionnel.

Créée à Paris en 1904, la Fédération internationale de football association FIFA n'a cependant pas reçu spontanément la bénédiction des pratiquants institutionnels britanniques, réticents à l'idée de sortir de l'insularité. Ces derniers rejoindront certes très vite un mouvement devenu irrésistible, mais l'acronyme de la Fédération restera basé sur la langue française.

La FIFA compte désormais plus de 220 membres, contre 193 pour l'ONU.

XXXV

BRAZZAVILLE

Libreville n'est pas bien grande, et l'on a vite fait d'y explorer les rives de tous les marigots. Autant dire que j'appréciai la possibilité offerte par le Siège de prendre part à une réunion panafricaine francophone dans le Congo voisin.

Le premier défi fut d'arranger le voyage. Les pays avaient beau être limitrophes et leurs présidents beaux-frères, il n'existait pas de liaison directe. Par relations, celles du Ministre, pas les miennes, je profitai d'une escale technique-fret de la Cameroon Airlines pour m'introduire subrepticement ou presque à bord du Douala – Brazzaville.

Auparavant, je m'étais fait rire au nez par l'ambassadeur du Congo en lui demandant un visa. Membre de la Françafrique, j'étais libre de circuler à ma guise dans les anciennes colonies, sans que le laissez-passer des Nations Unies ajoute quoi que ce soit à mon prestige.

Au Congo, le grand jeu. Accueil par un groupe musical de femmes empannées scandant la gloire des hôtes de marque, mise à disposition de la Mercedes avec chauffeur immatriculée « PR 4 » – Présidence de la République. Je n'étais qu'un membre de délégation sans bien haut grade, mais Sassou³¹ n'est pas Sankara, et l'épisode de l'avion-stop orchestré au nom du beau-frère avait dû impressionner.

Première journée, descente du fleuve en bateau ferry avec orchestre, boissons et petits fours. J'avais depuis la Selva perdu l'habitude de me

trémousser. Je reste donc à observer le déhanchement général. Ma vêtue saharienne témoigne cependant que je suis un habitué des latitudes, ce qui enhardit une hôtesse à m'approcher pour offrir des services dont je n'aurais qu'à me louer.

Dès lors, les collègues genevois ne m'ont plus guère aperçu hors des séances de travail, où mes capacités de jeune vieux briscard de la ruralité sociale africaine furent appréciées.

Je passais mon temps à suivre et raccompagner celle dont je n'ai pas su le nom. Un polaroid délavé extrait d'une boîte à biscuits me rappelle qu'elle fut, qu'ivoire étaient ses dents et ambrée sa texture. Pas exigeante au demeurant. Le cadeau destiné à sceller notre alliance les cinq jours du séminaire allèrent en tresses allongeantes qu'elle me présenta, radieuse, dès notre premier lendemain.

Ma Mercedes a grâce à elle pointé son capot dans des endroits inusités pour cette cylindrée. Le chauffeur n'avait pas de question, les badauds de Poto Poto bavaient des ronds de chapeau et ma grâce s'esclaffait, natte au vent, en retrouvant sa case.

J'ai ramené trois souvenirs de mon séjour à Brazzaville.

Celui de cette chevelure radieuse, un jeu d'échecs âprement négocié soir après soir avec le colporteur qui squattait le hall de l'hôtel, et ma première MST, soignée à Libreville par le médecin québécois qui s'était gentiment entiché de Monique les jours de mon absence.

Petit et simple, le monde de notre belle époque !

MCMLXXXV

POUR UNE POIGNÉE DE KIWIS

Même les plus solides vacillent parfois. François Mitterrand souffrit de cette règle immanente lorsque, le 10 juillet 1985, des agents des services secrets français firent exploser en rade d'Auckland (Nouvelle Zélande) le Rainbow Warrior, un navire de l'organisation écologiste Green Peace.

L'opération fait un mort, un photographe venu sur le navire récupérer son matériel après une première évacuation. L'opération de sabotage avait pour but d'empêcher toute interférence avec les essais nucléaires en cours de préparation dans le Pacifique.

Deux membres du commando français sont identifiés, arrêtés sur place et condamnés. Leur remise à la justice française, intervenue à la suite d'un arbitrage de l'ONU accepté par les deux parties, donnera lieu à d'intenses tractations, y compris sur le volet commercial des relations entre la Nouvelle Zélande, la France et l'Europe. Le Président Mitterrand et son ministre de la Défense Charles Hernu - qui y perdra son poste - sont les commanditaires revendiqués de l'opération.

L'affaire du Rainbow Warrior est directement liée à la politique ambiguë menée en matière de conflits armés par les cinq puissances officiellement dotées de l'arme nucléaire, parties au traité de

non-prolifération et membres permanents du Conseil de sécurité des Nations Unies - États-Unis, Russie, Royaume-Uni, France, Chine³².

Selon les déclarations officielles, le monde connaît depuis la fin de la seconde guerre mondiale une période sans précédent par sa longueur de non-belligérance entre grandes puissances. Depuis l'accession de la Chine à l'arme nucléaire - premier essai revendiqué réussi en 1964 - ce que l'on appelle l'équilibre de la terreur semble en effet fonctionner entre des états qui n'ont plus connu d'épisode de confrontation directe.

Cependant, un nombre impressionnant de conflits régionaux par tiers impliqués a succédé aux affrontements directs de portée universelle. Les cinq pays concernés interviennent directement ou indirectement dans ces guerres locales, avec ou sans l'aval des organisations internationales compétentes, dans un camp ou dans l'autre.

On recense une cinquantaine de conflits armés en cours, certains ayant débuté il y a des décennies. Les puissance nucléaires y jouent toujours un rôle, souvent en opposition les unes avec les autres.

Quant aux conflits considérés comme terminés, ils sont au nombre de plusieurs centaines depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. La disparition de l'Union soviétique n'a en rien contribué à calmer le jeu, puisque près d'une centaine de d'affrontements ont été déclenchés après 1989, dont une quarantaine non résolus.

Si l'on ajoute comme facteur de risque le fait que, outre ceux partie au traité de non-prolifération, plusieurs pays disposent de l'arme nucléaire - Inde, Pakistan, Corée du Nord, Israël - on s'aperçoit, pour reprendre les mots du responsable des Nations Unies pour le désarmement en 2018, que « *le risque d'utilisation, intentionnelle ou par accident, des armes nucléaires augmente. (...) L'environnement géopolitique se détériore. Les discours sur la nécessité et l'utilité des armes nucléaires se multiplient. Beaucoup considèrent que les programmes de modernisation lancés par les États [qui en sont dotés] conduisent à une nouvelle course aux armements qualitative* »

Le Mouvement de la Paix créé en France en 1948 par des organisations issues de la Résistance continue, dans de telles circonstances dangereuses, d'être appelé à jouer un rôle clef au sein des organisations pacifistes.

La nouvelle campagne internationale pour l'abolition des armes nucléaires, ICAN, lancée en 2007, n'a ainsi rien perdu de sa préoccupante actualité - même si le scepticisme et la bienpensance de l'heure tendent à rendre son action moins visible.

XXXVI LUSAKA

La sécurité sociale gabonaise avait d'autant moins de raisons de se montrer chiche en titres de transport que, par un accord juré, craché mais non signé, la compagnie Air Gabon pouvait s'acquitter en billets *open* d'une partie de ses cotisations, allégeant ainsi la trésorerie de l'entreprise. Et Air Gabon, ce n'était pas seulement des liaisons vers Mounana ou Franceville. Par le jeu des alliances entre compagnies, la « *compensation* », comme on disait, ouvrait pratiquement toutes les routes du ciel. C'est ainsi que je me trouvai nanti début 1985 d'un circulaire en classe affaires me permettant de rejoindre via Paris Lusaka puis Antananarivo avant de repartir tout fringant de Libreville à Mexico. Tout ceci pour permettre la représentation de ma maison mère dans une série de réunions d'une de ses filiales, celle m'ayant accueilli en 1977 qui, peu rancunière de ma désertion, sollicitait mes éclairages africains au profit de ses membres.

Lusaka est une géante comparée à Libreville. Pour être juste, je n'en ai guère conservé de souvenirs autre que celui de l'hôtel où, cocktails de clôture bus, je fis l'objet d'un curieux marchandage entre une cadre locale et une collègue de Genève dont les rondeurs inspiraient parfois mes pollutions nocturnes.

Le tirage fut favorable à l'équipe visiteuse. Il nous valut, entre champagne et gin fizz, une nuit chapardée au paradis des jambes en l'air. Le lendemain, nous partions chacun vers notre pôle,

helvétte ou malgache. Le couvert ne fut jamais remis, il était pourtant bien complice et bien confortable...

Madagascar, que j'atteignis après deux jours de transhumance, me fut un grand moment de découvertes.

La durée s'y prêtait. Le cours où j'officialisais couvrait presque deux semaines. Les circonstances aidaient aussi. Mon statut me valait hébergement en ville, avec, pour rejoindre le centre de formation où étaient confinés les stagiaires, mise à disposition d'une voiture et d'un chauffeur dont le dévouement et la discrétion me sourient à la mémoire.

Elle pouvait alors me circonvenir, celle dont la simple et belle gaité, entrevue à Libreville, m'aurait exorbité si, dans notre village de Glass, concupiscer une femme localement mariée n'avait été source assurée de représailles voire de courte maladie.

Je suis tombé de ma branche quand elle se m'est ouverte. Dêvêtue en trois gestes et glissée entre mes draps sans que j'y prenne la moindre part. Sa présence dans ma suite hôtelière, je la devais au téléphone qu'elle souhaitait utiliser pour pouvoir s'enquérir des nouvelles du pays. Je m'étais esbigné dans un coin par une discrétion qui permit son audace.

Mélanie – une des douces tranches du gâteau de tendresse. Nos soirées dans la Cité des Mille³³ en moulèrent la base. Nous continuâmes de nous monter la pièce sur la complicité nocturne de moquettes encloses, sans jamais être pris, chance des débutants.

J'ai revu Mélanie lors d'une resucée, courte mission à Libreville quelque dix ans après nous

être dit adieu. En tout bien tout honneur – je l'avais simplement invitée à un déjeuner souvenir.

C'est le dessert servi que le couvert demanda à être remis. Nos avancées en âge et mon anonymat retrouvé permirent des audaces que jadis nous nous refusions. La chambre de l'hôtel est notre réceptacle d'après-midi.

Le sourire de Mélanie, la lèvre qu'elle se mord quand ma langue précise – nous nous sommes aimés au jour du Ré-ndama.

MCMLXXXVI

GLASNOST, ET PERESTROÏKA

L'U.R.S.S. que j'avais admirée lors d'un voyage officiel en 1978 peinait à se remettre des remugles brejnéviens. A Genève, mes collègues soviétiques faisaient parfois grise mine, s'efforçant pourtant de me faire croire au renouveau que Mikhaïl Gorbatchev avait fini par incarner.

Le 6 mars 1986, le 27^{ème} Congrès du Parti communiste d'Union soviétique consacre ainsi le renouvellement de plus de 40 % des cadres, confirmant l'emprise sur les orientations du pays de celui qui en était Secrétaire général depuis une année déjà. L'arrivée au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev ne correspondait pas à une stratégie concertée du PCUS. Pour répondre au besoin de réformes ressenti à tous les niveaux d'une société engluée dans trop d'années au pouvoir d'un Leonid Brejnev vieilli et malade, le Comité central avait choisi Youri Andropov, considéré comme un refondateur potentiel de la puissance soviétique. Andropov meurt au bout de seulement sept mois, sans que le Comité central suive alors son avis de désigner Gorbatchev comme son successeur. Il faudra l'intérim de Tchernenko, qui passera pratiquement son année de gouvernant à l'hôpital, avant que Mikhaïl Gorbatchev ne puisse commencer de mettre en place des orientations réformatrices connues sous

les noms de *Glasnost* - transparence - et *Perestroïka* - restructuration.

Ces velléités de changement sont cependant arrivées trop tard, dans une Union soviétique affectée en profondeur par les errements de la fin des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt. A cette époque, Leonid Brejnev, au pouvoir depuis 1964, était déjà affaibli par la maladie. Il en résulta une lutte incessante entre proches de son premier cercle, dirigeants de fait, pour préserver leurs parts respectives de pouvoir et de privilèges sans légitimité collective - la « *nomenklatura* » -, au détriment de l'attention dont le pays aurait dû bénéficier.

La ponction croissante des dépenses militaires sur la richesse nationale contribua à la stagnation économique.

Un rapport commandité par Andropov, alors chef du KGB, montrait à la fin des années 70 que le calcul du PIB soviétique selon les méthodes occidentales - en valeur, et non en volume - plaçait l'économie nationale en position défavorable vis-à-vis non seulement des États-Unis, mais aussi du Japon et de l'Allemagne de l'Ouest. C'en était fini des rêves de bien-être économique et social universel que l'Union Soviétique avait su si bien porter depuis le début des années soixante.

La prédominance des dépenses militaires et le poids économique des interventions extérieures affectaient le bien-être des populations, victimes de pénuries récurrentes dans certains domaines ou secteurs mal encadrés ou mal utilisés. Le

marché noir et des marchés parallèles refaisaient surface, créant ou renforçant des castes privilégiées. Le peuple soviétique perdit alors confiance dans un Parti dont les dirigeants apparaissaient peu soucieux d'appliquer les principes communistes pour le bien de tous.

Les réformes tentées par Mikhaïl Gorbatchev et son équipe ont été insuffisantes pour enrayer cette décrépitude. L'Union Soviétique fut déclarée dissoute en 1991.

Le stalinisme avait combattu la tentation trotskiste d'exporter à tout prix la révolution dans les autres pays. Paradoxalement, il semble qu'une des raisons majeures de l'effondrement de l'URSS tiennent précisément aux tentatives d'imposer sa présence sur tous les fronts à l'extérieur, avec une intensité qui ne lui permettait plus d'honorer le contrat de recherche de la paix et du progrès économique et social pour tous, thèse fondatrice de la Révolution.

XXXVII

OAXTEPEC

Mélanie s'était octroyé une escale détente loin d'époux et enfants, quelques jours à Paris où elle avait de la famille et d'anciennes habitudes. A peine remis de Tananarive je reprends mon avion de pèlerin pour aller jusqu'au Mexique présenter à un forum l'expérience gabonaise de protection sociale des plus vulnérables.

Il n'y a pas, faut-il le préciser, de vol direct entre Léon-Mba et Benito-Juarez. Escale obligée à Paris – à l'aller pour préparer le voyage, au retour pour s'en remettre.

La réunion se tenait à Oaxtepec, déjà centre de loisirs aquatiques aux temps précolombiens. Quelques jours avant le début des débats, j'arrive à Mexico la ville pour m'acclimater – à l'altitude, au climat, au décalage, à l'hispanité qui me revient en grandes phrases et trompettes mariachis.

Mon premier séjour en Amérique latine, comme un éblouissement. Cette grande clarté qui aveugle si fort, est-il possible de ne pas l'avoir discernée plus tôt ?

Tout fait choc. Le vibrant des instruments, les fleurs naviguant autour du cœur aztèque, les pyramides que l'on rejoint en métro, la cathédrale à la Vierge noire, les fresques de Diego Rivera, le chauffeur de taxi médecin la journée et cette blonde aux yeux bleus, patronyme Lopez, Moctezuma en matrilinéaire...

J'ai eu ma part de succès durant les quelques jours de la réunion. Un blanc encore jeune représentant

l'Afrique la plus centrale à des milliers de kilomètres de sa base dans un espagnol si châtié qu'au pays de Zapata on le qualifie de péninsulaire, cela avait de quoi intriguer. Certaines incongruités des coutumes gabonaises ont cependant parfois refroidi mes hôtes, comme cette insistance à inscrire très régulièrement une bouteille de whisky sur la liste des courses – le centre de réunions étant aussi somptueux qu'isolé, nous les *happy few* qui parlions espagnol avions trouvé la filière de commandes pour achalandage quotidien –, ou cette curieuse obsession à s'enquérir des tarifs et modalités d'une compagnie nocturne et bienveillante. On me fit vite comprendre que ces mœurs n'avaient pas droit de cité au pays du quetzal.

« *La fierté de l'Inca* » me disais-je pour ignorer le quant-à-soi de mes hôtes face aux barbarismes importés. J'en restai donc à l'admiration distante. Rapport fasciné du colonial au civilisateur, une intégration réussie, celle ayant fait de moi un demi-bantou, ne me laissant guère d'espoir de me hisser aux chevilles des peuples du soleil.

Je m'en consolais auprès de la mini-délégation du Cameroun. Entre voisins l'on ne s'offusque pas si les dérapages de l'un entraînent les glissades de l'autre.

Au retour, je retrouve Mélanie à Paris, pour un soir, pour une nuit. Mais avec elle, pas de frasques à suivre à Libreville quand nous y retournons. Je n'aurais pas osé d'inconduite pareille : je lui dois le respect.

Chaque soir, nous échangeons nos vœux de chasteté prudente dans la pénombre d'un bureau. Je promets d'être sage, et je peux alors lui effleurer le coude. Les minutes passant, la confiance nous gagne, nous partageons enfin les sucs et des ardeurs.

Cette pudeur planifiée défaisait son rôlet sur un petit quart d'heure. La retenue si tôt jetée par-dessus le moulin tenait un peu de l'hypocrisie. Mais c'était tout le protocole.

Mélanie l'irréprochable ne pouvait tout à trac abandonner les codes de l'orthodoxie conjugale. Il lui fallait un sas pour franchir la barrière. Et moi, moi qui l'aimais davantage encore que je ne la désirais, je lui tenais la main pour enjamber le seuil.

MCMLXXXVII

3637

Donner depuis chez soi, le confort de la charité spectacle. Dans les années septante, j'avais eu l'occasion, lors d'un déplacement au Canada, d'assister sur les chaines locales à ce type de mise en scène. On se laisse volontiers emporter par la vague caritative. J'aurais contribué, n'eût été l'impuissance, à l'époque, des cartes de crédit à transgresser les frontières.

Le premier « *téléthon télévisuel* » pour la France est organisé les 4 et 5 décembre 1987. Ce concept de promesses de dons effectuées par téléphone (le numéro 3637) au profit d'une cause pour laquelle l'action de la puissance publique serait insuffisante (en l'espèce la recherche scientifique sur la myopathie) était directement importé des États-Unis, où il fonctionnait depuis la généralisation de la télévision au foyer dans les années 1950.

Était-il pertinent d'adopter cette démarche en France, un pays où, au contraire de ce qu'il advient aux USA, la protection sociale était très développée et réputée efficace ? De fait, une première proposition de Téléthon, formulée au début de 1980 par Dorothée, la populaire animatrice pour la jeunesse, n'avait pas été retenue par la direction de la chaine où elle exerçait, au motif que ce projet n'était pas adapté à la

mentalité nationale compte tenu du rôle dévolu par l'opinion à la puissance publique.

C'est donc sous un président socialiste, que l'on ne pouvait soupçonner de vouloir brader la protection sociale au profit d'une approche caritative, que se déroula la première édition du téléthon à la française. Il s'agissait d'œuvrer pour une cause alors peu connue, la myopathie, sous l'impulsion de l'association directement concernée et avec le soutien politique d'une grande organisation de mécénat, le Lions Club.

La recette dut parler aux spectateurs, puisque les promesses de don effectuées lors de cette première édition dépassèrent largement les attentes les plus optimistes. Le compteur télévisuel était plafonné à 99.999.999 francs, mais on enregistra plus de 181.000.000 de francs d'engagements (27 millions d'euros).

Depuis lors, le téléthon est reconduit chaque année au début du mois de décembre, pour la même cause et selon le même format. Le succès ne se dément pas, tant pour les promesses que pour les dons réellement effectués, ceux-là étant en règle très générale supérieurs aux premières (en 2018, 69 millions d'euros de promesses, 86 millions de dons effectifs).

Cette persistance dans la générosité a quelque chose d'insolite. En effet, malgré le battage médiatique qui l'entoure, elle ne mobilise qu'une faible partie de la population - 1 million de donateurs sur

les 30 millions de ménages français - pour des montants en définitive de peu d'importance au regard des budgets de la recherche scientifique (1,4 pour mille) ou de la protection sociale (1,8 pour dix mille), pour des actions dont l'efficacité reste à démontrer.

Malgré tout, le Téléthon est devenu au fil des années une institution télévisuelle et sociale de premier rang, donnant lieu à de grandes mobilisations populaires sur l'ensemble du territoire, aussi bien en zone rurale que dans les villes. Le coût de la collecte des dons est d'ailleurs élevé, puisque la production de l'émission représente à elle seule près de 15 % des promesses, ce qui n'est pas particulièrement efficace. Les critiques formulées à l'égard du Téléthon ne portent cependant pas en général sur la formule - l'État mobilise l'impôt volontaire pour suppléer à des carences qu'il reconnaît volontiers et qu'il assume - mais sur son objet - la myopathie ne serait pas la meilleure cible, et la recherche pas le domaine à privilégier.

Quoiqu'il en soit, cette opération, par le consensus qui l'entoure, aura contribué à faire progresser l'idée selon laquelle l'initiative privée pouvait se substituer à l'état providence. Selon ce schéma, calqué sur la tradition caritative de la bourgeoisie, il appartient aux donateurs de choisir les bénéficiaires de leur soutien. Nous sommes loin des valeurs de solidarité et

de fraternité qui sont réputées être
celles de la République.

XXXVIII

RETOUR À GENÈVE

Les meilleurs rêves ont une fin.

Le départ du Gabon fut suivi d'une confrontation avec d'autres réalités. Il s'agissait d'un retour sur une base qui avait évolué à son propre rythme, dont nos processus respectifs de maturation n'avaient pas eu connaissance.

Des filles qui plongeaient dans un autre bain scolaire, un logement vertical sans cocotier en vue ni sel de l'Estuaire sur les lèvres, des connaissances pour beaucoup dispersées et un Parti en déconfiture. Ajouter à cela le poids de cinq années, pas tant le calendrier que celui bien physique généré par un régime colonial sans retenue, le retour à Genève ne fut pas idyllique.

Certes, d'apparence tout allait pour le mieux.

J'avais pris du galon. Monique se tricotait des activités palliant la brusque rupture du lien professionnel. Elle chantait dans une chorale, aide-aux-devoirisait, se réappropriait le russe comme par prescience d'un séjour à venir. Il y avait aussi quelques fidèles, avec qui l'on passait des soirées certes moins folles qu'avant l'Afrique, mais bien agréables tout de même. Bref, l'Europe vieux continent nous offrait sa routine et l'on s'embourgeoisait.

La manne gabonaise nous permettait aussi de voir plus grand et mieux du côté des loisirs.

La maisonnette acquise à Kermorvan, pour Monique village de naissance, pour moi escale volontiers obligée des congés annuels, nous

pouvions la repenser et l'étendre sans barguigner. Les murs, les pelouses, les plantations ont crû et embelli sous la férule d'un beau-père enfin jeune retraité, bienveillant et expert.

La politique n'étant plus aux lendemains qui chantent, je me tournai vers le syndicat. Cette volte fut pratiquée avec assez de bonheur, une ancienneté désormais décennale m'ayant permis de tisser quelques toiles où retrouver d'autres compagnons en déshérence de la Révolution.

Lorsque je me présentai pour la première fois aux élections internes la quasi-certitude de mon succès inquiéta le cacique de l'heure.

Pour dire le vrai il n'y avait guère plus de candidats que de sièges. Le fonctionnaire international n'est pas souvent un adepte convaincu de l'engagement altruiste. Le président sortant me convoqua à ses quartiers, pour s'enquérir de mes intentions. Allais-je, en communiste impétueux, mettre le feu à une instance racornie ou, prudent avant-gardiste, accompagner une valse lente dont je n'accélérerais le tempo qu'à un rythme alangui ?

Mes réponses durent satisfaire mon inquisiteur, puisque je me retrouvai siégeant à l'instance dirigeante sans avoir même dû faire l'effort d'en exiger l'accès. Je dois à sa mémoire de rappeler ici que ce cacique et moi devînmes rapidement meilleurs amis et complices les meilleurs.

En somme tout baignait.

Mais foin de clapotis. Le sabot où je m'ébattais décidément trop étroit, l'eau n'allait pas tarder à submerger les déversoirs. Je commençais de m'ennuyer dans la facilité.

MCMLXXXVIII

INCESSIBLE ET INSAISSISSABLE

Curieux spectacle au centre bourg de Brennilis. Sous la houlette du premier adjoint, mon beau-père, une troupe de semi-clochards contemple les pelles et pioches avec lesquelles ils vont gratouiller l'herbe des fossés pour accéder au tout nouveau pactole gouvernemental.

Le 1^{er} décembre 1988, la loi 88-1088 institue le revenu minimum d'insertion - RMI. Cette disposition, destinée originellement à ne pas couper du monde du travail les personnes en situation de grande pauvreté, confirma le rôle pionnier de la France dans le domaine social. Il n'existait en effet guère de pays dotés d'un tel dispositif sur le plan national, les rares expériences connues étant des pilotes régionaux, y compris d'ailleurs en France.

Instauré au début du second septennat de François Mitterrand, le RMI proposé par le premier ministre Michel Rocard fut voté à la quasi-unanimité par l'Assemblée nationale (seulement 3 votes contre et 24 abstentions). Il bénéficia d'emblée à plusieurs centaines de milliers de personnes, résidant légitimement sur le territoire national, âgées (sauf rares exceptions) de 25 ans au moins, non étudiantes ni stagiaires et dont les ressources lui étaient inférieures. En vitesse de croisière, le RMI compta chaque année quelque 1.200.000 allocataires, très

majoritairement vivant seuls et sans enfants, à parité entre hommes et femmes et pour la plupart jeunes travailleurs ou étudiants récemment diplômés en recherche d'emploi.

Le RMI était donc une allocation différentielle destinée à porter les ressources d'un foyer à un niveau considéré comme le minimum vital. Son montant mensuel maximum - celui perçu par une famille absolument sans ressources, ce qui en raison de la généralisation des prestations familiales y compris l'allocation logement était une hypothèse d'école - était (janvier 2009, dernière année du « *RMI originel* ») de 455 euros pour une personne seule et de 955 euros pour un couple avec 2 enfants. Cela situait le seuil d'absolue pauvreté à respectivement 1/3 et les 3/4 du SMIC. Être bénéficiaire du RMI ouvrait droit à la couverture maladie et à un certain nombre de prestations annexes - y compris en matière de transports et de communication.

En contrepartie, les bénéficiaires devaient souscrire à un contrat d'insertion ou de réinsertion ce qui dans les communes rurales se traduisait souvent par l'accomplissement de travaux d'intérêt général pour le compte de la municipalité. Ils devaient également s'acquitter de quelques formalités administratives liées en particulier à des déclarations trimestrielles de ressources.

Au fil des années, le RMI qui relevait au départ de l'initiative des collectivités locales pour ses volets insertion et

contrôle devint une prestation en espèces banalisée, dont le volet de lutte contre l'exclusion s'érodait à mesure que sa mise en œuvre s'éloignait de l'échelon administratif de proximité.

Le RMI fut remplacé en 2009 par un dispositif dénommé Revenu de solidarité active - RSA - considéré comme une prestation familiale servant à abonder certaines prestations de chômage. Le RSA bénéficie à 2.500.000 personnes. Il a été pour l'essentiel mis à la charge des départements au lieu de la solidarité nationale, sans pour autant que la responsabilité de sa mise en œuvre échoie aux institutions requises de le financer. En vingt années, ce qui représentait au départ un effort de la collectivité tout entière pour récupérer en son sein celles et ceux que les aléas de l'existence laissaient sur les bas-côtés du chemin vers le progrès social était ainsi devenu un outil de plus dans l'arsenal d'une politique de l'emploi qui se veut volontariste et multiforme, mais n'a guère apporté la preuve de son efficacité.

XXXIX

LE GRAND TÉTRAS

La vie à Saint-Genis Pouilly n'avait rien de désagréable. Le nom me rappelait la Catalogne, Saint-Genis les Fontaines, à mi-chemin de la route d'Espagne et des anciens pièges à moustiques d'Argelès. L'hagiographie n'a pratiquement rien retenu de Genis, Genix ou Genest le Comédien, mais son nom se perpétue en toponymie. On trouve des Saint-Genis un peu partout en France, dont l'accolé à Pouilly reflète bien le caractère du personnage – discret.

La bourgade ne bruisse pas de l'international à l'instar de la frontalière cité de Voltaire qui nous accueille et nous hébergera. Il y a ici une vie qui profite des fonctionnaires mais n'en dépend pas.

La campagne à moins de deux pas. Des fermes pas encore converties en gentilhommières, des coupes forestières aux flancs du Jura avec autant de routes ou de pistes montagnardes. Un marché hebdomadaire où l'on ne compte guère plus de chalands que de marchands. Une fanfare dont Gwenaël fait partie avec sa clarinette, une fête communale consacrée au Grand Tétrás, un oiseau d'altitude presque mythique. Des manèges où Madenn tourne en riant, championne du pompon de haut vol. Des aides au devoir et des agents recenseurs auxquels Monique se joint.

L'éloignement de Ferney permet d'échapper plus vite à l'emprise de Genève. La vallée qui court sous nos fenêtres attire vers des horizons moins vineux, plus encaissés, aux senteurs de sapin et de lait cru.

Nous découvrons la cluse, Bellegarde, les fruitières et les frimas.

Je tourne mon quintal en nonchalance, indolence de la difformité.

Les kilos accumulés me rendent le ski de randonnée difficile, les exploits à bicyclette impossibles. Foin d'escalader les cols comme naguère, j'étudie avec soin les courbes de niveau pour m'assurer de la platitude des dix kilomètres que parfois je m'octroie.

Je ne parcours les gorges de l'Allondon que par les sentiers battus. Le court de tennis au pied de notre immeuble est bien trop grand pour des foulées que je ne sais plus arpenter.

Même en congés, la gravité domine : mon rôle pour aider aux plantations du beau-père désormais à la retraite, maçon redevenu le paysan qu'il n'a cessé d'être, est de sautiller sur les planches couvrant les sillons fraîchement tracés, afin de les élargir et de les approfondir par effet de masse et poids.

Le lard attire le lard.

J'en ai conscience. J'hésite à m'exhiber sur les rives lémaniques. Je choisis des vêtements amples aux rayures verticales. Il n'est guère qu'entre les murs rémunérateurs du bureau que je me désinhibe. Le fonctionnaire international n'est ni particulièrement svelte, ni particulièrement soucieux de la morphologie. Dans ce panier de crabes, l'entregent, l'entendement, l'ingéniosité comptent davantage que sveltesse, fitness et souplesse qui ne soit d'échine.

J'étire donc à plaisir mes plages laborieuses. Les trois cafeterias maison offrent des horaires et des boissons qui feutrent le clabaudage. Mes pause-déjeuner s'allongent à qui mieux mieux. Je me noue facilement des partenariats prandiaux diversifiés, même si quelques rebuffades me ramènent parfois

à la réalité d'une silhouette devenue bien difficile à enlacer.

Deux années ont passé. Vient l'heure de ma réélection syndicale. Une gentille réputation me vaut de caracoler dans le décompte des suffrages. Un siège de cacique en presque chef m'est désormais promis, sans pour autant, j'y tiens et je m'y suis tenu, qu'une disponibilité vienne me couper de cette internationale de la sécurité sociale où j'ai tant plaisir à m'ébattre.

MCMLXXXIX

TIAN AN MEN

La Chine, c'était devenu ma tasse de thé. L'engouement datait du lycée, revigoré au Gabon. En sommeil depuis lors, mais je sentais bien qu'un jour le fil se renouerait. Entre-temps, il y aurait des soubresauts, et non des moindres, du côté rouge de l'Orient.

Des manifestations essentiellement étudiantes se déroulent entre le 15 avril et le 4 juin 1989 sur la place centrale de Pékin, la place Tian An Men. Des manifestations semblables avaient eu lieu à plusieurs reprises depuis le début des années 1980. Le pays, qui était sorti de la révolution culturelle au milieu des années 1970, conduisait depuis les « *Quatre modernisations* » - industrie, agriculture, technologie, défense - sous la direction de Deng Xiaoping.

Cette politique d'ouverture économique rencontrait des critiques sur deux fronts, celui des « *conservateurs* » qui craignaient qu'elle ne se traduise par un affaiblissement idéologique et un renoncement aux principes révolutionnaires comme aux acquis sociaux de la Chine nouvelle, et celui des « *libéraux* » qui aspiraient à un approfondissement des réformes vers davantage de transparence et de lutte contre les privilèges des élites bureaucratiques.

Le mouvement étudiant de 1989 prit corps à l'occasion des obsèques d'un dirigeant

déchu de ses fonctions pour ne pas avoir su ou voulu empêcher un mouvement similaire de se développer en 1987. L'homme était populaire en raison de son engagement en faveur des réformes, et les manifestants demandaient sa réhabilitation politique. Le mouvement se déroule sur la place Tian An Men, occupée le soir du 21 avril par des dizaines de milliers d'étudiants. Il s'ensuivra pendant près de six semaines une série de happenings alternant avec des discussions entre représentants des étudiants et ceux d'autorités soufflant le chaud puis le froid au rythme de débats internes au Parti communiste. Au sein du Parti, les positions se cristallisent autour de deux pôles, celui de la fermeté envers les contestataires et celui d'une approche conciliante envers les revendications d'approfondissement politique des réformes.

Le ralliement de Deng Xiaoping à la ligne ferme fut décisif. Le « *petit timonier* » craignait que des gages donnés aux contestataires n'ouvrent la voie à de nouvelles manifestations et à une période d'instabilité comparable à la Révolution culturelle dont le pays sortait à peine. Il considérait qu'une stabilité politique et sociale durable était indispensable à la poursuite et à l'approfondissement des réformes considérables dont il était porteur, auxquelles certains milieux conservateurs ne manqueraient pas d'imputer une prolongation ou une extension des manifestations. Une visite d'État historique de Mikhaïl Gorbatchev intervint début mai alors que la place

Tian An Men était toujours occupée. L'impossibilité de conduire cette visite dans de bonnes conditions jouera un rôle dans l'approche finalement retenue, tout comme la crainte d'une ingérence étrangère pour attiser et orienter les mouvements estudiantins.

Le 19 mai 1989, alors même que le Secrétaire général du Parti communiste Zhao Ziyang, ancien premier ministre, vient de prononcer un discours d'apaisement, la loi martiale est proclamée. La majorité du Bureau politique penche désormais en faveur de la fermeté et Zhao est destitué. Il faudra encore plus de deux semaines pour que les manifestations soient totalement arrêtées, les approches répressives contre les étudiants se heurtant à une opposition d'une partie des forces armées de la région de Pékin et à la désapprobation parfois active de la population de la capitale. La liquidation physique du mouvement d'occupation intervient dans la nuit du 4 juin 1989. Pendant quelques mois, la collaboration entre la Chine et l'Occident est gelée, les réformes économiques intérieures sont remises en cause par certains. Cependant, le soutien des gouverneurs de province, constatant les effets très positifs des politiques suivies dans les zones pilotes, finissent par imposer le succès de la tendance réformatrice. Les succès rapides de cette nouvelle donne économique contribuent à rallier des couches populaires jusqu'ici sceptiques, notamment parmi les ouvriers et les paysans.

Trente ans après, les revendications du mouvement du printemps 1989 ne semblent plus guère d'actualité. Alors que l'inquiétude pour l'avenir était la marque sous-jacente de la démarche de soutien populaire aux étudiants, les progrès économiques et sociaux y compris l'accès sans précédent en Chine à des libertés individuelles qui ne sont pas formelles (accès à la propriété, liberté d'installation, liberté de circulation, choix des études et de la profession...) fournissent une réponse satisfaisante pour la plupart des citoyens. Les efforts du gouvernement actuel pour enrayer la corruption latente de certains cadres dirigeants montrent toutefois que la vigilance reste de mise pour éviter que les succès de la Révolution ne soient remis en cause par des dérives individuelles ou collectives.

XL

LE BAL DES CREVETTES SOÛLES

Mes antécédents politiques ne pouvaient être mieux employés. En charge du suivi social des pays dits en transition, il m'incombe en somme de documenter leur déconfiture annoncée dans le domaine social ou, dans de rares cas, d'en interpréter la résilience. Après avoir organisé à Prague la dernière réunion des pays socialistes sur l'informatisation des pensions – délégués cubains, soviétiques, vietnamiens... devisaient tranquillement tandis que la révolution de velours submergeait les quais de la Vltava – me voici mandaté pour passer en janvier 1990 deux semaines au chevet des pilotes de la réforme chinoise des retraites.

Nous étions deux pèlerins genevois. Deux autres doctes experts venaient d'universités nord-américaines et un cinquième émergeait comme cadre supérieur au fonds de pension de Singapour. Singapour, c'était comme le paradis pour les locaux : l'on y est riche, et on y parle chinois. Les drames de Tian An Men déjà officiellement oubliés, c'était l'époque où la Chine expérimentait à tout va pour essayer de cerner les meilleures caractéristiques de la société nouvelle qu'il lui fallait construire. Nos bases de recherche étaient toutes deux dans le sud, Shenzhen, une bourgade en passe de devenir un géant industriel aux portes de Hong Kong, et Hainan, une grande île au large de Canton, naguère pénitencier mais désormais promise au meilleur des avénirs réformateurs.

C'était ma première visite en Chine. J'y pénétrai en métro, à partir de Kowloon, avec les milliers de travailleurs qui chaque jour faisaient l'aller-retour, comme un vulgaire gessien se rendant à Genève. Sacrement léger, le rideau de bambou !

Les trois jours à Shenzhen furent superbes. Passées les heures de discussions souvent passionnées, nous bénéficions avec mon collègue de passe-droits offerts par les responsables venues de Pékin. Nos hôtesse organisent des visites peu protocolaires des lieux de détente hors les murs d'enceinte de notre séminaire résidentiel. Rien que du fort honnête au demeurant. Pas plus de fleurette contée que de fourchette ou de couteau autour du bol de riz, mais c'était bigrement agréable, si loin des clichés puritains du maoïsme officiel. L'une de nos initiatrices est d'ailleurs devenue au fil des ans une grande amie, rejoignant plus tard les équipes genevoises. Shenzhen n'y est pas étranger.

Pour atteindre l'île de Hainan, il fallait d'abord prendre le train jusqu'à Canton. Deux heures de rail à l'époque pour une centaine de kilomètres, le plus difficile étant pour nos amphitryons de faire accepter au contrôleur qu'un contingent d'étrangers puisse partager le compartiment de fonctionnaires du gouvernement. La palabre fut rude, dans un contexte où même les ascenseurs étaient encore opérés par des employées veillant au grain, préservant des tentations un peuple qu'elles alimentaient en limonades et autres snacks à l'occasion d'une verticalité interrompue dès vingt-deux heures pour le repos des liftières.

Canton-Haikou par ferry, embarquement dans le bus qui nous véhiculerait les jours à venir. Sud-nord par la colonne montagneuse partageant en son milieu un patchwork de plantations de thé.

Nord-sud, Sanya-Haikou le long d'une côte superbement vierge, alternant sables blancs et cocoteraies. La distance entre les deux pointes de l'île est de trois cents kilomètres, passés les yeux béants à reprendre avec nos hôtes des chants révolutionnaires que seuls mon collègue, allemand et progressiste, et moi connaissions aussi. Gros avantage sur les doctes experts, aucun Drapeau rouge n'est au cursus des universités nord-américaines !

Autre avantage décisif pour les Genevois, les repas. Sans être Koh-Lanta, les habitudes alimentaires de nos hôtes déroutaient les augustes professeurs, qui rechignèrent devant les scorpions séchés et encore plus devant le bal des crevettes. L'idée est pourtant simple : prendre une bonne dose de crevettes bien fraîches et vivantes, les déposer dans un plat creux en verre que l'on emplit d'alcool de riz jusqu'au pleuron, poser le couvercle pour que les vapeurs imprègnent bien l'esprit arthropode. Les crevettes se mettent alors à sauter dans tous les sens pour échapper au coma éthylique qui les guette, on dit qu'elles dansent. Ôter le couvercle, choisir son animal, le capturer dans des baguettes bien fermes et le plonger tout frémissant dans la marmite voisine de bouillon chaud pour déguster rose et entier. Les universités ont déclaré forfait. Singapour est allé au bout, mais cela n'impressionnait pas, il était Chinois. Les deux barbus que nous étions avions passé le test. Je me plais à penser que le bal des crevettes saoules a aidé à bâtir le prestige dont notre organisation continue de jouir, dès lors que l'on parle en Chine de sécurité sociale.

Il n'est de bonne compagnie qui ne se quitte.

Mon collègue et moi sommes repartis par Hong Kong. Nous y mettons à profit les quelques heures

nous séparant du décollage de la Swissair pour dénicher dans Kowloon un petit restaurant à couverts et nappes à carreaux servant tous ces délices qu'aucune crevette même saoule n'évincera jamais : pain, fromage, steak, frites, sauce au poivre et beaujolais.

L'euphorie nous gagnant aux papilles comblées, nous décidons de regagner l'aéroport à pied. Nous ne devons qu'à un taxi maraudeur de ne pas manquer l'appel...

MCMXC

LE TUNNEL SOUS LA MANCHE

Lycéen bonapartiste, je rêvais devant les plans tirés par l'Empereur pour envahir par voie sous-marine la perfide Albion. Du Jules Verne à la sauce Napoléon, qui finit par devenir réalité.

La jonction entre équipes britanniques et françaises travaillant au percement du tunnel de service du Chunnel (tunnel sous la Manche) s'effectue le 1^{er} décembre 1990. La décision de réaliser une liaison transmanche sous-marine et ferroviaire avait été prise en 1986 par le Président français, François Mitterrand, et le Premier ministre britannique, Margaret Thatcher, après avis d'un groupe d'experts et avec le soutien d'un consortium bancaire. Ce dernier ne pourra cependant obtenir la garantie des gouvernements pour le projet, garantie à laquelle Mme Thatcher était opposée.

Le tunnel sous la Manche est donc une réalisation privée. Une société créée pour l'occasion était chargée de la réalisation puis de l'utilisation du tunnel dont le percement, commencé en 1986, permit une mise en service en 1994. Les coûts ayant été sous-estimés et les recettes surestimées, ce qui est une démarche assez fréquente pour les soumissionnaires, la société Eurotunnel se trouva rapidement en grandes difficultés financières. Son action perdit pratiquement toute valeur en bourse. La société fut placée en

redressement judiciaire, sa dette fut « restructurée », c'est-à-dire allégée, ses actions changèrent de main et de dénomination et la durée de sa concession, initialement de 50 années, fut portée à cent ans.

Eurotunnel a ainsi bénéficié de conditions très favorables pour son redressement financier, des conditions que la Commission européenne n'a jamais envisagées pour ses États membres défaillants et qu'elle aurait refusées si Eurotunnel avait eu le statut d'un établissement public comme il en assume la fonction.

Par-delà les péripéties financières, la réalisation technique du tunnel sous la Manche reste à ce jour inégalée. Le « chunnel » demeure l'ouvrage sous-marin le plus long du monde, la liste des tunnels sous-marins n'étant d'ailleurs pas très étoffée. En particulier, le tunnel sous la Manche est le seul ouvrage reliant ainsi deux pays.

L'idée d'établir une liaison permanente entre le continent et les îles britanniques avait été étudiée avec sérieux depuis le début du dix-neuvième siècle, avec parfois des débuts d'exécution, mais des guerres ou des craintes de dernière minute avaient conduit à l'abandon des projets à peine entamés.

Il aura donc fallu aux deux principaux protagonistes une vision exceptionnelle pour se libérer d'un tabou historique à peine quarante ans après la fin d'une guerre où l'inviolable insularité

britannique avait beaucoup pesé sur la foi des alliés occidentaux dans leur victoire finale.

Comme il est facile de le comprendre, les objections, obstacles et réticences à une liaison transmanche avaient par le passé été surtout le fait de porte-paroles d'une opinion britannique craignant pour sa sécurité militaire, pour son intégrité culturelle ou pour son innocuité sanitaire.

Le fait que des intérêts financiers privés considérables soient en jeu a certainement contribué à faciliter l'acceptabilité de ce dernier projet. L'on se situait en effet dans un cadre idéologique où la mission première des États consistait, selon des dirigeants britanniques fortement inspirés par les plus néo-libérales des théories économiques, à ne rien faire pour empêcher les maîtres du marché de mener à bien leurs stratégies de maximisation du profit - quels que puissent être les risques encourus par la collectivité.

XLI

KAREN

Parousie – l'apparition divine, c'est le mot qui surgit pour évoquer ma première confrontation avec Karen.

Confrontation il y eut puisque, siégeant tous deux à la direction syndicale, nous nous trouvions à la première session du mandat, moi aux trois-quarts assis, elle franchissant le seuil, nimbée du couchant de décembre. Ses yeux d'un bleu si bleu à hauteur de pupille, un regard qui plongeait tout aux tréfonds du mien, comme en exploration et quête vis-à-vis.

J'avais perdu l'illusion des conquêtes faciles.

La perception de mon avachissement m'avait, en somme, assagi : les baisers de naguère – collègue, voisine, amie d'amie – ne se pratiquaient plus qu'en chaste mémorial d'amourettes échues. J'en étais à un point où le prestige, s'il en était, s'avérait très insuffisant pour surmonter le manque d'appétence pour une quarantaine adipeuse.

L'arrivée de Karen dans mon ciel raviva les démons. Encore fallut-il qu'elle y mette du sien.

Les désillusions de mon retour d'Afrique avaient comme inhibé ma capacité d'initiative. Il lui en coûta différents signaux, un grand mois de persévérance, avant que je ne perçoive le possible et ne m'y investisse.

Dès lors qu'entamée, notre danse s'emballa. Quatre semaines, et un échange de cœurs valentins scelle le pacte qui serait de chair. Quinze jours à suivre, et l'absence opportune de son mari nous permet de

consommer. Une semaine de plus, et nous nous organisons une journée buissonnière pour mieux se découvrir.

Nous nous trouvions vers Pâques. Pour Monique la révélation subite que mes entorses matrimoniales prenait un tour inquiétant. Elle devait cette mise en garde à ma sœur qu'une escale trop arrosée avait abreuvée de confidences lors d'une mission parisienne.

Karen et moi gardions le regard braqué sur l'horizon d'ensemble, mais par gros temps cette ligne fuyait. Il y eut une première tentative, maladroite, de déconjugalisation. Deux jours seulement, et je fus repris par la patrouille. Elle, qui n'était alors pas prête à désertir, fut à son tour trahie. Son époux l'expulsa quand je réintérais.

Les mois qui ont suivi nous nous sommes rebâtis, retrouvés, réengagés.

Comme nous venions d'être échaudés, nous sommes alors convenus de ne tenter à nouveau le grand saut de la vie que lorsque nous serions surs de le bien réussir. C'est donc sur ce pacte scellé que nous séparons une première fois, l'octobre de mes quarante ans. Neuf mois de mise à l'épreuve, elle lémanique, moi pékinois, je venais de recevoir l'onction managériale.

J'ai le sentiment, c'est la première fois, de trahir pour de bon.

Monique avait l'illusion que le séjour en Chine viendrait nous reconstruire en vingtième année d'épousailles. Pour moi, ce départ était un tremplin dont je m'envolerais sur des noces nouvelles.

MCMXCI

FIN DE L'U.R.S.S.

Au printemps 1990, lors de ma troisième visite avec Monique au pays de Lénine, l'U.R.S.S. nous avait semblé bien mal en point. Marché noir, chaos et disette, l'on était loin des splendeurs de 1978 ou des beaux restes de 1987. Quelques mois à peine, et la messe fut dite.

Le 8 décembre 1991, les présidents de la Russie, de l'Ukraine et du Belarus publièrent une déclaration selon laquelle l'Union soviétique était dissoute. Le 25 décembre 1991, Mikhaïl Gorbatchev en prit acte, et remit sa démission en tant que président de l'Union soviétique.

L'URSS, créée le 30 décembre 1922, avait ainsi duré un peu moins de soixante-dix ans, au cours desquels elle s'était progressivement imposée comme une grande puissance mondiale, un état de type nouveau, et un espoir pour de nombreux mouvements sociaux et nationaux dans toutes les régions du monde.

L'URSS voulue par Lénine n'était pas simplement le successeur de l'empire tsariste. Les républiques qui désormais la composaient jouissaient chacune d'un degré important d'autonomie, notamment culturelle, ce qui paradoxalement facilita sa désintégration en 1991.

L'URSS fut le premier état indépendant à se placer sous la bannière du marxisme. Son poids en tant que plus vaste état du monde accentua encore l'importance de ce

choix. L'Union Soviétique se créa des obligations de réussite en tant que modèle alternatif aux régimes dominés par les partisans du libéralisme économique, ainsi que des responsabilités considérables assumées au nom de l'internationalisme prolétarien.

Ne comptant que sur leurs propres moyens, les Soviets durent, au début de leur existence, trouver les leviers politiques et matériels pour se relever des désastres de la première guerre mondiale, tout en faisant face militairement et politiquement aux forces internes et étrangères qui cherchaient leur immédiate destruction.

Ces voies et moyens, quelque brutaux qu'ils aient été pour des catégories entières de la population et un grand nombre de personnalités individuelles, transformèrent en quelques années l'URSS, qui prenait la suite d'un état tsariste très rural et sous développé, en une des premières puissances économiques mondiales. Elle put ainsi contenir et repousser l'invasion nazie au prix de nouveaux sacrifices, consentis avec un courage remarquable par une population sans le soutien de laquelle la résistance n'aurait pas été possible.

N'eût été l'URSS et sa force y compris de contre-attaque, la victoire des alliés en 1945 aurait eu beaucoup plus de mal à se dessiner. Après la seconde guerre mondiale, l'URSS, devenue membre permanent du Conseil de Sécurité des Nations Unies, commença de pouvoir compter sur des alliés en nombre croissant parmi

les pays européens comme dans les pays nouvellement indépendants. Ce réseau d'alliances renforça la puissance et la crédibilité soviétiques, mais lui créa de nouveaux impératifs de solidarité, coûteux et parfois hasardeux.

Dans le même temps, l'Union soviétique poursuivait sur le plan intérieur des politiques ambitieuses, souvent très efficaces dans les domaines de l'éducation, de la culture, des sciences et techniques, de la santé, du bien-être social. Jusqu'aux trois-quarts du XXème siècle, l'URSS semblait faire jeu égal avec son grand rival, les États Unis, qu'elle dépassait même dans certains domaines de pointe.

La décadence puis la chute, rapide, une quinzaine d'années, ont fait l'objet de nombreuses analyses qui semblent converger à mettre en avant trois facteurs négatifs fatals à l'expérience soviétique : l'absence de confiance dans les masses populaires, considérées comme sujets et non moteurs de la politique ; le pouvoir excessif et sans réel contrôle d'une oligarchie présente à tous les échelons de l'état ; les charges considérables que faisaient peser les obligations internationales sur l'économie nationale. Les réalisations de l'URSS et le champ des possibles qu'elle a ouvert sont cependant indéniables. Entre 1913 et 1989, le revenu par habitant a davantage progressé en URSS qu'aux États Unis - 460 % contre 300 %. Le peuple soviétique dans son ensemble a eu accès à la culture, à l'éducation, aux soins, sur des niveaux encore inconnus

dans bien des pays hormis pour les couches les plus privilégiées. L'égalité de droit et de fait entre hommes et femmes est également dès 1917 un des apports sociétaux majeurs de la Révolution.

L'URSS a fait rêver, le rêve s'est disloqué. Mais l'expérience a eu lieu. Elle a porté des fruits et fourni des leçons d'une grande valeur pour la construction d'autres lendemains, qui pourront chanter plus harmonieusement et plus longtemps.

XLII

PÉKIN

Il devait pleuvoir quand toute la famille rejoignit Pékin en octobre 1991. C'est du moins l'atmosphère recréée par Madenn et Gwenaël lorsqu'elles content les pleurs dans leurs regards tentant de discerner un extérieur depuis les fenêtres hublots de l'hôtel Kunlun. Il est vrai que Pékin n'est pas tout à fait une destination bucolique pour des jeunes filles de quelques lustres, acclimatées au Salève et élevées sous les papayers.

Madenn avait l'école pour lui redonner un ancrage, et cela fonctionna. Pour Gwenaël, qui préparait son baccalauréat en candidate libre faute de classe à ce niveau dans l'école française du cru, ce fut sans doute plus difficile. Guère de contacts avec de vraies gens qui ne soient parentèle pendant les six ou sept mois de son séjour familial.

Cette parentèle, elle cahotait dur.

Le serment de Karen m'occupe tout l'esprit. Nous sommes à une époque sans portable ni internet, où les lignes téléphoniques longue distance balbutient encore. Rester en contact est donc un défi de chaque jour. Ce sont les communications officielles qui en supportent le poids, pour un coût m'effarant quelque peu lorsque je le constate, digne responsable visant le registre des dépenses. Je m'octroie quelque délai pour rembourser ma dette, et me limite les coups de fil.

Karen et moi eûmes cependant deux exutoires au long de ce chemin d'attente que nous nous imposions. Deux fenêtres de tir immanquables : en

début d'année civile, un congrès syndical international nous réunit pour une quinzaine en Autriche ; en mai, des consultations techniques proprement agencées me font visiter le siège sur une autre quinzaine. Consultations en fait de pur imaginaire, je m'étais simplement octroyé des congés pour un voyage financé sur des deniers replets qu'un vol Swissair écorna d'à peine la surface d'un confetti d'amour.

Ces intermèdes, Monique, je crois, ne les avait pas éventés, toute à construire une vie porcelaine autour d'une loyauté matrimoniale qu'elle espérait pleinement recouvrée.

Pourtant, ni Karen, désormais libre, ni moi, ubiquiste du tendre, ne faisons mystère de notre intermittence. A Vienne comme à Genève, notre couple fut connu et reconnu, public et affiché. Nombreuses auraient pu être les tentations délatrices. Il n'en fut pourtant rien, comme si celles et ceux qui savaient et auraient pu référer avaient choisi la neutralité. Ils se taisaient, attendant de voir où donc nous mènerait cette invraisemblable stratégie.

L'échéance approchait. Nous avions choisi le début de juillet pour nos vraies retrouvailles. L'occasion était fournie par un autre raout syndical, à l'issue duquel je romprais les ponts sans revenir au bercail, prolongeant par des congés outre-Atlantique, distance est mère de sûreté, la déclaration du choix adultérin. Lâchement efficace !

Plus l'été embrasait Pékin, et plus je m'angoissais. Le saut qui m'échoyait, était-ce bien le bon ? Deux, trois raisons à ces doutes tardifs. J'avais honte un peu de ce que nous concoctions – coup de pied de l'âne, poignard dans le dos, contondante ou déchirante, l'arme n'était pas noble. La crainte de l'échec à nouveau, car en somme j'avais une fois

déjà tenté de changer d'esquif, mais la barque Karen nous avait tangués si fort que j'en fus éjecté. Et surtout, et tout soudain, la vision d'un autre ailleurs qui s'était révélée.

Une mission d'avril en provinces de Chine. Comme à chaque déplacement, une collègue accompagnait. Féminine présence. Elles étaient trois au total. L'on venait d'achever la première ronde. Celle dont c'était le tour, rien ne laissait supposer que... D'ailleurs, elle avait sans incident ouvert dès décembre la rotation, lors d'un voyage vers l'ouest dont Monique fut aussi partie. Cette fois, ce fut nous deux avec un adjoint qui s'éclipsa juste assez pour que s'attouchent nos désirs.

Ce fut doux, ce fut tendre, ce fut inespéré. Au point de me faire douter que, si autre voie il devait y avoir, celle de Karen en soit l'inéluctable. Presque trente ans après, je suis toujours la trace du Lapin – c'est ainsi que je la nomme, pour elle je suis le Tigre. Un jour nos brisées s'uniront à jamais. Il y a trente années, ce n'était qu'une pale lueur à l'horizon des possibles. Nous pressentions, mais ne pouvions être surs : trop vite, trop différents, elle, trop jeune mariée, moi, trop engagé ailleurs.

Cet ailleurs devait être. Je m'emberlificotais dans tant de nœuds menteurs que je m'y étoufferais sauf à trancher à cœur. Lapin n'était pas prête, donc Karen se devrait. Je bois pour m'en convaincre.

MCMXCII

FIN DE L'APARTHEID

Théorie du papillon. C'est à la fin des années 1980 que notre Syndicat retira ses maigres avoirs d'une banque soupçonnée de traficoter avec le régime sud-africain. Ce mouvement, si faible soit-il, contribua à écrouler la citadelle.

Le 17 mars 1992, le président sud-africain Frederik de Klerk reçoit par referendum le mandat spécifique de négocier une nouvelle constitution avec le Congrès national africain représentant la majorité autochtone.

Soixante-dix pour cent des électeurs (uniquement des « *blancs* » selon la classification nationale de l'époque) avaient alors voté pour mettre fin au régime d'apartheid.

L'apartheid, ou « *politique de développement séparé* » revêtait depuis 1948 une forme législative très précise en Afrique du Sud. Il correspondait, depuis le XVII^{ème} siècle, à la pratique des colons européens craignant pour la survie de leur pouvoir.

Avec les indépendances africaines, la politique d'apartheid, également contestée de l'intérieur, fait l'objet de fortes critiques internationales. L'Afrique du Sud est exclue dès cette époque d'agences des Nations Unies comme l'Organisation internationale du Travail ou l'Organisation mondiale de la Santé, ainsi que du Comité international olympique. Ce

n'est qu'en 1976, après une répression particulièrement sanglante des émeutes de Soweto, que des sanctions économiques viennent appuyer la condamnation politique.

Pour éviter que ces sanctions ne détruisent complètement l'économie du pays, et n'aillent ainsi à l'encontre de l'objectif de maintien à tout prix en Afrique du Sud de colons ne se reconnaissant dans aucune puissance coloniale, les présidents Pietr Botha puis Frederik de Klerk s'engagent à partir de 1978 dans une politique de réformes permettant le développement progressif de la mixité sociale.

La communauté internationale considéra que ces avancées étaient insuffisantes pour permettre la levée des sanctions et exigea davantage. Un pas décisif fut donc franchi en février 1990 avec la libération de Nelson Mandela, symbole de la lutte contre l'apartheid, emprisonné à ce titre depuis 28 années.

Les deux parties - présidence de Klerk et Congrès national africain - entament alors des négociations de portée constitutionnelle, qui permettent d'éviter la guerre civile et de rétablir la situation économique du pays sans bouleversement dans la propriété des moyens de production et d'échange. L'élection de Nelson Mandela à la présidence de la république acheva la mutation du pays en 1994.

Avec ses 55 millions d'habitants, l'Afrique du Sud est désormais une puissance émergente forte reconnue comme

telle par ses partenaires des BRICS - Brésil, Russie, Inde et Chine.

Son économie demeure pour l'essentiel entre les mains de la même classe dirigeante qu'auparavant. Même si une partie de la population - 800.000 personnes, soit 1/5ème du groupe dit « blanc » - a quitté le pays par peur des conséquences de la fin de l'apartheid pour sa sécurité physique et économique, le pays connaît une immigration qualifiée importante ayant plus que contribué à pallier l'impact démographique des départs.

La sortie de l'apartheid s'est donc effectuée de manière relativement sereine et efficace.

Un régime de « *développement séparé* » continue cependant de fonctionner dans d'autres pays et sous d'autres cieux, sans que la communauté internationale s'en émeuve au même point.

Liste non exhaustive, on peut citer parmi les répliques de l'apartheid, les pratiques discriminatoires ayant marqué les États Unis jusque durant les années soixante, la gestion par Israël des territoires palestiniens, la répression envers les minorités dans certains pays d'Asie, ou la non-reconnaissance de nationalité pour les citoyens russophones dans les pays baltes devenus indépendants lors de la dissolution de l'Union soviétique.

La tolérance voire la bienveillance dont une partie des États occidentaux fait preuve à l'égard de manquements aux droits fondamentaux qui n'ont souvent rien à

envier aux pires pratiques de l'apartheid rappelle en contrepoint que le combat international pour la liberté du peuple sud-africain n'a pas spontanément mobilisé toutes les puissances. Pendant de nombreuses années, les mêmes arguments de stabilité, de non-ingérence, de préférence économique, de lutte pour la civilisation, d'affinité culturelle, qui sont aujourd'hui utilisés pour couvrir d'autres exactions, perpétrées elles aussi depuis des décennies, ont servi à la cause des partisans de l'Afrique du Sud raciste.

XLIII

ULAAN BAATAR

Mes fonctions pékinoises couvraient une double juridiction, Chine et Mongolie, l'une encore populaire, l'autre plus tout à fait.

Ce caractère bifide tenait beaucoup du pâté de cheval et d'alouette, mais l'attention intermittente que je devais à notre voisin du nord motiva tout de même une douzaine de visites à Ulaan Baatar.

Passée la surprise du premier débarquer, l'enthousiasme pour ces déplacements s'affadit singulièrement. Pour les Chinois, l'expression « *Mongolian doctor* » signifie plus ou moins « *charlatan* », quelque chose qui n'est pas à la hauteur des ambitions affichées. L'Ulaan Baatar post-soviétique, c'était un peu cela : une ville à vous faire adorer Pékin quand on revenait enfin à la maison.

Le climat, bien sûr.

Mes incursions mongoles ont eu lieu par toutes saisons sauf l'été, consacré à d'autres fredaines. Quel que soit le mois, ce fut toujours neige dans les fossés et glaçons au ruisseau, que l'on soit en mai, en septembre ou en janvier, avec les 20 et quelques degrés sous zéro rendant la traversée de la place Sukhbaatar (Gengis Khan) digne d'un exploit d'apnéiste au cœur de l'air gelé, raréfié par l'altitude et pollué par les centrales à charbon dont les particules restaient captives de la cuvette urbaine.

Monique m'a accompagné à quelques reprises.

Elle y a gagné de pouvoir pratiquer la langue russe – les Mongols de là-bas écrivent en cyrilliques, les curieux traineaux verticaux de l'alphabet traditionnel n'ont franchi le pas de la modernité que dans la Mongolie dite intérieure, qui se trouve en fait à l'extérieur, en Chine.

Elle a reçu un accueil fraternel – je n'ose écrire chaleureux ! – des Mongols, avec pour témoignage d'amitié une superbe robe manteau des steppes qu'elle n'eut guère l'occasion de porter.

Elle a parcouru les jardins du palais présidentiel réservé aux hôtes de marque, où le comble du raffinement, pour le maitre d'hôtel en queue de pie, fut de nous apporter une carafe de cristal pleine d'une eau glacée puisée au puits du domaine. Elle a survécu à la panne du système de chauffage. Une des deux chaudières urbaines soviétiques ayant rendu l'âme, la moitié de la ville où était situé notre hôtel se retrouvait à température hivernale ambiante. Pour se réchauffer, l'on faisait des tours pour rien en voiture de fonction, la ventilation de la ZiL tournant au maximum.

Monique n'était pas de tous mes mongolismes.

Le personnel chinois, sans que cela fût dit, était persona plus ou moins non grata – les Mongols n'avaient nulle confiance envers ceux qui détiennent encore la moitié de leurs steppes.

Il n'y eut donc que le fidèle adjoint bangladeshi pour avoir connaissance de mes turpitudes. Lui qui par conviction religieuse ne buvait pas d'alcool fut toujours d'une rare tolérance pour mes imbibements, et d'une superbe discrétion.

Il ne dit donc rien lorsque, lassé de trop de gel, je l'entraînai au bar surchargé du seul hôtel pour étrangers – je résidais habituellement dans ceux du gouvernement, bien plus calmes –, lorsque je le retins pour m'enivrer d'après banquet, que je le

recrutai pour négocier avec une haute stature une passe imbibée après laquelle, tandis que je comatais, il dénicha un chauffeur pour ramener la donzelle à ses futurs clients.

Ce fut ma courte honte, et seconde MST.

MCMXCIII

**« PARTI ? VERS OÙ ? PARTI DE
MON REGARD, C'EST TOUT »³⁴**

J'étais en vadrouille crapuleuse avec Karen par les monts du Forez quand la radio nous asséna, ce matin calme du premier mai 1993, l'invraisemblable nouvelle : Pierre Bérégovoy s'était suicidé un peu plus d'un mois après avoir quitté la fonction de premier ministre de François Mitterrand qu'il occupait depuis un an.

Son geste fut motivé par des révélations en cascade sur les rapports ambigus que lui et certains membres de sa famille auraient entretenus avec des financiers à la réputation parfois douteuse.

Le décès de Pierre Bérégovoy suscita une émotion particulière.

Il était un fidèle du Président de la République qui, en mai 1981, l'avait nommé Secrétaire général de l'Élysée, poste stratégique s'il en est. Il avait assumé des positions fortes et claires contre la corruption des hommes politiques lors de son discours de politique générale en 1992. Il était un des très rares hommes politiques ayant occupé les plus hautes fonctions alors qu'ils étaient issus des couches populaires.

Pierre Bérégovoy était le fils d'un officier dans l'armée du tsar, émigré lors de la révolution soviétique et devenu ouvrier en France par les contraintes de l'exil. Lui-même fut ouvrier fraiseur puis cheminot, résistant, ensuite employé à Gaz

de France avant de se consacrer à la politique dans les années soixante-dix.

Il n'avait cessé d'être un militant actif des mouvements socialistes depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

A l'aune des scandales financiers éclaboussant à intervalles réguliers nombre de membres des élites politiques françaises, les faits reprochés par la presse à Pierre Bérégovoy apparaissent comme à tout prendre bénins.

Il s'agit d'un prêt personnel en cours de remboursement, contracté auprès d'un financier, également ami du Président, mis en cause pour corruption dans d'autres affaires, et de libéralités en nature de sa part ou de celle d'un autre suspect envers des membres de la famille Bérégovoy. Il semble qu'en dépit de la faiblesse relative de charges jamais prouvées, Pierre Bérégovoy ait considéré comme insupportables ces atteintes à ce qu'il considérerait comme son honneur, entachant l'engagement de sa vie en faveur du progrès social.

Le Président de la République s'est ému, jusqu'à s'emporter, lors des obsèques, contre ceux qui ont « *pu livrer aux chiens l'honneur d'un homme et finalement sa vie.* »

De telles indignations et témoignages de sympathie émanèrent à l'époque de différents courants politiques, comme si les « *initiés* » se sentaient en partie responsables du suicide d'un homme qui était devenu leur égal sans être issu d'un milieu qui finalement l'avait broyé.

Comme le souligna Jean-Pierre Chevènement, ancien ministre qui s'était désolidarisé d'une gauche de gouvernement convertie au libéralisme économique et à la recherche du pouvoir pour le pouvoir, la mort de Pierre Bérégovoy était « *le symbole des contradictions et défaites du pouvoir socialiste : (... il) a incarné, plus que tout autre, le nœud de contradictions qui, serré au fil des années par ses amis et lui-même, a fini par étouffer la gauche* ».

La liste des hommes politiques français modernes qui se sont suicidés pour des raisons liées à leurs fonctions n'est pas très longue.

Une dizaine de cas, de Roger Salengro, attaqué en 1936 sur son attitude durant la 1^{ère} guerre mondiale, à Jean Germain, sénateur maire de Tours en 2015, mis en cause pour avoir embauché à la mairie une responsable d'un projet touristique développé en partenariat avec cette même mairie.

Presque tous ces morts étaient socialistes ou apparentés.

Cela ne veut évidemment pas dire que ce parti serait celui contenant le plus de membres corrompus parmi ses responsables. Il s'agit plutôt, comme le notait J.-P. Chevènement, du fait que la contradiction est excessivement forte pour certains, particulièrement lucides ou particulièrement vulnérables, entre leurs idéaux politiques et la manière dont, une fois élus, il leur faut exercer les responsabilités.

Le rapport à l'argent roi, en particulier, semble avoir pesé d'un poids particulièrement lourd sur la conscience d'hommes et de femmes prisonniers d'un appareil et n'ayant pas souhaité ou n'ayant pas pu s'affranchir d'un système économique et social gangrené, dont le rejet avait pourtant permis leur élection.

XLIV

LE RENONCEMENT

Notre première année à Pékin, Monique l'avait rêvée de reconstruction, et moi de fuite en avant. J'ai sans doute quelque don pour la dissimulation. En cette soirée de juin, la bombe que je lâchai – « *La mission que j'entreprends dans quelques jours, qui me mènera en Amérique administrer notre caisse de pensions, est bien réelle, mais je ne l'accomplirai pas seul. Karen est de retour au pinacle de mes amours, et c'est avec elle que désormais je vivrai. Les liens de jusqu'ici sont dissous, et j'entends bien ne plus avoir à en connaître lors de mon retour à Pékin* » –, Monique ne put y croire, mettant sur le compte du trop d'alcool qui empâtait ma diction une telle régurgitation de fantasmes.

Il fallut donc que Karen elle-même lui confirme au téléphone la réalité de nos plans pour qu'elle accepte l'offense. Monique décide de malgré tout se rendre à la soirée d'au revoir dont j'avais chargé les petites mains du bureau. On y croyait à un rituel de vacances célébrées, quand le cérémonial serait d'affliction, puisque le secret était éventé et le drame authentique.

Hallucinante, la force de Monique par cette soirée de honte. Une force qui lui permit de monter sur les planches et de karaoker une chanson d'amour chinoise secrètement répétée pour l'occasion, avant que nous ne nous enfuyions pour hurler en privé le dernier acte de notre catharsis.

Deux mois plus tard à peine, je lui demande de revenir. La lune montante n'avait été douce que pendant les semaines de dépaysement américain. Au passage par l'Europe, au retour à Pékin, l'autre routine qui collait au décor de mon existence ne ménageait guère de félicité sereine. Pas de journée sans querelle, surgissant, souvent de mon fait, pour moins que rien et presque tout, pas de soirée sans que je ne boive pour oublier que nous allions, Karen et moi, nous écharper encore comme justement nous venions de le faire.

Un nouvel attelage au mors ensanglantant. Le coup de tonnerre du terrible accident éconduisant l'adjoint intercesseur et de fait avec lui le possible futur que nous nous étions imaginé, Karen, lui et moi. La soupe à la demi-grimace que l'on nous servait aux lieux que j'avais fréquentés avec Monique, lorsque maladroitement j'essayais d'y ancrer celle qui l'avait déchu. Ces lendemains-là, décidément, déchantent vite et fort.

Je continue cependant de faire semblant – puisqu'il paraît que je m'y entends. Karen, accompagnée à l'aéroport pour son retour vers Genève, bénéficie des honneurs attachés à sa dignité de concubine officielle. Elle ne sait pas, nul à Pékin ne le sait, que j'avais la veille réussi à convaincre Monique par téléphone.

L'épouse est en retour, avec comme gage d'irréversible le rapatriement anticipé de Madenn, juste à temps pour la rentrée des classes (Gwenaël avait réussi le pari impossible du bac préparé par correspondance et naviguerait seule à l'université). L'adjoint est encore bien faible sur son lit d'hôpital quand je lui souffle la nouvelle. Il dit que j'ai raison, j'en suis rasséréiné.

Mais je ne dis pas tout – à moi-même non plus.

**Car maintenant je sais, quand tant d'eau a coulé,
qu'une raison profonde de saborder ainsi mon tout
nouveau vaisseau, c'était de bastinguer quelque
temps, afin au jour venu d'embarquer le sampan où
je voyais Lapin naviguant de conserve.**

MCMXCIV

ABATTEMENT D'ÂGE

Mon entrée dans la vie active, en 1968, s'était passée sous le signe d'une double abolition, celle des abattements d'âge pour les jeunes travailleurs, et celle des abattements de zone pour les smicards ruraux. L'égalité aura tenu un quart de siècle avant qu'un gouvernement ose s'y attaquer, au final sans succès.

Le 30 mars 1994, le gouvernement français de cohabitation dirigé par Édouard Balladur annonce la suspension puis le retrait du projet de CIP - contrat d'insertion professionnelle - qu'il avait pourtant présenté comme une mesure phare de son programme de lutte contre le chômage des jeunes.

Cette reculade fait suite à des manifestations nombreuses et d'importance des principaux concernés, dénonçant dans ce dispositif la mise en place d'une rémunération au rabais pour les jeunes travailleurs. Le CIP permettait essentiellement de rémunérer à seulement 80 % du salaire minimum les travailleurs de moins de 26 ans, pendant une durée pouvant aller jusqu'à 2 ans. L'opinion a massivement soutenu le mouvement de protestation, voyant dans ce projet une réintroduction des abattements d'âge dont les grèves de 1968 avaient permis la suppression.

Le CIP était un des nombreux avatars des programmes dits de lutte contre le

chômage des jeunes portés presque continument, mais sans réel effet positif, par les gouvernements successifs de la V^{ème} République depuis la dégradation du marché de l'emploi dans les années 1970. Il fut remplacé par un dispositif d'aide directe aux entreprises embauchant des jeunes travailleurs pour une durée d'au moins dix-huit mois.

Le chômage, lorsqu'il s'étend, se traduit d'abord par une restriction des embauches. Il frappe ainsi particulièrement les jeunes. Selon les calculs de l'OCDE, le taux de chômage des jeunes de moins de 25 ans s'élevait en France, en 2018, à 20.8 % soit un des plus élevés parmi les pays membres. Ce taux ne tenait pourtant pas compte ni des prolongations de la durée des études dans le seul but de conserver une protection et un statut social, ni de la multiplication des stages non ou très peu rémunérés.

La panoplie des mesures préconisées pour lutter contre la surreprésentation des jeunes dans la population à la recherche d'un emploi ne varie guère au fil du temps. Il s'agit soit de mesures financières d'incitation à l'embauche, soit de la recherche d'une amélioration de la formation professionnelle, soit d'une atténuation des protections légales des jeunes travailleurs - voire de tous les travailleurs.

Aucune ne semble avoir produit d'autre effet que de renforcer la part des revenus du capital dans la répartition de la valeur ajoutée. Sur une période de 35 ans (entre 1980 et 2015) la part du travail

(traitements, salaires, cotisations sociales) dans la valeur ajoutée s'est réduite de 75 à un peu moins de 65 % - chiffres Eurostat -, alors que le taux de chômage passait de 5 à 10 % de la population active, de 10 à 25 % pour les jeunes de moins de 25 ans - source INSEE. Comment expliquer l'apparente inertie des gouvernements dans un domaine pourtant crucial pour la paix sociale ?

La multiplication d'aides fiscales versées sans contrepartie aux entreprises détourne à l'évidence au profit de quelques-uns une part importante des ressources de l'État dont l'objectif premier - œuvrer au service de la collectivité - est ainsi délaissé. L'adage simple selon lequel « *il vaut mieux payer des retraités que des chômeurs* » est superbement ignoré par des gouvernants dont la préoccupation principale semble être de diminuer encore la part du social dans l'utilisation des richesses, au détriment de celles et ceux qui précisément créent ces richesses.

Depuis maintenant plusieurs décennies, l'ensemble ou presque des économies développées s'en tient à un credo de limitation des dépenses publiques et de redistribution minimale des revenus, alors qu'à consulter les données économiques et sociales les politiques correspondantes font preuve d'une rare inefficacité sociale.

Les écarts de développement se réduisent cependant comme peau de chagrin entre les pays dits avancés et les pays dits émergents où sont en place comme en Chine

des politiques fortes de redistribution salariale, de renforcement du pouvoir d'achat et d'accès à l'emploi.

Ces contre-exemples n'ont guère d'influence sur la pensée dominante en Occident. Malgré tout, les populations sont de mieux en mieux au fait de ce qu'il advient ailleurs. Comme cependant les systèmes de démocratie formelle les font se dessaisir de leur part dans la souveraineté nationale au profit de représentants sans obligation de résultat, cette prise de conscience apparaît comme de peu d'effet. Certains jouent ainsi avec le feu sans crainte de se brûler. Ils se croient assurés de pouvoir, le moment venu, détourner les flammes à leur profit, comme ils surent le faire par le passé. Mais à trop compter sur l'apathie populaire, ces apprentis sorciers oublient que l'histoire n'est pas un éternel recommencement³⁵.

XLV

LAPIN ?

Il y eut Lapin avant, Lapin pendant et heureusement Lapin ensuite de Karen.

Le Lapin précoce, celui d'avant juin 1992, était d'intermittence. Nous eûmes quelques voyages, quelques frôlements, quelques escapades. En fait je la découvrais, et elle, progressivement, m'acceptait. Non par manque d'ailleurs, puisque Lapin venait d'épouser celui, me dira-t-elle, qu'elle convoitait de longue date, un ancien camarade d'école, coqueluche des jeunes garde rouges en tresses, une conquête de haute lutte.

Peut-être lui manquait-il un brin de cette fantaisie qui commençait d'imprégner à nouveau la société post-maoïste, et espérait-elle que je pourrais lui en vaporiser quelques effluves ? Les familles chinoises de l'aristocratie ouvrière pratiquent en effet une forme de rigorisme qui pesait un peu lourd sur les épaules de ses moins de trente ans. Les déplacements s'accéléraient et son tour revint vite. Notre mutuelle découverte fut suivie d'une excursion vers les mânes de Confucius, où nous partageâmes des fraises et des nuits sans sommeil. Lapin du temps de Karen fut discrétion et sans doute amertume.

Elle n'en parle pas – même passés tous ces lustres. A peine cependant mon échange d'épouses, dont tout comme ses collègues elle avait eu vent par hasard – je n'avais pas eu le cynisme, l'inconscience ou la correction de l'en prévenir –, Lapin s'éclipsa pour une formation italienne de

quelques semaines, assez longue pour lui éviter de trop fréquenter celle dont j'aurais parfois souhaité ne pas être nanti.

Au retour de la botte, c'est l'accident de l'adjoint. Lapin l'estimait comme toutes et tous, servant nuit et jour pour suppléer les insuffisances de l'encadrement hospitalier. Ce fut elle qui se porta volontaire pour accompagner le déplacement médicalisé vers une convalescence dans une clinique anglophone de Bangkok. A son retour, Karen était partie, Monique de retour, et Lapin décidée : changement d'orientation professionnelle. Elle rejoint une autre Internationale. Raison invoquée, proximité de domicile. Il devait y avoir une autre rancœur là derrière, mais nous n'en disons mot.

Lapin partie, le bureau me semble triste un peu. J'avais l'habitude de l'entrevoir, en me penchant à peine, par l'embrasure de la porte séparant nos aîtres. La savoir à deux pas me réchauffait les sens. Il n'était pas de jour sans un soupçon poivré unissant nos regards. Tout est plus lisse désormais, je me fais une raison, il est temps de grandir.

Puis vient ce jour martien de mon anniversaire. Livraison d'une brassée de roses rouges sans carte ni signal mais qui ne fait pas doute – Lapin seule aura su ainsi nous renouer. Vérité d'évidence : Monique ne pratique pas les fleuristes du coin, Karen de son Europe, Internet n'existe pas encore, n'aurait su comment faire, et d'ailleurs nous ne nous sommes pas recontactés. J'extorque au motif de formalités administratives incomplètes un numéro de contact auprès de collègues dont je sais qu'ils sont proches – pas non plus de courriel, ni de « 06 » à cette époque lointaine, il fallait de la constance pour retrouver des traces – et me voici au bout du fil Lapin.

Elle ne confirme pas pour les fleurs, mais acquiesce à se voir. Nous aurons notre premier vrai rendez-vous clandestin dans une chambre d'hôtel où, ne sachant quelle contenance tenir, je nous fais livrer par avance tout ce que le room service propose d'amuse-gueules. Elle arrive, et je sais que l'avenir est là. Il y aura Lapin ensuite de Karen.

Il y aura, mais pas tout, pas tout de suite. Nous sommes en mai de l'année du Coq, et Lapin est enceinte. Oh, pas de moi, nous n'avions pas vraiment eu le temps de consommer assez pour féconder, mais bien de son mari, dans les bras duquel je l'avais confirmée par mes inconséquences. Les mois qui ont suivi, je la vis s'arrondir. Nous avons visité une constellation de quatre ou cinq étoiles du centre de Pékin, chambres d'après-midi réglées le lendemain. Comme nous nous faisons l'un l'autre plus unis, je souffrais davantage de la savoir liée par bienséance et devoir avec un ailleurs qui bientôt, prénatal puis post-partum, l'accapara.

En manque de Lapin, j'aurais pu retrouver mon giron familial et m'assourdir aux appels de la chair hors du lit conjugal. Les turpitudes cependant sont dures à arracher. Retrouver Karen ne m'est que trop facile. Cette nouvelle flambée fut de courte durée, mais si courte fût-elle, elle causa ses dommages.

Monique, une nouvelle fois, fut blessée. Et j'en souffris.

MCMXCV

GRAND-PÈRE YITZHAK

Ce matin, je me suis rendu à l'ambassade d'Israël à Pékin signer, au nom de mon organisation, le registre de condoléances. Ce n'est pas que du protocole. L'émotion est là, sincère.

Yitzhak Rabin, premier ministre d'Israël, est assassiné le 4 novembre 1995 à Jérusalem par un extrémiste de confession israélite.

Il avait reçu, avec Shimon Peres alors ministre des Affaires étrangères de son gouvernement et avec le président de l'Autorité Palestinienne Yasser Arafat, le prix Nobel de la Paix 1994 pour leur contribution à la négociation des accord d'Oslo. Quelques mois auparavant, ces accords étaient apparus comme une avancée considérable sur la voie de la résolution d'un conflit datant de près de cinquante ans.

Les accords d'Oslo créaient l'Autorité palestinienne et cédaient aux Palestiniens un contrôle partiel de certaines zones de la bande de Gaza et de la Cisjordanie. L'autorité palestinienne renonçait au recours à la violence et reconnaissait Israël dans une lettre officielle. Israël reconnaissait en retour l'Organisation de libération de la Palestine OLP le 9 septembre 1993.

Les accords d'Oslo sont le résultat d'un processus de négociation voulu par la communauté internationale et en quelque

sorte pilotée par elle. L'Europe et les États Unis gouvernés par Bill Clinton ont joué un rôle majeur dans ce processus, commencé officiellement lors d'une conférence tenue à Madrid en 1991.

Il s'agit en fait d'une série de traités régissant l'autonomie relative des territoires sur lesquels Israël reconnaissait une compétence juridique à l'autorité Palestinienne. La durée de cinq années pour laquelle ils étaient conclus devait permettre aux deux parties de mener à terme leurs discussions, et d'aboutir à un réel accord de paix.

Ce sont les perspectives ainsi ouvertes qui ont causé la mort d'Yitzhak Rabin, victime d'un fanatique religieux de son propre pays et de sa propre confession. Les ultras israéliens n'acceptaient pas ce qu'ils appelaient des concessions territoriales à l'autorité Palestinienne. Ils n'acceptaient pas non plus que la négociation ait été le fait d'un gouvernement travailliste à inclination laïque.

Du côté Palestinien, le renoncement de Yasser Arafat à recouvrer l'ensemble des terres ancestrales avait également suscité de fortes critiques d'une partie de l'OLP. Dans l'ensemble cependant, l'autorité du Président de l'autorité palestinienne fut respectée, et sa vie ne fut pas menacée.

Les accords d'Oslo ont beaucoup pâti de la mort de Rabin.

Même si, formellement, les actions symboliques prévues par ces accords ont été pour beaucoup mises en place, comme

l'établissement d'un gouvernement palestinien doté de ressources propres et de compétences réelles, même si la coopération internationale a pu se développer considérablement avec leur signature, ils ont vite été déclassés, du côté du gouvernement israélien, du statut d'une étape vers un accord global, à celui d'un compromis non susceptible d'évolution, si ce n'est pour sa remise en cause.

L'assassin de Rabin aura ainsi finalement atteint son but.

XLVI

ORPHELIN

Ma dernière conversation avec celle que les enfants appelaient Mamie Minou – non qu'elle aimât particulièrement les chats, mais pour la distinguer de leur autre grand-mère, Mamie Mimi – eut lieu par téléphone, depuis Pékin, pour les vœux de la nouvelle année.

Elle venait d'être hospitalisée des suites d'un coup de froid des Charentes, où elle s'était retirée chez sa fille ma sœur, après avoir abandonné son Paris de naissance et son HLM à plus de quarante ans de surloyers.

Raymonde était née Kieffer le jour de la Révolution d'octobre, c'est-à-dire en 1917 et, comme elle le faisait malicieusement remarquer, en novembre, les tsars n'ayant jamais accepté la réforme voulue par ce pape qui ôta 2 semaines à notre calendrier aux alentours du XVI^{ème} siècle. Elle venait donc d'avoir 77 ans et me souhaitait une bonne nouvelle année en Chine d'une voix si faible que cette fameuse limite tintinophile, elle ne me semblait pas pouvoir la transgresser beaucoup.

Elle s'en est allée un dimanche, le 1^{er} janvier, ironie prolétaire que de tout arrêter un jour doublement férié.

Vers la fin de la semaine, je me retrouve donc au cimetière du Boulou où elle avait choisi de reposer, dans le caveau de la famille de son époux mon père. Nous ne sommes pas trop nombreux pour ce dernier hommage.

Un petit carré de son côté, juste un triangle de l'autre, il fait froid et triste. Je sens que l'on compte un peu sur moi. J'y vais de quelques phrases, où je célèbre plus que la mère, la femme, la militante. Raymonde, ancienne des jeunesses communistes, ancienne ouvrière, licenciée pour fait de grève dès avant 1936 et ses vingt ans, résistante, syndicaliste, journaliste.

Parler était facile.

Repas familial au restaurant de l'hôtel du Centre avec ce qu'il y avait de famille, deux oncles, une tante, une sœur, une fille. Le Boulou, presque la frontière espagnole, c'est une porte à côté de rien. J'étouffe un peu.

Trop bu ces derniers jours.

Mon oncle, frère du père, me battit froid la veille quand je souhaitais m'épancher du difficile à vivre la perte de Karen. Il avait dû sentir que mes syllabes heurtaient pour d'autres raisons que le deuil maternel. Les autres, emmitouflés avec rien à se dire.

Je m'extirpe avant même les rousquilles au grand dam de l'assistance. J'agrippe Gwenaël – Madenn devait être retenue d'obligations scolaires, Monique veillait au grain – et nous voici partis par les routes de Catalogne. Je veux lui faire découvrir les lieux de mon enfance, comme un flambeau passé quand l'autre s'est éteint.

Nous avons roulé, visité, colloqué.

J'ai lutté contre le sommeil à coup d'excitants au parfum anisé ou fleurant le grenache, et réussi à boucler sans casse ni dommages le périple mémoriel.

Nous regagnons l'hôtel du Centre à la nuit tombée. Ce qu'il nous reste de famille est reparti depuis longtemps, qui son train, qui sa route. Gwenaël est disponible jusqu'au matin, retour Lyon, je ne me

rapatrie que ce même lendemain, Perpignan – Paris, Paris – Pékin.

La normalité était toute tracée.

Père et fille aînée, prolonger les retrouvailles, repas, soirée, s'enquérir de ses études, de ses amours, de son futur. Mais je sens que tout tourne et se dérobe. Je ne puis plus tenir. Impossible d'envisager alimenter encore mon alambic sur pattes.

Nous allons vers nos chambres et je la plante là, au milieu d'un couloir, baiser à peine posé sur sa joue incrédule. Je me suis effondré jusqu'au lendemain. Gwenaël repartie, je n'ai jamais su à quoi elle occupa ces heures d'abandon, ni quelle note d'indignité elle aura décerné à ce père dérisoire. J'ai honte dessoûlé, mais il était bien tard...

MCMXCVI

ARMÉE DE MÉTIER

J'avais apprécié ma période de service militaire. Cela n'aura pas suffi pour lui sauver la mise.

Le ministre de la défense de Jacques Chirac dépose au Parlement le 16 novembre 1996 un projet de loi portant réforme du service national et abolissant la conscription. La dissolution de l'Assemblée nationale et l'arrivée au pouvoir d'une majorité de gauche dans un gouvernement de cohabitation empêcha l'examen de ce texte, mais l'idée en fut reprise, et le service militaire fut finalement aboli en octobre 1997.

D'abord appelé « *conscription* » puis « *service militaire* » et, depuis 1965, « *service national* », le principe rendant obligatoire pour tout jeune français de sexe masculin âgé de 20 à 25 ans un passage dans les rangs militaires date du 19 fructidor an VI - 5 septembre 1798. La loi dite Jourdan-Debrel aura donc survécu près de deux cents ans aux critiques de jeunes civils ayant parfois l'impression d'une perte de temps pouvant être particulièrement longue.

La conscription représenta au cours de son histoire jusqu'à 5 années de service. Elle était contestée au sein même de l'armée dont certains cadres jugeaient excessivement coûteuse une formation forcément imparfaite de jeunes conscrits qui, pour la plupart, choisissaient le

retour à la vie civile à l'issue de leur temps.

Le service obligatoire a par ailleurs toujours connu des dispenses. Au début du dix-neuvième siècle, ces exonérations pouvaient bénéficier à d'autant plus de jeunes gens que, d'une part, les conscrits étaient tirés au sort - on n'appelait qu'un peu plus du tiers d'une classe d'âge -, que d'autre part les chargés de famille étaient dispensés, et qu'enfin les tirés au sort des classes aisées pouvaient stipendier, pour les remplacer, des jeunes gens de pauvre extraction épargnés par le hasard. Les exemptions étaient d'autant plus appréciées par les bénéficiaires qu'à ces époques les guerres étaient fréquentes et faisaient nombre de victimes.

Les aspects inégalitaires de la conscription ont disparu en 1905 dans le cadre d'un service de 2 ans. La durée a ensuite fluctué entre six mois et trois ans, des allongements pouvant succéder à des réductions. Ainsi, le service de 12 mois, établi une première fois en 1928, fut abrogé en 1935, rétabli en 1946, rallongé en 1950, repris en 1970.

La durée du service militaire fut réduite à dix mois en 1990. À partir de 1970, différentes options étaient offertes aux appelés sous forme d'un service dans la coopération technique, dans la police, dans la gendarmerie. Un statut spécial fut reconnu aux plus réfractaires à la chose militaire (« *objecteurs de conscience* »), et les filles purent

effectuer leur service militaire sur la base du volontariat.

La raison avancée en 1995 par le Gouvernement de droite pour proposer d'abolir le service militaire fut que, après la chute de l'Union Soviétique, les besoins de la France en matière de défense avaient radicalement changé. La nécessité de professionnaliser les armées apparaissait incompatible avec le maintien de la conscription. Même si elle ne faisait pas l'unanimité y compris dans la majorité parlementaire, cette profession de foi s'imposa au gouvernement socialiste prenant la suite des affaires. Les cadres militaires ne souhaitaient plus s'encombrer de conscrits parfois frondeurs, revendicatifs en matière de droits fondamentaux et toujours républicains, qui avaient su au fil des années faire échec aux tentations factieuses, par exemple lors de la guerre d'Algérie. De son côté, le nouveau gouvernement pensait ne pas pouvoir s'opposer à une mesure *a priori* populaire parmi des jeunes présumés rétifs à la discipline.

Avec la fin de la conscription, la France perdait cependant un outil efficace de brassage social, d'instruction civique et de formation professionnelle pour le plus grand nombre.

Le lent délitement de la société française est souvent réputé s'être accéléré avec la fin de la conscription. Nul ne saura jamais si son maintien aurait pu y obvier.

XLVII

GENÈVE DERECHÉF

En cette fin d'automne 1995, le retour de Pékin vers Genève n'eut rien que de très bourgeois. Je me fis une escale à Bangkok, afin de savourer encore parmi mes pairs l'ivresse du premier au village avant de devoir jouer des coudes pour surnager dans l'océan de hauts fonctionnaires que bordent les rives lémaniques.

Nous primes nos aises familiales dans un immeuble semi-cossu, de nouveau Ferney-Voltaire, à deux pas du lycée international où Madenn sut sans déchoir gravir les dernières marches la séparant du baccalauréat.

Gwenaël nous rendait visite à ses heures depuis Lyon où elle doctorait tout en se préparant à une vie de famille. Ning Ning le chien chinois nous avait accompagnés, le changement de mœurs et de climat ne l'affectait pas outre-mesure. Pour moi, j'évitais Karen du mieux que je pouvais. À peine de ci de là un déjeuner en tête à tête au su de tous les commensaux du restaurant d'entreprise.

Dans le même temps, je gardais vive la flamme du Lapin.

Pendant mon séjour en Chine, d'autres révolutions avaient eu lieu que celle, sentimentale, m'ayant plusieurs fois bouleversé. Il y eut la chute de l'Union Soviétique, et il y eut l'avènement d'Internet.

Lorsque je quitte Pékin, Gopher n'y balbutie pas même. Douze heures de vol, un autre monde puisque, quand je rejoins Genève, le web y est une réalité, professionnelle comme domestique.

Lapin ayant choisi une alternative contractuelle dans une multinationale fortement connectée, nous pûmes nous entretenir presque à loisir du persistant désir d'ensemble – courriel, blog, Skype, tout nous fut bon et nous profita.

Mon statut social n'avait pas pâti du rapatriement. Il ne me fut donc pas trop difficile d'organiser telle ou l'autre mission qui me ramenait vers elle. Je dois à l'avenir d'écrire que ces contacts furent aimables, pleins et ronds, mais que ni l'une ni l'un ne les situait alors dans une perspective de durée, de permanence ou d'exclusivité.

Il était trop tôt, des deux côtés. Du mien, encore très échaudé, j'avais trop de plaies à lécher pour oser risquer de m'en infliger d'autres ; du sien, un mariage qu'elle avait voulu et le joli petit œuf qu'il avait fécondé – Dongdong est née sous le signe du Coq, en décembre 1993 – étaient encore trop frais pour une remise en cause.

Passaient les jours, les mois, ç'aurait pu être des années.

Monique ne devait guère trouver de nourriture émoussillante dans cette normalisation européenne. Elle aussi avait entamé la descente où vieillit et s'empâte l'enveloppe qui nous héberge depuis tant de lustres. Sa silhouette, uniformisée aux couleurs de l'Écho de Vernier, la chorale qui lui occupait un peu le temps et le talent, était devenue celle de ses compagnes de chant – ménagères de bientôt cinquante ans.

L'accoutumance aurait pu se poursuivre et, calmement, me laisser nous empoussiérer. Faire du lard en attendant des promotions qui, forcément, finiraient par échoir, ancienneté et entregent.

Hasard, ou nécessité ?

Le costume de deuxième à la ville finit par craquer aux entournures. Conflit de hiérarchie, rien de bien

irrémédiable, mais conflit tout de même ; demande moscovite, il fallait un représentant sur les terres post soviétiques. La réputation sulfureuse d'un communiste ayant su mener sa jonque au travers des lames effilées du rideau de bambou ne nuit pas. Je postule, on me dit d'avoir bon espoir.

Le rond de cuir finira aux orties.

Une nouvelle tranche de vie s'offre à la famille – du moins ce qu'il en reste : les enfants tressent leur propre nid, seul Ning Ning nous escortera.

MCMXCVII

PONT DE L'ALMA

L'effarement de Madenn, pas encore dix-huit ans, me convainc de la gravité du moment. Nous sommes le 31 août 1997, une voiture roulant à vive allure vient de s'encastrer dans un des piliers soutenant la chaussée extérieure au tunnel dit du Pont de l'Alma à Paris. A son bord quatre personnes, dont la princesse Diana qui décèdera peu de temps après son arrivée à l'hôpital.

Son divorce d'avec l'héritier du trône britannique avait été suivi et commenté par de simples gens de tous les pays du monde, pour qui Diana symbolisait la lutte contre une aristocratie méprisante et oppressante. Sa mort tragique, à 36 ans, fut vécue comme un drame de portée universelle. La princesse de Galles - tel était son dernier titre officiel - représentait en effet l'alliance de la beauté et de la bonté dans la recherche d'un bonheur qui se voulait à la fois illusoire, féérique et social.

Chacun était au fait des infidélités de son époux. Le prince Charles d'Angleterre avait conclu un mariage de convenance qui n'aurait su faire obstacle à la poursuite d'une liaison entretenue de longue date avec une autre femme, dont l'image publique était, pour les commentateurs de comptoir, bien en dessous de celle de Diana.

Chacun savait en outre les avanies que la princesse devait subir de la part de sa

belle-famille, avant, pendant et après son divorce.

Alors qu'elle aurait pu se cantonner à la recherche d'un bonheur que l'argent, visiblement, ne faisait pas, chacun en outre lui savait gré de consacrer tant de temps et de bonne grâce à la défense de grandes causes humanitaires, dont celle des mutilés de guerres conduites avec souvent l'assentiment et l'enrichissement des classes dirigeantes dont elle faisait partie.

L'émotion extrême suscitée par le destin tragique de la princesse - celui de son compagnon, héritier d'un immense empire industriel, ne tira guère de larmes - est *a priori* quelque peu surprenante.

Pourquoi un fait divers affectant, par le truchement d'un accident imputable à la ségrégation sociale, des personnalités appartenant à une caste totalement coupée du *vulgum pecus* a-t-il à ce point affecté les gens dits ordinaires vivant parfois très loin du Royaume Uni, dans des Républiques débarrassées de longue date des monarques et des aristocrates, alors qu'en somme les classes dites supérieures ne s'en émouvaient pas outre mesure ?

Par sa mort, Diana a été choisie pour incarner le destin tragique du peuple se révoltant contre l'infinité de soumission que la classe dominante veut lui imposer. Diana incarnait tout à la fois Spartacus, Robin des Bois, Jeanne d'Arc et Sissi l'impératrice.

Héroïne et victime, la princesse de Galles a pris rang au panthéon des martyres de la révolte des gueux. Même si son milieu

social ne connaissait en rien la misère, elle en était devenue le porte-étendard. Même si, en instance d'union avec un magnat du grand capital dont la famille ne pratiquait guère la philanthropie, elle-même ne se concevait guère en égérie prolétaire.

Vivante, Diana n'aurait sans doute pas attiré l'attention bien au-delà du cercle des amateurs de potins mondains. Effondrée, son destin lui échappe. Elle devient une des saintes laïques dont les couches populaires ont parfois besoin pour s'inventer un avenir.

XLVIII

ALMATY

La pomme est née au Kazakhstan.

Pas vraiment le paradis sur terre, ni dans le coin des Hespérides qui fréquentaient plutôt berbère. Mais avec une tradition suffisamment ancrée pour faire de la dégustation des fruits sauvages un évènement important de cette réunion d'Alma Ata – « *la mère des pommes* ».

Nous sommes en septembre, en bonne voie vers la confirmation de mon transfert moscovite. Le Kazakhstan fera partie de mon portefeuille, comme tous les Stans d'Asie centrale et pas mal d'autres perles indo-européennes occupant l'espace du Belarus à la Géorgie. Nous ne sommes séparées de la Chine que par une chaîne quasi-himalayenne, 天山 Tian Shan, les monts du ciel.

Pour cette causerie d'une semaine sur les évolutions néolibérales et leurs antidotes en Asie centrale, j'ai joué d'influences post-soviétiques pour obtenir une invitation spéciale au profit de Lapin. Le mari est en formation quelque part, les parents encore ingambes prendront soin de leur petite fille, elle accepte.

Son voyage s'effectue en deux temps. A peine indépendant, le Kazakhstan n'est pour la Chine qu'une destination régionale. Escale donc à Urumqi, chez les Uyghurs, de l'autre côté du relief. L'arrivée s'effectuant durant les heures séminaristes, c'est un chauffeur de limousine qui l'accueille en mon nom. Un privilège dû au désir de bien faire du représentant national, dont quelques

mois plus tard je deviendrais le cacique attitré, siégeant au centre de l'Empire. Ce désir de bien faire, la gentillesse et un sourire dépourvu de toute flagornerie rendent encore plus douces les heures de Lapin-Tigre.

Nous passons les soirées en terrasses de suite. Quartiers séparés, apparences sauves. Nous sirotons du porto acquis en dernière minute au duty free de Cointrin, mains enlacées face à l'horizon barré de l'Alatau, neiges éternelles là-haut, ici-bas des douceurs aux mélodies sucrées.

Ce furent quatre grands, quatre beaux jours.

Chacun dans cette réunion, ceux de Genève, mon sérail, ceux de son bercail, il y avait une délégation officielle de son organisation – ses membres eurent le bon goût de ne pas demander de qui était le nom figurant à la suite des leurs sur la liste des participants –, elle les charma tous en sourires et mystères d'Orient.

Les journées, nous nous éclipsons. Avec mon jeune collègue, teint bistre, peau de pêche, cils de faon, nous abusons de la ZiL officielle pour savourer l'instant.

Le séjour s'achève sans grandes promesses mais sur le non-dit d'un constat de mutuel plaisir. C'était la première fois qu'ainsi nous partageons davantage que des heures, davantage qu'une nuit volée aux bienséances.

Son départ pour l'aéroport était prévu à trois heures du matin. Le mien devait suivre cent vingt minutes plus tard.

Cette dernière nuit, nous bûmes les étoiles en finissant notre bouteille.

Je savais désormais que le désir Lapin était bien davantage qu'un regret de Karen. Je pressentais aussi qu'avec un peu de constance nous pourrions survivre à la séparation soviétique. Il n'y aurait pas

de déplacement officiel pour moi vers chez elle les cinq années à venir, aucune autre chance de l'aider à traverser le Mont du Ciel pour me rejoindre passé l'Oural. Je ne le lui dis pas – mais me le savais bien. Internet nous tissa la patience d'attendre.

MCMXCVIII

L'EURO

L'euro fut mis en circulation sous forme de pièces et billets le 1^{er} janvier 2002. J'avais connu le franc et ses sous, le nouveau franc et le franc nouveau. Moi qui comptais encore en anciens francs pour les grosses sommes - une maison à cent mille, c'est une cabane de jardin ; à dix millions, c'est autre chose ! - me voici à nouveau monétairement chamboulé. L'euro était utilisé pour les transactions bancaires depuis 1999. Ce sont les taux du marché au 31 décembre 1998 qui ont étalonné la conversion.

Ce n'était pas la première tentative européenne d'unifier les monnaies. L'Union latine, créée en 1865 à l'initiative de Napoléon III, avait regroupé jusqu'à la Première guerre mondiale la France, la Belgique, la Suisse, l'Italie, la Grèce et, plus tard, l'Espagne et le Portugal, puis la Russie et certains pays d'Amérique latine. Cette noble ambition n'a pas résisté au conflit, et il aura fallu trois quarts de siècle pour lui trouver un successeur sur le vieux continent.

L'idée de créer une monnaie commune aux pays de l'Union européenne naît et progresse en réponse aux intérêts des grandes entreprises, soucieuses d'éviter risques et incertitudes liés à des divergences de politiques monétaires entre partenaires commerciaux. Pour

certains pays, comme la France, la création de la monnaie unique permettait de se doter de l'illusion d'avoir son mot à dire dans une politique européenne très fortement dominée par l'Allemagne dans le cadre de mécanismes communs de stabilisation des changes.

La sécurité générée par la monnaie partagée avait des contreparties. Non seulement les États renonçaient à mener leur propre politique monétariste par le biais des mécanismes de dévaluation / revalorisation, mais encore ils acceptaient une discipline extérieure avec des garde-fous imposés sous l'influence des institutions financières allemandes, dont les dirigeants craignaient de la part de certains pays qu'ils considèreraient comme hasardeux la conduite d'une politique monétaire venant à créer des charges subies mais non désirées par les économies estampillées « vertueuses ».

Ces critères dits de Maastricht, du nom du traité Européen instituant en 1992 la politique monétaire commune, limitent très fortement la liberté économique donc sociale des États parties prenantes. Ces derniers acceptent une tutelle de fait des institutions européennes sur des pans entiers de leurs décisions en matière de politique économique et monétaire.

Les « critères de convergence » viennent ainsi encadrer les avantages que les pays membres pouvaient espérer d'une union monétaire, dont l'ampleur et la stabilité auraient autrement permis un accès jugé trop facile au crédit international à des

conditions particulièrement favorables, incitatrices à un endettement croissant. Les critères de convergence incluent des limites sur l'inflation - par rapport à la moyenne européenne constatée -, sur le déficit public - 3 % du produit intérieur brut -, sur la dette publique - 60 % du PIB -, et sur les taux d'intérêt à long terme - par rapport à ceux pratiqués par les pays à plus faible inflation. Les critères de déficit et de dette incluant les collectivités locales et la sécurité sociale, c'est pratiquement tout le fonctionnement des mécanismes nationaux de redistribution qui se trouve placé sous tutelle des institutions européennes. Cela rend désormais très étroite la marge de manœuvre dont disposeraient des gouvernements dont le mandat populaire serait de choisir une voie différente de la politique libérale prévalant dans les cercles européens.

L'histoire a montré que les craintes suscitées dans l'opinion publique française par les « critères de convergence » étaient justifiées. Le traité de Maastricht n'a été ratifié en France qu'à une faible majorité - 51 % -, mais ses effets se sont fait pleinement sentir dans les politiques socialement restrictives qui depuis lors se sont enchaînées.

Ce qui en soi pouvait être considéré comme une mesure de haute valeur symbolique, l'adoption d'une monnaie commune en gage de paix durable et d'unité continentale, aura donc finalement contribué à la désaffection et au désamour envers des institutions européennes dont les

exigences sont de plus en plus vues comme antagoniques à celles de progrès social des peuples composant l'Union.

XLIX

MOSCOU

Moscou aurait pu être une renaissance. Tous les atouts en main : pour Monique, un contexte culturel qui lui était aussi familier que la langue russe, quelques connaissances de longue ou plus récente date lui permettant de se tisser un réseau ; pour moi, un domaine de responsabilité bien plus large qu'à l'ordinaire, avec dix pays en coupe réglée et une vraie équipe multinationale, plus une réputation prosoviétique ouvrant bien davantage de portes que l'on ne pourrait croire. Pour nous deux, la libération des fantômes. Karen était loin derrière, Lapin ne menaçait personne. L'éloignement dans la proximité, à peine quelques heures de vol, la télévision en français par truchement satellitaire, Internet, Usenet et tous les *nets à chaque heure du jour et de la nuit.

Cela faisait plus de vingt ans que nous ne nous étions retrouvés en tête à tête.

Gwenaël construisait sa vie et sa carrière, Madenn explorait les possibles et se trouvait la voie. Seul Ning-Ning, le chien chinois, faisait le trait d'union avec les jours d'avant.

Je n'ai, à dire vrai, guère de vif souvenir de notre domestique. La cohabitation a dû s'installer en ronronnement d'habitude. Les jours ouvrables, le métro me ramenait de Kitai Gorod, la Ville chinoise, prémonition par nom de station, à Prospekt Mira, l'avenue de la Paix, au pied de notre immeuble naguère collectif reconverti bourgeois. Parfois c'était le bus avec, l'hiver, de nuit, le risque

permanent de manquer sa station, le givre des vitres, dedans-dehors, atténuant tellement la maigre lueur des réverbères que seuls le temps écoulé et le nombre d'arrêts permettaient d'estimer atteinte la destination souhaitée.

Diner en tête à tête en face de TV5 ou dans une cave du coin, ces restaurants en sous-sol peu fréquentés des citoyens ex-soviétiques dont les errements d'un président alcoolique entouré de mafiosi goulus n'en finissaient pas de prolonger la déchéance. Les salaires ne suivaient pas la dévaluation vertigineuse du rouble, bannissant les locaux de l'accès à des menus dont les prix s'affichaient en Unités de Compte, des dollars déguisés.

Après quoi, je m'isolais face à l'ordinateur. Je parcourais les méandres des groupes de discussion thématiques qui préfiguraient Facebook, What's App et autres Twitter. Langues, histoire, géographie, littérature, écriture, sciences sociales, législation, complots, engueulades, jeux, abus, divers... Ils étaient des centaines, ces groupes libres d'accès et de parole où l'on se retrouvait, se croisait, s'invectivait et partageait tant d'heures, de mots et de bande passante. Grandes heures d'Usenet. Certaines connaissances immatérielles de ces années binaires demeurent dans mes contacts.

Je buvais aussi, moins que Boris Eltsine mais parfois plus que de raison. Un échographe genevois m'ayant trouvé le foie bien gras, j'avais pris la sage décision de bannir le whisky et le vin de mon distillat quotidien. Sage un temps, déraisonnable l'instant d'après. Je parvins d'autant plus aisément au sevrage que je me persuadai qu'en raison de sa cristallinité la vodka ne pouvait être considérée comme un alcool nocif au même titre que les produits du malt ou de la treille.

Mal m'en prit, mais entre-temps je n'avais pas trop de vergogne à m'assoupir certains après-midi, dans l'antre du bureau voire au frais des draps d'un hôtel voisin où j'avais jugé préférable de tituber. Ces turpitudes, heureusement, ne furent pas suffisamment chroniques pour me perdre de réputation – du moins n'en eus-je aucun écho, hiérarchique ou amical.

Monique quant à elle fréquentait au théâtre, troupe russe francophone du centre de Moscou. Elle prodiguait aussi des cours de soutien et de chant aux élèves slavisants d'une école à penchant international, et se laissait vieillir.

Le dimanche, on brunchait. Aller-retour à pied par tous les degrés de gel vers un Sheraton pas trop éloigné où un magicien officiait au pied de fontaines de mousseux de Crimée. Nous recevions un peu, fréquentions parfois. Les filles et leurs compagnons nous ont rendu visite, appréciant diversement les surprises du cru. Ning Ning s'en est allé à l'empyrée des chiens, Monique sauva Lyetta des affres de l'abandon.

La vie se déroulait d'autant plus sereine que j'avais sous le coude, lorsque je me languissais d'un peu moins de routine, l'excitation des missions aux quatre coins de l'empire. Dix pays, dont l'un tellement multiple ! Une équipe pour explorer les confins trop amers, je parcourais à loisir le meilleur de la steppe.

Je retrouvais alors, au détour des voyages, les joies concomitantes d'une séduction multipolaire. Olga, Nathalie, Natasha – je me retrouvais homme à femmes, m'appuyant sans fausse honte sur les avantages de la fonction pour maintenir vivaces les brandons de midi.

Natasha, Nathalie, Olga – l'on savait vivre alors, aux marches du Kremlin.

MCMXCIX

IL EST MORT, LE SOLEIL

Fin de matinée, c'est l'été. Kermorvan lézarde, les oiseaux se réjouissent à l'envi de la douceur ambiante. Tout soudain, la nuit qui gagne avant midi, le froid qui saisit.

Nous sommes le 11 août 1999. L'éclipse totale de soleil mobilise l'attention d'une bonne partie des populations de l'ouest de l'Europe, puis de l'Europe centrale et d'une frange du Moyen Orient, avant de s'évanouir dans le golfe du Bengale.

Phénomène en réalité des plus fugaces, puisqu'en un point donné il ne fut observable que durant une à deux minutes, parcourant la France d'Est en Ouest en un peu moins d'un quart d'heure.

Il suscita néanmoins un engouement extraordinaire qui s'explique par le fait que l'éclipse traversa des régions densément peuplées à une heure - vers midi - et une période de l'année - les congés d'été - où un public susceptible d'être intéressé était à l'extérieur, et disponible.

Pendant la durée de l'éclipse, l'obscurité se fit au milieu de la journée, les animaux se turent, notamment les oiseaux, et la température baissa de manière significative. Le retour progressif de la luminosité et de la vie après seulement une poignée de secondes fut ressentie comme un soulagement par

les participants qui n'étaient pas mobilisés par des observations à connotation scientifique mais furent plus ou moins surpris dans leurs tâches quotidiennes.

Les éclipses totales de soleil ne sont pas des phénomènes exceptionnels. Il y en eut 77 au cours du XX^{ème} siècle, et l'on en attend le même nombre au XXI^{ème} siècle (y compris les éclipses dites « hybrides » c'est-à-dire perçues comme totales de certains points, et comme annulaires d'autres points du globe). Ce qui fait la rareté et le succès du spectacle, c'est le fait que les différentes éclipses ne sont visibles que sur un trajet particulier. Ainsi, pour le sud de l'Angleterre où l'éclipse de 1999 commença d'être visible, la précédente survenue d'un tel phénomène datait de 1927, plus de 70 ans auparavant.

Les éclipses de soleil ont toujours occupé une place particulière dans l'inconscient collectif - avec, on peut facilement le concevoir, un impact particulièrement fort dans les temps où leur prédiction n'était pas possible.

L'occultation du soleil par la lune intervient en effet sans signe précurseur mais il fut rapidement possible dès la Grèce antique de prédire la survenue d'éclipses sur la foi des analyses d'antériorité. Il est fait recours pour cela à des cycles dont le cycle dit « saros » correspondant à la durée de 223 mois lunaires après laquelle les trois astres concernés retrouvent leur position initiale.

L'éclipse ne se reproduira cependant pas aux mêmes longitudes - il y aura un tiers de journée de différence - et il faut en moyenne 370 ans pour que l'ombre de la lune passe une seconde fois au même endroit de la croûte terrestre.

La prédiction est donc un art mathématique très délicat. Chacun se souvient de l'effet remarquable produit sur les Incas par l'éclipse qu'ils croient ordonnée par Tintin dans le Temple du Soleil. Parmi les autres éclipses historiquement fameuses, il y a celle de 1207 avant notre ère, à laquelle l'ancien testament se réfère en écrivant que Dieu arrêta la course du soleil à la demande de Josué, ou, beaucoup plus récemment, celle survenue en 1879 lors d'une victoire zouloue sur les Britanniques.

Le Soleil ayant tendance à grossir, et la Lune à s'éloigner de la Terre, il n'y aura plus d'éclipse totale de soleil dans environ 600 millions d'années. D'ici là, nul doute que celles survenant continueront de nourrir l'imaginaire des peuples.

L CINQUANTE ANS

Tout minot, j'avais déjà conscience que l'année de mon cinquantième anniversaire coïnciderait avec celle du millénaire. Une perspective aussi lointaine qu'exaltante, banalisée au fil de son rapprochement. L'échéance était là. Passé le cap de l'an 2000, pas moyen d'éviter celui de la cinquantaine.

Les Russes aiment le symbole, la fête et la célébration. Mon jubilé fut à la hauteur de leur réputation. Sous les ors d'un des palais du Ministère du Travail, festivités tripartites avec personnalités, cadeaux, discours, le ban et l'arrière-ban du labeur officiel dument représentés. Les choses avaient été prises en mains de maître par Sviatoslav – un ami de plus de vingt ans, nous avions partagé le même bureau genevois pendant quelques saisons –, par Monique et par des collègues gardant secrètes leurs intentions presque jusqu'au dernier instant.

Rien de bien intime, mais une petite couche de fierté, que tant de gens accordent tant d'attention à ce qui, en somme, n'était qu'une feuille tournée à mon éphéméride.

L'année du cinquantenaire fut donc celle des consécrationes. Il y eut les ors tripartites, mais il y eut aussi la renaissance de séduction pour contrebalancer le poids gluant des bougies.

Olga fut la première. Employée d'une organisation sœur, bilingue, intrépide et mère de trois enfants, elle me devint évidence un après-midi de mars. En l'honneur de la journée internationale des femmes,

libations excessives avec la brigade, fuite en catimini vers le Marriott tout proche pour y cacher la honte d'une beuverie ratée – je n'avais déjà plus la capacité requise pour absorber à la russe.

Une fois à l'abri dans la fraîcheur de draps quatre étoiles, appel vers Olga la maternelle, qui m'avait assuré de son plein dévouement. À force d'opiniâtreté bredouillante, la convaincre de me rejoindre, c'était cela ou le harcèlement incessant d'un indémodable ivrogne. M'endormir en volutes d'alambic comme elle me tient la main. Me réveiller à la nuit tombée, constater son absence et me rapatrier conjugal puisque rien n'avait été.

Olga devait avoir pitié des faibles. Elle ne rompit aucun pont, et nous pûmes bientôt conclure ce que je n'avais su entamer. Il y eut l'hôtel Budapest, moins onéreux et plus discret, Kazan, Petersburg. Olga était accueillante – et fidèle.

Ensuite ce fut Natasha, la biélorusse. Celle qui me fit décréter que Minsk était la ville la plus charmante de l'empire. Nous nous sommes découverts à la belle saison, lors de la cérémonie officielle de signature d'un programme de coopération dont elle était une clavette et moi le parapheur. Les sceaux apposés, nos hôtes offraient pique-nique et excursion. Natasha était la seule représentante d'un autre ministère, pas de crainte hiérarchique d'un sourcil ombrageux.

La vodka nous avait échauffé les lobes et activé les phéromones. Est-ce le hasard seul qui nous fit visiter côte à côte ? Nous avons joué des mains et des doigts tout au long d'un trajet panoramique.

Natasha ne parle que local, mon russe est ce qu'il est – pas de temps gaspillé en circonlocutions. Mes missions vers Minsk se sont multipliées avec, comme un trophée, une œuvre de Rimashevski³⁶ choisie ensemble à chaque fois, comme un doux

souvenir. Ce fut aimable, prolongé vers Kiev, Genève, jusqu'au dernier retour, pas une larme de sa part quand je la quitte au terme de mon ultime visite, demain je rapatrie en Suisse. Natasha sait se tenir...

Quinze années plus tard, beau hiatus, la redécouverte par ces réseaux dits sociaux. Un rendez-vous à Istanbul – pas besoin de visa pour elle ni pour moi – puis Minsk, retour aux sources. Natasha toujours jeune, et moi trop ambitieux. Je voulus la suivre au patinage, m'imaginant éphèbe jusqu'au pataud d'une chute glacée. Double honte, double fracture. Le faux pas m'aura ramené sur les voies de raison. Lapin suffit à mon bonheur, Natasha ne le pardonna pas.

Enfin il y eut Nathalie. Trop belle, trop hiératique, trop victime de harcèlement d'un chefaillon genevois monnayant en coït les dates d'un contrat. Je sus mettre le holà, autorité fait loi. Nathalie remercia...

MM

Y2K

Ma pratique informatique avait bien progressé depuis le ZX gabonais et le Gopher pékinois. Je faisais à Moscou pleine confiance à ce tout jeune officier retraité de l'armée rouge, fraîchement recyclé en informaticien maison. Le bug de l'an 2.000 ne passerait pas par lui !

Les difficultés prévues pour le changement de siècle informatique étaient héritées de la technologie initiale de stockage de données sur des supports alors couteux et de capacités limitées.

Dans la nuit du 31 décembre 1999, le changement de date allait ramener les compteurs à l'année 1900, le passage de 99 à 00 pour le champ date correspondant aux années 19 + 99 et 19 + 00 respectivement. Une telle rétroaction pouvait effectivement entraîner des blocages et des erreurs en nombre partout où la date générerait des actions programmatiques.

Dans les années 1960, le chargement en données des ordinateurs s'effectuait en effet par des cartes dites perforées, disposant chacune seulement et obligatoirement de 80 colonnes, selon une technique héritée du 18ème siècle et des machines à tisser.

Dans ce format de longueur imposée, le traitement des chiffres comme du texte requérait pour être efficace de n'allouer que 2 caractères aux années. Même si les cartes perforées furent remplacées par des

bandes magnétiques dans les années 1970, on conserva dans les nouveaux programmes la pratique de ne consacrer que deux positions aux années, ce qui présentait l'avantage d'une transition facile d'une technique de stockage à l'autre.

Les risques inhérents à cette pratique apparurent dès les années 1980. Il fallut alors recourir à des dispositifs spécifiques permettant la simulation à long terme d'opérations par exemple financières, comme la construction de tableaux d'amortissement de prêts chevauchant la limite entre deux siècles. Ce n'est cependant que quelques années avant la data fatidique du 31.12.99 que la communauté internationale prit pleinement conscience des risques de dysfonctionnements en chaîne.

Les Gouvernements ont alors progressivement pris conscience du problème et mis en place entre 1995 et 1998 des techniques conçues pour pallier les difficultés prévisibles. Les informaticiens étaient mobilisés pour soit assurer le transfert des données et des applications vers de nouveaux systèmes non tributaires du passage à l'an 2000 - « *migration* » -, soit mettre en place des correctifs aux systèmes existants - « *conversion* ».

Internet, technique alors émergente reposant sur un système de codage non tributaire des limitations antérieures, joua un rôle majeur dans la sensibilisation du public et dans la coordination des efforts de la communauté scientifique internationale.

En définitive, et même si les informaticiens passèrent pour la plupart une nuit blanche au chevet de leurs programmes, le passage à l'an 2000 - Y2K en jargon américain - se déroula sans incident majeur.

Cela laisse bien augurer des difficultés à venir pour certains systèmes UNIX³⁷. Conçus de manière à éviter le dysfonctionnement de l'an 2000, ceux-là comptent le temps en secondes écoulées depuis le 1^{er} janvier 1970. Ils n'y consacrent cependant que 32 bits, ce qui amène à une date butoir au 19 janvier 2038 soit $2^{31} - 1$ ou 2.147.483.647 secondes plus tard.

Encore une seconde et, en l'absence de correctif, la date affichée deviendra le 13 décembre 1901 (2.147.483.647 secondes avant le 1^{er} janvier 1970).

L'utilisation d'un système d'horodatage dit 64 bits permettra de voir venir, puisque la date butoir se produira $2^{63} - 1$ secondes après le temps zéro, soit pour un départ au 1^{er} janvier 1970 le 4 décembre 292.277.026.596, ce qui n'est pas demain. Vertige du binaire !

LI VOUS LES FILLES

La ruche grandissait. Madenn comme Gwenaël se cimentaient leurs alvéoles. Pas forcément grand succès du premier jet, les parois des premières cellules avaient tendance à se monter de guingois. Nous n'étions certes pas des parents d'intervention.

La distance faisait que, l'eussions-nous émise, notre parole tutélaire n'aurait pas porté loin. La mise au courant de la progression sociale des filles se faisait sous couvert des congés. L'on avait connaissance d'un nom au hasard d'un coup de téléphone. Pour être honnête, leur mère avait connaissance, qui me répercutait l'information lorsque j'avais l'oreille présente et vaguement attentive.

Il y eut des rencontres physiques avec des gendres putatifs, dont le parti pris de silence gardé me faisait renfrogner les doutes suscités par l'inadéquation.

Tel, dont je ne garde comme souvenir que son avachissement mutique sur le canapé de Kermorvan ne survécut pas aux insuffisances universitaires le détournant de la filière médicale. Pour tel autre, acnéique et materné, la fadeur banlieusarde étouffa les velléités celtiques – tout ce qu'il nous laissa en partage, ce fut un préservatif usagé sous le lit parental.

Et puis un jour, presque sans préavis, le bon choix est annoncé, celui dont elles pensent, à tort ou à raison, qu'il tiendra la durée et la solidité.

Moscou aura hébergé les deux couples récents. Madenn avait choisi en voisinage rural, au plus antagonique d'une capitale où elle ne put s'acclimater, trop verticale, trop hérissée, trop convoyante. Sitôt jeté son dévolu, elle s'enfuit des faubourgs pour nidifier au village avec Cyrille, une ancienne tendresse de la classe maternelle qu'elle avait brièvement fréquentée en charnière gabono-helvétique.

Gwenaël choisit également un condisciple, mais la passerelle s'établit au niveau supérieur. Le hasard, là encore, est redevable à l'expatriation. Avec des parents exilés à Pékin, Gwenaël ne pouvait prétendre aux humanités lémaniques. Ce fut donc Lyon, qui permettait un semblant de chaperonnage depuis Genève de la part d'amis bienveillants. Lyon où elle se laissa prendre à l'accent du cru dont Guillaume est porteur.

Autant j'imaginai Cyrille, connaissant le village et ce qu'il générerait, autant j'étais ignare en bouchons beaujolais.

Nos premières accointances furent très distancées. J'étais en déplacement à Genève, Gwenaël m'avait rejoint, je la raccompagnais par voiture de location vers l'ancienne capitale des Gaules.

Deux taiseux dans un même habitacle sur 170 kilomètres, cela risquait de trainer en longueur. Comme je venais de passer une semaine en formation de hauts cadres destinée à nous faire prendre conscience des subtilités de nos personnalités respectives, je la convainquis, pour passer le temps, de se soumettre au même test, puis d'en faire bénéficier par téléphone mon gendre putatif.

Les réponses données, la grille décryptée, je ne pus m'empêcher d'interloquer un peu. Le tempérament du beau-fils lyonnais était point par

point à l'opposé du mien – introverti, extroverti ; intuitif au lieu de sensible ; logique contre sentiment ; décisionnaire quand l'autre se refuse à fermer le champ des possibles. Complémentarité de l'architecte avec l'artisan...

Les visites moscovites permirent d'entériner les choix.

Si contrastés qu'ils fussent, les gendres n'affichaient pas de différences plus importantes que celles distinguant les deux sœurs.

Depuis, Guillaume est toujours là, Cyrille fut remercié. Quant aux filles, elles s'enclenchent toujours, preuve s'il en était besoin que pour s'embellir la sororité n'a que faire d'une exemplarité du côté paternel.

MMI

WIKIPÉDIA

Enfant, je rêvais d'un monde où mes parents auraient pu stipendier à mon seul profit un standard tout entier d'explorateurs de connaissances. C'est dire si je m'empiffrai à l'auge des engins de recherche, Altavista, Lycos, et enfin Google. Mais le vrai saut qualitatif, ce fut Wikipédia.

L'édition de Wikipédia en langue française fut fondée le 23 mars 2001. Elle atteint le million d'articles en 2010, et les deux millions en 2018.

Wikipédia en langue française est la cinquième plus importante édition linguistique en nombre d'articles après l'anglais suivi du cebuano (Philippines), du suédois et de l'allemand. En termes de consultations, l'édition en langue française est sixième pour les pages vues, derrière l'anglais, l'espagnol, le japonais, l'allemand et le russe, quatrième pour le nombre de visiteurs après l'anglais, le russe et le portugais. En mai 2018, il y eut en métropole plus de 30 millions de connections sur une des pages de l'édition française de Wikipédia, pour 15 millions en 2011. C'est donc peu dire que cet outil est devenu un instrument de culture de masse à l'influence et à la portée jusqu'ici inégalées.

Wikipédia n'est pas le premier exemple de compilation encyclopédique du savoir conçue pour une mise à la disposition du

plus grand nombre. Dès 1674, un Grand dictionnaire historique fut édité à Lyon. En 1728, un Dictionnaire universel des arts et des sciences ou Cyclopaedia³⁸ fut publié à Londres. L'entreprise de sa traduction en français donna lieu à la publication de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, beaucoup plus achevée, et déjà ouvrage collectif.

Les progrès techniques permirent au fil des années d'améliorer la qualité du « produit Encyclopédie » y compris sous des formes très accessibles (« *Quid* ») voir dématérialisées (« *SVP 11.11* »)³⁹, sans toutefois parvenir aux caractéristiques exceptionnelles du projet Wikipédia. Universel, collaboratif, sans autre prérequis pour les contributeurs tous bénévoles que de se conformer à des normes techniques relativement simples, mis à jour pratiquement en temps réel, gratuit et accessible par tous, à tout moment, sur une grande variété de supports.

Le projet Wikipédia suscite certes des critiques à la hauteur de ses ambitions. Il lui est en particulier reproché de mettre en ligne des approches partielles ou biaisées sur des sujets prêtant à controverse, ce qui justifie pour quelques gouvernements les obstacles mis à l'accès au contenu. Certains dirigeants, parfois les mêmes, font grief à Wikipédia de fournir à tous un libre accès à des informations confidentielles ou secrètes. La hiérarchie militaire, par exemple, n'apprécie parfois guère certaines

divulgations sur ses installations ou ses pratiques.

Le caractère de masse du projet ouvre de toutes façons la voie à certaines erreurs d'appréciation ou à certaines approximations. Pour s'en tenir à la langue française, la totalité des quelque 125.000 contributeurs passés ou présents n'est certes pas dénuée d'*a priori*. Il faut savoir cependant que chacun des 300 à 400 articles créés chaque jour fait l'objet d'une cinquantaine de révisions, tandis que seul un aéropage de moins de mille personnes contribue en moyenne plus de 100 fois dans le mois.

Le projet Wikipédia France est juridiquement placé sous la responsabilité d'une structure associative établie en 2004 qui compte moins d'une dizaine de salariés pour quelque 500 membres et se porte garante *de facto* du bon fonctionnement de l'ensemble.

Tels quels, dans leur cohérence et leurs incroyables ouvertures, les 287 chapitres linguistiques de Wikipédia représentent un champ d'accès au savoir universel dont nul n'aurait pu rêver y compris dans la seconde moitié du vingtième siècle.

Qui plus est, il s'agit là d'un outil culturel de type entièrement nouveau, reposant sur l'apport de chacun, libre de contribuer sans devoir être sollicité ou agréé par quiconque.

Phalanstère de Babel...

LII

ET GENÈVE À NOUVEAU

Fin septembre 2001, l'épisode moscovite tire à sa fin.

Tandis que, caviar et vodka, je célèbre à l'ombre du Kremlin aussi bien mon départ que l'intronisation successorale, Monique nous cherche un gîte au travers du Pays de Gex. Elle s'est esbignée en éclairneur avancée.

Le soir des libations finales, je me réjouissais déjà des promesses d'Olga qui devait me rejoindre passée la minuit dans la chambre de l'hôtel Budapest dont elle savait circonvenir le Cerbère.

L'on m'annonce à l'oreille que mon épouse me demande au rez-de-chaussée. Je hoquette tel le maraudeur pris en flagrant délit, je me trahis en demandant laquelle de mes conjointes, avant de réaliser que l'attente est téléphonique. Monique était sous le charme d'un appartement aux faubourgs de Voltaire, et voulait mon aval pour conclure.

C'est donc l'esprit serein de promesse de toit que conclure je fis aussi, plus tard, avec Olga.

Pour ce nouveau séjour genevois, nous sommes propriétaires. Il a fallu négocier un peu de numéraire. Les banques sont exigeantes. Non pas tant d'intérêts, le marché est porteur, que de sécurité. Il leur faut l'assurance que mon sang est immune du VIH. Je crains le résultat car, depuis le Gabon, mes habitudes de consommation n'ont guère changé. Jamais je n'ai pu tenir la distance enfourré dans un

préservatif. Pas que je consomme à tout va, mais lorsque je consomme, c'est sans précautions.

Les comptes sont ce qu'ils sont : pour pouvoir acheter, il faut tester. L'opération se déroule dans la discrétion du service médical d'entreprise, huit jours à attendre un résultat, dont finalement je refuse de prendre connaissance, au grand dam du praticien conseil me tendant l'enveloppe scellée. La Mutuelle, ai-je appris entre-temps, regorge de fonds qu'elle prête à tout va sans autre garantie que les droits à pension, pas besoin de savoir pour acquérir !

Ce n'est que trois lustres plus tard que je dus confirmer mon innocuité – pas de mutuelle exonérante pour la résidence en Chine, il me fallut aller au bout de l'analyse.

Mes nouvelles fonctions me hissent au pinacle. Haut fonctionnaire, corps diplomatique, détaxe permanente, bureau de ministre, bref, pas grand-chose à œuvrer sinon superviser.

Retour donc vers les responsabilités syndicales, cumulées avec le quotidien bureaucratique.

J'ai tant de casquettes que nul ne saurait dire, précisément, laquelle je revêts et où je la porte à un moment donné. Pas besoin de deux paires de lunettes ou deux vestons pour leurrer le quidam.

Président du Syndicat et gourou de la protection sociale, chacun dispose d'une pièce privative, d'un secrétariat, d'un compte de congés, d'un budget à gérer et de pas mal d'imagination.

Lapin et moi avons été sevrés de contacts physiques au cours du dernier lustre, mais les circonstances nous permettent un certain rattrapage.

Elle m'accompagne aux sessions syndicales qu'organise une internationale particulièrement active, nous folâtrons à New York, à Vienne, à

Montréal. Je la rejoins aux formations périodiques que lui concocte son organisation, de Washington à Bangkok en passant par Shanghai.

Adieu Olga, Natasha, Nathalie. Plus besoin non plus de renifler en Genevois pour débusquer quelque promesse locale ou renouer avec d'antiques brisées. Mon avenir, je le sens, sera cuniculicole.

Entre deux badinages, je m'étire, le dos au feu et le ventre à table. La vie me sourit. Jusqu'au diabète finalement diagnostiqué après des années de bamboche qui me détourne des alcools et me dégraisse le corps.

Tout est prêt pour rebondir enfin !

MMII

SRAS

J'ai vécu un SRAS de cauchemar. Non que l'épidémie ait été particulièrement sévère ou exportée. Il n'y eut qu'une seule victime occidentale en Chine, mais le sort voulut qu'il fût un collègue, dont il m'incomba de prononcer l'eulogie devant sa veuve et ses enfants. Puis, durant les trois mois de cœur de crise, des nouvelles au compte-gouttes d'un Lapin en risque d'infection.

Le syndrome respiratoire aigu sévère SRAS apparaît à Hong Kong en novembre 2002, au neuvième étage d'un grand hôtel. Un virus jusqu'alors peu ou pas connu est identifié comme responsable d'une maladie dont la propagation est rapide. Ce n'est cependant qu'au bout de quelques mois, en mars 2003, que l'Organisation mondiale de la Santé déclenche à son propos une alerte mondiale.

L'épidémie est considérée comme endiguée en juillet 2003, une réplique mineure enregistrée en septembre 2003 à Singapour étant apparemment due à un mauvais confinement du virus en laboratoire. Le premier épisode aura impliqué une trentaine de pays et territoires, avec 650 morts pour 8.300 cas recensés. La Chine et Hong Kong auront payé le plus lourd tribut avec 7.500 cas et 550 décès. Le SRAS prospère dans les zones à haute densité de population lorsque les futures victimes sont exposées de près à des

excrétions de personnes infectées. Ce prérequis explique que le virus ne se soit pas développé à un rythme extrêmement rapide au contraire par exemple des virus de la grippe qui peuvent très rapidement faire des millions de victimes en volant par le monde entier. Dans les premiers rapports transmis à l'OMS en février 2003, une forte proportion des personnes atteintes (30 %) ont ainsi été des personnels hospitaliers en contact avec les malades.

Fin 2019 - début 2020 un nouvel épisode épidémique majeur est apparu en Chine, imputé à un marché d'animaux de consommation d'une grande ville industrielle du sud-ouest. Cette alerte a très vite entraîné des mesures exceptionnelles de protection individuelle et d'isolement collectif en Chine pour circonscrire la transmission du virus.

Ce nouvel épisode y a concerné au cours des 15 premiers jours de lutte épidémiologique près de 32.000 cas confirmés dont 5.000 personnes dans un état critique et plus de 600 décès.

Au final, ce qui devint la maladie COVID-19 aura abrégé 5.000 existences en Chine. On estime à près d'un million le nombre de décès qui lui sont imputables au plan mondial - une grosse goutte d'eau dans un océan de 60 millions de morts par an.

Si l'épisode 2003 du SRAS comme l'épisode 2020 du « *coronavirus de Wuhan* » peuvent apparaître comme d'impact global limité voire faible en termes à la fois de personnes contaminées et de mortalité, il faut cependant remarquer que cette

relative circonscription est due en grande partie aux mesures exceptionnelles de protection qui ont été prises.

Au contraire de la grippe, contre laquelle certains traitements ont un taux élevé de réussite, on ne connaît pas, s'agissant d'un virus de type nouveau, de remède à appliquer avec une chance raisonnable de succès. Un autre facteur de préoccupation est le fait que, au contraire de la grippe saisonnière, les virus de type coronavirus peuvent sévir sans discontinuer, leurs effets s'ajoutant à ceux d'autres maladies. De plus, ils affectent dans des conditions mal comprises une vaste gamme de personnes, l'ignorance dans ce domaine ajoutant à l'inquiétude face à la maladie. Le SRAS était une maladie « *mystérieuse, énigmatique et troublante* », selon l'OMS. Son avatar de 2020 l'est au moins autant. Le fait que ces épidémies se propagent d'abord le long des voies de communication nationales et internationales augmente la crainte qu'elles suscitent dans un monde globalisé, désormais paralysé et fragmenté. Par-delà les conséquences épidémiologiques de ces épisodes, leur impact sur les comportements sociaux et les modes de vie des populations constitue donc un facteur d'incertitude et de menace potentielle pour la paix et la fraternité.

LIII

MÉLISSE & C°

Mélisse est née en octobre 2002. Elle était la première d'un quintette de petits enfants, trois du côté de l'aînée et deux de celui de la cadette, parfois doublés par famille recomposée. Ont donc suivi, de l'aînée Myrtille en veille de printemps 2006, de la cadette Lenaig au milieu de l'été de cette même année et Killian au muguet 2009, retour de la séniorité avec Mauve un peu après la Pentecôte 2013.

Si je puis être aussi précis, c'est grâce aux pages internet que je me suis empressé de confectionner et mettre en ligne sitôt reçus les clichés périnataux. J'avais sans doute besoin de ces créations dont personne en réalité ne s'est jamais soucié pour me réaliser en tant qu'aïeul. La fibre du grand-père semble me faire défaut encore plus que la paternelle. Je ne suis décidément pas tisserand dans l'âme.

Monique savait mieux y faire. À sa manière qui alliait sorties, friandises, dessins et partage de temps d'ordinateur, elle ne rechignait jamais à accueillir et choyer les enfants disponibles. Pour moi, j'ai toujours eu, pour éluder l'attention, l'excuse de l'expatriation avec sa kyrielle de responsabilités.

Je ne sais trop pourquoi je me méfie ainsi des épanchements. J'ai pourtant conservé les plus doux souvenirs de Pépère et Mémère. À tout prendre, les filles, j'en suis plutôt fier, et leurs enfants, ma foi, ils sont aimés et le méritent.

Peut-être est-ce la crainte de s'embourber dans des câlineries mettant en péril par des liens trop étroits la liberté de s'affranchir et de choisir d'autres voies ? Si telle fut la stratégie non-dite, l'échec en est patent. J'aurai bougonné pour rien, l'ours n'a pas su abandonner sa tanière quand des effluves d'ailleurs l'avaient attiré loin du seuil.

Ou alors au contraire l'impatience déçue de retrouver en chacune et en lui ce qu'on voudrait y mettre du soi que l'on n'a pu mener à terme ? Mélisse devrait être plus grande sinologue, Myrtille plus grande sportive, Lenaig plus grande artiste, Killian plus grand intellectuel, Mauve plus grande mauve. Tous aspirant aux sommets, je les aurais attendus pour les aider à monter, moi qui n'ai su gravir. Mais nul n'a eu besoin de cette main faillible. L'explication ombilicale de la distanciation vaudrait sans doute qu'on s'y attarde – à condition bien sûr que cela importe.

Car le plus délicat, avec ces relations qui n'en finissent pas de ne pas être, c'est en somme qu'elles ne motivent guère les générations d'aval. L'accès chaotique, pléthorique, boulimique aux connaissances et expériences que permet la technique rend inutile tout recours au chenu.

Ceux qui étaient modèle deviennent témoignage de l'obsolescence programmée, étrangers aux arcanes du tout virtuel, obstacles à la liberté de snapchatter en rond.

Il est sans doute bien tard pour m'accrocher au train de la modernité. Mais sait-on jamais, ce chapitre pourrait savoir attirer l'œil des convoyeurs, ralentir le soupçon d'un instant leur marche impitoyable, pour que je puisse glisser sur ce qui leur sert désormais de tender quelques lignes de code ointes de ma mémoire...

MMIII

SADDAM

Fierté d'être Français, en écoutant l'admonestation de Dominique de Villepin⁴⁰ lors du Conseil de Sécurité du 14 février 2003. « *Dans ce temple des Nations Unies, nous sommes les gardiens d'un idéal, nous sommes les gardiens d'une conscience* ». L'orateur fut applaudi, ce qui n'intervient pratiquement jamais dans une telle enceinte. Mais les faucons n'en avaient cure.

Le 20 mars 2003, le gouvernement américain déclenche l'opération Liberté Irakienne pour renverser le pouvoir en place à Bagdad. Cette campagne est menée sur la base d'allégations depuis reconnues comme mensongères, contre l'avis des Nations Unies, avec le seul soutien du Royaume Uni et de l'Australie. L'offensive menée à partir du territoire du Koweït repose sur l'utilisation massive d'armements terrestres et aériens très puissants. L'armée irakienne est incapable d'y résister. Le gouvernement irakien disparaît début avril. Le président Saddam Hussein est finalement débusqué en décembre 2003. Il est condamné à mort par un tribunal d'exception pour un épisode parmi d'autres de sa présidence et exécuté environ un an après sa capture.

L'intervention américaine autour de l'Irak se situe dans la lignée d'une constante politique visant à contrôler les ressources énergétiques, notamment

pour ce qui est des pays producteurs de pétrole. L'intervention en Irak pouvait être considérée comme prévisible à plus ou moins long terme dès lors que, en 1970, Saddam Hussein, dans les fonctions qui étaient alors les siennes, avait lancé un programme de nationalisation des très importantes ressources pétrolières de son pays. Cette logique interventionniste avait auparavant concerné l'Iran et son premier ministre Mossadegh, elle se poursuivra contre le Venezuela et ses présidents Chavez et Maduro.

La volonté hégémonique des États Unis s'étend également aux pays qui, sans être des puissances énergétiques, peuvent influencer en raison de leur localisation sur la sécurité d'approvisionnement et la maîtrise de ces ressources.

Cette recherche de la domination, communément appelée « *impérialisme américain* », trouve sa source historique au XV^{ème} siècle avec la découverte puis la colonisation du nouveau continent.

Il s'agit pour les castes prépondérantes de renforcer et de sacraliser leur pouvoir en récupérant à leur profit le maximum des richesses sur lequel ce pouvoir est assis par l'élimination, y compris brutale, de tout risque de remise en cause idéologique, politique ou économique.

Cet interventionnisme à vocation globale ne peut se développer aussi abruptement et aussi ouvertement dans un monde où l'évolution historique a amené l'émergence progressive de règles universelles de bonne conduite.

La politique américaine louvoie donc dans un contexte d'alliances paradoxales, considérées comme des étapes nécessaires pour atteindre le but ultime, alliances qui génèrent à leur tour d'autres conflits et d'autres contradictions.

Ainsi, les États Unis avaient-ils contribué à renforcer le pouvoir et les ambitions régionales de Saddam Hussein quand ce dernier était considéré comme intouchable dans un cadre de guerre froide et de protectorat soviétique. Saddam représentait alors un allié potentiel pour contrer des ambitions tierces, notamment iraniennes, vues comme des menaces à plus court terme par les stratèges américains. L'impression de dangerosité se déplaçant à mesure que croissait l'influence d'un pays dont le garant était affaibli, l'Irak passait du statut de partenaire obligé à celui d'obstacle dans une quête opiniâtre à la domination.

Mutatis mutandis, cette même spirale interventionniste - alliances et renversement d'alliances dans un contexte de conflit permanent - se retrouve en Afghanistan ou dans d'autres régions du Proche et Moyen Orient, sans que les forces motivant et attisant cette politique du conflit permanent tirent les leçons des conséquences dramatiques de leurs échecs nationaux (guerres indiennes, guerre de Sécession) ou internationaux (Cuba, Mexique, Chine, Vietnam, Corée).

Pour reprendre l'expression de Noam Chomsky⁴¹, les États Unis sont devenus « un empire dans le déni, souffrant d'amnésie historique ».

LIV PRÉSIDENT

La sinécure est le trait distinctif du haut fonctionnaire, qu'il soit national ou international.

Avec l'âge et ses stigmates, les tentations et frivolités se font plus rares. La découverte tardive d'un diabète limite le recours aux excès de bonne chère dont la lente digestion alambique ne raccourcissait plus la perception du temps à écouler entre deux libations. Les visites au Lapin ne peuvent suffire à combler le temps libre, je cafarde.

Au bureau de Genève, les relations professionnelles s'étaient fort dégradées entre un nouveau directeur général et un syndicat tombé par inadvertance sous le joug d'une clique plus soucieuse de paraître que de négocier.

Quelques mois après le retour de Moscou, renouvellement des instances dirigeantes. Une occasion à saisir de se désennuyer en reprenant le harnais. Karen n'est pas de la partie, elle suit sa carrière en bonne mère de famille. Je constitue une équipe victorieuse avec un des rares collègues ayant eu lui aussi l'expérience du militantisme dans la vraie vie. Pierre fut maoïste suisse, syndiqué et ouvrier avant de rejoindre la bannière des Nations Unies.

Nous voici donc aux affaires. J'ai tous mes fers au feu.

La diplomatie, qui a ses avantages. L'administration de notre Caisse des pensions, qui vaut quelques voyages. Le syndicat maison, pourvoyeur de couverture bien commode quand je

souhaite m'aérer les sentiments. La fédération au niveau mondial des représentations du personnel, la francophonie que je défends et m'efforce de sublimer dans une ville internationale d'où l'anglais veut évincer toute concurrence linguistique.

Un peu de griserie à se mêler aux vrais grands de ce monde. Abdou Diouf, Boutros Boutros Ghali, Perez de Cuellar, Kofi Annan, Somavia, Seguin, Chotard, Blondel⁴², je les sollicite, je leur réponds, je les titille, je les apostrophe, je leur murmure à l'oreille, d'une casquette l'autre.

Adrénaline aussi, au détour d'une négociation qui pourrait capoter, face à une opposition qui convoite le califat. Défendre un tel au tribunal des licenciements, telle autre au guichet des demi-soldes, rédiger de beaux accords, ourdir de nobles complots.

Entre deux fulgurances militantes, co-rédiger des opuscles pour d'une signature me garantir un siège au panthéon de la sécurité sociale.

Ces premières années de la cinquantaine m'ont amené bien haut. Elles m'ont vu planer en cercles nonchalants, attendant sans le dire l'occasion de piquer, et par proie bien saisie me sustenter assez pour une nouvelle ascension. Plus haut encore, mais sous quels cieux, jusqu'à quelle altitude ?

Mon objectif d'alors, c'était le Lapin retrouvé.

Je crus à deux reprises avoir identifié le bon couloir. Un transfert à Bangkok avec, parmi les terres qu'il me faudrait labourer, celles où elle gambadait. Une proie facile que je lâchai pour l'ombre d'un projet à mener au plus près, Pékin même et pour cinq ans.

Monique ne savait rien de cette intention qui ne l'incluait guère.

J'aurais le moment venu échangé mon départ solitaire contre des promesses d'allers-retours

fréquents. Une comparse lui vendit la mèche entre poire et fromage d'un diner de week-end. J'ai eus juste le temps de bricoler un enfumage tarabiscoté – je partais sans partir tout en restant – avant que ne tombe le verdict : notre offre n'avait pas été retenue.

Me voici donc Grosjean comme devant, contraint de chercher par d'autres pâturages la clef tant désirée des espaces Lapin.

MMIV

FACEBOOK

Je ne suis pas un utilisateur forcené de Facebook, auquel j'ai émarginé en 2009, y voyant un succédané des années Usenet marquant les débuts de la connectique à domicile. Je plafonne à trois cents contacts, publie des photos que j'essaye artistiques, m'efforce de garder style et distanciation lorsque je polémique, préserve des relations entre deux cartes de vœux. Bref, utilisateur lambda, sans enthousiasme ni fausse pudeur.

Mark Zuckerberg a vingt ans lorsque, avec quelques condisciples de l'université de Harvard, il fonde en 2004 le réseau Facebook destiné, comme son nom l'indique, à rendre plus dynamique le trombinoscope de l'université.

Facebook essaïma d'abord dans d'autres universités américaines avant de devenir accessible à tous dès 2006. Moins de 15 ans plus tard, il est le troisième site le plus visité - après Google et YouTube - et compte plus de 2 milliards d'utilisateurs actifs.

Comme beaucoup de grandes idées, celle ayant présidé au succès de Facebook est d'une véritable simplicité : il s'agit de mettre à la disposition des utilisateurs un espace virtuel spécifique où stocker les images et les réflexions qu'ils peuvent ensuite partager avec tous ceux à qui ils souhaitent procurer accès, sous réserve de réciprocité.

Comme beaucoup de réalisations d'apparence limpide, Facebook survit grâce à une multitude de procédures complexes. Il ne s'agit pas tant de « mettre en ligne » photos et documents, une technique maîtrisée bien avant 2004, que de garantir la sécurité informatique, la protection juridique, le contrôle de bienséance, l'adaptation à différentes cultures, le stockage de données, la rapidité de flux..., le tout requérant la mise en œuvre de ressources matérielles, logistiques et humaines considérables. Ces ressources, il faut les mobiliser dans le respect des principes de gratuité et d'universalité qui sont, en quelque sorte, la marque de fabrique du medium.

Compte tenu de son ampleur et de son mode de fonctionnement (publication et retransmission sans modération ex ante), Facebook peut constituer un véhicule privilégié pour la propagation de fausses nouvelles et les tentatives de formatage de l'opinion publique.

Certains gouvernements ont considéré que cela constituait un risque social inacceptable. Ils ont alors mis en œuvre un blocage du site sur les serveurs nationaux. Par son universalité potentielle d'accès, le contenu de Facebook peut effectivement contrevenir à certains critères moraux réglementaires dans des pays donnés, alors que ce contenu est parfaitement admis, voire habituel dans d'autres.

Ces divergences ne concernent pas seulement le fait religieux avec les oppositions entre agnostiques et

croissants. Il peut s'agir de trivialités pour certains, parfaitement intolérables pour d'autres. Par exemple, alors que la représentation de la nudité est commune en Europe, aux États Unis la vue d'un sein ou d'une verge heurtera la pudibonderie polissant les rapports sociaux.

La question se pose donc d'une approche nationale aux contenus abusifs, la préservation d'une liberté d'expression générale passant par le rétablissement d'une censure particulière.

Pour le plus grand nombre de ses usagers, Facebook demeure un moyen d'entrer en contact ou de maintenir une relation avec des connaissances, ou des connaissances de connaissances.

Le caractère interactif du réseau demeure donc primordial. Les réactions de sympathie, d'empathie voire d'aversion qui s'y développent n'ont guère d'équivalent dans la « vraie vie », qu'il s'agisse de la taille du cercle des personnes concernées ou de la liberté de ton et de la variété des thèmes abordés. Cette force et cette vitalité peuvent évidemment amener à des situations difficiles, pour des individus dont l'acrimonie ou l'exaltation virtuelles ne trouvent pas d'exutoire réel dans le droit fil des circonstances les ayant provoquées.

Facebook employait 45.000 salariés en 2019. Son chiffre d'affaires, généré surtout par la publicité, était de 71 milliards de dollars des États Unis. Il y avait en France 37 millions d'utilisateurs actifs.

LV

L'AVENIR LAPIN

L'épisode moscovite aurait pu sonner le glas des espérances cuniculicoles, tant les occasions charnelles furent rares au fil de ces années.

Pour dire le vrai, les seuls flux échangés furent épistolaires. Pierre tenta bien d'agir comme puissance invitante pour l'obtention d'un visa lapin lors d'une de mes visites à Genève, mais sa demande souffrit de la lenteur bureaucratique des autorités consulaires.

J'appréhendais un peu nos retrouvailles, prévues en terre américaine, à l'occasion d'un conseil où je représentais les ouailles genevoises. Son employeur siégeant outre-Atlantique, Lapin disposait d'un visa de longue durée dont elle se prévalut. Nous avons synchronisé nos arrivées et nos aéroports. Je devais l'attendre après les contrôles de sécurité, une petite heure de décalage. Plan parfait s'il en fut !

C'était compter sans la vigilance des pandores de JFK. Mon stationnement prolongé auprès des tapis déserts fut considéré comme suspect, et l'on me dégagea de la salle sans que j'aie le loisir de discuter ou de prévenir. L'itinérance des SMS n'était pas encore de mise à cette époque, connecter un GSM français avec un chinois dans un aéroport new-yorkais, c'était mission impossible.

Perdu dans l'immensité du grand hall, j'attendis, tourniquotant, cherchant à trouver sur les panneaux un signe de l'arrivée d'un vol pékinois, tendant l'oreille aux échanges de groupes

vaguement asiatiques, en quête de sonorités mandarines. Insuccès, attente vaine – Lapin m'en aura posé un, peur au dernier moment d'ainsi sauter le pas, comme moi, naguère, c'était avant Moscou, je la laissai pied-de-grue après avoir au tout dernier moment décommandé une excursion depuis Bangkok.

Un prêté pour un rendu, ne s'en vouloir qu'à soi-même. Installé à l'hôtel, entendre que l'on frappe, ouvrir, croit-on, au room-service, la voir dans l'embrasure, moitié furieuse de n'avoir pas été attendue, mais pour grosse moitié tellement soulagée de s'être retrouvés...

Avec Lapin, nous avons parcouru bien des sillons du monde, ces années à multiples casquettes. Nous fumes new-yorkais, fédéraux, thaïs, québécois, autrichiens, lisboètes, parisiens et bien sûr pékinois.

Quatre outils pour préserver la mémoire de ces délices interludes.

Le premier, c'était les blogs, qui commençaient d'offrir la gratuité de leurs pages aux amants séparés. J'y relatais en anglais, jour après jour, un chapitre suivant l'autre, l'intégrale de nos aventures américaines. Ces créations, je nous les suis conservées sous un format survivant à l'obsolescence du support original. Je me les relis parfois, larmes aux yeux et chaud au cœur.

Ensuite, les courriels, quotidiens eux aussi, volubiles, truffés de promesses, d'attentes, de désirs, formant parfois des séquences rédigées d'avance et programmées pour livraison quotidienne différée lorsqu'une mission m'amenait en terre non connectée, il en était encore. Ceux-là furent digérés par les entrailles du serveur genevois. Lapin les a conservés par devers elle

sous forme de disques archivés dont je ne sais s'ils sont encore lisibles.

Il y avait Skype, qui débutait. À l'époque, nous nous émerveillions de converser au même moment que six millions d'autres utilisateurs. Le contact était aussi long et fréquent que loisible – écrire, écouter, chuchoter, les murs ont des oreilles.

Enfin, le stockage photos, espace loué, P-Base. La page Lapin-Tigre est toujours là. Ponctuellement, j'en renouvelle le bail. Cent-six « *galeries* », une par évènement, et 4.000 images.

Ne pas oublier le téléphone, le fixe, la cabine publique, mobilier de rue alors indispensable aux échanges interurbains. Chaque promenade vers la minuit, je m'engouffrais auprès du combiné avec Lyetta, l'ancienne clocharde moscovite, maintenant bourgeoise gessienne. Composer au cadran les chiffres de la carte créditrice suivis de ceux du domicile, confirmer par un # qui parfois me permettait de surprendre un Lapin en départ pour le bureau.

Certaines promenades nocturnes s'allongeaient plus que d'autres. Monique s'étonnait parfois de l'erratique de nos durées. Elle ne pouvait imaginer que, les soirs de contact, la nuit ferneysienne se tapissait du glapir d'un Lapin trop sensible aux feulements du Tigre !

MMV

ANTICONSTITUTIONNELLEMENT

En 1992, ma voix n'avait pas suffi à faire pencher la balance du traité de Maastricht⁴³. Cette fois-ci, j'étais du côté des vainqueurs - ou plutôt du côté de ceux dont on allait voler la victoire. Le 29 mai 2005 les Français refusaient par referendum, à une majorité de près de 55 % de « *NON* », la ratification du traité « *Établissant une Constitution pour l'Europe* » qui avait été signé en octobre 2004 par les 25 Chefs d'État et de Gouvernement concernés.

Pour entrer en vigueur, le Traité avait besoin d'une ratification unanime. Le NON français invalidait donc le texte. Les Néerlandais ayant un mois plus tard également voté NON, le processus de ratification fut interrompu après consultation de 18 États. Parmi ces derniers, seuls 3 avaient mis en œuvre la voie référendaire - Espagne (OUI), France et Pays-Bas-, les autres ratifications résultant d'un vote des Parlements.

Il s'agissait pour la France du troisième référendum sur un traité européen, après ceux de 1972 - élargissement - et 1992 - critères d'équilibres budgétaires dits de Maastricht - et du premier rejet.

Les motifs d'un vote négatif majoritaire étaient liés au refus d'une perte d'indépendance nationale au-delà de celle résultant déjà du referendum de 1992, ainsi qu'à la construction du texte autour

de principes loin de faire l'unanimité en France comme le fait religieux, la prééminence du libéralisme économique ou les limites envisagées aux services publics.

Le projet de traité avait été élaboré par une Convention *ad hoc* présidée par Valéry Giscard d'Estaing, que les Français n'avaient pas reconduit comme Président de la République en 1981. Ceci a probablement également joué en faveur de la mobilisation des partisans du NON.

L'absence de ratification du traité a eu pour seule conséquence de le faire remplacer par un autre texte reprenant pour l'essentiel les mêmes dispositions après les avoir réarrangées.

Ce « nouveau » traité, dit de Lisbonne, fut signé par les représentants des États membres en 2007. La procédure de ratification qui suivit ne fut pas en France conduite par voie référendaire, mais par le Parlement.

Il en est résulté une perte de crédibilité dramatique pour les gouvernants nationaux et européens auprès d'une majorité d'électeurs français. Non seulement leur refus du contenu de la Constitution proposée était nié par la reprise des mêmes dispositions dans le traité de Lisbonne, mais encore ils n'étaient pas consultés sur ce nouveau texte, au motif que leur avis serait probablement à nouveau négatif.

Cette séquence s'est traduite par un renforcement considérable des opinions défavorables à la poursuite de la construction européenne, par la perte de

confiance dans les institutions chargées de mettre en œuvre une démocratie dite représentative, par une désaffection grandissante envers le processus électoral.

La construction européenne était désormais considérée comme s'effectuant à l'encontre de la volonté et des aspirations populaires - une défiance qui depuis lors ne s'est pas démentie.

LVI

RETRAITE

La séparation d'avec mon employeur principal, celui qui m'aura fait voyager par le monde et conféré le peu de prestige dont je puis me prévaloir, eut lieu le 4 décembre 2005.

Pourquoi le 4 ? Parce que les hasards calendaires m'avaient fait débiter un 4 septembre, lundi oblige. Pourquoi décembre ? Parce que le renouvellement de l'équipe dirigeante du syndicat s'effectuait par moitié chaque 1^{er} décembre, et que j'entendais aller au bout de mon mandat avant de transmettre à Pierre un flambeau bien rayonnant. Pourquoi 2005 ? Parce que notre régime de pensions permettait un départ anticipé dès l'âge de 55 ans moyennant une pénalité actuarielle fort raisonnable pour les carrières longues – la mienne, presque tout entière au sein d'une même institution, n'était pas courte.

J'aurais certes pu prolonger pour une dizaine d'années un cursus m'amenant à grimper encore un ou deux des échelons de la gloire. Mon choix ferme de retraite précoce s'ancrait cependant sur quatre constats.

Avoir tenu si longtemps dans un système fondé sur l'anticommunisme – le tripartisme et les lois sociales furent conçus, dans les années d'après la première guerre mondiale, comme un contre-feu aux révolutions qui se profilaient à beaucoup d'horizons – relevait d'une sorte de miracle, pas la peine de tenter le diable trop longtemps. Secondement, ambitieux ou pas, l'on a sa morale.

Quelle plus noble fonction que celle de Président du Syndicat ? Comment une quelconque promotion n'aurait-elle été perçue comme une prévarication ? De trois, comme une crainte superstitieuse. Le décès de mon père alors qu'il venait tout juste d'obtenir le droit de continuer de porter le harnais au-delà des soixante ans réglementaires dans sa profession me rappelait qu'une bonne retraite est une retraite dont on jouit. Ne pas trop attendre pour cueillir les fruits de ses cotisations.

Enfin, la chute des liens de subordination m'ouvrait des perspectives de rupture et de Lapin. Plus tôt cette année-là, lors d'une grande réunion tenue à Pékin où je représentais, nous nous étions promis monts, merveilles et fidélité.

Monique avait souhaité être de ce voyage, désireuse de renouer des liens avec la ville qui lui avait été chère, et de retrouver hors du bercail l'équipe des organisateurs genevois qui l'avaient épaulée durant ma forfaiture à l'époque Karen. Nos serments Lapin Tigre furent donc échangés dans une chambre d'hôtel que je nous avais louée en parallèle. La journée, Lapin et moi émargions au Novotel. Le soir venu, je me retrouvais conjugal au Swissôtel.

C'est peu dire que je ne fréquentai guère les débats. Notre avenir m'importait davantage que celui de la sécurité sociale. Ces serments, pour clandestins qu'ils fussent, n'en étaient pas moins sincères, et la prime de fin de contrat leur fournirait la sécurité financière. J'avais pris soin d'ouvrir un compte spécial pour y faire déposer cette manne, à l'abri d'une procuration qui conduirait Monique, aussitôt avérée ma turpitude, à prélever sa moitié des avoirs, comme elle l'avait fait une précédente fois.

Bref, tout concourait à justifier un départ. Il fut sobre – cérémonie syndicale d'adieu, emballage et livraison à Kermorvan, résidence ferneysienne mise en vente, nous n'étions pas encore à la fin de l'année que tous les ponts étaient coupés avec la vie d'avant.

Une fois retirés dans notre campagne, il me fallut quelques décades avant d'oser m'éloigner de l'écran pour les promenades postprandiales que Lyetta, chienne elle aussi retraitée, attendait impatiemment. Je craignais, quittant si brièvement que ce soit mon poste de vigilance, de manquer un Skype du Lapin, ma non-réponse pouvant alors lui laisser croire que je nous trahissais.

Je finis par comprendre qu'un décalage de sept heures me laissait un créneau confortable pour battre la campagne disons de 14 à 16, le Skype d'un amour ensommeillé n'intervenant qu'ensuite. Nos échanges étaient ponctuels : outre le vespéral qui la hélait nocturne, son réveil était mon coucher, mon départ en courses quotidiennes, vers les onze heures, la cueillait en fin de journée, il y avait sur Huelgoat une cabine téléphonique discrètement implantée où je prenais mes aises.

Tout roulait. Le projet que mon équipe n'avait su emporter débutait et, faute d'en être leader, j'y collaborais assez souvent pour que mon passeport se constelle de tampons dont chacun témoignait de notre acoquinement.

Il ne restait plus qu'à sauter le pas. Quinze ans plus tard, nous en sommes encore là !

MMVI

SUR LES RAILS

Parisien de toujours, je n'ai pourtant jamais pris le tramway dans ma ville de naissance. Ce moyen de transport reste, pour moi, associé au sépia des anciennes cartes-postales, au folklore genevois ou au retard technologique des pays où le métro tardait à s'implanter.

Mes certitudes vacillèrent lorsque, le 16 décembre 2006, Bertrand Delanoë, alors maire de Paris, inaugura la ligne T3, marquant ainsi le grand retour du tramway dans la capitale française. Le tramway, au fait, c'est une voie ferrée composée de rails plats (« *trams* ») implantés en cœur de ville.

Curieuse destinée que celle d'un moyen de transport urbain relativement ancien, dont les inconvénients avaient peu à peu amené la disparition, avant qu'à partir des dernières années du XX^{ème} siècle il ne soit progressivement réintroduit là d'où il avait été banni.

Le réseau de tramway en île de France a commencé de se développer sous le second Empire, à partir de 1855. Il a fonctionné jusqu'en 1937 dans Paris intra-muros, un tout petit peu plus tard en banlieue, à l'exception de la ville de Versailles dont le tramway fut opérationnel jusqu'en 1957. L'électrification des lignes débuta à Paris en 1912. Auparavant, le tramway fut d'abord hippomobile - les chevaux tiraient des véhicules sur rail - puis à

air comprimé ou à vapeur. Pour mémoire, la première ligne du métro parisien date de juillet 1900 ; son inauguration a coïncidé avec l'organisation des Jeux Olympiques dont elle desservait le site. Les deux moyens de transport sur rail de Paris ont donc fonctionné de conserve durant trois décennies, et le déclin du tramway n'est pas lié à l'essor du métro. La pose de rails au milieu de la chaussée a simplement été considérée dans les années trente comme incompatible avec le développement de la circulation automobile, en raison des risques encourus et du coût élevé des travaux de densification.

Pour compléter le réseau du métropolitain, le choix s'est donc porté sur les autobus à essence, en raison des faibles coûts d'infrastructure requis par leur développement, et du bas niveau des prix du carburant.

La réintroduction des tramways électriques, envisagée à Paris dès 1995, répond à une autre logique : le renchérissement considérable du prix des carburants, les considérations liées à la pollution du milieu ambiant par les moteurs à essence ou diesel ont justifié les lourdes dépenses d'infrastructure requises pour redonner vie au réseau. Ces dépenses étaient d'autant plus élevées que, pour mieux assurer la sécurité de la circulation, les nouveaux tramways devaient disposer d'espaces de roulage exclusifs, alors que, pour des raisons également esthétiques, leurs câbles d'alimentation devaient être enterrés.

A l'instar de Paris, de nombreuses villes françaises dont les tramways avaient disparu ont rétabli leur réseau dès le début des années 2000. On compte ainsi une trentaine de villes française ayant renoué avec le tramway entre 1985 (Nantes) et 2014 (Besançon) pour un coût d'investissement au kilomètre pouvant atteindre 40 millions d'euros.

Le tramway moderne n'est certes pas un mode de transport économique à mettre en place. Ses avantages du point de vue de l'écologie sont cependant relativement peu discutés. Il est donc raisonnable de penser que, en dépit de la charge pour les collectivités et des inconvénients pour la circulation générés pendant, voire après les travaux, le tramway continuera de bénéficier d'une « cote d'amour » permettant son maintien durable, après son improbable renaissance.

LVII

SVIATOSLAV

Je venais à peine de me retraiter quand j'appris, par le truchement de mes contacts moscovites, que Sviatoslav nous avait définitivement quittés.

Un ami de juste trente ans, une tristesse à la hauteur de ce bon géant soviétique – si calme, si rassérénant, et sans aucun doute, si puissant ! Je n'ai pas voulu informer Monique de ce deuil. Elle-même est donc partie sans savoir qu'il l'avait précédée, surprise peut-être qu'il ne vienne plus aux nouvelles.

Je dois beaucoup à Sviatoslav – il est rare que j'écrive cela d'anciens collègues, tant ma suffisance a du mal à m'admettre débiteur.

Nous avons partagé un bureau pendant plus de trois ans. Sviatoslav était une sorte de coordonnateur ou de commissaire politique des fonctionnaires soviétiques de notre organisation. J'avais donc, chaque jour, la langue russe dans l'oreille, matin et soir une invitation à me joindre pour le café. On me rapporta que ceux ne me connaissant pas me croyaient russe ou ukrainien. Au fait de mes engagements, ils en auraient déduit que l'inféodation à Moscou collait décidément à la peau des communistes français.

Nous nous fréquentions les week-ends, toujours en Suisse, la grande démocratie giscardienne n'allait pas jusqu'à reconnaître comme frontaliers les apparatchiks du KGB⁴⁴. Nous partions en mission ensemble, Helsinki, Washington, Kiev, Manille..., nous préparions des réunions de conserve. Il m'approvisionnait en vodka, lui qui ne buvait pas,

en caviar et en havanes du hors taxe de l'ambassade, lui qui ne fumait plus. Je corrigeais son français et l'initiais aux arcanes de la protection sociale à l'occidentale.

Nous suscitions je crois des affections semblables à la gent féminine. Dans trois cas au moins, telle que je connus aurait eu plaisir à se l'acoquiner. Mais à mon contraire, et de ce que je voyais, Sviatoslav ne succombait pas à la tentation.

Quand je revins de Chine, il était reparti pour Moscou. Nous nous y retrouvâmes, moi représentant de l'organisation, lui de son Ministère. Et l'alchimie continuait de fonctionner. Échanges et visites, amitié et protocole.

Ce fut lui qui permit à Monique d'intégrer la troupe de théâtre francophone de Moscou, lui encore qui, avec Nadia, son épouse de toujours, m'organisa une fête mémorable pour mon demi-centenaire.

Après mon rapatriement à Genève, nous nous revoyions ensuite trois ou quatre fois l'an, lorsqu'il conduisait la délégation de son pays aux grands raouts de l'Organisation. Puis, un jour, il ne fut pas au rendez-vous. Je m'en inquiétai auprès de son adjoint, qui me dit que le géant était enrhumé.

Il ne guérit pas de ce rhume...

Je ne pus me rendre à Moscou pour la cérémonie d'adieu. Informé trop tard, déjà en déplacement. La seule marque de mon chagrin fut l'eulogie dans la revue du Syndicat que je signalai de mon vrai nom, pas du pseudonyme enrobant de pudeur mes écrits non officiels. J'ai pleuré Sviatoslav à visage découvert.

D'autres compagnons de travail nous auront quittés trop tôt. Elles et eux, je les pleurais aussi, mais mes larmes coulaient sous un masque de plume. Pour Sviatoslav, je l'ai voulu autrement. Une façon de remercier une dernière fois la Grande patrie soviétique.

MMVII SÉGOLÈNE

Le 4 mai 2007, j'assiste à Brest au dernier meeting de la campagne présidentielle de Ségolène Royal. Je suis venu avec Pierre, mon beau-père, dont les 85 ans n'ont pas hésité un seul instant. L'union fera la force de Ségolène !

Le 6 mai, elle est pourtant défaite au second tour. Curieux destin de celle, première femme à se qualifier pour la finale d'une élection présidentielle française, dont les partisans rêvaient qu'elle forme avec Hillary Clinton, alors également en lice pour la présidence de son pays, un duo féminin de choc aux commandes d'une humanité meilleure.

Finalement ni l'une ni l'autre ne tirèrent leur épingle du jeu. Pour sa part, Ségolène Royal fut en butte à des sarcasmes et à des dénigrements constants et violents que rien, dans son parcours humain et politique, ne semble justifier, mais qu'il est raisonnable d'imputer à l'incrédulité genrée accompagnant sa carrière.

La vie politique française est particulièrement ingrate aux femmes. Le droit de vote ne leur fut acquis que tardivement, en comparaison de beaucoup d'autres pays développés. Une seule d'entre elles, sous la présidence de François Mitterrand, accéda au poste de premier Ministre, qu'elle n'occupa que très brièvement. On compte peu de ministres

femmes dont la postérité associera le nom à des réformes importantes - en fait, seules Simone Veil (droits à l'avortement), Martine Aubry (les 35 heures), Christiane Taubira (le mariage pour tous) et Roselyne Bachelot (les masques) entrent a priori dans la catégorie des personnalités politiques dont le nom est très largement connu de la population. Le poids de la loi salique⁴⁵ « *Femme ne succède pas au royaume de France* » serait-il demeuré tel qu'il justifie tacitement les difficultés continues des femmes à percer en politique ou à se maintenir durablement au sommet ?

Cela fait plus de vingt ans - la révision constitutionnelle date de juillet 1999 - qu'il est acté que la loi « *favorise l'égal accès des hommes et des femmes aux mandats électoraux et aux fonctions électives* ». Par-delà les statistiques et la parité de façade, l'égalité des chances entre hommes et femmes en politique est cependant loin d'être acquise.

On ne compte ainsi, depuis 1999, qu'une douzaine de femmes ayant été nommées en France à l'un des principaux ministères - ministères dits « *régaliens* », justice, armées, intérieur, affaires étrangères, économie - dont la moitié ont été Garde des sceaux.

Si ces vingt dernières années six sur onze des ministres de la Justice ont été des femmes, la proportion devient de trois sur huit pour la Défense, une sur dix, quinze, dix-sept pour respectivement les Affaires étrangères, l'Intérieur et l'Économie. Il y aura eu sur cette période

de vingt années huit premiers ministres, dont aucun n'était une femme.

Même si certains affichent leurs doutes, Ségolène Royal fournit un exemple typique de cette discrimination honteuse.

Son parcours, ses interventions politiques, ses réalisations dans les postes qu'elle a occupés, ses succès électoraux et les conditions de ses défaites, sa popularité sont tels qu'il est pour le moins surprenant qu'elle n'ait pas été appelée à de plus hautes fonctions.

Peut-être les hommes disposant du pouvoir de nomination ont-ils craint qu'avec ces qualités et son itinéraire, elle ne projette trop d'ombre autour d'elle. Le destin de Ségolène Royal pourrait ainsi illustrer *a contrario* le propos de Françoise Giroud⁴⁶ : « *La femme serait vraiment l'égal de l'homme le jour où, à un poste important, on désignerait une femme incompétente.* »

LVIII

BRETAGNE

Monique n'était pas forcément ravie de faire retraite à Kermorvan bien avant l'heure habituelle. Même sans trop le ressasser, elle craignait le qu'en-dirait-on d'un retour prématuré au lieu de sa naissance où ses parents résidaient à nouveau. Difficile indépendance dans ce hameau d'une vingtaine de feux – havre de retraités, y emménager à demeure suffit à vous vieillir d'un lustre sinon deux.

Et puis qui fréquenter ?

Les rancunes vicinales sont tenaces. Chaque cheminée ne devise pas volontiers avec toutes les autres. Genève pour cela est plus neutre. Celles et ceux que nous y croisions étaient presque toujours migrants de première génération, pas de haine ancestrale colportée sans autre mémoire que celle de l'irréconciliable.

Finalement, les pièces se mirent en place relativement facilement. Madenn, en vis-à-vis avec son époux d'alors et Lenaig en gestation, faisait pendant à la longère parentale. Les va-et-vient entre les pointes de ce triangle familial occupaient les journées aussi bien que le réaménagement de la demi-acre entourant nos domaines. Les contacts au jour le jour s'élargissaient aussi. Monique, produit du cru et de famille alentour, retrouvait un peu de ses racines. Madenn, installée à demeure et fraîchement élue municipale d'opposition, fournissait d'autres entrées.

Monique assistait aux séances du Conseil municipal. Elle s'indignait avec sa fille des

incongruités du maire d'alors, tandis que je m'épanouissais en « *rédacteur de l'ombre* » d'une gazette issue de la minorité communale, ainsi qu'en « *ouaïbemestre* » d'un site internet créé avec les bouts de ficelle de mes bribes informatiques.

Tous les matins, je m'échappais vers le chef-lieu de canton, chaland fidèle aux zincs de la place centrale, devenu sobre par raison mais toujours accoudé, mon café dialoguant avec rouges, blancs et demis de la ruralité. L'après-midi, je découvrais avec Lyetta, la Laïka lémano-russe, les innombrables sentes du Yeun-Ellez.

Nous fumes définitivement installés, c'est ainsi du moins que je le perçus, le jour de la crémaillère qui nous fit réunir le ban et l'arrière-ban local. Une cinquantaine de personnes bruissant d'un buffet dinatoire que je pressentis ensuite, en toute rétrospection, comme l'Acte Un de mon ancrage électif.

Tout m'allait d'autant mieux, au cœur des Monts d'Arrée, que je m'en échappais en somme assez souvent.

Jouant du calendrier électoral, je m'étais présenté presque au jour même de ma retraite pour siéger au conseil de notre caisse maladie. Mon prestige alors frais et intact m'acquiesça un mandat de trois ans, avec à la clef des séances trimestrielles défrayées. Je m'y rendais comme on déguste un grand cru. Pour décanter, l'avion Brest-Lyon, pour savourer, une route de location par les monts et les lacs, pour déglutir, un séjour amical, Guy, Ingrid, Pierre.

Ces échappées-retour, je les vivais d'autant mieux qu'aucune culpabilité ne venait les assombrir.

Pas le moindre soupçon de Karen ou d'ailleurs qui puisse me détourner du plus bel horizon. Car les mois sans Genève, je m'échappais en Chine, consultant d'un projet qui me dura trois lustres,

vers Washington ou à Bangkok. J'excipais de formations prétendument organisées pour mes ouailles pékinoises pour m'abreuver de Lapin avec un zèle d'autant plus amoureux qu'un bon docteur helvète m'avait fait découvrir les vertus mécaniques de la vasodilatation.

Ah ! la belle vie...

MMVIII

YES WE CAN !

En mai 2008, je rejoins Lapin à Washington où l'appelle une de ces formations dont son employeur était, à l'époque, si prodigue. Tandis qu'elle bachotte, je sillonne la ville. La présidentielle s'approche. Je suis frappé par l'omniprésence sur les panneaux et sur les murs d'un candidat dont le charisme me saute alors au visage. Oublié, le prénom à coucher dehors, oubliée l'ascendance, oublié le manque d'expérience. Celui-là est un leader !

Le 4 novembre 2008, Barack Obama est élu 44^{ème} président des États-Unis face à John McCain, avec 52,9 % des voix et 365 grands électeurs. Sa victoire dans la course à la nomination du candidat du Parti Démocrate était cependant apparue comme une surprise pour beaucoup.

En effet, alors que le choix se résumait entre deux candidats aux caractéristiques dominantes sans précédent pour la nomination - afro-américain pour Barack Obama, femme pour Hillary Clinton -, les pronostics en dehors des États Unis penchaient en faveur de la « moindre nouveauté » avec une candidate bien connue, issue du sérail, aux positions sans grande différence d'avec celles assumées par son époux durant ses deux mandats en tant que Président.

Il est possible que les électeurs démocrates aient, pour certains, voté en

réaction au caractère dynastique d'une candidature vue comme représentant un clan - le « *clan Clinton* » comme il y avait eu le « *clan Kennedy* » et comme il y avait chez les Républicains le « *clan Bush* ».

Très tôt dans sa campagne, Barack Obama bénéficia par ailleurs du soutien de nombreuses personnalités considérées comme progressistes au sein du parti Démocrate. Le fait qu'il soit métis, né d'un père musulman et d'une mère catholique l'ayant élevé comme athée avant qu'il ne se convertisse tardivement au protestantisme n'a pas joué contre lui, peut-être au contraire.

Son absence de fortune personnelle et la modestie de sa vie professionnelle - il était professeur avant de s'engager en politique - ont sans doute été des facteurs positifs pour la victoire, qui fut cependant incertaine jusque tard dans la campagne.

Une fois élu Président, Barack Obama eut le mérite de conduire son gouvernement selon les principes progressistes qui avaient tant fait pour sa popularité aussi bien aux États Unis qu'à l'extérieur.

Son slogan de campagne - « *Yes we can* », oui nous le pouvons -, inspiré des luttes syndicales des travailleurs latino-américains de l'agriculture dans le sud des États Unis, est rapidement devenu une pierre de touche universelle des mouvements populaire

Parmi les faits les plus marquantes des deux présidences Obama, on peut noter ses prises de position contre le lobby des

armes à feu, la normalisation des relations avec le Gouvernement de Cuba, la politique de détente en matière de relations internationales, l'engagement en faveur de la couverture maladie pour tous, les mesures de relance de l'économie comme celles de défense de l'environnement, la protection des droits des minorités y compris les travailleurs migrants, etc.

Ses présidences sont également remarquables par l'absence de scandale et de controverse ayant trait à sa vie privée ou publique, voire à celle des membres de sa famille. Comme premier président non blanc des États Unis, Barack Obama avait beaucoup à prouver. C'est peu de dire qu'il aura réussi à brillamment démontrer l'absurdité des positions soutenant que certaines ethnies seraient intrinsèquement plus à même que d'autres d'assumer des responsabilités à portée universelle.

Les présidences Obama - il fut brillamment réélu en 2012 pour un second et dernier mandat - resteront comme exemplaires dans l'histoire des États-Unis.

Un homme seul ne peut cependant changer le cours de l'histoire sans la durée. Des ambitions et des craintes personnelles ont amené le parti Démocrate à faire un choix perdant pour la succession. Le peuple américain a électoralement rejoint, le temps d'au moins une mandature, la fange de l'ignorance, de l'intolérance, de la suffisance et du veau d'or. Le cours de l'histoire en fut arrêté, nul ne sait s'il reprendra son lit.

LIX

MAIRE

Madenn conseillère municipale, je grenouillais depuis autour du gouvernement local, échetier, conseiller spécial, ouaibemestre pour la minorité. Lorsqu'elle décida de ne pas prolonger l'expérience, je n'hésitai guère à rejoindre la liste ouverte par un de ses colistiers. Au contraire de ce qu'il advint souvent dans mes étapes de vie, je n'attendis pas qu'on me sollicite. Le premier pas fut de mon fait – après il est vrai qu'un compagnon de zinc m'ait suggéré que, en somme, je ne déparerais pas le conseil municipal.

Monique avait une fois ou deux manifesté de l'intérêt pour ce conclave. Brennilis, elle y naquit et y centra le plus clair de ses loisirs de vacances jusqu'à la post-adolescence. Elle assistait aux réunions, participait aux dépouillements, conversait tactique et stratégie avec une de ses compagnes de jeux d'enfance qui devait devenir mon plus fidèle soutien dans l'équipe à venir. Je ne sais si elle aura regretté que mon initiative ne lui coupe l'herbe sous le pied, ou si elle se sera sentie soulagée de ne pas devoir décliner une invitation à s'engager qui, peut-être, ne serait pas venue. C'est donc à moi qu'échoit le flambeau communal.

Les électeurs de Brennilis sont suffisamment peu nombreux pour disposer du redoutable privilège de pouvoir triturer les listes de candidats. Les urnes ne m'ont pas trop malmené, puisque mon nom sortit en bon rang parmi les élus, honorable moyenne. Ne pas être trop « *barré* », je le dois sans

doute à la visibilité de mes colistiers, au prestige de mon beau-père, à la notoriété de ma fille, ainsi que, pour partie, à la qualité d'un matériel de propagande pour lequel j'avais œuvré plus qu'il n'est habituel dans une commune de 500 habitants. Le soir du deuxième tour, compter sept élus sur les onze du Conseil nous vaut d'inviter une cohorte de soutiens enthousiastes et assoiffés au café-épicerie communautaire. Je constate que nul ne semble disposer à prononcer de mots de circonstances, pas même l'initiateur de notre démarche. Je me juche donc sur une table pour, surmontant le brouhaha, déclamer les classiques de remerciements, annonce d'ère nouvelle, promesse d'écoute et de participation que chacun attendait pour continuer de s'abreuver.

Réunion de la liste avant la séance officielle, pour désigner son maire. Je crois bien qu'il y eut une sorte de complot. Le tour de table part de notre tête de liste, celui qui a engrangé le plus de voix. Il se réserve le droit de parler en dernier – grave erreur ! L'initiative revient à l'ancienne de Monique, qui jette mon nom sur le tapis sans m'avoir informé. Les suivants opinent et soutiennent, si bien que lorsque le crachoir m'échoit, je n'ai qu'à accepter, sous réserve d'une unanimité qui s'impose aux suivants.

Adieu veau, vache, cochon – celui qui a lancé l'aventure se trouve dépourvu des fruits qu'il a permis. Roi déchu avant le couronnement, jugé trop décrépité, trop bureaucrate, trop ronchon, trop tributaire d'une épouse dont il est notoire qu'elle le domine. Je crois qu'elle souffrit plus que lui de cette humiliation.

Me voici donc malgré moi maire communiste d'une assemblée divers centres – six années de mandat, hauts et bas, jasant et mascaret.

Sur la photo du premier magistrat entouré de ses adjoints qui parut dans la presse régionale, je ne souris pas. La séance à venir me préoccupait tant, que j'avais oublié de rechausser mon dentier, après m'être brossé des crocs dont d'aucuns vont penser qu'ils rayeraient le parquet de la salle communale.

MMIX

BRICS

Depuis la chute de la maison soviétique, nous étions nombreux à trouver que le monde souffrait d'un manque d'alternative à l'impérialisme américain. La Chine, que tout appelait à prendre position comme second pôle, tergiversait encore. Le dragon se met enfin en branle. Le président Hu Jintao 胡锦涛 (celui qui dansa avec Bernadette Chirac) va se retirer, son successeur pressenti est le vice-président, qui doit apporter les preuves de ses capacités d'innover avant de recevoir l'onction suprême. On attendait Xi Jinping 习近平 au tournant, ce fut celui du retour de la Chine sur la grande scène internationale, où elle orchestra sa symphonie du Nouveau Monde.

Le premier sommet des quatre pays BRIC - Brésil, Russie, Inde et Chine - a lieu le 16 juin 2009 à Iekaterinbourg, en Russie. L'Afrique du Sud rejoint en 2011 ce groupe qui désormais se dénomme BRICS.

Cinq pays dits « émergents » réunissant 40 % de la population mondiale, produisant ensemble autant que l'Union Européenne ou les États-Unis.

Malgré leurs intérêts parfois divergents, les pays membres des BRICS ont en commun une volonté de peser davantage sur un ordre économique mondial rénové qui leur reconnaîtrait la place qu'ils estiment devoir être la leur.

Outre le dialogue politique qui, de sommet annuel en sommet annuel, a permis à l'alliance de survivre aux vicissitudes politiques de certains de ses membres, les BRICS s'appuient sur des instruments financiers qui leur sont propres, notamment une banque de développement basée à Shanghai. La Banque peut accorder des prêts à ses membres ou à d'autres pays émergents sans, et cela est une différence majeure avec les autres institutions financières internationales comme le FMI ou la Banque Mondiale, assortir ces facilités de conditions quant à l'orientation de la politique économique, sociale ou monétaire.

Le capital de la Banque est de 100 milliards de dollars, et ses capacités de prêt de 350 milliards. C'est 17 fois plus qu'une année d'opérations de la Banque européenne d'investissement, également créée en 2009.

Les BRICS ne sont pas la première tentative de pays auparavant dits « en développement » de peser ensemble sur l'avenir du monde.

Les regroupements antérieurs ou parallèles sont cependant moins économiques que politiques, à l'instar du Mouvement dit des pays non-alignés - ni soutiens indéfectibles de l'URSS, ni alliés inconditionnels des États Unis - qui, de la déclaration commune de quatre chefs d'État en 1956 - Tito pour la Yougoslavie, Nasser pour l'Égypte, Nehru pour l'Inde et Soekarno pour l'Indonésie - est devenu progressivement une organisation internationale regroupant

120 états membres et 17 observateurs lors de son sommet de 2019.

En 2050, le PIB chinois devrait être le double de celui des USA, avec qui l'Inde ferait jeu égal - loin devant le Brésil, la Russie et l'Afrique du Sud. Le succès et la capacité de mobilisation internationale des BRICS a donc inspiré à la Chine une seconde initiative digne de ses capacités. Il s'agit de la « nouvelle route de la soie », nommée en référence aux explorations de Marco Polo.

Ce projet global, lancé en 2013 par le Président Xi Jinping, concernait au départ 68 pays, représentant les 2/3 de l'économie mondiale. En 2019, il comptait 140 états membres pour un projet évolutif qui, sous l'impulsion de la Chine, pourrait devenir un nouveau cadre de référence pour la mondialisation.

En soixante-dix ans, la République populaire de Chine aura donc réussi à dompter la chimère après laquelle couraient en vain les dirigeants de l'ex-URSS. Ce pays est presque sans coup férir devenu le centre incontesté du monde nouveau.

Que de chemin parcouru sur la voie de l'internationalisation, depuis qu'en 1955 Zhou Enlai 周恩来 était apparu comme un des leaders parmi d'autres personnalités d'exception de la conférence Afrique-Asie de Bandoeng !

LX

CHINE

N'ayant pu mener une équipe victorieusement à l'assaut d'un processus compétitif, je sus me vendre aux plus chanceux. J'étais devenu en 2008 un habitué du projet Chine – Union Européenne sur la réforme de la sécurité sociale. Ce projet marqua le début de la phase aiguë de ma schizophrénie. Jeune retraité international, je devins prestataire pour le compte de firmes françaises, britanniques et allemandes qui avaient acquis le droit d'intervenir en Chine avec financement européen.

La première décade du XXI^{ème} siècle ne s'emberlificotait pas dans les mailles de l'éthique. Interdit d'accès par la grande porte, s'immiscer successivement par chacune des baies vitrées. Je ne suis pas sûr qu'un tel tour de passe-passe serait aujourd'hui possible tant les déclarations d'exclusivité se sont sophistiquées. Au demeurant, mes connaissances dans le milieu, qu'il fût chinois ou européen, l'expérience accumulée et le peu d'entregent local des lauréats ne leur permettaient guère de refermer l'huis sur le pied que très vite je glissai dans l'entrebâillement.

Ce projet dura encore trois années, au cours desquelles j'effectuai 19 missions vers Pékin à partir de Brennilis. L'indemnité mayorale étant ce qu'elle était, une grosse misère, je n'avais pas trop de scrupule à exercer mon mandat à temps d'autant plus partiel que je me faisais aussi un devoir d'accompagner Lapin dans ses propres déplacements, dès lors que ces derniers

n'impliquaient pas trop de promiscuité. Quand j'étais admis dans ses bagages officiels, je me faisais discret la journée, évitant les alentours de son quartier général de Washington ou les palaces au creux desquels se discutait l'avenir de sa bureaucratie.

Souvent nous prolongions les débats par d'autres ébats, week-ends impromptus ou étirés. Ce sont ces années-là que notre carte du tendre se densifia le plus. Orlando, Bangkok, Shanghai, Amoy, Richmond, Hong Kong... À Washington, Foggy Bottom et Georgetown n'avaient plus de secret pour moi, j'en connaissais un rayon – humour cycliste – sur tous les parcs de Pékin et banlieues. La fréquence de mes visites était telle, que je finis par me dispenser de rapatrier mes affaires.

Même si je n'avais pas encore l'audace de me mettre à l'année dans des meubles, Lapin se chargeait d'héberger des valises plus lourdes et plus complètes à chaque aller-retour. La résidence hôtelière où je séjournais était aux petits soins. Lapin recevait la clef de notre havre avant de me récupérer à l'aéroport, pas une minute de perdue avant que d'exulter à peine le seuil franchi.

Une fois où nous avions hâtivement mené à bien le dévêtissage, abandonnant nos hardes sur le sol du rez-de-chaussée avant de rejoindre en mezzanine l'alcôve nuptiale, nous entendîmes la porte qui s'ouvrait. Ce n'était pas la police des mœurs, juste le gérant de l'hôtel nous apportant des fleurs de bienvenue. Il contourna les vêtements épars sans jeter œil ni oreille vers nos souffles perchés.

Monique ne semblait pas trop se préoccuper. La valise hébergée par le projet, les activités décentralisées aux quatre coins du monde, rien n'était questionné. J'arrondissais les angles s'il en était besoin au prix d'un appel quotidien. Lorsque

Lapin me restait, il fallait un peu ruser, mettre à profit les ablutions, inventer une course de dernière minute justifiant de quitter en hâte l'appartement, chercher le réseau à partir des toilettes du restaurant, exciper d'un banquet vespéral pour joindre l'épouse plus tôt dans la journée sans risquer d'offusquer la maîtresse... Les stratagèmes brinquebalaient parfois, mais finalement, cela passait toujours.

Je ne sais trop comment Lapin justifiait ses absences auprès de son époux et de sa fille.

Sans doute ses parents servaient-ils fréquemment d'alibi conjugal. Ou bien l'indifférence mutuelle ? Nous étions convenus de ne pas faire souffrir d'un schisme irréfragable nos moitiés respectives. Elle comme moi, de toutes façons, nous manquions d'audace. Au point que je la décourageai d'accepter une mutation américaine qui lui tendait les bras et l'aurait libérée. Je savais que l'enfant-coquelet, compagnon indispensable de sa transhumance, aurait fait obstacle à notre fusion. Et je ne me sentais pas de languir à sa porte au cœur de Bethesda.

MMX

DE PLAINES EN FORÊTS

Octobre 1972, Palais des Sports de la Porte de Versailles. Monique et moi avons eu l'honneur de recevoir deux billets pour le dernier concert parisien de Jean Ferrat. L'enceinte est pleine à craquer. Le public, surtout jeune et communiste, est en meeting. D'où nous sommes debout, près des cintres, on entend à peine le chanteur. Qu'importe ! Chacun connaît le répertoire sur le bout du drapeau rouge. Jean Ferrat est mort le 13 mars 2010, à l'âge de quatre-vingts ans. Il fut sans doute le plus populaire de cette immense génération d'artistes français se reconnaissant dans les valeurs portées par le Parti communiste français.

Comme Ferrat lui-même l'a écrit dans *Ma France*, chanson phare et chanson interdite sur les ondes publiques dès sa sortie en 1969 : *« ils n'en finissent pas, tes artistes prophètes, de dire qu'il est temps que le malheur succombe »*. La liste des artistes communistes français est particulièrement longue, plus longue que ne le laisseraient espérer les succès électoraux.

Le soutien des artistes au mouvement révolutionnaire français ne date certes pas de 1945. Dans les années 1920, nombreux sont les écrivains rejoignant ou accompagnant le tout nouveau parti de la classe ouvrière - Henri Barbusse, Anatole

France, Romain Rolland... sont de grands et célèbres précurseurs.

Mais cet élan est sans mesure avec celui qui, à partir de la Libération, traversa avec une puissance jusqu'alors insoupçonnée toutes les branches de la vie artistique et intellectuelle française.

Pour citer encore Jean Ferrat, *« Picasso tient le monde au bout de sa palette, des lèvres d'Éluard s'envolent des colombes »*. Des noms comme ceux de Gide, Montand, Aragon, Fernand Léger, Juliette Greco, Gérard Philipe, Jean Vilar - voire Jacques Brel, Hughes Auffray ou Joe Dassin forment l'avant-garde de l'immense armée des compagnons de route.

Cette adhésion est trop massive et s'étend sur une trop longue durée pour être un effet de mode ou de gréganisme huppé. Le Parti communiste apparaissait, aux yeux de nombre d'artistes soucieux de s'engager pour un avenir meilleur, comme la seule force politique ayant su traverser la tourmente sans compromission avec le nazisme et sa doctrine, et donc la seule capable de guider la marche vers des lendemains qui chanteraient.

C'est à l'honneur du Parti communiste d'avoir su attirer et souvent retenir autant de talents aussi divers. Et c'est à l'honneur des artistes que d'avoir su reconnaître et suivre le chemin de l'avenir. Le nombre d'entre eux, engagés sur les voies ouvertes par le Parti communiste, reste d'ailleurs bien supérieur à l'influence désormais réduite du Parti.

Quant à Jean Ferrat, il demeurera comme l'un des très grands artistes populaires du XX^{ème} siècle en France. Un de ceux dont, dix ans après sa mort, la nostalgie est immense, et le succès posthume ne se dément pas.

LXI

RÉSEAUTER

A chaque époque son marqueur socio-technologique.

Je suis passé d'un temps où avoir le téléphone installé à domicile était un privilège – je me souviens de ma mère argüant de sa carte de presse pour obtenir qu'une ligne équipe le deux pièces des grands parents – à celui de l'escalade dans les G unissant des portables de moins en moins téléphones.

Lors de notre installation en retraite bretonne, l'apex, c'était Facebook.

L'installation progressive de supports performants pour la transmission de données avait progressivement éliminé les échanges rustiques que permettaient des groupes de discussion réduits au format texte – Usenet –, dont les participants, qui se comptaient légion, s'égayèrent avec l'ADSL vers des canaux moins austères.

La communication et la découverte perdirent beaucoup quand Facebook noya Usenet.

L'on entrait dans une ère nouvelle. Au lieu de s'intéresser à la langue chinoise, à l'histoire, à la sociologie, au macramé ou à la politique dans des groupes de connaisseurs, passant dix fois par jour de Chantecler à Cadichon, l'on barbote désormais dans le gloubi-boulga des vrais et faux amis, assommé de retransmissions, de péremptoire, d'images cacophoniques, sans autre modération que celle de la lassitude.

Je me coulai avec facilité dans ce moule du tout-venant de la médiocrité.

Mon apparition sur Facebook date de mai 2009 – il me fallut ensuite trois ans pour me décider à doter la commune de sa propre vitrine. Technologie robuste, puisque six ans après l’abandon de tout entretien, les centaines de pages de « *Bien vivre à Brennilis* » restent en ligne, toutes photos offertes, avec même quelques visiteurs.

Visiteurs ou amis ?

Difficile de discerner le bon grain de l’ivraie. Ce n’est pas un certain Aloheo Pensec qui me démentira, lui dont j’ai inventé le compte pour que, du fond de sa fiction, il vienne gonfler un peu les statistiques maigrichonnes des fans de la page communale.

Je stagne autour des 300 contacts. J’en connais beaucoup. Si je publie, d’abord des images, avec du texte choisi, pas trop personnel, le moins arrogant que je puis, c’est autant pour me convaincre que je crée et partage encore, que pour donner à moudre du grain pour qui souhaiterait emprunter ma salière.

Facebook m’a permis de retisser des liens. C’est par lui que Natasha, la Biélorusse, ressurgit au détour d’une nuit d’été 2012, plus de dix ans après nos dernières étreintes en retenue.

C’est par Facebook aussi que je pus convaincre Monique de ma présence en Mongolie. Visite d’étude inventée à la hâte pour camoufler une escapade décabriste avec Lapin dans le sud de la France. Photos sélectionnées des environs d’Ulaan Baatar, la mise en scène de mon port de chapka et canadienne dans le hall d’entrée surchauffé de mon appartement pékinois. Machiavel de l’ubiquité, j’avais restreint l’accès à ce statut, de peur qu’un public trop sagace ne découvre le pot aux roses.

**Facebook du meilleur comme du pire.
J'en use, j'en abuse parfois, j'y empile les tranches
de mémoire dans un placard sans fin.**

MMXI

DSK

En propulsant à la tête du Fonds monétaire international celui que chacun considérerait alors comme son vraisemblable futur rival pour le scrutin présidentiel, Nicolas Sarkozy jouait sur du velours. Il savait en effet que, le moment venu, la « vraie gauche » refuserait ses voix au gardien du temple libéral, lui garantissant ainsi une réélection par défaut.

Or Dominique Strauss-Kahn est arrêté le 14 mai 2011 à l'aéroport de New York, peu avant le décollage de son vol à destination de Paris. Il est accusé d'agression sexuelle dans une suite d'un hôtel de Manhattan. Lui que d'aucuns imaginaient encore en président de la France après avoir défait celui-là même qui l'avait fait nommer aux plus hautes fonctions de la finance internationale, voyait s'effondrer en un jour ses rêves les plus légitimes.

Une nouvelle fois, un membre éminent de la caste politique française constatait à ses dépens que l'immunité dont il croyait bénéficier n'était que de façade. Le piédestal qui protégeait finit par n'offrir qu'une aire pour chuter. L'on peut en effet penser ce que l'on veut des circonstances de l'arrestation de DSK, il était, au su et presque au vu de tous, coutumier des turpitudes dont ressortissent les faits allégués.

Les politiciens français sont plus souvent qu'à leur tour embringués dans des scandales directement liés à leur mandat où à la conception qu'ils se font du bon usage des privilèges attachés à leur fonction. Appétit financier, appétit sexuel, appétit de pouvoir...

Il n'est certes *a priori* guère de raison pour que les élus de France soient intrinsèquement ou socialement plus irrémédiablement corruptibles que leurs homologues d'autres pays Européens. La différence tient au fait qu'ils ne sont sanctionnés qu'en tout dernier ressort. Il faut à l'interne que la posture d'indifférence bienveillante à leur égard soit devenue intenable et en somme contre-productive pour leurs débonnaires protecteurs, ou qu'ils soient pris dans des filets tendus en dehors des eaux territoriales.

Les circonstances ayant entraîné la chute de DSK n'auraient pu concourir dans d'autres pays, pour la simple raison que les affaires précédentes auraient stoppé son ascension bien plus précocement.

La liste des scandales impliquant des hommes (rarement des femmes) politiques en France au cours des dernières décennies illustre parfaitement la forte capacité de résilience de nombre de protagonistes. Faux diplômes, abus de biens sociaux, emplois fictifs, espionnage, détournements de fonds, fraude fiscale, érotomanie ou priapisme, rien ne semble assez fort pour faire durablement obstacle à la poursuite de carrières politiques dont parfois, ensuite, la soudaine interruption, quand

le bouchon fut considéré comme trop loin jeté, est accueillie avec un mélange de « *Je n'y crois pas* », de « *Pas trop tôt* » et de « *Je vous l'avais bien dit* ».

Même alors, le rebond dans le monde de l'entreprise ou la haute fonction publique apparaît comme une voie aisée de rédemption pour ceux qui ont trébuché.

Ces péripéties, l'on peut en sourire. On peut leur trouver un côté décidément bien français, tranchant avec l'austérité prêtée aux institutions d'inspiration anglo-saxonne ou germanique. Après tout, en tant qu'État, en tant que force économique voire morale, la France a bien souvent tenu son rang de puissance solide. Le fait que certains élus consacrent beaucoup plus de temps à se dépatouiller des affaires dans lesquelles ils se sont eux-mêmes emberlificotés qu'à servir le bien commun ne contribue certes pas à réconcilier le peuple avec ses prétendues élites.

L'impunité relative dont bénéficient, pourvu qu'ils soient de haut vol, les corrompus, les dépravés, les prévaricateurs concourt au discrédit global des dirigeants politiques auprès d'une opinion publique consciente que le système judiciaire et policier se montre autrement dur envers les sans-grades.

LXII

CANTONALES

La commune conquise en mars 2008, des élections un tout petit peu moins locales se profilaient trois ans plus tard. Les cantons étaient encore alors de taille raisonnable. Un peu plus de 6.000 électeurs dans celui de Pleyben, goutte d'eau renouvelable dont Brennilis était une larmichette. Le Conseil général, instance départementale où siégeaient les vainqueurs des élections cantonales, je connaissais un peu. Bien des sujets de préoccupation communale y trouvaient leur écho, routes, logements, aide sociale, transports scolaires, eau potable ou pas, démantèlement de la centrale nucléaire. J'avais eu dans les trois premières années d'édilité suffisamment de contacts pour pressentir que je m'y sentirais à l'aise, si d'aventure...

Lorsque les responsables communistes du département vinrent me solliciter – ils me connaissaient, bien sûr, ne serait-ce que par accointance familiale – je n'hésitai pas une demie seconde à répondre favorablement. Pourquoi moi ? Il fallait un candidat aux forces extrêmes de la gauche, dans le canton de Pleyben comme ailleurs. Si possible, quelqu'un d'un peu crédible par son engagement. Alentour, il y avait d'autres maires encartés ou compagnons de route. Ils ou elles auraient pu faire l'affaire, mais nul, semble-t-il, ne se sentait d'y aller, par crainte de mettre en péril de fragiles alliances rurales en sortant trop hors de leur poche un drapeau bien coloré.

Pour moi, pas de tel souci. Mon étiquette était notoire, elle n'avait en rien gêné mes colistiers

lorsqu'ils piochèrent mon nom dans le chapeau électoral. Monique était plus circonspecte. Elle craignait qu'une déculottée trop sévère – dans les Monts d'Arrée c'est une veste que l'on se prend – ne nuise au prestige de ma fonction, ou ne fasse jaser à l'encontre de cette famille au rouge indécrottable. Comme je ne l'informai qu'*a posteriori*, pas trop besoin d'argumenter. Il fallait cependant concilier campagne électorale et obligations sinophiles. En résulta un calendrier très précis de tracts à distribuer et de réunions publiques à organiser lors des créneaux que l'attention au Lapin me laissait disponibles.

Le Parti est une grande force d'organisation. Le cousin de Monique, Jean-Jacques, était le fer de lance local. Avec quelques bonnes volontés qu'il n'eut pas de mal à dénicher, nous prévîmes, nous planifiâmes, nous préparâmes et nous exécutâmes. Sur le papier, tout était réglé. La symphonie pouvait se jouer, ne manquait ni un cuivre ni un archet. Ce serait une campagne à l'ancienne, tracts sur chacun des marchés des dix communes du canton, réunions publiques dans les trois principales et à domicile. C'était cependant compter sans les changements de mœurs. En février, les marchés dans les bourgs ne font guère recette. Peu d'étals, encore moins de clients, parfois ni les uns, ni les autres. Quant aux réunions publiques, elles ne résistaient pas à l'appel de la télévision, au refus des journaux de les annoncer et au désintérêt ambiant pour la chose publique.

Il faut le reconnaître, sur les trois premières réunions, notre équipe ne connut qu'un succès d'estime très relatif. Au total, trois participants, un par ville : un citoyen pour la première, le maire de la commune hôte pour chacune des deux autres. Autant dire que la réunion de Brennilis, prévue pour

clure la campagne, nous effrayait un peu. Le risque de désertification honteuse était là, avec son cortège d'opprobre à suivre pour les années restantes du mandat.

Et puis non. Au jour et à l'heure, les Brennilissiens et – siennes étaient là. Salle polyvalente remplie, il fallut rajouter des chaises. Discours, questions, applaudissements, en avant pour la victoire finale – avec pour seul regret non-dit des participants, qu'une verrée n'ait pas été prévue pour clôturer la séance. Et ils avaient raison, ceux qui regrettaient de ne pouvoir trinquer ! Eussé-je connu leur présence à l'avance, que les flacons auraient été alignés. Allocution, libations, élocution, les trois stades d'une réunion publique réussie.

Mais je n'avais pas su anticiper. Le soir du vote, pas davantage. Le score sur la commune, près de 50 %, un record pour un candidat communiste, le précédent n'avait pas même deux chiffres, me laissait faussement entrevoir la gloire et le second tour. Le champagne fut donc de rigueur, tandis qu'un de mes adjoints se rendait au chef-lieu porter l'enveloppe-décompte. Son retour doucha notre enthousiasme. Le tsunami rouge était très circonscrit. Les autres localités avaient voté selon leur humeur habituelle, j'étais relégué dans les mêmes profondeurs que mes prédécesseurs.

Une satisfaction cependant – un score moyen au-dessus de la barre fatidique permettant ou non le remboursement des dépenses de campagne. Et une désillusion... Le canton de Pleyben était trop petit pour que les candidats puissent prétendre à un tel remboursement.

J'en étais donc de ma poche – deux ou trois repas pizzas et des frais d'imprimeur. Rien de bien dispendieux, avec pourtant ce doute : n'étant pas remboursé, les votes, les aurais-je achetés ?

MMXII

REBOUCHER LE CHAMPAGNE

Le 6 mai 2012, 20 heures. Dans la mairie de Brennilis, la majorité municipale sabre le champagne pour célébrer ce qu'elle considère encore comme une grande victoire populaire.

François Hollande vient d'être élu au second tour président de la République avec 51,6 % des suffrages exprimés. Son élection repose sur le ralliement des forces les plus à gauche de l'électorat, qui ont totalisé lors du premier tour près de 15 % des voix, et sur le soutien d'un représentant centriste, François Bayrou, ayant mobilisé 9 % des votants - le futur président étant lui-même crédité de près de 29 % des suffrages.

Lors des élections législatives qui suivent, le Parti socialiste et ses alliés notamment écologistes obtiennent une large majorité des sièges, le Front de Gauche parvenant de justesse à former un groupe avec 10 députés. Depuis le renouvellement de 2011, le Sénat est également à majorité de gauche, ce qui ne s'était jamais produit sous la Vème République.

Les augures étaient donc particulièrement favorables pour permettre la conception puis l'adoption et la mise en œuvre d'une politique progressiste en harmonie avec le programme électoral ayant permis la victoire du candidat socialiste. Un programme souvent résumé dans la fameuse formule « *Mon véritable ennemi, c'est le*

monde de la finance » employée par le candidat Hollande en janvier 2012.

Ce slogan lui avait acquis le vote au premier ou au second tour de la frange de gauche d'un électorat pour qui, jusqu'alors, François Hollande ne représentait qu'un avatar de la social-démocratie néolibérale, minoritaire dans l'opinion comme au Parti socialiste. Les candidats « de gauche » lors des primaires internes étaient en fait majoritaires, mais, lors du second tour de cette élection, un des protagonistes choisit de faire prévaloir l'unité derrière le candidat arrivé en tête sur ses préférences idéologiques.

Au contraire de François Mitterrand 30 ans plus tôt, François Hollande n'avait pas négocié de pacte avec les forces les plus progressistes. Il ne solliciterait pas leur appui pour gouverner. L'abandon des principes de justice sociale, de renégociation des traités européens, de lutte contre les positions dominantes de l'oligarchie financière qui avaient fait son élection fut donc quasi immédiat.

Il s'ensuivit une rupture de plus en plus marquée avec le « pays réel », les moins de 35 ans et les salariés non-cadres qui avaient très majoritairement voté pour lui.

Le quinquennat de François Hollande fut donc celui de la tristesse et du désarroi des forces populaires. Celles-ci eurent le sentiment d'être, une fois de plus, trahies par celui qu'elles avaient fait roi. La trahison était déjà venue d'un gouvernement de gauche avec le tournant de

la rigueur en 1983, d'un président de droite élu à une très large majorité pour faire barrage aux menaces factieuses en échange d'une promesse oubliée au lendemain du second tour de « *réduire la fracture sociale* », d'un président cynique décidant d'ignorer la volonté majoritaire sur les principes fondateurs de l'Europe, exprimée lors d'un referendum que son prédécesseur avait convoqué.

Trop de désillusions nourrissent le désenchantement. François Hollande restera peut-être dans l'Histoire comme le Président ayant le plus contribué au désamour des Français envers une classe politique dans laquelle ils ont un mal extrême à se reconnaître.

LXIII

HOOPOE

Plus Lapin s'affirmait, plus Karen s'estompait. La retraite avait aidé, m'émancipant de l'anxiété de peut-être la croiser au détour d'un couloir, de la voir s'attabler dans ma proximité, de l'entendre prendre la parole en réunion. La blessure peinait décidément à bien cicatriser. Les bleus à l'âme sont de vrais hématomes. On les croit apaisés, dissimulés qu'ils sont sous des fards, des tirettes ou des lunettes noires, mais il suffit d'un choc pour en raviver la douleur.

J'avais dans les journées finales de ma désillusion entamé le récit de mon – devrais-je écrire « *de notre* » ? – infortune. La rédaction s'était poursuivie sur plusieurs mois, pour aboutir à un manuscrit joufflu de quelque trois cents pages, dont le style ampoulé et la trame succincte n'avaient séduit aucune maison d'édition.

C'était au milieu des années nonante. Suivirent dix autres cycles, pendant lesquels je parvins tant bien que mal à éviter de croiser nos brisées. Il me fallut parfois pas mal de machiavélisme pour y parvenir, comme lorsque grand chef moscovite je refusai l'entrée à une mission au simple *in petto* qu'elle y aurait pris part, ou lorsque, manitou syndical, je parvins tout au long d'une soirée d'adieu pour une collaboratrice à jouer aux quatre coins dans la salle de réception, ne saluant un groupe qu'après m'être assuré qu'elle n'y émergeait point.

A Brennilis, lorsque je m'isolais dans mon antre-bureau pour, toutes portes closes, y skyper à loisir

mon Lapin quotidien, les feuillets récusés me tiraient le regard. Il manquait quelque chose pour enfin la tourner, cette navrante page. Je ne pouvais diffuser *urbi et orbi* le contenu sur la toile, Karen s'était opposée à une tentative, estimant, comment le nier, que la ficelle était bien grosse, et que chacun la fréquentant l'y reconnaîtrait sous un jour peu flatteur.

Difficile de lui donner tort sur ce coup-là, j'obtempérai. La diffusion sous le manteau de quelques samizdat, c'était autre chose. Je ne pouvais cependant dupliquer à loisir des feuillets que le temps amollissait dans leur jaunissement. L'objet n'aurait guère été présentable pour l'usage que j'envisageais : partager avec l'un, l'une ou l'autre que j'aimais ou appréciais, comme témoignage d'un moi qui avait une histoire et avait su s'en libérer. Ce souci de postérité m'était venu lors d'une sortie belle-familiale, un cousin par alliance des environs de Quimper exhumant les carnets de voyage d'un aïeul dont, autrement, nul ne se soucierait plus.

A moi aussi il me fallait mémoire qui ne fût pas seulement tradition orale et daguerréotypes. Je me tournai donc vers l'édition à compte d'auteur, répondant au démarchage d'Édilivre. Avant de leur confier *Hoopoe* – ma porcelaine est un Lapin, cet ersatz de bonheur était une huppe, Monique très tôt me fut Petit Coyote, et Nuria la Catalane une souricette, bestiaire d'amours –, je toilettaï le manuscrit, l'apurant de phrases trop longues, de répétitions incongrues, de sauts de page intempestifs. Je reçus juste à temps pour la Noël 2012 les cinquante exemplaires de ma rédemption. L'ouvrage, tout comme celui-ci, avait tout d'un vrai. Reliure, page de garde, quatrième de couverture, ISBN et prix de vente au public. J'en étais un petit

peu fier, tout de même. Gwenaël et Madenn acceptèrent leur copie sans y jeter d'œil réel après avoir compris qu'Hoopoe ne contenait rien de plus que le manuscrit brut dont elles avaient tourné les pages d'un doigt circonspect, trois lustres auparavant.

C'est là que j'ai compris combien l'exorcisme était impossible. Karen, certes, ne suscitait plus de curiosité, non plus que mes errements d'avec elle. J'aurais beau cependant secouer à toutes les brises l'encre de leurs écrits, ils resteront toujours là, sournoisement tapis entre hippocampe et temporal, pointant le nez lorsque, par le hasard d'internet, la muse d'Hoopoe apparaît et passe sans me voir.

Sept ans plus tard, je n'ai presque plus d'exemplaires en stock. J'aurais du mal à dire qui en reçut. Certains s'y reconnurent, nièrent mon récit, mais la fâcherie ne dura pas. Poussière du temps et absence d'écho...

Cependant, donnant à une bibliothèque, me dessaisissant au profit d'un bouquiniste d'une malle de secondes mains, il m'est arrivé de glisser Hoopoe dans la pile.

Je me dis que peut-être, ainsi, quelqu'un qui me lira trouvera du talent.

MMXIII CHÁVEZ

Le monde latino-américain suscite, ces dernières décennies, bien plus d'enthousiasme révolutionnaire que l'Europe ou la Francophonie.

Le martyr d'Allende, l'avènement de Perón, les flamboyances sandinistes, la victoire de Castro, le sacrifice du Che, Pepe Mujica et Evo Morales reprenant les rênes des mains néocoloniales, Lula du capitol à la roche tarpéienne... Et puis, il y eut Chávez.

Hugo Chávez, président du Venezuela, meurt le 5 mars 2013 à Caracas. Il avait 69 ans.

Issu d'une famille modeste, de milieu rural, avec des ancêtres indigènes et esclaves, Chávez sut, avec ses compagnons de lutte, construire progressivement les bases amenant la victoire lors de l'élection présidentielle de 1998 à hauteur de 56 % des voix.

Cinq ans auparavant, le Président avait purgé une peine de vingt-quatre mois de prison pour un coup d'état manqué en 1992 contre un pouvoir qui trahissait ses promesses. Son Mouvement avait depuis 1994 multiplié les succès électoraux.

Sa victoire lui permit d'entamer la marche vers ce qu'il appelait la Révolution bolivarienne ou un « *socialisme du XXIème siècle* ».

Chávez fut élu président à quatre reprises, à chaque fois avec des

majorités confortables, dans des conditions irréfutables d'organisation du scrutin. Il déjoua une tentative de coup d'état en 2002 et sortit vainqueur d'un référendum révocatoire obtenu par l'opposition parlementaire en 2004.

Les présidences d'Hugo Chávez se situent dans la droite ligne de l'idéologie progressiste qui était la sienne : démocratie participative ; nationalisation des industries clés, notamment de l'industrie pétrolière, très importante pour le Venezuela ; redistribution des terres agricoles aux communautés villageoises ; mesures de sauvegarde de la flore et de la faune ; protection des richesses halieutiques ; lutte contre la pauvreté et contre la faim ; politique internationaliste active ; alphabétisation et protection de la santé avec le soutien du gouvernement cubain que le pétrole vénézuélien aidait à contrer les effets accrus de l'embargo américain après la chute de l'Union Soviétique.

Cette politique et les succès qu'elle rencontre assoient la popularité de Chávez bien au-delà de l'Amérique latine. Elle suscite aussi une opposition constante, virulente et parfois violente à l'extérieur, en particulier aux États Unis sous les présidences Bush. *A contrario*, de nombreuses personnalités et mouvements populaires se reconnaissent en Hugo Chávez.

Lors de sa mort, après une longue maladie, les hommages se multiplièrent avec par exemple en France la réaction de Marie Georges Buffet à « la disparition de

celui qui a permis de faire entendre la voix et la volonté de celles et ceux à qui le pouvoir de l'argent l'a toujours refusé, de celui qui permis d'ouvrir une voie différente sur le continent américain, en faveur de celles et ceux à qui tout était refusé et qui l'avaient élu dans cet objectif ».

L'Amérique latine est une pépinière de héros et de modèles pour les progressistes du monde entier.

Il est d'ailleurs singulier que des états bâtis à partir du ^{XV^{ème}} siècle sur l'agression et l'occupation étrangère aient pu, à partir de la révolte des colonisateurs souvent alliés aux colonisés contre la puissance métropolitaine, construire progressivement des doctrines d'émancipation et de rejet du modèle économique dominant.

Ce mouvement d'affranchissement collectif débuta au début du dix-neuvième siècle avec Simon Bolivar, héros des indépendances des colonies espagnoles, succédant à Toussaint Louverture en Haïti.

Il compte au Mexique avec Emiliano Zapata, se poursuit après la seconde guerre mondiale avec des dirigeants de renommée et d'influence universelles.

La diplomatie de la canonnière, intervenant en réponse aux craintes d'une oligarchie financière menacée et visée par des politiques nationales d'émancipation, a placé des obstacles considérables sur la route des dirigeants bolivariens, péronistes, castristes ou sandinistes.

L'influence et la résilience de la pensée émancipatrice latino-américaine sont néanmoins indéniables.

Jean-Luc Mélenchon l'avait attribué à Chávez, mais nombreux sont et seront les dirigeants d'Amérique latine pour ainsi incarner « l'idéal inépuisable de l'espérance humaniste de la révolution ».

LXIV

L'ORATOIRE

Monique peinait désormais à monter l'étage menant à notre chambre de Kermorvan. Je me demandais parfois si nous allions finir comme tant de vieilles personnes au souffle raccourci et aux jambes mollissantes, matelas inséré sous la cage d'un escalier qui, l'âge venant, aura perdu tout usage sauf à des visiteurs de court séjour eux-mêmes de plus en plus rares.

Puis Madenn qui demeurait en notre vis-à-vis choisit de s'exiler. Elle ne pouvait plus supporter la hargne imprévisible d'un ex-conjoint contre qui les volets déroulants que nous avions posés semblaient une protection insuffisante. Elle franchit donc quelques dizaines de kilomètres pour aller se poser à proximité de son lieu de travail, les distances, fussent-elles courtes, constituant la meilleure des barrières contre les risques de coups.

Après l'avoir démenagée, plus rien objectivement ne nous retenait de s'éloigner aussi, et de dénicher une maison avec chambre de plain-pied. Instinct d'aïeule, Monique, qui avait pris l'affaire en mains avec mon consentement grommelé – l'avenir, pour moi, se peignait à l'autre extrémité de l'Eurasie – voulut d'abord explorer les ressources au sein des nouvelles aîtres filiales. Elle comprit vite, cependant, que trop de proximité valait promiscuité. La coexistence villageoise n'était plus de mise en milieu semi urbain.

D'agence en annonces, elle focalisa bientôt ses recherches. Toujours Penn-ar-Bed, mais pas les

monts d'Arrée ; elle y était née, point n'y voulait vieillir, trop de départs et trop d'isolement. Cap sur le Trégor, capitale Morlaix. Monique centre encore un peu plus, elle nous arrange avec l'immobilière plougasliste une demi-journée d'exploration dans les communes avoisinantes. Pas d'engagement, c'est promis, juste pour voir.

L'on était en automne 2012, il faisait beau encore. Les visites s'enchainent, deux puis trois – rien de bien convaincant pour Monique. Des critères certes formellement respectés, rez-de-chaussée, terrain autour, proximité du centre, pas plus de gnn gnn euros, mais pas de coup de cœur.

Chauffeur peu impliqué, je n'ai guère de mal à conforter ses refus – trop petit, trop bruyant, trop près de la route, trop loin du bourg, trop rustique... J'entrevois déjà le coup d'épée dans l'eau. L'insuccès de la quête n'est pas pour me déplaire. Je sais bien en effet que ce déménagement sonnerait le glas de mes ambitions électorales. Chaque kilomètre d'éloignement, c'est une poignée de bulletins en moins. L'infidélité géographique se paye au prix fort électoral. Or j'aime bien ma routine municipale. Je me suis habitué au désert de la lande, à l'Ankou, aux korrigans

L'agencièrse sent, elle aussi, que les choses se gâtent.

Une vente n'est pas à négliger en cette morte saison, aussi sort-elle un atout improvisé. C'est à deux pas de la boutique, juste mis sur le marché, un décès, maison presque neuve, un peu plus que gnn gnn mais ça se négocie. La famille est pressée, comme vous payez comptant, c'est un gros avantage...

Nous voici donc rendus vers l'Oratoire de Plougasnou. Véranda aux stores roses abritant des regards une famille endeuillée évacuant des

meubles. Hormis le propriétaire, tout respire le vivant dans cette maison. Dès le seuil franchi, Monique a l'œil qui brille. Elle jauge, elle anticipe, elle prévoit d'abattre ici, de remodeler là, d'aménager l'étage quand les enfant viendront, mon bureau dans cet angle, ici le sien. Pour un peu elle aurait bousculé la veuve et l'orpheline pour mesurer des cotes !

Trois condoléances plus tard, nous sommes à l'agence, signant une offre pour gnn gnn euros, et retour sur Brennilis.

Je peine à m'en rendre compte, mais je viens de sceller mon sort communal. L'offre acceptée, actes signés, travaux programmés, aménagements terminés, nous prenons possession du nouveau bien en juillet 2013. Six mois d'allers-retours quotidiens Brennilis-Plougasnou, une heure au volant, pluie, brume, frimas, j'aurais dû renoncer aux urnes. Je me laisse pourtant convaincre par une adjointe qui en voulait encore. Mars 2014, nous sommes écartés dès le premier tour, plus d'autre choix pour moi que d'investir Plougasnou.

Quant à Monique, elle s'étire au rez-de-chaussée. Elle se crée des liens par le truchement d'une cousine dont le hasard nous apprend qu'elle aussi a quitté le centre Finistère pour ce nord-là. Elle fait aménager le jardin et ne manque pas une émission de Maison à Vendre, comme pour revivre encore et toujours cette après-midi d'automne où tout a basculé.

MMXIV

CRIMÉE

L'histoire, on le sait, ne repasse jamais deux fois les mêmes plats.

Pourtant, je ne suis probablement pas le seul à secrètement espérer que l'Union Soviétique n'est pas tout à fait morte, et que sans le dire des dirigeants comme Vladimir Poutine ou Alexandre Loukachenko en tiennent encore le flambeau.

C'est avec cette grille que j'aime à lire les événements de 2014.

Le 11 mars 2014, le Parlement de la République autonome de Crimée déclare son indépendance de l'Ukraine, dont le gouvernement élu vient de démissionner, cédant à la pression de plusieurs mois de manifestations pour l'acceptation d'un traité d'association avec l'Union Européenne.

Quelques jours plus tard, par referendum, les citoyens du nouvel état décident leur rattachement à la Fédération de Russie. Les troupes ukrainiennes se retirent.

Il s'agit là pour l'Union européenne d'un piteux dénouement au bras de fer qu'elle avait cru pouvoir engager en leurrant les gouvernements ukrainiens d'un renversement d'alliance les coupant de leur voisin oriental.

La position de l'Ukraine sur l'échiquier stratégique avait déjà été ambiguë par le passé, y compris durant la seconde guerre mondiale.

Une république indépendante d'Ukraine fut alors brièvement créée, en 1941, pour appuyer les armées du Reich dans leur tentative d'invasion de l'Union soviétique. Certains des acteurs des mouvements de 2014 se revendiquaient d'ailleurs clairement des collaborateurs du temps de l'offensive nazie.

Dans une Ukraine prise en main par des forces particulièrement antirusses et anticommunistes, nulle surprise à ce que la Crimée fasse valoir un droit à l'autodétermination.

La péninsule avait de longue date bénéficié d'un statut de large autonomie y compris dans l'Ukraine nouvellement indépendante, dont elle ne faisait partie qu'en raison d'un redécoupage interne à l'Union soviétique survenu en 1954, à l'occasion du 300ème anniversaire de la réunification de la Russie et de l'Ukraine.

Les arguments justifiant le passage inverse sont donc solides, et le vote populaire ne les démentit pas.

Cependant, les protestations contre ce qui est décrit comme une agression de Moscou sont fortes et multiples en Europe de l'Ouest et aux États Unis.

L'intangibilité des frontières est invoquée à cors et à cris par ceux-là mêmes qui ont voulu le démantèlement de la Yougoslavie, soutenu la création du Kosovo, appuyé l'expansionnisme israélien, suscité la république du Biafra, encouragé les sécessionnistes tibétains ou ouighours, porté les mouvements contre-révolutionnaires après

l'indépendance des anciennes colonies portugaises et promu tant d'autres entorses à l'ordre territorial établi, entorses considérées comme légitimes dès lors que les forces de l'argent y trouvaient leur intérêt.

Cette politique du deux poids deux mesures interroge - *faites ce que je dis, pas ce que je fais.*

Il est surprenant qu'elle ait persisté après la chute de l'Union soviétique dans un contexte où, après tout, le gouvernement Poutine ne se réclame pas davantage du socialisme que les gouvernants américains lorsqu'ils fomentent ouvertement contre les dirigeants légitimes de Cuba, de la Grenade, du Panama, du Chili, du Venezuela.

Tout se passe comme si le rideau de fer existait encore dans l'esprit des occidentaux.

Alors que la Russie tsariste était courtisée par les autres États, la Russie moderne, post-soviétique, est crainte et infréquentable. Il semblerait que l'idéal de l'URSS, construire un monde qui n'obéisse pas à la logique d'une inféodation du politique aux puissances d'argent, a survécu à son effondrement.

La Russie contemporaine n'est certes pas un pouvoir socialiste.

Mais elle pourrait devenir rapidement une force de ralliement pour des États et des peuples refusant la domination sans partage d'une logique du profit privatif qui leur semble de moins en moins

compatible avec la poursuite efficace du bien commun.

La Chine, autrement tranquille superpuissance en devenir, l'a bien compris, qui ces dernières années a établi avec la Russie des partenariats d'autant plus solides que cette dernière y voit un contrepois de choix aux vaines tentatives européennes de la confiner.

La Crimée devient, dans cette configuration, la tête de pont d'un nouvel ordre mondial en train de se bâtir entre l'Oural et l'Himalaya.

LXV

RAMALLAH

La solidarité avec le peuple palestinien fait partie de mes constantes. En 1967 déjà, la guerre des Six jours avait fragmenté le quintette d'amitié permanente qui nous réunissait, nonobstant les filières différentes, au sein du lycée Rodin – il y avait Bernard, Bertrand, Jean-Pierre dit Biké, Pierre et moi. L'un de nous eut le tort de trouver quelques justifications à l'agression israélienne, ce fut l'ostracisme immédiat. Il ne fut pas total bien longtemps, le lycée crée des promiscuités cicatrisantes, mais jamais celui-là ne rejoignit vraiment notre bogue. Curieusement, trois des cinq devinrent médecin ou biologiste. Y eut-il porosité atavique attirant Gwenaël puis Madenn sur cette même voie ? Je ne sais, et je m'égare...

Bref, lorsque je fus contacté, fin d'été 2013, pour remplacer au pied levé un chef de projet ayant jeté l'éponge après quelques mois – réforme du système d'aide sociale en Palestine – je n'hésitai pas trop longtemps à accepter. Monique m'y poussait – Si tu en as envie, dit-elle, il faut le faire ! L'Association France Palestine me confirma que je travaillerais avec un « *bon* » ministère, entendre un ministère laïque.

Me voici donc début octobre 2013 débarquant au tout petit matin à l'aéroport de Tel Aviv (pas de transport direct pour Ramallah, la puissance pré-occupante n'en veut pas ; un point commun avec Andorre), montrant mes justificatifs au cerbère israélien, une jeune femme qui hausse les sourcils

et me souhaite bonne chance, accueilli dans le hall par un taxi arabe de Jérusalem qui m'amène en quelques dizaines de minutes au cœur des territoires ex-occupés. Pas un barrage, pas un contrôle, à se demander pourquoi toutes ces histoires. Tout juste un panneau à une bifurcation rappelant qu'il était fortement déconseillé aux résidents israéliens, pour leur propre sécurité, de franchir cette limite. Il est à peine cinq heures du matin, j'attribue ce laxisme de barrière à l'aube pointant à peine. J'appris ensuite que, de ce côté-là, le difficile n'est pas d'entrer en Palestine, mais d'en sortir, tandis qu'à l'Est, vers la Jordanie, c'est l'inverse : l'armée israélienne, qui contrôle par un pont une frontière tierce, laisse sortir à tout va, mais filtre les entrées au maillage serré.

Ramallah qui ne s'éveille pas encore me fait l'effet d'un gros bourg du grand sud de l'Europe. Maisons blanches, tuiles, un peu de poussière lorsqu'on mord les bords effrités du ruban d'asphalte. Royal Court Hôtel, petit, familial, ce devait être provisoire en fait je ne séjournai jamais ailleurs. Deux heures de sommeil et direction bureau, équipe de projet, hommes et femmes, foulard et pas foulard. La routine se met en place. J'ai repéré l'Ambassade de Chine, pas très loin, juste après le Jasmine Café et le supermarché Mazen. C'est là, me dis-je, que j'obtiendrai mon visa pour des semaines Lapin, China Airlines, Tel Aviv – Beijing direct. Pas eu le temps de passer à l'acte...

Je n'ai tenu que quatre mois, en autant de séjours. Bien sûr je me suis familiarisé avec la ville. On la parcourt à pied facilement, l'altitude préserve des grosses chaleurs et nous prodigua même en janvier une neige d'exception qui, sous un mètre de flocons tassés, bloqua la circulation quelques jours. J'ai constaté qu'on ne manquait de rien à

Ramallah, jusqu'à la voiture de location avec plaques israéliennes livrée sur place. J'ai apprécié des gens solides, vivant leur confinement avec une dignité ignorant l'extérieur. J'ai retrouvé, missionné par l'association France Palestine du Centre Finistère, la porte-parole des camps ayant visité Carhaix quelques mois plus tôt. Je l'ai accompagnée chez elle, à Hébron, deux heures pour 42 kilomètres, il fallait contourner les chevaux de frise. J'ai partagé la soirée, le couvert et le gîte d'une famille dont le courage et la résilience tirent des larmes d'admiration. Grâce à une collègue allemande arabophone j'ai pu passer des week-ends hors les murs. Jérusalem, Jéricho, le Jourdain, la mer Morte. Crapahuter un parc un jour de shabbat et se rendre compte que, par crainte de représailles religieuses, le restaurant ne servait que des repas froids dans la pénombre. Visiter la vieille ville sainte, s'écarter devant des familles ultra-orthodoxes fonçant couettes au vent et chapeau baissé avec la certitude de l'élus, « *sûr de lui et dominateur* »⁴⁷. J'ai flâné dans le grand marché central de Jérusalem, visité la charcuterie où des russes inventifs fabriquent et vendent du pur porc kasher... Aussi, j'ai rendu hommage à Mahmoud Darwish, le grand poète palestinien, à Yasser Arafat, le fédérateur, le combattant, j'ai suivi les consignes, tel jour, telle heure, éviter de sortir, on s'attend à une rafle israélienne. J'ai souri à la femme de chambre, voile turban, pas de mots en commun mais une silhouette. J'ai humé le parfum du savoir sur le superbe campus de l'université Birzeit. J'ai partagé le pain, le sel, le falafel avec des gens d'une culture, d'une pudeur, d'une hospitalité et d'une tolérance exceptionnelles, des gens me sachant gré d'être à leurs côtés, des gens que j'admirais sans trop savoir pourquoi.

Bref, je m'étais accoutumé au point de rédiger, pour les experts à venir, un petit guide de Ramallah au quotidien qui, je crois, fait toujours œuvre utile pour convaincre ceux qui hésitent à franchir le pas d'une brève mission, ou pour aider ceux qui, préparant leur venue, aiment à savoir où leurs pieds seront mis.

Je ne sais quel fut le déclic m'amenant à renoncer. C'était en février 2014, j'excipai des élections à venir, du fait que je servirai mieux la Palestine comme élu du Front de Gauche que comme coopérant, des fadaises qu'au Ministère ont me fit l'amitié d'accepter, même s'ils furent surpris de l'importance que j'attachais aux trois cents électeurs de Brenniliis – je ne les ai pas informés de mon échec.

Notre projet en voisinait un autre, se penchant sur le sort des enfants prisonniers des geôles israéliennes.

Son responsable était également Français. Il résidait à Jérusalem Ouest, la partie « *désarabisée* » de la ville, faisait chaque jour l'aller-retour en voiture, préférant la route à l'exiguïté du territoire urbain de Ramallah. On a tôt fait, dans un état confetti, d'atteindre les limites de sa rondelle. Nous avions sympathisé, là encore par le truchement de la collègue allemande, et partagé une soirée Fromage & Vins en terrasse au Notre Dame.

En janvier, il ne rentra pas de congés. La police israélienne l'avait bloqué à l'aéroport de Tel Aviv, rapatrié sur Paris sans autre forme de procès, en récompense de son zèle déclaré hostile. Je n'avais certes pas envie de connaître la même mésaventure, ce qui je crois n'aurait pas manqué à longue ou brève échéance pour peu que les services d'immigration grattent un tantinet mes sympathies mal occultées.

Puis, je supportais mal un *modus vivendi* dont l'obsession semblait, pour certains, d'aller s'aérer chez l'opresseur pour mieux servir l'opprimé. Je me suis fait un devoir de ne jamais me rendre de mon initiative à Jérusalem. L'insouciance hédoniste, c'était oublier trop vite les humiliations, le mur, l'arrogance, le bigotisme mal assumé drainant les vendredis vers les Territoires tant d'Israéliens bravant l'interdiction de circuler pour déguster en quiétude la bière fraîche ou le repas chaud que la calotte bannissait de chez eux.

Même si j'appréciais la valeur attachée par mes collègues palestiniens au laissez-passer permanent que certains détenaient, même si je comprenais l'engouement de ceux qui le pouvaient pour une visite d'emplettes à l'IKEA de derrière le mur, même si j'entendais les chauffeurs de taxi me narrer la tolérance de Tel Aviv si loin du prosélytisme machiste des haredim⁴⁸, il y avait me semblait-il comme un relent de collaboration à visiter l'occupant pour se distraire de l'occupation. Le principe était bon, mais la pratique austère.

J'ai donc vite jeté l'éponge, avec à la fois soulagement et regret. Mon successeur fut rapidement trouvé, nous avons travaillé ensemble en Chine. J'ai pu l'accueillir à Ramallah, partager avec lui deux journées de mise au courant, lui faisant visiter les recoins de la petite ville. Sa grande carcasse avait du mal à s'extirper de la brinquebalante Polo de location. Le flambeau était passé dans les bonnes mains – il sut le porter dignement au long de trois années.

J'avais déserté – et j'étais sauf, lâchement libre de folâtrer ailleurs.

MMXV

MEURTRES EN MÉDITERRANÉE

Sans migrations, nos civilisations occidentales ne se seraient jamais établies. Combien de Français savent-ils encore que le nom de notre Nation, dont nous sommes si fiers, est celui d'une tribu germaine, irrédentiste des Gaulois ? Et combien ont conscience du fait que la Méditerranée, notre mer nourricière, signale par son nom qu'elle est un trait d'union entre les terres, et pas un gouffre séparateur ? Cette ignorance, ce refus de l'histoire, ont désormais un goût meurtrier.

Le 12 avril 2015, une embarcation transportant 550 migrants fait naufrage 24 heures après son départ des côtes libyennes. 400 morts, 150 survivants. Durant les trois jours précédents, les garde-côtes italiens avaient déjà secouru 5629 migrants sur 22 embarcations différentes.

L'Organisation Internationale des Migrations a recensé près de 17000 morts et disparus en Méditerranée entre le 1^{er} janvier 2014 et le 30 juillet 2018 ce qui en fait, selon l'OIM, « la route migratoire la plus meurtrière au monde ». Le pic migratoire provoqué par la persistance en Syrie de tentatives armées soutenues par les puissances occidentales de déstabiliser le gouvernement, se

traduira en 2015 par l'entrée d'un million de réfugiés dans l'espace Schengen européen. Ce flux persistera, mais retombera progressivement à un niveau beaucoup plus faible, pour ne plus être que de 120.000 personnes en 2018.

On aurait pu penser que l'Europe, en grande partie responsable directe ou indirecte de cette crise humanitaire, continent vieillissant en quête de main d'œuvre qualifiée, aurait su saisir cette occasion pour mettre en avant ses valeurs humanistes, et accueillir d'autant plus dignement les réfugiés se pressant à ses portes que, au demeurant, leur nombre était apparemment loin de représenter une charge insoutenable pour la collectivité. L'Europe compte en effet 750 millions d'habitants. En recevoir 1 million serait sans commune mesure avec l'effort requis, par exemple, en 1962 pour rapatrier également 1 million de personnes d'Algérie dans une population métropolitaine de 45 millions.

Pourtant la réaction européenne fut toute autre à l'exception dans un premier temps de l'Allemagne.

Le gouvernement allemand commença par voir la chance économique et sociale que représentait l'arrivée d'une main d'œuvre qualifiée jeune, avant de se rétracter sous la pression de la frange la plus xénophobe de l'opinion publique, partie de son électorat traditionnel.

Les dirigeants européens se livrèrent donc à de honteux marchandages sur la répartition des nouveaux arrivants,

maquignonnant les réfugiés comme des têtes de bétail.

La Communauté a fait peser tout le poids de l'accueil sur les régions frontalières de l'espace européen, les plus faibles économiquement. Cette indignité se poursuivait cinq années plus tard avec des ratiocinages autour de l'accueil de naufragés recueillis à leur bord par des capitaines courageux interdits d'accostage.

La prétendue crise migratoire est venue ponctuer la perte de crédibilité d'une Europe naguère creuset des droits de l'homme et de la solidarité. Cette Europe conçue pour être fraternelle en surmontant les guerres, s'est transformée en harpie de l'égoïsme, de l'individualisme et du repliement.

L'entraide s'y est réduite comme peau de chagrin même si, paradoxalement, les moyens augmentent pour faire face à des besoins d'urgence dont l'amplitude n'aurait rien d'exceptionnel en comparaison de ce que d'autres continents endurent ou ont enduré à d'autres époques. Comme le relève la CIMADE (Comité inter-mouvements d'aide aux évacués) « Parmi les migrants internationaux, seul un tiers s'est déplacé d'un pays en développement vers un pays développé. En effet, contrairement à ce que les discours actuels portent à croire, la majorité des migrations ne s'effectuent pas du Sud vers le Nord. En réalité, seules 37 % des migrations dans le monde ont lieu d'un pays en développement vers un pays développé. La plupart des migrations

s'effectuent entre pays de même niveau de développement : 60 % des migrants se déplacent entre pays développés ou entre pays en développement. »

On compte bon an mal an 740 millions de personnes migrant à l'intérieur du même pays contre 200 millions de migrants internationaux. Sur ces 200 millions, un tiers seulement vont vers les pays développés. Il y a parmi eux 15 millions de réfugiés, dont seulement 20 % soit 3 millions quittent leur région d'origine.

C'est la honte de l'Europe de n'avoir pas voulu répondre à celles et ceux, en grande détresse et en danger de mort, qui demandaient son aide et de les avoir littéralement regardés mourir dans les eaux de la Méditerranée - alors que les régions les plus pauvres, elles, supportent à longueur d'années l'essentiel de la charge de solidarité.

« Bien sûr mon amour, on va traverser ; Bien sûr mon amour, faut pas douter ; Bien sûr mon amour, on va y arriver ; On s'aime si fort ensemble, on va gagner... »⁴⁹

LXVI

NATASHA

Le sait quiconque a lu le chapitre sur mon cinquantenaire. J'avais rencontré Natasha au Belarus, dans la splendeur de ses trente-cinq ans. Nous nous étions séduits en baragouin petit-slave. Nous avons bien partagé au cours de ces années moscovites. Le pouvoir de décision et quelques fonds des Nations Unies aidaient au convivial. Je fus Natasha à Minsk, à Mir, sur la Berezina, bien plus souvent qu'il eût été nécessaire pour encadrer le projet dont elle était responsable national ; nous fûmes aussi à Kiev, à Leningrad, même à Genève où mon plaisir la décrétrait experte de haut niveau lorsque j'organisais.

Natasha est belle, elle est jeune. Sa voix grave, son sourire, le bleu de ses yeux. Nous nous comprenons à demi-mots, nous savons partager les moments de détente. Bateau mouche sur le Dniepr ou le Léman, visite moufle dans moufle par le vieux Minsk, train des coteaux genevois, bastions de Saint Pétersbourg. Elle m'initie même à quelques jeux de cartes préludes à de brèves étreintes. Natasha n'est pas une agace-pissette, elle n'est pas non plus très entreprenante. Elle reçoit je crois avec plaisir, sinon par devoir, et moi qui, sans Lapin, n'enflamme pas les draps, je m'en ravis et lui sais gré.

Puis la vie suivit son cours, séparation, autres voies, absence définitive, me dis-je en classant les sages photos qui nous réunissaient pour des poses officielles.

Un jour – le message. Du cyrillique dans ma boîte à courriels.

Le Belarus a évolué, Facebook y a droit de cité, Google permet de remonter toutes les pistes. Natasha, qui me cherchait, a retrouvé ma trace ! Skype est notre allié, comme il fut celui du Lapin et de quelques autres. Je la découvre sur mon écran une après-midi d'août 2013. Je me suis isolé dans mon bureau du premier étage, porte fermée, fenêtre close, que nul et surtout Monique ne s'avise de mon retour aux extases d'antan.

A Plougasnou, la fibre facilite l'échange, l'image et le son sans nuage. Natasha vient de rentrer chez elle, son mari n'est pas encore là. Il fait beau et chaud à Minsk, elle s'est changée. Blouse sans manches légèrement ouverte, short en jeans moulant à souhait des jambes interminables dont j'avais oublié le galbe. J'ai le souffle coupé, je respire un grand coup et lui demande de bien vouloir se lever, de marcher pour moi. Être sûr que je ne rêve pas devant ce retour vers un futur qu'en un sourire Natasha annonce brillant.

Dès lors, ce fut au quotidien que nous reprîmes confiance. Monique s'étonnait d'entendre ma porte se clore chaque fin d'après-midi. Elle nous surprit une fois, ayant réussi à monter les marches sans trop d'essoufflement et à ouvrir le battant auquel je tournais le dos. Natasha, elle, avait décelé la présence et plongé sous sa table pour échapper à l'œil matrimonial. Il m'en coûta des explications alambiquées à base de contacts préparatoires pour un projet fictif « *Se cacher ? Cacher qui ? Cacher quoi ?* ».

Aussitôt mon espace libéré, je le réagençai, tirant-poussant les meubles pour siéger dorénavant face à la porte. Si Monique doutait, elle fut confortée par ce charivari, mais elle a encaissé. Natasha et moi

pûmes donc poursuivre notre politique de rapprochement.

Il fallait un moment, et il fallait un lieu. Elle choisit le printemps, je proposai Istanbul. Visa à l'aéroport pour les citoyens bélarusses, je connaissais un peu pour y avoir séjourné avec Lapin l'année précédente. J'assure à Natasha, qu'elle n'aura à porter ni voile ni foulard, et nous nous retrouvons dans le hall d'arrivée. Taxi, j'avais réservé deux chambres, cela surprend le gérant de l'hôtel Aslan. Il fait nuit tôt cette mi-mars. Nous dinons alentours de peur de nous perdre dans les dédales de Sultan Ahmet. Retour en chambres, il faut se décider. Je suggère une partie de cartes – ce sera dans la demi-suite que je me suis octroyée.

Natasha me rejoint, je devine la nuisette sous la robe de chambre. Le jeu ne fut pas battu – il y avait impatience, il y eut étreinte. Elle sent ma vigueur, murmure « *preservative* ». J'en avais, acquis à Roissy. Je lui avoue ne pas savoir comment chausser, elle n'est pas experte non plus, l'on finit par s'en débrouiller, et là, je débande. Irrémédiable. Cialis pris à l'avance, beauté de Natasha, elle est parfaite, rien n'y fait ; il lui faudra me finir à la main, hors caoutchouc. Elle dit « *Ce n'est rien* », me laisse à ma piètre performance.

J'ai honte le lendemain de toquer à sa porte pour un petit déjeuner sur la terrasse surplombant le Bosphore. Je pressens l'effet désastreux de mon effondrement sur ses désirs de renouer – mais aucune ombre au sourire de Natasha. Le séjour se poursuit en charme et en plaisirs, découverte le jour des munificences stambouliotes, et soirées besogneuses. Nous avons abandonné l'idée du latex mais je ne puis malgré tout honorer que rarement sans aide manuelle. Chaque nuit,

dégorgement fait, Natasha se retire de l'autre côté du couloir.

N'est pas Lapin qui je voudrais, et l'épanchement de l'une m'inspire davantage que la réserve slave. La semaine passe cependant plus qu'agréablement. Le grand hall d'Atatürk nous voit échanger le serment de continuer et d'approfondir notre Reconquista. Je promets, sincère et flatté. Natasha est sublime, jupe stricte, haut manches courtes, veste galonnée de femme cadre, soupçon de rouge à lèvres, maquillage – elle a peut-être une réunion au débarquer, ou son mari l'attend pour un anniversaire.

Quant à moi, Paris, Plougasnou, une semaine et je repars vers Lapin. Monique accepte la ficelle un peu grosse d'un voyage motivé par le suivi avec un groupe chinois de la semaine d'études que je venais de leur organiser en Turquie avec le Sosyal Sigortalar Kurumu⁵⁰.

Seconde tentative avec Natasha, juillet 2014, Minsk. Raison cette fois invoquée : quinzième anniversaire de la réforme de la sécurité sociale au Belarus à laquelle notre Organisation a tant contribué, je me confectionne même une fausse lettre d'invitation avec en-tête du ministère, au cas où Monique déciderait de se déciller les yeux.

Minsk, modernisée, est superbe. L'appartement que j'y ai loué Centralnyi Rayon, pas très loin du Ministère où officie Natasha, ne manque de rien. Elle est venue me prendre à l'aéroport. Retour par bus et tram en centre-ville, plus quelques centaines de mètres à rouler la valise. Je préfère le molletonné pékinois où Lapin m'accueille au volant de son Audi !

Les règles de Natasha elles aussi sont austères. Pas de soirées, pas de nuitées, son mari sourcillerait ; la journée, elle doit être à son poste

de responsable – mais autrement, tous les créneaux du monde ! Introït à la va vite, j'honore jusqu'au bout dans la chaleur de la ville, elle me laisse occuper ma soirée après m'avoir indiqué le supermarché à deux pas, juste de l'autre côté du périphérique. Je pourrai y acquérir des roubles, y dîner solitaire à la cafeteria et me pourvoir de l'indispensable pour le petit déjeuner, se voir demain soir. Le lendemain, je redécouvre Minsk, les écureuils, les lacs, les locations de bicyclettes que je me promets de fréquenter. Je souris au soleil et à Natasha qui m'attend.

Surprise de juillet : elle s'est prise d'un intérêt tardif pour le patinage, c'est tout près, piste glacière dans une galerie marchande. J'accepte, déraisonnable. Bien 30 ans que je n'ai pas glissé, mais je me vois encore en voltigeur des neiges !

A peine sur le banc de chaussage, Natasha se rend compte que je ne suis pas au point. C'est elle qui étire les lacets et serre les nœuds pour éviter tout flottement de cheville, c'est son bras que je prends pour balbutier mes premiers pas. Très vite, patatras, une amazone blonde me percute de plein fouet au sortir de sa boucle piquée. Je tombe et me retiens sur un poignet qui plie, bredouille « *Ce n'est rien* », mais c'était quelque chose.

Fin des festivités. Natasha achète une bande velpeau, un peu de pommade, quelques saucisses, moutarde et pain. Nous clopinons jusqu'au studio où elle m'entortille les malléoles. Dinette, quelques caresses, repos. Elle prendra un congé exceptionnel de matinée, nous nous rendrons au centre de santé du quartier où elle connaît un médecin, cela me permettra l'accès. Le docteur s'interroge sur ma cheville – mais comme je puis poser le pied, marcher sans trop grimacer, ce doit être une entorse. Un seul traitement : vodka en voie

externe, pansement deux fois par jour. Si douleur, revenir...

Le reste du séjour en pâtit. Je demi-cloche-pied alentours, Natasha me torsade matin et soir. Nous sortons de temps en temps, cirque, restaurant, boutiques à caviar, parc aux écureuils, mais seulement une partie du cœur y est : j'avais vu ma semaine plus ingambe et moins intermittente. Je suis soulagé qu'elle accepte un retour en taxi vers l'aéroport – heureux, lâchement, de me rapatrier.

Nous nous reverrons, bientôt, promis. En septembre, Natasha et son mari s'en vont excursionner en Catalogne. Elle a reçu pour cela un visa Schengen double entrée, la seconde sera pour nous.

Une fois de retour, j'ai trainé la patte pendant encore une semaine, de rebouteux en cheville, avant de me décider à consulter vraiment. Double fracture cheville-poignet, *from Belarus with love* !

Je n'ai plus tenté de rechausser des patins – et je n'ai plus revu Natasha. Non que je la tiens pour responsable, seule mon inconséquence était en cause. Mais dès octobre s'offre un nouveau projet qui m'attire vers la Chine et vers Lapin. Une vraie présence, tout plein de jours toute l'année, le tremplin idéal pour enfin s'élancer dans les bras du bonheur.

J'ai laissé les choses s'étioler avec Natasha. Nous skypions toujours, mais parfois je me surprenais à être indisponible aux heures dont je savais qu'elles seraient d'appel. Notre rencontre était fixée à Prague, en janvier 2015. Comme je ne savais pas comment rompre ce pont si merveilleusement jeté sur un abîme de quinze ans, j'avais dû consentir à des préparatifs. Mais la joie au Lapin était si simple et si bonne que je ne me voyais pas batifoler ailleurs. Ce fut au tout dernier moment que je me désistai –

avec comme alibi une pneumonie nécessitant mon hospitalisation à Pékin. Presque vrai, j'avais eu un gros rhume la semaine précédente.

Natasha fit honneur à Prague en mon absence. Elle me fit parvenir quelques photos pour me montrer ce que je manquais. Dès son retour, un message Skype, elle me dit qu'elle m'aime, que je lui manque, qu'elle veut construire. Je suis comme pris au piège de mes trop de mensonges, sans autre alternative que d'écrire enfin une partie du vrai : il est en Chine certain Lapin, c'est ce Lapin que j'aime, et c'est à cet amour que j'attribue les faiblesses de mon ardeur coïtale.

Natasha ainsi souffletée m'ordonne d'effacer tous nos liens, photos et correspondances avant de l'oublier. J'ai effacé, mais je souris encore à celle qui a cru, trop tard peut-être, que nous pourrions voguer.

MMXVI

BREXIT

Ni l'Europe, ni la Grande-Bretagne n'avaient complètement accepté d'être liées l'une à l'autre. Trop de maillons étaient faibles dans la chaîne ancrant tardivement les îles britanniques au continent.

Rompre les amarres aurait dans ces conditions dû ne pas être difficile.

Pourtant, alors que c'est le 23 juin 2016 que les électeurs britanniques décidaient par referendum, à une majorité de 51.6 % des votants, la dénonciation des traités européens, il aura fallu plus de trois ans pour que le Parlement accepte d'entériner la décision populaire telle que transcrite dans un accord de séparation négocié entre le Gouvernement et l'Union européenne.

Le Royaume Uni n'avait rejoint la Communauté économique européenne qu'en 1973, mettant à profit la disparition du général de Gaulle, farouchement opposé à l'adhésion d'une puissance inféodée aux États Unis.

De fait, la participation britannique à l'Union européenne est emmaillée dans un filet d'exceptions à la règle commune, notamment dans le domaine budgétaire. Le Royaume Uni ne fait partie ni de la zone euro, ni de l'espace Schengen. Il s'affranchissait ainsi de bon nombre des contraintes acceptées par la grande majorité des autres pays membres en matière de protection des frontières de l'Europe,

de libre circulation et de prétendue orthodoxie financière.

Malgré cette relative autonomie vis-à-vis de la tutelle bruxelloise, l'extension progressive des pouvoirs de la bureaucratie européenne suscitait en Angleterre un désir grandissant de recouvrer son indépendance.

Ceci devint un argument électoral, le candidat conservateur promettant, une fois élu, d'organiser un referendum sur le maintien de son pays dans l'Union européenne.

Cette consultation était prévue pour 2017. Elle fut anticipée en réaction à un ajustement statistique du mode de calcul du PNB par la Commission européenne qui aurait mécaniquement entraîné une hausse substantielle de la contribution britannique au budget communautaire. Rien qui n'aurait pu se négocier. C'est donc en somme une carabistouille qui aura effondré le château de cartes.

Le résultat du vote de retrait apparut à certains comme étriqué, et la courte majorité pour la sortie est le résultat arithmétique de forts soutiens, et de fortes oppositions. Les électeurs d'Écosse (à 62 %) et d'Irlande du Nord (à 55 %) n'ont pas voté pour le Brexit, l'histoire lointaine ou proche de ces deux nations expliquant pourquoi. Les personnes plus âgées semblent s'être prononcées davantage que les plus jeunes en faveur de la sortie - et les classes populaires ont choisi la séparation alors que les plus aisées se la refusaient, ce qui ne constituait un choix rationnel pour aucune de ces catégories.

Il est important de souligner que, à cette occasion, le vote populaire a fini par être respecté et à prévaloir.

Ceci est d'autant plus à porter au crédit des institutions britanniques que cette considération pour le vote majoritaire n'est pas une pierre de touche du fonctionnement des institutions européennes.

Les cas ne sont d'ailleurs pas exceptionnels où les instances bruxelloises s'engagent dans des processus de déstabilisation et de renversement de gouvernants légitimés par le vote populaire dont la politique déplaît à l'allié américain (Bolivie, Honduras, Irak, Lybie, Syrie, Venezuela, Ukraine pour s'en tenir à la période la plus récente...).

L'Union européenne elle-même a parfois beaucoup de difficultés en son sein avec les principes démocratiques, comme l'ont malheureusement illustré l'avatar lisboète de la constitution européenne rejetée en vain par les peuples consultés, le dédain avec lequel le fait catalan et son expression démocratique sont traités ou le scellement du sort de la Grèce au nom du « *théorème de Juncker* » selon lequel « *il ne peut y avoir de choix démocratique contre les traités européens* ».

Le peuple suisse a refusé par referendum de rejoindre l'espace économique européen. Par referendum, les Britanniques ont décidé de se retirer des traités européens. Qui pour suivre leur exemple ?

L'Europe de la Commission est à ce point discréditée auprès d'un nombre croissant

d'états membres, y compris, peut-être surtout, parmi les membres fondateurs, qu'il serait hasardeux de s'y aventurer à une consultation populaire sur le maintien.

Il n'est cependant nulle évidence que les dirigeants, au moins la plupart d'entre eux, aient pris la juste mesure de ce phénomène de rejet, en aient analysé les causes et soient prêts à envisager les moyens d'y remédier.

LXVII

LAPIN !

Les fils sont parfois ténus qui tressent l'avenir. Sans un post-scriptum d'alerte au pied d'un message de pure courtoisie, je ne me serais pas signalé au bon vouloir des gestionnaires à la recherche d'un porte-drapeau pour un projet en Chine dont j'ignorais l'existence. Candidature retenue, interview expédiée depuis Pékin où j'étais en villégiature de quelques semaines ce mois d'octobre 2014. La question clef, pour les examinateurs, était de savoir si les candidats supportaient l'idée de passer une bonne partie de leur temps en Chine. Relent de vieilles défiances ! Répondant depuis là-bas, je n'eus guère de mal à convaincre.

L'embauche chat en poche, il faut amadouer Monique. Son état de santé, ces difficultés préoccupantes à faire plus de vingt pas d'affilée l'empêchent évidemment d'envisager de me suivre dans un Pékin où marches et pollution la gêneraient deux fois. Je peins un tableau où je reviendrai souvent à Plougasnou – je l'ai fait, avec tant d'allers et retours sur cinq ans qu'Air France me crédite de plus d'un million de kilomètres et m'octroie le plus haut degré sur son échelle de fidélité –, où Madenn sera proche, où la promenade quotidienne d'Ulysse-chien mobilisera celui qui, depuis plus d'un an, aide sur son temps libre à l'entretien du jardin, qui donc la visitera chaque jour, où les cours d'informatique par celle qui est devenue son amie, puis son chauffeur, lui

occuperont les heures, où Skype nous réunira chaque soir, image et son – là aussi, j'ai tenu parole, parfois dans des conditions quelque peu baroques, au moins pour le son, depuis les toilettes du restaurant où je dinais avec Lapin avant d'en partager la nuit. Je plaide, et je l'emporte.

C'est le début du plus doux des apartheid. À Plougasnou, je vaque et je déambule, choisissant les dates de séjour en fonction d'évènements prévisibles, anniversaire, fête carillonnée, élections, vacances scolaires. À Pékin, c'est la vraie vie : au bureau chaque jour, chaque jour à l'école pour tenter de me siniser un peu mieux, moi que l'absence absolue d'oreille rend sourd aux subtilités d'une langue tonale. Routine de quartier, les courses, la buanderie, les vélos. Comme tout bon pékinois, je collectionne les cartes de fidélité et délaisse les espèces au profit du seul téléphone portable.

Dans ma rue de la Construction de la République (sud) 建华南路 chacun me connaît, et j'y connais chacun. Je suis membre de la communauté, mes déménagements s'opèrent en proximité, traverser la chaussée au bout d'un an, changer d'escalier au bout de quatre, pas même besoin de faire rectifier mon immatriculation consulaire.

Et puis, surtout, chaque jour est Lapin. Déjeuner puis diner, chaque semaine des cinq à sept qui parfois se prolongent, des week-ends si elle en a loisir.

Car Lapin n'a pas qu'un Tigre au feu. Ses parents la mobilisent. Ils ont vieilli depuis que je les avais rencontrés quelque vingt ans plus tôt au pied de la tour où je la raccompagnais. Ils ont besoin de soins, d'écoute, de soutien. Il y a aussi la fille, revenue d'études complétées à Bordeaux puis à

Paris, qu'il faut accompagner et récupérer à ses stages de pré-embauche.

Depuis le temps qu'elle me croise et me rencontre avec sa mère, Dong Dong – Hiver Hiver, c'est son nom, elle est née le 21 décembre d'une année du Coq – a surement deviné l'anguille. Mais elle ne dit rien, et Lapin se tait. Comme si la mère craignait que sa fille la juge, cette fille qui l'aura déjà une fois empêché de franchir le pas – études délicates, pas le moment de la troubler... En Chine, chaque année d'étude est en fait délicate, tant la compétition est rude entre élèves pour intégrer la bonne filière, le bon établissement.

Ce tutoiement du Rubicon⁵¹, je m'en accommodais. Je m'en accommodais par crainte de trainer Monique aux gémonies si je lui annonçais une rupture, par honte de lui faire mal alors que, je le sais, elle souffre déjà, elle souffre de vieillir, d'être seule, de me pressentir une double vie dont elle craint les contours.

Lors de mon installation en résidence chinoise à mi-temps, Lapin et moi étions ainsi convenu d'éviter de heurter ceux auxquels la société nous appariait. Schizophrénie dans l'apartheid. Lapin a un époux, sur lequel elle avait jeté son dévolu dans ses années universitaire. Ils sont toujours mariés, cohabitent dans une maison assez vaste pour qu'elle fasse chambre à part.

Ce mari ne semble pas trop sourcilleux, ni encombrant, même si parfois il nous crée des contraintes dont je m'irrite. Diner en famille, visite aux beaux parents, le prendre à la sortie de son travail, honorer les vacances tenant lieu de bonus, tous frais payés par l'employeur marital pour la famille... Dans l'ensemble, je n'ai pourtant pas trop à me plaindre du mari. Lapin s'en accommode, laconique quand elle prend son appel pour

confirmer qu'elle ne rentrera pas dîner et sera tard chez eux.

Lapin a aussi une sœur cadette, qui habite Shanghai et vient régulièrement prêter main forte auprès de leurs parents. Nous nous octroyons alors quelques escapades, proches ou plus lointaines, qui 7/24 m'ensuquent de délices mais nuisent à la communication tierce. J'invente alors pour Monique une fable de centre de formation avec internet accessible seulement aux horaires de cours, pour justifier des appels dans des créneaux inhabituels sans support image. Tout fonctionne sans anicroche, et cela me surprend un peu.

A peine une fois ai-je failli me faire prendre par la patrouille. Lapin devait se rendre à la cérémonie de diplôme de sa fille, une année d'échange entre HEC Paris et l'Université du Peuple. Nous étions convenus de prolonger d'une semaine, Lapin et moi. Paris d'abord puis la Provence, à l'insu bien entendu de Dong Dong et de Monique, sans parler du mari. Nous dîmes, nous fîmes. Montélimar, Nîmes, Marseille, Nice, Monte Carlo, Menton, retour Pékin. Pour Monique, je séjournais en Mongolie d'où l'appel quotidien souffrait du gel et du blizzard, nous étions en décembre.

Pas d'annicroche, délices, retour Pékin. Une semaine à peine – catastrophe !

Des pluies torrentielles avaient délavé le courrier à Plougasnou et privé de son enveloppe protectrice la facture de location du véhicule pris à Draguignan, rendu à Marseille, qu'Hertz avait jugé utile de me faire suivre. Les dates évidemment coïncident avec Ulaan Baatar. C'est de Pékin que je hoquette la surprise en réponse à l'inquisition d'une Monique froidement furieuse – « *Quoi, surement une erreur, des références, que je contacte et les morigène* ». Je rappelle trente

minutes plus tard avec une histoire invraisemblable : les factures sont basées sur le numéro client, la procédure est manuelle, en entrant les chiffres deux furent inversés, d'où l'émission intempestive à mon intention d'une pièce destinée à une représentant de commerce qui naviguait par ces lieux aux dates dites...

Vent du boulet, mais j'ai esquivé.

Ainsi se déroulaient les années Lapin. Nous nous aimions, pour nous-mêmes et entre nous. A quoi bon déchirer le cocon et prendre son envol ? Il fait chaud, il fait bon, nul ne nous voit ni ne devine. Les mois, les années ont passé ainsi, dans l'inconscience du temps. La route était facile, la pente était très douce qui nous aura peut-être amenés à trop tard.

MMXVII

BON COP DE FALÇ⁵²

Je me revendique Catalan sans trop de légitimité. Mon père est certes né dans ces parages, mais notre berceau familial se situe plus au nord, au pays du roquefort. Disons que nous sommes des immigrés de fraîche date sous la bannière sang et or⁵³. Et, comme beaucoup de nouveaux convertis, je vibre à l'unisson de cette foi où je me suis plongé, celle de pays catalans libres et respectés.

Le 1^{er} octobre 2017, malgré l'interdiction musclée de Madrid qui tente d'empêcher par la force la tenue du scrutin, plus de 40 % du corps électoral catalan réussit à voter, et se prononce à 90 % pour l'indépendance.

Une première consultation populaire s'était tenue en 2014 avec 80 % de OUI en faveur de la création d'un état indépendant de Catalogne. Cette consultation, organisée sans listes électorales faute de coopération centrale à l'organisation, fut déclarée nulle par la cour suprême espagnole.

Un compromis intervint alors entre le pouvoir madrilène et le gouvernement catalan pour l'organisation de nouvelles élections régionales qui devaient confirmer la prééminence des partisans de l'indépendance au sein de l'électorat. De telles négociations n'ont cependant pas eu lieu en 2017, et la proclamation d'indépendance qui suivit le referendum

motiva une lourde répression envers le gouvernement et les parlementaires catalans, dont beaucoup sont depuis soit emprisonnés, soit en exil.

De nouvelles élections régionales ont eu lieu en décembre 2017, où le bloc indépendantiste a conservé la majorité au Parlement de Catalogne. Fait remarquable, ce bloc indépendantiste regroupe des politiques de nuances très différentes entre formations centristes, de gauche et d'extrême gauche. La direction de la coalition et donc la constitution du Gouvernement régional échoit depuis plusieurs mandatures au parti centriste dont sont issus Artur Mas (referendum de 2014), Carles Puigdemont (referendum de 2017) et Quim Torra (depuis 2017).

La dégradation des relations entre les autorités catalanes et le pouvoir madrilène est imputable à l'invalidation en 2010 par la cour suprême espagnole, saisie par le Parti populaire proche de l'héritage franquiste, de nombreux articles du statut d'autonomie négocié entre 2003 et 2006, validé par les Cortes espagnoles et le peuple catalan qui se prononça par referendum.

L'hostilité farouche de la frange la plus réactionnaire de l'échiquier politique espagnol aux manifestations autonomistes catalanes n'est pas nouvelle. Elle retrouve des niveaux paroxystiques à chaque fois que l'alternance ramène au pouvoir les représentants du Parti populaire.

La Catalogne fut le dernier bastion républicain contre l'insurrection

franquiste, et les réfugiés de 1939 passèrent pour beaucoup la frontière française par les Pyrénées orientales.

Durant la dictature, les actes de résistance continuèrent de manière épisodique.

La dernière exécution politique franquiste fut en 1974 celle d'un militant catalan, Salvador Puig i Antich. Pour les nostalgiques du franquisme, sans lesquels le Parti Populaire ne peut espérer de majorité fût-elle relative, toute concession aux autonomistes catalans est un désaveu de leur propre légitimité.

Outre les raisons idéologiques, l'opposition à l'autonomie et encore davantage à l'indépendance de la Catalogne tient à son importance dans le contexte espagnol. Sur 6 % du territoire national, la Communauté de Catalogne abrite près de 15 % de la population. Le PIB régional représente 20 % de celui de l'Espagne.

La Catalogne dispose d'une très forte identité culturelle, cimentée autour d'une langue dont les premières traces écrites sont antérieures à celles du français. Le premier texte rédigé en catalan encore compréhensible aujourd'hui date de 1275⁵⁴.

Si l'on prend en compte le fait que l'Espagne moderne s'est bâtie sur le mariage avec la reine de Castille du roi d'Aragon dont les ancêtres avaient éliminé les rois de Majorque et spolié les peuples catalans de leur prérogatives, on conçoit assez facilement que les désirs d'indépendance reposent sur bien davantage que l'égoïsme économique auquel certains ont parfois tôt fait de les ramener.

Alors que d'autres velléités d'indépendance en Europe, au Moyen Orient ou en Amérique du Nord, abouties ou non, ont suscité des mouvements de soutien, de sympathie ou de compréhension bienveillante au cours des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles même lorsque la puissance tutélaire s'y opposait - Irlande, Palestine, peuples Berbères, Kurdistan, Pays Basque, Québec, Ecosse, ex-Yougoslavie, Kosovo, pays Baltes, îles Féroé, Tchétchénie, canton du Jura ... - le droit à l'autodétermination des peuples catalans semble ne rencontrer que peu d'écho parmi les gouvernants, les intellectuels, les forces politiques et même les peuples, notamment en France. Peut-être faut-il y voir, pour ce qui concerne la France, une crainte diffuse d'un effet de contagion qui risquerait d'affaiblir une nation où les tentations sécessionnistes sont présentes dans beaucoup de régions, quoique sous une forme très peu virulente sauf en Corse et dans certains territoires d'outre-mer. La France que nous connaissons s'est en effet bâtie à partir de la Révolution sur le refus des particularismes locaux, vus comme le reflet du féodalisme qu'il fallait mettre à bas.

La Révolution française était cependant également portée par une volonté d'émancipation des peuples et des hommes. Les dirigeants actuels à tous niveaux s'honoreraient sans doute à se pencher avec davantage de bienveillance sur les aspirations catalanistes d'exercer comme il se doit le premier des droits universels

de la personne humaine, celui de choisir son destin, tant il est vrai que « la volonté du peuple est le fondement de l'autorité des pouvoirs publics »⁵⁵.

LXVIII

CROISIÈRES

Sur l'eau, je ne suis pas trop faraud, même si je me débrouille plutôt pas mal à la nage dans un bassin ou au travers de flots pas trop profonds. Monter à bord ne fait pas partie de mes loisirs favoris. Non que je sois sujet au mal de mer ou particulièrement molesté par les parfums de saumure. C'est plutôt la crainte du vertige, de l'effondrement de la passerelle, de la chute irrémédiable dans les gouffres amers. Une phobie légère comme une autre.

Un jour cependant, vers Pâques 1995, nous étions depuis peu à Genève, retour de Chine, Monique vint avec une de ces offres dont on sent qu'il vaut mieux, pour la paix du ménage, ne pas y résister. Une croisière de la Francophonie, Alain Decaux en guest star, le tour des Antilles par Costa à partir de Miami. Prix raisonnable pour qui peut se le permettre, départ novembre. De l'eau d'ici là passera sous le pont qui ne traverse toujours pas le lac Léman, j'acquiesce.

Vient le moment, plus d'échappatoire.

Une première nuit à Miami, dans l'attente de la confrontation avec le monstre. Le Costa Allegra n'a certes pas le gabarit des géants contemporains. 1000 passagers, 175 mètres de long, cela fait sourire les adeptes du 15 ponts. Mais c'est bien assez pour m'impressionner, moi dont la plus grande structure flottante que j'avais fréquentée était l'hydroglisseur de Saint Malo à Jersey. Je redoutais l'enfermement, l'ennui, la foule,

l'isolement, les fièvres, la chaleur, l'ouragan, les moustiques, la nourriture – bref, j'avais peur de tout cela qui m'était inconnu.

J'avais peur, et j'avais tort. Les huit jours sont passés comme un enchantement. La vie à bord, des journées qui s'écoulaient sans s'en rendre compte, ponctuées d'une horloge ronronnante. Repas de luxe pensionnaire, conférences, spectacles, promenades de pont en pont, une heure ou deux à travailler un peu sur les dossiers qui me gonflaient la valise, quelques mots mais pas trop échangés avec les voisins de table d'hôte. Les escales, chacune découverte d'une île nouvelle. Sauter d'une langue coloniale à l'autre, français, espagnol, anglais, s'imbiber de soleil, d'embruns, de fleurs et d'épices.

Était-ce par crainte d'être déçu, par souci de me préserver des liens matrimoniaux que je souhaitais distendre ou par simple pingrerie ? Monique dut attendre vingt années avant que je lui propose de franchir une nouvelle fois l'échelle de coupée.

Nous aurons navigué ensemble à quatre reprises. Caraïbes d'archipel – avec Cuba, une langue de terre mexicaine et un bout de Saint-Domingue ; circumnavigation en Méditerranée, où Madonn et les siens égayaient les journées ; finalement, une descente hivernale de Barcelone aux fins fonds des Canaries sur un bateau armé chinois, mis en faillite par le SRAS et devenu Norwegian, donc Américain, avec ses dragons, ses terra cotta grandeur nature, ses bouddhas de casino. Comme un clin d'œil avant le deuil, transition vers Lapin.

Lapin qui trouva le temps de partager avec moi la croisière suivante. Notre première grande escapade où je n'avais pas besoin de stratagème. Un large tour à l'est de Marseille dans un raffinement qui lui va si bien – pas de ratiocinage,

nous ne buvons ni ne jouons, il serait mesquin de lésiner sur la classe ou le confort. Et comme un prolongement, deux jours de Bretagne. Rencontres plouganistes, roscovites et kélennaises avant de retrouver Pékin, enfin publics dans une partie du monde connu.

MMXVIII

FAIT CHAUD !

La Bretagne reste une oasis dans les tempêtes du réchauffement climatique. Une urbanisation raisonnable, un suroît lénifiant, suffisamment de pluie pour ne pas manquer d'eau mais pas assez pour dissoudre le soleil. En Bretagne, on compatit quand la France canicule.

L'été 2018 est jusqu'ici le deuxième plus chaud de l'histoire des températures mesurées en métropole. Soixante-six départements furent classés en vigilance orange canicule par Météo-France avec des températures qui dépassèrent parfois les quarante degrés Celsius.

Cet épisode aura provoqué 1500 décès prématurés en France, ce qui est certes considérable, mais représente dix fois moins que lors de la précédente vague de grandes chaleurs, en 2003. Au début du XXI^{ème} siècle, les épisodes caniculaires se sont multipliés, avec notamment les millésimes 2003, 2006 et 2015 générant à chaque fois des surmortalités de plusieurs milliers de personnes, pour beaucoup des résidents très âgés en maison de retraite. Ces décès auraient pu pour la plupart être évités par une amélioration des conditions d'hébergement dans les établissements, et un renforcement du personnel chargé de veiller aux signes avant-coureurs de déshydratation, personnel dont le nombre en EHPAD est notoirement insuffisant pour faire face aux besoins.

L'époque contemporaine génère ainsi ses propres contradictions⁵⁶. Des épisodes caniculaires de plus en plus fréquents se produisent dans un contexte de vieillissement des populations où des enfants moins nombreux ne peuvent éviter de recourir au placement en nombre accru de leurs parents, alors que des gouvernements davantage pragmatiques que sociaux se soumettent à des règles budgétaires d'obédience européenne réduisant régulièrement et au final considérablement les budgets consacrés à la dépendance, nonobstant les promesses récurrentes de rechercher les moyens d'agir mieux et différemment.

En France, le lourd bilan humain - plus de 15000 morts - de la canicule de 2003 avait généré différents engagements de la part du Gouvernement, avec notamment l'établissement d'un Plan devant être financé par le produit d'une journée de solidarité initialement prévue pour accompagner le handicap.

Une des conséquences de la canicule aura donc été un retard dans l'accessibilité et l'aménagement des lieux publics, ce qui a implacablement milité contre l'autonomisation des personnes âgées et engorgé les structures d'accueil résidentiel.

Le Gouvernement a pu ainsi déshabiller Pierre pour habiller Paul, la grande misère des EHPAD - établissements pour l'hébergement des personnes âgées dépendantes - s'est néanmoins perpétuée, qui tient avant tout au manque flagrant de personnel dans ces établissements.

Le coût du séjour atteindrait, pour des soins de qualité, des niveaux incompatibles avec le montant des pensions servies aux bénéficiaires. Les subsides consentis aux collectivités locales responsables demeurent très inférieurs aux montants attendus d'une assurance dépendance, nouvelle branche de la sécurité sociale souvent annoncée mais jamais encore mise en œuvre. Il faut savoir qu'en 2016 déjà, le prix mensuel médian en EHPAD pour une personne seule s'établissait à 1949 euros (pour des prestations notoirement insuffisantes) alors que la pension nette moyenne était de 1399 euros.

L'amélioration significative reconnue comme nécessaire pour que les maisons de retraite ne redeviennent pas les mouiroirs que certaines étaient encore au milieu du XX^{ème} siècle requiert donc un fort abondement des ressources. L'épisode récent de la COVID 19, qui aura placé les personnes âgées dépendantes au premier rang des victimes, mourant parfois dans des conditions dramatiques faute de capacités préventives et d'hébergement hospitalier adapté, a conforté le diagnostic.

D'hypothétiques décisions politiques allant dans le bon sens seront peut-être prises un jour. En attendant qu'elles produisent leurs effets, les canicules et autres événements non climatiques continueront d'abrèger les existences des plus anciens dans ce qui a été décrit comme « *les EHPAD, une honte française*⁵⁷ ».

LXIX

VEUF

Pour les trois quarts, l'année de ses soixante-dix ans aura été tendre avec Monique.

Elle avait de vraies difficultés à marcher plus de cent pas. Quelque chose de fatal se profilait. Lorsque j'étais absent, plutôt désormais un jour sur deux que trois, je comprenais des bribes de conversation que nous skypions le soir sa dépendance croissante de Renée, prof d'informatique devenue dame de compagnie intermittente, et de Joffrey, promeneur de chien promu au rang de factotum.

Trouver des ponctuations festives agréables et faciles à vivre. Il y eut d'abord cette croisière à partir de Barcelone. J'avais choisi un navire avec un peu moins de longueur, et un peu plus d'écoute de la part des organisateurs. Cabine festonnée de guirlandes pour un embarquement au jour de sa naissance, maîtresse de cérémonie à disposition, salle à manger type club, guides nous attendant au pied de la passerelle pour des excursions sur mesure. Je crois qu'elle apprécia.

Puis, à la Pentecôte, fête surprise concoctée par les filles. Répondirent présents toute sa parentèle et tant de ses amis, quelques-uns aussi de ses amants qui lui restèrent fidèles malgré les liens distendus de trop de temps qui passe. La surprise fut complète, et la joie fut visible. Ce fut l'une des rares, et la dernière occasion où nous dansâmes. La dernière fois aussi où elle reprit au micro, avec quatre accompagnants pur Pékin, cette chanson de

Teresa Teng dont elle avait appris les paroles chinoises – « *Tu veux savoir combien je t'aime D'amour de quelle ampleur Sentiments sincères Mon amour, sincère, La lune éclairera mon cœur...* » chantées sur une scène de Kara OK la nuit où je lui assénai ma trahison et mon choix de Karen.

Juillet, semaine de grandes vacances en tribu, avec filles et petits enfants. Une vaste maison majorquine choisie pour sa proximité immédiate des plages et des commerces. Les deux, nous étions arrivés quelques heures avant le reste du groupe, trajet le plus rapide sinon le moins onéreux. Elle avait pu déjà trouver ses marques pour accueillir les générations montantes dans ces parages si souvent repérés sur internet qu'elle les commentait d'avance au taxi nous véhiculant depuis l'aéroport. J'avais pris l'habitude de ses essoufflements et sus prendre sur moi d'y aligner mes pas, trotinant sur place en cacochyme prétendu.

Monique a l'air un peu perdue sur la photo de groupe du dernier jour, surprise à guetter le déclencheur de l'autre côté de la piscine. Comme si elle pressentait déjà les voies qui l'attendaient. Mais pour l'heure l'avenir lui chantait. À peine rentrée, la France tout juste championne du monde, elle épluchait les sites pour nous trouver une île de tentation pour l'été à venir.

Depuis quelques mois, cependant, elle se plaignait de difficultés à déglutir, sans qu'aucun généraliste ou spécialiste trouve le moindre fondement à cette persistance d'une angine qui n'en était pas une. Mi-août, j'avais retrouvé la Chine, elle obtient finalement un accès à la machine diagnostique. Scanner impitoyable – cancer, bien avancé, de l'œsophage.

Ce qui me surprend, quand Madenn m'apprend ce résultat, c'est que l'on s'en étonne. J'avais fait ma recherche, pour un retour moteur sans ambiguïté. À la question « *mal de gorge persistant* » le cancer figure en bonne place dans les réponses.

Dès lors, les enchainements se précipitèrent. A peine un protocole était-il mis en place, qu'il était démenti par l'aggravation du mal. Une tumeur obstruant chaque jour davantage cimentait les obstacles, au point que le 12 septembre le petit robot chargé de prévoir l'alimentation par sonde durant les rayons à venir ne put se frayer de chemin.

Madenn, qui supporte depuis un mois maintenant toute la charge émotionnelle de l'accompagnement, me prévient dans l'après-midi pékinoise. La nuit, je vole. Elle m'accueille au matin, m'informe que nous pourrons demain vendredi extraire sa mère de l'hôpital de proximité où elle fut transférée en retour du CHU inopérant, week-end maison avant hospitalisation à domicile. Le temps est doux, nous profitons du jardin. Monique, sans être ingambe, marche et respire mieux du fait des quelques kilos que ses difficultés à s'alimenter ont fait se comburer. Elle trace des plans pour de nouveaux massifs avec le jardinier venu entretenir la pelouse. Demain samedi nous attendons Gwenaël qui rejoindra notre fin de semaine depuis Nantes. L'horizon semble dégagé pour quelques jours ou quelques semaines de préparation à l'inéluctable.

J'avais concocté un itinéraire qui, sur une dizaine de jours, nous aurait rebouclé un Tour de France du souvenir – ma façon de remercier en disant au revoir. L'évolution aura compromis un projet que je remets en poche, pas facile de faire de la voiture en lit médicalisé. Mais au moins je suis là. Pas de date

retour vers Lapin qui comprend et attend, les festivités du 1^{er} octobre m'auraient de toutes façons tenu hors de Chine pour une bonne quinzaine.

Chacun se prépare donc pour une autre routine. Le soir vient, suit la nuit. Et samedi matin, crise, asphyxie, Madenn, accalmie. Je vais en courses, Gwenaël nous est due vers treize heures. Appel Madenn, aggravation, urgence hôpital. Rémission, Monique va mieux, elle mange et sudokise, je vais à l'accueil régler la connexion télévisuelle, pas question de manquer Maison à vendre.

Madenn et moi laissons Monique entre des mains expertes pour aller accueillir la fille aînée. Nous serons tous trois de retour vers quatorze heures, au plus tard à la demie, après déjeuner. Gwenaël descendue du train, nous nous formons un cocon à trois lobes d'où l'angoisse est bannie.

Pas eu le temps encore de commander à la brasserie du coin qu'un appel des infirmières nous refait atterrir. Monique a décompensé, elle s'enfonce, il est largement temps de la rejoindre. Dix minutes en retour, quinze peut-être, trop tard pour la conscience. Gwenaël, qui n'aura pu embuer le regard de sa mère, lui caresse la main au rythme du respirateur qu'anime encore un souffle rauque. Madenn et moi restons un peu en retrait. Soudain, le silence se fait ; Monique nous a quittés, 15 septembre, 14 heures 28.

Les heures, les jours qui suivent, l'accumulation des formalités et des préparatifs occupent temps et pensées. Je suis avec les filles, puis Gwenaël seule, Madenn aura rejoint son foyer où les enfants la manquent depuis des semaines, puis juste avec Ulysse.

Nous nous sommes donnés une semaine pour préparer la cérémonie d'adieux. Au jour dit

l'émotion de tous et toutes. Entre-temps des hommages, livre d'or, appels téléphoniques, rencontres de funérarium qui me font découvrir à nouveau celle qui, bon an mal an, fut pendant un demi-siècle davantage sans doute ma compagne que je ne fus son compagnon.

Cette Monique qui vient de nous quitter, celle dont chacun me dit l'affection, l'admiration qu'elle avait suscitées, je ne sais plus trop si je lui fus bénéfique. Finalement, cette vie de bric, de broc, de flamboiements mais de doutes et parfois de chagrins que je l'ai forcée à partager en acceptant son ultimatum d'épousailles un hiver parisien d'il y a cinquante ans, a-t-elle été une parmi les bonnes vies possible que l'éventail du destin lui permettait d'envisager ?

Je ne sais, et comme je ne sais pas, j'oublie ou m'y efforce. Je reviens vers Lapin pour discuter de notre changement d'état. L'un de nous deux, désormais, peut franchir tous les pas. Mais l'autre, qu'en dit-elle ?

MMXIX

GILETS JAUNES

Les premiers épisodes de la révolte des gueux conduite en gilets jaunes me prit par surprise. Déçu des bonnets rouges⁵⁸, je me méfiais des couleurs trop vives. Très vite, la raison me revint. La foule, c'est le peuple. Et quand parle le peuple, on se doit de l'écouter.

Entre octobre 2018 et l'été 2019, un mouvement de protestation dit spontané réunit en France, notamment le samedi, des participants parfois en nombre très important pour dénoncer une politique gouvernementale indifférente aux difficultés des couches populaires.

Motivé au départ par un changement dans la fiscalité des carburants, se manifestant alors essentiellement hors des grandes agglomérations, le mouvement des Gilets jaunes - ainsi nommé en raison du signe distinctif des protestataires, un équipement de sécurité routière qui doit obligatoirement figurer dans l'habitacle des véhicules - s'est dès la mi-novembre étendu aux villes de première importance, y compris Paris. Il a souvent donné lieu à des agressions de la part de forces policières obéissant à des ordres de répression d'un systématisme jamais atteint dans l'histoire contemporaine des luttes sociales en France.

Lors de ses premiers mois d'existence, le mouvement des Gilets jaunes a bénéficié d'un soutien populaire considérable avec,

début décembre 2018, des taux d'approbation (« mouvement justifié ») de l'ordre de 70 à 85 % selon les instituts de sondage.

Même si ces taux exceptionnels se sont érodés du fait de l'absence de perspective et de renouvellement des actions, de la propagande systématiquement hostile prévalant dans les médias les plus influents et de l'imputation aux manifestants de violences dont en fait ils étaient victimes, une bonne moitié de l'opinion a continué, dans les sondages, d'approuver le mouvement, un appui également manifesté par des signes largement répandus comme l'exposition d'un gilet jaune sur la plage avant des véhicules particuliers.

Malgré des provocations constantes sous forme de violences policières destinées précisément, par leur impact médiatique et leurs conséquences sur la vie quotidienne des français, à saper l'assise populaire du mouvement, les Gilets jaunes ont ainsi su mobiliser l'opinion publique et conserver en grande partie son soutien. La masse des citoyens se reconnaissaient dans l'expression d'une révolte contre des conditions de vie de plus en plus difficiles, contre des atteintes répétées aux conquêtes sociales les plus nobles issues des luttes du passé et surtout contre l'arrogance, contre le mépris des classes dirigeantes envers ceux qui, par leur vote, leur avaient confié le pouvoir.

Par cet aspect, le Mouvement des Gilets jaunes s'apparente aux traditions de

lutte traversant la société française au fil des siècles et au travers des régimes politiques. Les jacqueries, les mouvements prérévolutionnaires à l'époque des lumières, les soulèvements viticoles du début du XX^{ème} siècle ainsi que, sous certains aspects, les événements de mai-juin 1968 ont ainsi pu être historiquement rattachés aux épisodes (ou « actes ») de fin 2018 à la mi-2019.

Ces précédents laissent à penser que, nonobstant les tentatives d'éteignoir sous un « *Grand débat national* » (décembre 2018 - mars 2019) dont les conclusions n'ont pas réellement été tirées, un feu puissant continue de couvrir sous les braises des Gilets Jaunes. Une nouvelle flambée, de puissance et de format inconnus, attisée de confinement et de frustration virale, ne saurait être exclue.

Comme l'écrivait Victor Hugo dans *Choses vues*, « le plus excellent symbole du peuple, c'est le pavé. On marche dessus, jusqu'à ce qu'il vous tombe sur la tête. »

LXX

DÉSARROI

M'imaginer en fin de vie, ce n'est pas un de mes loisirs de longue date.

Cela m'est venu à l'occasion d'une défaite aux municipales suivant l'abandon du projet Palestine, sortie de la vie publique par la petite porte. En promenade du soir, je longeais les studios de plain-pied lotis par la commune pour les anciens en voie de dépendance. C'est là que je nous imaginais, Monique et moi, l'un fauteuil devant l'écran, l'autre sur la pelouse, aux journées rythmées de visites infirmières, cantinières, ménagères.

Monique n'est plus là. Je me projette un temps compagnon de Lapin qui aurait sauté le pas, pensionnaire d'une maison de retraite au luxe pékinois, dans un grand deux pièces acquis sur plans depuis sept, huit, dix ans, en jouissance différée au prix de la résidence plouganiste que j'aurais revendue, nos pensions combinées crevant tous les plafonds du confort oriental. Je redouble alors d'efforts pour maintenir à flot mes maigres connaissances de langue et de culture.

Lapin est toujours sur sa rive mais je ne suis plus en face, du moins plus sur cet en face que nous pouvions franchir plusieurs fois la semaine par les ponts de la coexistence urbaine.

Je venais pourtant de trouver un rythme de survie après la fin des activités qui, au long de cinq belles années, m'avaient adoubé Pékinois, à même, par d'intermittentes suppliques, de soupirer d'amour et de pousser à la roue de celle qui, peut-être, qui sait,

rêvons donc, choisira le chenu à l'avenir tronqué. Renouvellement de bail, visa touristique chaque trois mois, cela suffisait pour que la police urbaine prolonge mon statut de résident.

J'étais prêt pour continuer à circonvier mon amour de bientôt trente ans – nous avons fêté vers Pâques 2016 notre double tour zodiacal.

Je m'étais convaincu qu'un jour ou l'autre, proche davantage que lointain, le dernier verrou sauterait, que l'ultime prétexte ne tiendrait plus la route, ces soins aux parents l'empêchant me dit-elle de se consacrer à trouver le courage de notre nouvelle vie. Hiver-Hiver, avec ses vingt-six ans, aurait elle aussi quitté le nid, l'envol de la fille facilitant celui de la mère. Il me suffisait en somme d'attendre, d'être là et de porter bien haut les promesses du Nous.

Le virus couronné vient me mettre à genoux. Pour me plier aux exigences d'intermittence du visa touristique, chaque séjour limité à trente jours, je quittai Pékin le 9 janvier 2020. Il y avait bien alors quelques méchantes rumeurs provenant de 武汉 – Wuhan, c'est la ville de Bravoure militaire, aussi la ville Citroën, 雪铁龙 · le dragon de neige et d'acier – mais rien *a priori* qui puisse faire douter de mon retour en fin de mois, après les festivités d'entrée dans l'année du Rat.

Le moment venu, Lapin conseille d'attendre – circonstances déplaisantes, trop de masques, trop peu de distractions. Je reporte, encore le temps pour la Saint Valentin. Valentin est confiné. Je reporte, au moins nous serons ensemble pour nos anniversaires, nés tous deux un 9 mars, poisson Lapin et poisson Tigre. Plus de vols fin février, Air France a suspendu. Puis l'on confine à l'Ouest, à l'Est ça déconfiner mais on reste entre soi...

We Chat interposé – Skype est relégué aux étagères de la préhistoire –, Lapin et son Tigre que je veux rester continuent d'échanger serments d'amour et d'allégeance. Plus rien cependant qui ressemble à une date de rencontre. Futur n'est plus un mot qui scande nos espoirs. Elle est demeurée contrainte de sa famille officielle durant huit longues semaines de télétravail, et rien n'a implosé. Pendant qu'elle se reconstruisait familiale, je n'avais à partager que de fades images d'un chien posant sur fond de l'océan qui ne nous unit plus. Lapin vient de perdre son père, brusquement, douloureusement, inopinément. Elle est plus que jamais prisonnière des liens familiaux, une mère à soigner, un chagrin à partager.

Lapin ne le dit pas mais la crainte est bien là. À trop nous retarder, le virus impérial lui aura forcé le choix. Ce choix, c'est celui d'une cellule qui se montra étanche aux risques délétères.

Du cœur de cette bulle, Lapin regarde balloter aux confins de la terre un pauvre amour trop vieux s'effilochant au gré de vagues contrariantes.

MMXX

CORONA

Soixante-dix ans d'histoire, de construction, de richesses accumulées et, au final, une humanité si fragile qu'un virus couronné lui fait perdre jusqu'à la dignité d'être ensemble. Chacun pour soi, chacun chez soi, Moyen-Âge nous voici ! Une maladie infectieuse émergente, la maladie à coronavirus 2019 (Covid-19), provoquée par le coronavirus SARS-CoV-2, est signalée en décembre 2019 dans la ville de Wuhan (centre de la Chine) comme une pneumonie atypique sur laquelle les traitements usuels n'ont pas de prise. Les autorités chinoises, échaudées par le précédent du SRAS en 2003⁵⁹, prennent rapidement la mesure de la gravité potentielle de la situation. Elles agissent sans délai au plan local et au plan national pour contenir l'épidémie. Elles informent aussitôt la communauté internationale de leur interprétation de la situation par le biais de l'OMS aussi bien que par celui de contacts bilatéraux au plus haut niveau avec les États Unis et les pays de l'Union Européenne. Alors que les mesures drastiques prises en Chine semblent rapidement produire des effets positifs avec, par exemple à Pékin, le pourcentage de personnes guéries dépassant la moitié du total des cas dans le mois ayant suivi leur adoption, les autres pays non Asiatiques

semblent n'avoir compris que très tardivement la réalité de la situation. Mal ou pas du tout préparés, retardant ou refusant toute mesure de garantie collective pour la population, en sous dotation en matière de tests et d'équipement de protection, ne disposant qu'en nombre très insuffisants de lits d'hospitalisations équipés pour prendre en charge les cas graves, ces pays sont victimes du développement classique d'une épidémie non contrôlée.

Les cas se multiplient mécaniquement. Au 1^{er} mars 2020 la Chine restait le principal foyer de l'épidémie avec 80.000 cas recensés contre quelques centaines dans les pays européens et encore moins aux USA. Un mois plus tard, si le nombre de cas en Chine n'a que très peu évolué, celui dans le reste du monde est multiplié par cent en moyenne, par deux mille deux cents aux USA, par mille en Espagne, par 500 en Allemagne, par 400 en France et par 60 en Italie. Ces pays comptent tous désormais davantage de cas et de décès que la Chine. Sur ce même mois, la progression n'était que de deux fois et demie en Corée du Sud, un pays de 60 millions d'habitants ayant adopté très tôt des mesures générales de confinement, de détection et de suivi individuel.

L'incapacité ainsi avérée des pays occidentaux à se préparer puis à faire face à un choc sanitaire majeur a montré les limites étiquées d'une organisation des sociétés autour d'une approche économique libérale privilégiant la recherche du profit immédiat par la

dérégulation, le moins d'état et la délocalisation.

Les mécanismes européens, construits sur la même logique depuis le milieu des années 1980, ont fait preuve de leur impuissance. Chacun, et surtout la grande masse des moins favorisés, a ressenti dans sa chair et dans son esprit les conséquences désastreuses de ces politiques pour le bien-être commun. L'histoire et l'analyse ont montré que la pandémie COVID19 n'est qu'une maquette à petite échelle de ce qui pourrait réellement survenir.

La logique de l'intérêt collectif et individuel voudrait donc, lorsque les peuples devront à l'occasion de prochaines élections tirer la leçon de ces événements, que les rênes du pouvoir soient confiées à des partisans d'une autre approche, qui placerait les intérêts humains au-dessus de ceux de la finance. Rien ne dit cependant qu'il en sera ainsi, tant est forte la résilience des classes dominantes et leur capacité à survivre au discrédit.

NOTES

¹ Lucien Séve (1926-2020) était un philosophe français de grande envergure. C'est peu dire que son ouvrage *Marxisme et Théorie de la personnalité* (1969) m'a éclairé et inspiré. Comme on peut lire dans Wikipédia, « *L'ensemble de son œuvre est une interrogation sur l'essence humaine et sur la place de la personne dans une conception matérialiste dialectique et historique* ».

² Dans les *Trois Mousquetaires*, Milady de Winter, qui a fait de d'Artagnan son amant pour ensuite tuer par jalousie sa fiancée, fut condamnée à mort puis exécutée par le bourreau de Béthune.

³ La CNT-FAI (*Confédération nationale du travail – Fédération anarchiste ibérique*) est un syndicat et un mouvement politique espagnol particulièrement actif à l'époque de la Guerre civile.

⁴ L'abbé Pierre était un prêtre catholique français, membre de la Résistance pendant la seconde guerre mondiale puis député du Mouvement républicain Populaire MRP. En 1949, il fonda le mouvement Emmaüs dans le but d'aider les pauvres, les sans-abris et les réfugiés. L'abbé Pierre devint célèbre durant l'hiver particulièrement froid de 1954 en France, quand les sans-abris mouraient dans les rues. A la suite du rejet du projet de loi sur le logement, il prononça un discours mémorable sur radio Luxembourg le 1er février 1954, lançant ce qui fut appelé « *l'insurrection de la bonté* ».

⁵ La loi sur les relations entre propriétaires et locataires a limité la liberté de fixer le loyer des immeubles construits avant 1948, qui sont progressivement devenus extrêmement bon marché dans un contexte global d'inflation.

⁶ Marcel Cerdan était un célèbre boxeur français. Amoureux de la chanteuse Édith Piaf, il meurt en 1949 dans un accident d'avion au retour de New York après avoir concouru pour le championnat du monde des poids moyens.

⁷ Tiré d'un célèbre film français de 1964 « *L'Homme de Rio* » avec Jean-Paul Belmondo et Françoise Dorléac.

⁸ Le dialecte luxembourgeois est un mélange de français et d'allemand. *Merci vielement* signifie merci en luxembourgeois. C'est un mélange du mot français *merci* et de l'expression allemande pour « beaucoup », *viel mals*, prononcée un peu à la française.

⁹ *Hara Kiri* est une revue satirique. À la mort du général de Gaulle, un incendie ayant la semaine précédente détruit une boîte de nuit tuant plusieurs clients, le journal a publié en première page l'image d'un cercueil dont le cadavre à l'intérieur s'étire avec les bras en forme de V comme le faisait le général de Gaulle, avec la légende « *Bal tragique à Colombey* (Colombey était la résidence de de Gaulle), *un mort* ». Cela a été considéré par le gouvernement comme un délit majeur, et le journal a été interdit d'affichage public et de vente aux mineurs.

¹⁰ Pierre Mendès France était un Premier ministre socialiste qui, au milieu des années cinquante, a établi que tous les enfants de l'école primaire devaient recevoir quotidiennement un demi-litre de lait pour améliorer leur état de santé.

¹¹ « *Francafrique* » est le surnom désignant l'alliance informelle entre l'ancienne puissance coloniale et les élites qu'elle maintient en place dans les anciennes colonies, élites qu'elle pourrait remplacer à sa discrétion.

¹² Dans le roman de science-fiction *La Faune de l'espace*, le héros de A.E. Van Vogt est un « *nexaliste* », c'est-à-dire un scientifique qui maîtrise toutes les disciplines à un haut niveau sans être un véritable spécialiste d'aucune d'entre elles.

¹³ L'ORTF, Office de la Radio-Télévision française, était la seule chaîne publique. Source unique d'information télévisée, elle avait la réputation d'être très biaisée.

¹⁴ Michel Rocard devient plus tard Premier ministre de François Mitterrand. En 1968, il venait de créer un petit parti de gauche, le Parti socialiste unifié. Avec François Mitterrand, futur président français, et Pierre Mendes-France, ancien Premier ministre dans les années 50, Michel Rocard fut l'un des rares responsables politiques à soutenir ouvertement le mouvement étudiant en 1968.

¹⁵ *Le Cheval d'orgueil* est un livre décrivant la vie quotidienne des années 30 en Bretagne centrale. Le « *cheval d'orgueil* » est le cheval sur lequel les chefs de famille, portant un drapeau rouge, se rendaient de la ferme à la mairie, accompagnant leurs frères et sœurs pour aller aux urnes les jours de vote.

¹⁶ Auguste Blanqui était un leader socialiste français du XIX^{ème} siècle qui passa une grande partie de son temps en prison. Pierre-Joseph Proudhon est considéré comme l'un des principaux penseurs de l'anarchisme.

¹⁷ Ernest Pignon Ernest (né en 1942) est un peintre français des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles, membre de longue date du Parti communiste français

¹⁸ *Belle-de-Jour* est un film de Luis Buñuel, avec Catherine Deneuve. Femme au foyer de banlieue, elle se consacre à la prostitution pendant la journée, à la fois pour aider son mari avec de l'argent frais et pour lutter contre son propre ennui.

¹⁹ Le maréchal Philippe Pétain a été considéré comme un héros commandant en chef pendant la Première Guerre mondiale. Il fut ensuite le chef du gouvernement « officiel » français collaborant avec les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, jusqu'à sa destitution après la victoire en mai 1945. Il est condamné à mort à la fin de la guerre. La peine n'a pas été exécutée et il est mort en prison en 1951 à l'âge de 95 ans.

²⁰ Les comités de soldats étaient une sorte de syndicat clandestin de jeunes Français appelés au service militaire. Les Comités ont été actifs de 1973 à 1978 et ont permis la reconnaissance aux soldats appelés des droits civiques fondamentaux pendant leurs périodes militaires.

²¹ Albert Uderzo, le dessinateur, puis dessinateur-scénariste d'Astérix, s'en est allé le 24 mars 2020 à l'âge de 93 ans. C'était après la rédaction de ce chapitre. Il va de soi que, dans l'esprit de l'auteur de ces lignes, Uderzo est pleinement associé à l'hommage rendu à toute la communauté phylactère par l'intermédiaire de son comparse et frère en création René Goscinny.

²² Le Nouveau Roman est un type de roman français des années 1950 qui a divergé des genres littéraires classiques. Le Nouveau Romain a proposé une théorie du roman centrée sur les objets : le nouveau roman idéal serait une version et une vision individuelles des choses, subordonnant l'intrigue et le personnage aux détails du monde plutôt que d'enrôler le monde à leur service.

²³ *Docteur Poche* est une série de publications de bandes dessinées françaises. Dans un volume, le héros participe au nettoyage des plages bretonnes après la marée noire de l'Amoco Cadiz.

²⁴ Le baron Haussmann était un ministre de l'empereur Napoléon III qui, à partir de 1850, conçut et réalisa d'importants travaux de restructuration dans le centre de Paris pour y rendre les avenues plus prestigieuses et moins faciles à couper par des barricades en période de révolution.

²⁵ Horace Bénédict de Saussure était un scientifique suisse du XVIII^e siècle célèbre pour avoir été le premier à gravir le Mont Blanc avec un guide local. Genève est parfois surnommée « *la cité de Saussure* ».

²⁶ En France, le jour de la Saint Michel, qui tombe le 29 septembre, est la date à laquelle tous les loyers ruraux annuels doivent être payés. Les contrats de fermage sont tous conclus à cette date et durent 9 ans.

²⁷ Le savant Cosinus est une caricature dessinée par le dessinateur français Christophe au XIX^e siècle (« *L'idée fixe du savant Cosinus* »)

²⁸ L'Ogooué est le fleuve le plus important du Gabon, utilisé pour flotter le bois jusqu'au port de Port Gentil.

²⁹ Le Nkomo est un petit fleuve côtier des environs de Libreville, la capitale.

³⁰ Albert Schweitzer était un médecin alsacien célèbre pour s'être installé au début du XX^e siècle dans la forêt au confluent du fleuve Ogooué, près de la ville de Lambaréné, où il fonda un hôpital pour soigner les populations locales et une école protestante pour éduquer leurs enfants. Le Dr Schweitzer a remporté le prix Nobel de la paix en 1952. Il est resté à Lambaréné jusqu'à sa mort en 1965. Son rôle au Gabon est aujourd'hui controversé, car il a soutenu le pouvoir colonial y compris dans ses pires phases d'exploitation humaine.

³¹ Denis Sassou Nguesso, président de longue date de la République du Congo, avait épousé une sœur d'Omar Bongo, président de la République du Gabon. Les deux présidents appartenaient au même groupe tribal occupant le plateau Bateke, que la colonisation française a réparti sur deux pays.

³² Pays classés dans l'ordre des premiers essais de bombes atomiques.

³³ Le nom Antananarivo de la capitale de Madagascar signifie en langue locale la « *ville des mille* » puisqu'un ancien roi a demandé à 1000 soldats de rester là-bas lorsqu'il a décidé d'y établir une garnison en 1610.

³⁴ « *Gone from my sight* », poème en prose du révérend Luther F. Beecher (1813-1903)

³⁵ Ces lignes au ton prophétique ont été écrites bien avant que le COVID19 ne vienne leur conférer l'onction de la réalité.

³⁶ Igor Rimashevski est un peintre naïf contemporain du Belarus.

³⁷ Le système Unix, mis au point à partir de 1965, permet à un ordinateur de faire exécuter simultanément plusieurs programmes par un ou plusieurs utilisateurs. De nos jours les systèmes Unix sont très présents dans les milieux professionnels et universitaires grâce à leur grande stabilité, leur niveau de sécurité élevé et le respect des grands standards, notamment en matière de réseau.

³⁸ Du grec κύκλιος (cercle) et παιδεία (instruction), la cyclopédie fait le tour de toutes les sciences.

³⁹ *Quid* était une encyclopédie française publiée chaque année entre 1963 et 2007. La présentation était très compressée et les abréviations étaient largement utilisées dans le style télégraphique. Il utilisait du papier très fin pour rassembler toutes les informations en un seul volume. SVP était une société de services créée en France en

1935. Grâce au numéro de téléphone dédié *SVP 11 11*, les abonnés pouvaient poser n'importe quelle question académique et obtenir une réponse documentée en quelques minutes. Ce service a été interrompu à la fin des années 1970.

⁴⁰ Dominique de Villepin est un homme politique français de droite né en 1953. Il a été secrétaire général de la présidence, ministre des Affaires étrangères, ministre de l'Intérieur puis Premier ministre sous les deux mandats présidentiels de Jacques Chirac. Il est devenu mondialement connu lors de la session du 14 février 2003 du Conseil de sécurité de l'ONU en s'y opposant brillamment au nom de la France à l'invasion américaine de l'Irak.

⁴¹ Avram Noam Chomsky (né le 7 décembre 1928) est un linguiste et activiste politique américain. Parfois appelé « le père de la linguistique moderne », Chomsky est aussi une figure majeure de la philosophie analytique et l'un des fondateurs du domaine des sciences cognitives. Ses idées sont très influentes dans les mouvements anticapitalistes et anti-impérialistes.

⁴² Abdou Diouf, ancien président du Sénégal et secrétaire général de l'organisation internationale de la Francophonie. Boutros Ghali, Perez de Cuellar, Kofi Annan, secrétaires généraux des Nations Unies. Somavia, directeur général du BIT. Seguin, ancien Premier ministre français, représentant de la France à l'OIT. Chotard, ancien dirigeant du patronat français, représentant français au BIT. Blondel, ancien secrétaire général du Syndicat Force ouvrière (F.O.), membre du Conseil d'administration du BIT.

⁴³ Le traité de Maastricht a notamment imposé aux États membres les critères dits de convergence fixant des objectifs obligatoires en termes d'inflation, de dette publique, de déficit public, de taux d'intérêt à long terme, dont la rigueur aurait joué un rôle déterminant dans l'instauration d'une crise sociale et économique durable à travers l'Europe.

⁴⁴ Le KGB – *Komitet Gosudarstvennoy Bezopasnosti*, traduit en français sous le nom de Comité pour la sécurité de l'État – était la force de police secrète de l'Union soviétique.

⁴⁵ On appelle « *loi salique* » les règles régissant les rois dits saliens – du nom d'un peuple Franc qui vivait près de l'embouchure du Rhin, territoire des Pays-Bas actuels – entre le IV^{ème} et le VI^{ème} siècle –, y compris Clovis considéré comme le premier roi de France. L'article sur l'exclusivité masculine pour l'accession au trône a ensuite été réutilisé lorsque, au XIV^e siècle, le roi d'Angleterre a prétendu devenir également roi de France en tant qu'héritier par la fille d'un roi défunt. C'était la raison d'une guerre qui a duré 100 ans.

⁴⁶ Françoise Giroud (1916-2003) était une célèbre journaliste française, rédactrice en chef et ministre, connue pour son approche féministe de la politique.

⁴⁷ Citation tirée de la conférence de presse du 22 novembre 1967 du Général de Gaulle à propos du peuple d'Israël, dont la France refusait la politique hégémonique et les initiatives belliqueuses.

⁴⁸ Les *haredim* ou « *craignant-Dieu* » sont des juifs orthodoxes ayant une pratique religieuse particulièrement forte. Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, ils rejettent la modernité, que ce soit dans le domaine des mœurs ou des idéologies.

⁴⁹ Jean-Louis Aubert, « *Bien sûr* », novembre 2019.

⁵⁰ Caisse turque de sécurité sociale.

⁵¹ Le Rubicon est une petite rivière marquant la frontière entre la province romaine de la Gaule cisalpine et l'Italie proprement dite. En 49 avant JC, Jules César en tant que général faisant campagne pour le Sénat n'avait pas

l'autorisation de traverser le Rubicon et d'entrer ainsi en Italie avec ses troupes. Il l'a néanmoins fait pour prendre le pouvoir à la République. Depuis lors, franchir le Rubicon a le sens de faire un geste très fort et irréparable.

⁵² Bon cop de falç – Bon coup de faucille – est l'hymne national catalan.

⁵³ Sang et Or est la manière traditionnelle d'appeler le drapeau et les armoiries de Catalogne en raison de leurs deux couleurs originales. La légende raconte que les 4 bandes rouges ont été tracées sur un bouclier doré par quatre doigts de l'empereur Franc Charles le Chauve en 870 avec le sang de son fidèle ami Guifried le Poilu qu'il venait de faire comte d'Urgell et de Cerdagne et qui fut blessé en une bataille tout en aidant l'empereur. En Catalan, la dénomination est simplement celle de « *quatre pals* », les quatre barres.

⁵⁴ *Llibre del gentil i els tres savis* de Ramon LLull, traitant des trois religions monothéistes connues à l'époque.

⁵⁵ Déclaration universelle des Droits de l'Homme, art. 21.3

⁵⁶ En chinois, contradiction se dit *maodun 矛盾, lance-bouclier. Le nom vient de la métaphore de l'artisan produisant à la fois les meilleurs boucliers et les meilleures lances. Il ne pouvait satisfaire aucunement sa clientèle, de trop bons boucliers décourageant les acheteurs de lances, et vice versa. Il fit faillite. L'évolution de nos sociétés vis-à-vis de la dépendance subit le même type d'engrenage : moins d'enfants, plus de vieux en établissements, moins de moyens pour le social, plus de canicule, davantage de besoins en EHPAD, moins de ressources pour le handicap, villes moins accessibles aux anciens, donc plus de vieux en établissements...

⁵⁷ *"EHPAD une honte française – le témoignage d'une soignante"*, Anne-Sophie Pelletier, Pocket Essai (Poche), 2020.

⁵⁸ Le mouvement des bonnets rouges a débuté en octobre 2013 en Bretagne. Il s'agissait d'un mouvement de protestation visant initialement les inégalités affectant le développement provincial, unissant un certain nombre de regroupements de gauche. Il a ensuite évolué pour cibler une nouvelle taxe sur le transport par camion (instaurée comme « *taxe verte* » par le gouvernement socialiste) et est tombé sous l'influence d'entreprises privées locales conduites par des considérations financières à court terme.

⁵⁹ Voir ci-dessus, MMII, page 291

